This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

From the Library of the
Fogg Museum of Art
Harvard University

L'ARTISTE

ET

LE PHILOSOPHE.

Ouvrages du même auteur :

Mes Visites au Musée Royal du Luxembourg, brochure in-8°, ornée de cinq dessins lithographiés. *Paris*, juin 1818. Chez Ladvocat, au Palais-Royal.

L'Ombre de Diderot, vol. in-8°. *Paris*, 1819. Chez Ladvocat, Delaunay, et Brissot-Thivars.

De l'Imprimerie de A. Guyot, rue Mignon, n° 2.

L'ARTISTE

ET

Le Philosophe,

ENTRETIENS CRITIQUES SUR LE SALON DE 1824,

Recueillis et Publiés

PAR A. JAL,

Ex-Officier de Marine.

Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non.
(HORACE, à Lollius.)

PARIS,

PONTHIEU, LIBRAIRE,

Palais-Royal, Galerie de Bois.

1824.

Fogg Art Museum
Harvard University
17 Dec. 1958
124
J26

Les lecteurs remarqueront sans doute que les dessins lithographiés dont nous avons enrichi le volume que nous leur offrons, ne sont pas tous de la même main. Nous devons inscrire ici les noms des artistes qui ont bien voulu nous aider à rendre cette publication digne des amateurs.

M. Cogniet a eu la bonté d'exécuter le dessin d'après le tableau de M. Picot (*Céphale et Procris*);

M. Picot, celui du tableau de M. Cogniet *le Massacre des Innocens*);

M. Gosse, celui de son *Saint Vincent de Paule;*

M. Thomas, celui de son *Achille de Harlay;*

M. Delaroche, celui de sa *Jeanne d'Arc;*

M. Mongin, celui du tableau de M. Delacroix (*les Massacres de Scio*), d'après un croquis de l'auteur;

M. X. Leprince, celui de son *Embarquement des troupeaux;*

M. Rouget, celui de son *Henri IV devant Paris;*

M. A. Desmoulins, celui de son *Condé à Vincennes;*

M. Gosse, celui de l'*Eurydice* de M. Nanteuil;

M. B...., celui du groupe de M. Tiolier, représentant *la Force asservie par l'Amour;*

Enfin M. Eug. Lami, celui du tableau de M. Horace Vernet (*la Peste de Barcelonne*).

AVANT-PROPOS,

PRÉFACE ou AVERTISSEMENT.

« Il est peu de personnes instruites, « et même ignorantes, qui, si elles « pouvaient dire librement leurs pen- « sées, ne pussent donner d'utiles « avis. »

REYNOLDS.

Il est très-difficile aujourd'hui d'écrire sur les arts. L'homme de lettres qui s'impose la tâche d'examiner les ouvrages des artistes, se met souvent au hasard d'encourir la haine de cette classe, à laquelle Horace aurait pu appliquer, et non sans cause, la qualification de *genus irritabile*, qu'il avait attribuée à celle des poëtes. Les peintres et leurs confrères les sculpteurs, daignent pardonner aux écrivains qui tiennent la plume dans les journaux, ou qui publient

leur opinion sur les morceaux exposés au Louvre, la louange même exagérée; c'est une sorte d'hommage dont, à la vérité, ils sont peu flattés en général, car ils se sont habitués à regarder comme des ignorans tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de tenir la palette ou le ciseau; mais cet hommage, ils le reçoivent, et le regardent à-peu-près comme ce tribut qu'on portait aux autels des dieux inconnus. Quant à la critique, c'est une autre chose; ils ne peuvent la tolérer. Il n'est si jeune élève, à peine entré dans l'atelier d'un maître célèbre, qui ne soit disposé à décliner la compétence des juges littéraires.

— Quel droit avez-vous, nous disent ces messieurs, de porter un arrêt dans une espèce dont les termes vous sont étrangers?

— Et qui vous a dit que nous sommes étrangers à la matière que nous traitons?

— Nous ne vous avons jamais vus le pinceau à la main, devant un chevalet; jamais le cuivre ne s'est montré docile au jeu de votre burin; jamais, sous vos doigts, l'argile n'a pris une forme noble ou gracieuse.

— Cela est vrai; nous ne sommes praticiens dans aucun art.

— Vous ne savez même pas notre langue.

— Celle du sentiment, nous l'entendons aussi bien que vous; celle du métier, vos broyeurs de couleurs la savent, et vous nous refusez le mérite de la posséder!

— Les arts ont des principes; qui vous les a appris?

— Ceux qui les ont appris aux maîtres

qui vous les transmettent ; les écrivains célèbres qui ont fait des traités que vous étudiez, les grands artistes qui ont laissé, pour nous comme pour vous, des modèles à consulter.

— Vous ne pourriez dessiner une figure académique, et vous dites hardiment : Cette figure est mal dessinée ; vous avez donc la science infuse ?

— Et vous, vous sifflez à la tragédie, vous reprenez une expression dans tel vers, un hémistiche dans tel autre ; vous savez donc la poésie ? vous faites donc des tragédies ?

— C'est bien différent ; l'oreille nous dit que tel vers est faux.

— L'œil nous dit que cette tête n'est pas ensemble, que cette main estropiée n'ap-

partient pas à ce bras qui lui-même est tout étonné de se trouver collé à cette épaule.

— Nous avons lu Boileau et l'abbé d'Olivet.

— Nous avons lu Dufrenoy (1), l'abbé de Marsy, Lemière, Watelet, Gérard de Layresse, Jean Cousin, Reynolds, l'abbé Dubos, Webb, Diderot et tant d'autres, dont fort peu d'entre vous ignorent sans doute les noms.

— Toutes ces lectures ne valent pas un an d'études à l'académie.

— C'est-à-dire que, pour bien juger, il faut en savoir justement assez pour faire

(1) Peintre et auteur d'un poëme intitulé : *de Arte graphicâ*, ouvrage excellent qui est à la peinture ce qu'est à la poésie, l'art poétique d'Horace ou de Boileau.

très-mal une esquisse, et pour mériter les sarcasmes des connaisseurs, quand vient le temps des concours publics. Mais quinze années d'observations, d'études, de conférences avec les maîtres distingués dans tous les genres; l'assiduité dans les ateliers, l'examen des chefs-d'œuvre antiques et des productions des peintres illustres, le désir d'apprendre qui double les forces, une certaine délicatesse de tact, que l'habitude de voir les produits des arts développe aisément chez les personnes douées, comme le sont ordinairement les gens de lettres, de la faculté de sentir vivement, et du talent de comparer... tout cela doit-il nous être compté pour rien? Et, à moins que nous n'ayons couru la chance d'être refusés par le jury, à moins que nous n'ayons

vu notre nom inscrit sur le livret de *la Société des amis des arts*, il nous est défendu d'oser imprimer notre opinion sur un tableau, sur un bas-relief, ou sur une estampe! Vos productions doivent être pour nous autant de *noli tangere!* Nous ne devons les regarder que d'un œil respectueux, n'en approcher que comme de l'arche sainte, nous incliner enfin devant chacune d'elles, comme devant autant de témoignages éclatans et sans reproches d'un génie sur-humain!

— Mais, cela devrait être.

— Ainsi, rien ne pourra nous relever de cette interdiction! nous serons à tout jamais séparés de vous! notre commerce avec la muse de la peinture sera traité d'impiété, de profanation! nous serons au

ban de l'empire des arts et rejetés comme indignes !

— Sans doute.

— Serviteur !... il n'en sera rien, je vous jure, à moins que vous ne consentiez à vous voir déshériter du droit de juger les œuvres des poëtes dramatiques, les dissertations des philosophes, les discours des orateurs, enfin tout ce qui est du domaine de la littérature. Le marché vous convient-il? Je ne le crois pas; vous revendiquez le droit qu'a tout homme, quelque médiocrement organisé qu'il soit, de prononcer sur le mérite de toute composition adressée au public. Vous le réclamez, et vous avez raison. L'instinct et un certain goût, qui est souvent très-indépendant de l'éducation, peuvent faire du premier venu un bon juge,

même en des matières fort délicates. L'auteur qui travaille pour le théâtre, celui qui fait un roman, celui qui publie un poëme reconnaissent pour juges, et l'aristarque assis au parterre, et la femme aux mains de laquelle tombe son livre, et l'écolier qui analyse ses chants épiques. Il est esclave né de quiconque l'achète, comme l'a dit Boileau. Ainsi vous, artistes, que je suppose, pour un moment, illétrés, vous êtes les tyrans des productions des gens de lettres; au théâtre, vous pouvez vous prononcer hautement pour ou contre une comédie de M. Étienne; dans un salon, vous pouvez déclamer contre les vers de MM. Delavigne et de Lamartine; vous avez le droit incontestable de dire: Cet ouvrage est mal écrit, il pèche par l'intérêt, il ennuie; l'auteur

manque d'esprit, ou toute autre chose semblable! et ce que vous faites, nous ne pourrons le faire; ce que vous dites, il nous sera défendu de le dire! nous ne devrons pas nous permettre d'imprimer: Ce peintre manque d'invention; son tableau me laisse froid; cette couleur manque de vérité; ces figures sont sans grâces; ou, au contraire: Il y a du feu dans cette composition, il y a de la chaleur dans ce coloris, de l'élégance dans l'arrangement de ce groupe, de la noblesse dans l'expression de cette tête, et de la correction dans le dessin de ce torse! Ah! ma foi! la prétention est par trop ridicule.

— Nous convenons que l'homme de lettres, comme l'homme du peuple, peut dire: « Je suis ou je ne suis pas remué; ceci me « touche, cela me plaît; cette chose me

« choque, cette autre flatte mon goût ; » mais nous nions qu'il ait le droit de décider si telle partie est bien dessinée ou mal peinte.

— Mais n'avez-vous pas dit : Le style de cet écrit est faible ?...

— C'est que tout le monde se connaît à cela.

— Oui, tous ceux qui possèdent parfaitement le mécanisme de la langue, ceux qui ont tenu la plume !

— Et qui est-ce qui ne sait pas le mécanisme de la langue ? qui est-ce qui n'a pas fait des études suffisantes pour apprécier les défauts et les beautés d'un morceau de prose ou de vers ? tandis que le dessin !...

— Le dessin !... Et qui n'a pas appris le dessin ? qui n'a pas appris un peu d'anato-

mie? Au collége, tous les enfans dessinent, quelques-uns même s'en acquittent assez bien. Cette première étude développe chez eux le goût et le sentiment des arts; et, lorsqu'ils entrent dans le monde, si cette passion les domine, alors même que leur carrière les détourne de la pratique de la peinture ou de la statuaire, ils s'appliquent à la théorie; les préceptes leur deviennent familiers, et la fréquentation des artistes, en les habituant à voir exécuter des ouvrages de mérites différens, les initie à des secrets de mécanisme qu'ils possèdent bientôt parfaitement, et qui complètent leur éducation. Ainsi, ils acquièrent, sans devenir professeurs, les notions qui font le véritable amateur; ils peuvent être des juges éclairés, des hommes habiles dans l'art de

bien apprécier le talent, et de bien exprimer leurs opinions; ils peuvent être enfin ce qu'on appelle *connaisseurs*. Je crois que vous ne nierez pas cela?

— Non; mais....

— Encore un *mais !*... Voyons donc, expliquez-vous!

— Tenez, franchement; ce qui nous choque dans le droit que s'arrogent les gens de lettres de se faire les souverains arbitres de nos réputations, c'est moins le droit en lui-même que la manière dont ils en usent.

— Ah! nous y voilà! vous réduisez la question à ses véritables termes!

— Oui, le ton tranchant, l'assurance du savoir infaillible, l'air d'autorité, la parole doctorale, la décision sans réplique, et quelquefois la dureté, la brusquerie, la

fatuité.... voilà ce qu'on trouve dans les arrêts de nos juges lettrés, voilà ce qu'il n'y faudrait pas trouver; cela fait rire d'abord, mais cela finit par irriter.

— A la bonne heure! je ne dis pas que vous n'ayez un peu raison. Diderot a été quelquefois incisif jusqu'à l'impertinence; plein de chaleur et d'enthousiasme, les artistes l'ont vu souvent injuste; il a été insolent, audacieux, provocateur; mais cette manière réussissait dans son temps. On dut pardonner à son génie des sarcasmes, même cruels, quand ils allaient frapper au milieu du front des hommes qui déshonoraient les arts dont ils n'avaient ni le sentiment ni l'enthousiasme. Alors il y avait des peintres et point de peinture.

— Diderot était peut-être excusable; la

société était arrivée à ce point que la peinture était tombée dans le plus grand mépris ; les mauvais artistes méritaient d'être traités sans égards ; on pouvait renvoyer l'un au Pont-au-Change et l'autre au Garde-Meuble, sans qu'une pareille décision dût paraître déplacée ; mais aujourd'hui....

— Aujourd'hui, de quoi vous plaignez-vous ? On a pour toutes vos personnes des ménagemens incroyables ; et, quant à la manière dont on apprécie vos productions, si la rédaction des arrêts que l'on rend contre elles est parfois concise à l'excès, prenez-vous en au public, qui haît avant tout les précautions oratoires, et qui exige de l'écrivain du positif et du formel.

— Mais le ton du doute qui adoucit la rigueur d'une sentence, pourquoi ne pas

le prendre? L'amour-propre de l'artiste serait à l'abri derrière cette espèce de concession; ce serait d'ailleurs une formule polie....

—Des formules polies! Demandez au lecteur s'il les aime. L'épigramme lui plaît, même quand elle n'est pas très-bien tournée; le madrigal l'ennuie avec ses formes attiques. Un écrivain veut être lu comme un artiste veut être vu. Si l'écrivain est juste, c'est-à-dire, s'il dit en conscience: Ceci est bon, ceci est médiocre, cela est mal, l'artiste n'a pas le droit de se plaindre, de quelque expression, décente au moins, qu'il ait revêtu son opinion. Le public est pour lui, s'il amuse, s'il intéresse, s'il sait avec adresse jeter le ridicule sur une composition niaise, ou appeler l'attention sur un

ouvrage bien pensé, bien exécuté; s'il se fait au contraire le héraut de toutes les vanités, le protecteur de toutes les petites gloires, le défenseur de toutes les prétentions, il est sifflé du public, et méprisé au fond par les artistes pour lesquels il a eu de lâches complaisances.

— A mon tour, je vous répondrai : Je ne dis pas que vous n'ayez un peu raison. Résumons-nous cependant. Nous vous accordons que vous pouvez être connaisseurs, et que, comme tels, vous avez le droit acquis de nous juger....

— C'est bien heureux!

—Mais soyez-nous un peu plus traitables ; mesurez vos paroles au poids de notre susceptibilité, épargnez-nous la cruauté de vos

jugemens en deux mots, et vivons en bons amis.

— Très-volontiers, je n'ai jamais demandé mieux. Adieu.

— A propos; nous nous recommandons à vous, et nous vous avertissons que tout ce que nous avons exposé cette année est charmant, délicieux, admirable, sublime...

— Eh! messieurs, qui en doute? Pour moi, j'en suis bien persuadé.... mais votre prière est inutile. J'ai quelques amis parmi vous, je ne veux pas les perdre; j'ai peut-être quelques ennemis, je n'en veux pas augmenter le nombre; je n'écrirai donc pas sur le Salon de 1824....

.... Et j'avais en effet pris la résolution de ne rien écrire, de ne rien publier à ce sujet, quand je reçus les deux lettres suivantes:

« MON CHER AMI,

« C'est demain le grand jour, réjouissez-
« vous; il y aura de la peinture par-des-
« sus les toits. Ne manquez pas l'ouver-
« ture, c'est un coup d'œil charmant. Vous
« me trouverez sur les marches de la grande
« porte. Je me promets beaucoup de plaisir
« de nos causeries. Nous admirerons en-
« semble, ensemble nous critiquerons; et,
« si nous avons le bonheur de rencontrer
« dans nos promenades au Louvre quel-
« ques *Centaures* (1), quelques *Bucépha-*
« *les* (2), ou toutes autres jolies choses de

(1) Ouvrage ridicule de M. Tardieu; il obtint en 1819 un succès de gaieté.

(2) De M. d'Aubuisson. Tableau très-grand et très-mauvais exposé en 1822. M. d'Aubuisson n'a rien ex-

« cette espèce, nous rirons bien. Adieu, à
« demain. Votre vieil ami.

« P.... »

Le 24 août 1824.

« Vous aimez les arts, et vous savez,
« mon ami, si je les aime. J'y vois un des
« moyens de la civilisation et du perfec-
« tionnement social, et j'enrage de voir
« méconnaître encore aujourd'hui sa puis-
« sance. Le but moral de la peinture me
« touche vivement, et je crois qu'on ne
« s'en occupe pas assez; ce qui me déses-
« père. Un trait de vertu bien représenté
« peut faire plus d'impression sur l'esprit
« du peuple que la narration cent fois ré-

posé cette année; il avait cependant intérêt à prendre sa revanche.

« pétée de ce fait. J'ai le regret de voir des
« sujets sans moralités, des traditions ab-
« surdes, des sottises de plus d'une es-
« pèce adoptés par quelques artistes dont
« le pinceau serait anobli par la consécra-
« tion de tous les beaux traits de l'histoire
« du pays ; ceux-ci au moins seraient pro-
« pres à réveiller dans le cœur des citoyens
« l'amour de la patrie, l'héroïsme filial, le
« dévouement maternel, la passion du tra-
« vail et de l'ordre, l'ardeur des décou-
« vertes et des améliorations, l'émulation
« industrielle, enfin tous les sentimens gé-
« néreux qui font grandes les sociétés, que
« l'oubli de ces choses rend petites. Un dé-
« veloppement imposant s'est déjà fait re-
« marquer en France ; la gloire des armes,
« les belles entreprises de l'industrie nous

« ont placés au premier rang des nations ;
« que les arts, adoptant la direction qu'ont
« prise les lettres, achèvent notre éduca-
« tion morale, et nous léguerons à la pos-
« térité un touchant souvenir, où viendront
« se confondre la mémoire des vertus et
« de la valeur qui nous auront égalés aux
« anciens, et la tradition des travaux im-
« portans, des inventions précieuses qui
« ont fait de nous le peuple le plus avancé
« dans la civilisation.

« Vous voyez, mon cher ami, ce que j'at-
« tends des arts. Je voudrais que les hom-
« mes habiles qui les cultivent, compris-
« sent bien cela, et voulussent entrer dans
« une voie où il y a tant de renommée à
« acquérir. Puisse le Salon de cette année
« nous les montrer sur cette route !

« Vous savez que j'ai besoin de vous « pour m'accompagner dans mes visites « au Louvre ; je vous attends demain ; vous « m'aiderez à séparer l'ivraie du bon grain. « Je philosopherai, et vous rectifierez mes « jugemens, qui pourraient bien n'être pas « très-conformes aux règles de l'école, aux- « quelles je n'entends rien. Je suis un igno- « rant qui a envie d'apprendre ; mais je « n'ai point de préjugés, point de préven- « tions. Soyez, pour ainsi dire, le direc- « teur de mon goût, et comptez sur un « disciple docile. Adieu.

« Votre ami, *le Philosophe.* »

La réception de ces lettres a modifié mon projet ; on revient si facilement à son inclination première ; il est si difficile d'y re-

noncer tout-à-fait! Cependant, pour ne pas manquer à l'espèce d'engagement que j'avais pris avec moi-même, j'ai imaginé un moyen digne d'un jésuite. C'est une belle et bonne capitulation de conscience; je ne les aime pas ordinairement, mais ne faut-il pas suivre le torrent? L'escobarderie est à la mode, tous nos sages y donnent tête baissée; que peut-on faire de mieux que d'imiter les sages!

Voilà ce que j'ai inventé pour satisfaire mon goût, sans manquer tout-à-fait à mon serment; j'ai pensé à mettre en présence mon philosophe et mon ami P....

On connaît le premier, quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci (1).

C'est un artiste émérite, qui, après avoir

(1) La Fontaine, *le Paysan du Danube.*

fait long-temps de la peinture, a renoncé au dangereux honneur de produire en public ses ouvrages. Il est riche, et ne compose que pour ses amis. Il n'a jamais occupé une place au premier rang; mais il s'est honorablement tenu au second. C'est un excellent caractère d'homme; point envieux, impartial (s'il est vrai qu'un homme puisse l'être), sévère, mais pas cruel; aimant à faire un bon mot, mais ne sacrifiant pas la justice au plaisir de placer une épigramme; gai, mais d'une gaieté dont le bon ton n'a point à rougir; enfin indulgent pour la jeunesse, mais impitoyable pour la sottise prétentieuse.

L'idée de donner l'un à l'autre l'artiste et le philosophe m'a semblé assez heureuse. L'artiste instruira son interlocuteur des

notions pratiques qui lui manquent, celui-ci s'en tiendra à la partie philosophique des arts; le rapprochement de leurs idées qui se serviront de complément, formera un ensemble de jugemens complets qui pourront être sains et utiles; j'écouterai leurs discussions sans y prendre aucune part; je fixerai, par le procédé tachigraphique, la suite de leurs entretiens, et je donnerai au public le résultat de ces conférences, qui me paraissent devoir être intéressantes. Ainsi, il n'y aura dans ce livre rien de moi, si ce n'est quelques notes que je hasarderai quand l'occasion se présentera de relever une erreur, ou de rapporter un fait inconnu à nos deux amis.

ooooooo

Je prie le lecteur de ne pas juger cette publication avec trop de rigueur, et de se rappeler, s'il la trouve souvent reprochable, que la nécessité d'arriver à propos ne m'a pas permis d'y apporter plus de soins. Ce n'est pas ici le cas de dire que *le temps ne fait rien à l'affaire;* le temps y fait beaucoup. Le présent écrit est presque une improvisation. J'ai à peine eu le loisir de le relire, et d'y corriger les fautes les plus grossières; je pense que dans ces circonstances, il sera assez bon s'il est assez juste. Je ne puis avoir d'ailleurs la prétention de faire un ouvrage excellent; il faut pour arriver à ce degré de perfection, en traitant de matières aussi difficiles, un talent supérieur que je suis loin d'avoir. Il ne serait pas trop, pour écrire un livre parfait sur le

Salon, de tout l'esprit de Voltaire, de toute la verve de Diderot, et du goût sûr de David. Quel homme réunira jamais ces qualités éminentes? Quant à moi, je sais me rendre justice, je ne feins pas d'ignorer que je n'en possède aucune; je n'ai que du zèle et un peu d'étude; mais ce dont j'ai par-dessus tout, c'est de la sincérité; aussi pourrai-je dire comme Montaigne: *Ceci est un livre de bonne foi.*

L'ARTISTE

ET

LE PHILOSOPHE.

PREMIÈRE PROMENADE.

Nescio quid meditans nugarum.....
(HORACE.)

L'ARTISTE.

IL n'est pas encore neuf heures, et voyez quel empressement, quelle agitation aux portes du Louvre! Horace Vernet, Wilkies et même Boilly feraient de cette scène extérieure un excellent tableau.

LE PHILOSOPHE.

L'expression des groupes ne serait pas facile à rendre. Je ne crois pas que la peinture puisse suffire à l'énonciation des sentimens divers dont tous les personnages sont agités. Vous,

par exemple, vous n'êtes guère qu'un curieux, et vous vous impatientez; vous tirez votre montre en accusant la lenteur du temps. Une autre idée me domine, moi! quelle direction morale l'esprit du siècle aura-t-il donné aux arts, et, par réaction, quelle direction le siècle recevra-t-il des efforts de nos artistes? voilà ce qui m'occupe; je suis désireux, comme vous, de voir, mais par un motif qui est bien différent du vôtre.

L'ARTISTE.

Cette considération me touche moins que vous, je le confesse; mais il en est une non moins importante qui me captive... Le style est-il tout-à-fait perdu pour l'école française? La couleur l'emporte-t-elle sur le dessin? Continuons-nous les *Flamands* ou les *Espagnols?* David est-il oublié pour toujours? Voilà ce que je me demande; mais attendons, dans une heure je saurai à quoi m'en tenir.

Si nous sommes impatiens, combien plus le sont les artistes : l'un a fait un tableau médiocre, il espère que le grand jour du salon peut faire un miracle en sa faveur; l'autre a fait un bon ouvrage, mais ne sera-t-il pas mal

éclairé (1)? Celui-ci a peint un personnage connu; si le public est frappé de la ressemblance, son triomphe est complet, son nom courra de bouche en bouche dans le faubourg Saint-Denis; c'est tout ce qu'il demande, il n'a mis au salon que l'enseigne de sa boutique de peinture. Celui-là a besoin de travaux, il a exposé un ouvrage de circonstance. Qu'un ou deux journaux en parlent, que M. le chef de la division des arts le trouve bien, il n'en veut pas davantage; le jugement du public ne lui importe guère, il ne fait pas des tableaux pour le public. Tenez, voyez ce jeune homme, je le connais, il a produit son second tableau;

(1) Je n'ai pas encore entendu un peintre se féliciter de la place qu'il occupe au salon. A cet égard, les exigeances de ces messieurs ne sont jamais satisfaites; ils accusent le Directeur de négligence ou de prévention, et ne remarquent pas que la tâche de ce fonctionnaire est extrêmement délicate. Le public rend plus de justice à M. de Forbin et à M. de Cailleux, son associé dans le grand travail de l'arrangement des tableaux. Il avoue que, grâce à leurs soins, le coup-d'œil du salon est très-beau, et que peut-être jamais il n'avait été ordonné avec plus de goût et de convenances. (*Note de l'éditeur.*)

son avenir dépend d'un succès, l'obtiendra-t-il? Il est modeste, lui; il a du génie et il tremble; les traits de son visage sont altérés; il n'entrera peut-être pas, il redoute l'indifférence des spectateurs; s'il échoue cette fois, il est découragé pour toujours. Je lui souhaite une chance heureuse, et je suis assez rassuré sur sa bonne fortune; on m'a dit que son travail avait réuni les suffrages d'une foule de gens de goût.

LE PHILOSOPHE.

Ce ne sont pas assurément des artistes que ces deux imberbes aux lorgnons de nacre. Je vais parier qu'ils sont de la phalange de ces inutiles qui usent une vie indolente au milieu du tourbillon des plaisirs les plus honteux; grands coureurs de ruelles, qui ressusciteraient la *Régence*, si les mœurs publiques n'étaient plus fortes que leur immoralité; joueurs endettés qui mettraient leur honneur en gage dans un tripot, si leur honneur pouvait être estimé dix francs; habitués bruyans de nos théâtres, d'où ils font déserter les gens honnêtes; membres gangrenés, enfin, du corps social, qu'il faudrait appeler du nom de *jeunes*

barbares, si l'esprit de parti n'avait honoré cette qualification en l'appliquant à une jeunesse studieuse et forte, qui n'est mue que par l'amour de la gloire et le désir d'apprendre. Que viennent faire ici ces deux fous? ce qu'ils font au balcon de Feydeau ou à l'orchestre des Bouffes : lorgner les femmes, chercher querelle aux hommes, faire de grossières plaisanteries, et acquérir, par une demi-heure d'inspection, le droit insolent de dire ce soir : le salon est mauvais! c'est ennuyeux à mourir! nos peintres sont des sots, et le public est stupide d'admirer ces gens-là!

L'ARTISTE.

Grâce pour ces insensés, ils ne sont pas dignes de votre colère.....

Mais le mouvement est donné; les groupes ne forment plus qu'une masse compacte qui s'ébranle avec force; la porte s'ouvre.... Nous voilà dans le temple des arts! parcourons rapidement toutes les salles pour voir l'aspect général.....

LE PHILOSOPHE.

,..... Oh! bon Dieu! que notre ami Di-

derot serait content s'il pouvait voir l'exposition de cette année! Il voulait que le directeur des Académies obtînt un ordre du roi qui enjoignît, sous peine d'être exclus, à tout artiste, d'envoyer au salon deux ouvrages au moins; certes il n'aurait rien à désirer. Le livret nous annonce 2,180 morceaux, encore ne donne dit-il pas les doubles emplois des numéros! Cela est effrayant, deux mille objets à voir!

L'ARTISTE.

Parbleu! vous êtes bien heureux; qu'eût-ce donc été si le jury ne vous eût épargné la vue d'au moins 800 croûtes, qu'il a rejetées?

LE PHILOSOPHE.

Je lui ai bien de l'obligation, mais j'en aurais eu plus encore s'il eût voulu éclaircir davantage les rangs et me dispenser de regarder ces compositions auxquelles je n'entends rien, et qui n'ont ni pensées, ni détails, ni but d'utilité.

L'ARTISTE.

Mon ami, ne nous plaignons pas; l'ensemble du salon est très-satisfaisant; j'ai déjà distin-

gué beaucoup de bonnes choses, et je vais dire avec votre Horace :

.... Ubi plura nitent.... Non ego paucis
Offendar maculis (1).

LE PHILOSOPHE.

Vous trouvez donc le salon *fort*, comme on dit, je crois, dans votre langue ?

L'ARTISTE.

Oui, et j'en suis enchanté. Quelques-unes de mes craintes sont dissipées. Je ne suis cependant pas encore sans inquiétudes. Je vois peu d'ouvrages remarquables par un beau dessin, et je suis frappé de l'élan général vers la couleur ou pour mieux dire vers l'effet. Je voudrais plus d'harmonie et moins de tapage ; j'ai peur qu'on ne prenne beaucoup de peine pour paraître extraordinaire quand on devrait s'attacher à ne paraître que naturel....

LE PHILOSOPHE.

Et moi, j'ai déjà pu faire une observation qui va vous étonner. Vous avez remarqué de

(1) Où brillent plusieurs beautés, je ne suis pas offensé par un petit nombre de taches.

l'effet, tandis que j'ai vu partout de la tristesse. La peinture est malade. Voyez quel air de mélancolie dans toutes ces productions; je trouve à peine une idée riante; on dirait que le malaise de la littérature est contagieux. Ici l'infiltration romantique est visible; nos peintres vont-ils pleurer comme nos poëtes?

Décidément la société éprouve un commencement de révolution; elle se sent agitée, mais elle ne peut dire où est son mal; elle n'en sait pas la cause. Ses idées changent, mais elles ne sont pas fixées encore. Il faut bien que la littérature et les arts se ressentent de cette incertitude, de cette indisposition, disons tout, de ce besoin du nouveau. Une chose me console, c'est qu'on a une tendance à l'expression des pensées fortes et indépendantes. Je ne vois ici que très-peu de tableaux inspirés par la flatterie; on revient de ces petitesses que l'amour-propre officiel payait à l'ambitieuse médiocrité; on s'occupe de choses plus sérieuses, plus générales; le bon sens populaire fait justice de toutes ces misères de la vanité, de tous ces sacrifices à l'orgueil de quelques-uns, au détriment du droit de tous; bientôt les arts, comme les let-

tres ne seront plus esclaves d'une multitude de préjugés qui ont régné tyranniquement sur le monde qu'ils avaient envahi;

Le temps de *la raison* est à la fin venu!

L'ARTISTE.

Plaise au ciel que vous disiez vrai! Mais, dites-moi, cette révolution, dont vous reconnaissez ici les symptômes, peut-elle nous ramener au grandiose du style, à la pureté du trait, à la noblesse dans la composition?

LE PHILOSOPHE.

Pouvez-vous me le demander, vous, artiste et né pour sentir fortement? Écoutez une comparaison. La Grèce s'endort au sein de ses prospérités; elle devient esclave. La servitude donne au Grec la faiblesse et la fourbe. Lassé du joug, il se rappelle qu'il fut libre autrefois; il rêve l'indépendance et brise sa chaîne avec les débris de laquelle il frappe ses maîtres odieux. Une vie nouvelle commence pour lui. Le jour éclaire le retour des temps héroïques. Tout s'agrandit, tout change de nature. Les idées de patrie se réveillent au cœur de l'ilote redevenu citoyen. Le Turc est vaincu. Le Grec est homme, il est fort et ne s'abaisse

plus à tromper. La dignité qu'il a reconquise lui rend toute l'élévation du caractère de ses aïeux. Thémistocle et Léonidas ont trouvé des successeurs. Marcos-Bozzaris, Dimos-Zervas, Nikitas, et tant d'autres font des prodiges de valeur. L'éloquence devient presque une arme; et, descendu des sommets du Parnasse, où pendant trente années il a défendu sa vie et la liberté des siens, le laboureur Panouria étonne le sénat de Corinthe par la hardiesse, la dignité et la finesse de son oraison montagnarde, que Démosthènes eût peut-être enviée, et qui réalise la fable du paysan du Danube.

Voyez-vous ce que peut un sentiment profond. N'est-ce pas là ce que vous appelez le retour au style, à la pureté du trait, à la noblesse de la composition? Si ce n'est pas cela, je n'y entends rien; si c'est cela, comme je le crois, soyez bien convaincu que la direction philosophique donnée aux arts leur rendra leurs avantages et leur supériorité sous tous les rapports.

L'ARTISTE.

Je l'espère; mais je vois ce triomphe à longtemps ajourné..... à moins qu'un nouveau David....

LE PHILOSOPHE.

David! quel nom avez-vous prononcé là?.. Mais espérez; les muses et la politique ne seront pas éternellement brouillées! Le pardon et l'oubli sont des vertus de rois!

Cependant écoutez; je vais peut-être proférer un blasphême; pardonnez-le à ma conviction. Si David revenait maîtriser la peinture, dans le moment de crise où est la France politique et littéraire, grosse d'une école encore indéfinissable, et avide d'émotions nouvelles, il m'est permis de croire que tout en faisant revivre le bon goût des formes, et la pureté du trait, il se mettrait à la tête du mouvement, improprement appelé romantique; et, prompt à en borner les écarts, il saurait populariser les beautés d'un genre qui, pour n'avoir pas encore été bien compris ou peut-être pour avoir été exagéré, s'est vu en butte aux railleries des adorateurs de ce classique qu'on doit respecter, consulter, admirer, mais dont les formes sévères et usées aujourd'hui, ont besoin d'être modifiées pour arriver à n'exprimer que des idées vraies et des sentimens naturels.

L'ARTISTE.

Vous m'aviez prévenu, et je n'ai rien à dire; mais permettez-moi de rire?..... David romantique! Oh! l'excellente folie!

LE PHILOSOPHE.

Folie, si vous voulez; mais je persiste. Tenez, n'allons pas nous égarer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin; venons au positif.

Vous accordez au salon de cette année une grande supériorité sur celui de 1822; est-ce cela que vous voulez dire?

L'ARTISTE.

Oui.

LE PHILOSOPHE.

Vous découvrez dans nos artistes une tendance générale à la couleur ou à l'effet?

L'ARTISTE.

Oui.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je vous le répète, je reconnais ici un symptôme de maladie. Les idées du siècle ont porté leur fruit.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Le romantisme *coule à pleins bords* dans la société, et comme la peinture est aussi l'expression de la société, la peinture devient romantique. Je ne m'en plains pas, au surplus, j'ai assez des vieux Grecs ; ce sont les Grecs modernes qui m'intéressent. Hector, Achille, Agamemnon me fatiguent de leur sublimité ; Georges, Colocotroni, Odysséus, Jorgaki, voilà les noms qui retentissent dans mon cœur. Assez, j'ai pleuré sur les malheurs éternels de l'éternelle Illion ; Ipsara ! tes infortunes récentes soulèvent mon âme. Que sont pour moi les soldats du roi Priam ? Ce sont les *Keftis*, les *Armotolis* qui m'occupent tout entier ! Adieu donc Grèce antique, qui as vu couler tant de sang, et qui as coûté tant d'encre à nos poëtes, tant de couleurs à nos peintres ! Salut à toi, Hellénie, jeune et fière, qui sors de ton berceau en ruines aux cris de patrie et de liberté ! Et toi, Rome des Décius ! cesse de me poursuivre ! tes destins sont accomplis ! Ombre de Rome (1), Rome des cardi-

(1) *Mihi . . . non regia Roma.*
(HORATIUS, *ad Mecœnatem.*)
Rome n'a . . . plus de charmes à mes yeux.
(DARU.)

naux, Rome théocratique, tu ne peux plus renaître à ton ancienne gloire; tu n'as même plus le souvenir de tes consuls. N'espère donc de moi ni regrets, ni soupirs. J'irai peut-être te voir un jour, non pour interroger ton *Forum* muet, qui ne sait plus répondre aux noms de Caton ou de Brutus, mais pour visiter ces temples où ton génie est enseveli sans espoir de résurrection.

J'ai trop long-temps été citoyen d'Athènes, de Carthage et du Latium, c'est la France qu'il me faut aujourd'hui, la France riche de gloire acquise et riche encore d'espérance. Artistes, fouillez dans les annales de la patrie; assez de hauts faits, assez de vertus les ont illustrées pour que vous acceptiez l'honorable mission de les rappeler à notre mémoire; c'est dans nos archives qu'il faut aujourd'hui puiser les leçons que vous voulez nous donner. Faites revivre sur la toile et sur le marbre les traits des héros de toutes les époques qui ont soutenu l'honneur du vieux nom Gaulois, et soyez sûrs de vos succès !

L'ARTISTE.

Permettez-moi d'ajouter un complément à

votre pensée. Peintres! vais-je m'écrier à mon tour, en adoptant des idées nouvelles, gardez-vous bien d'oublier que dans les arts de l'imitation la forme doit être respectée d'abord; non cette forme qui est du grandiose de convention, mais celle qui est la nature même, la nature épurée, noble; oserai-je le dire? la nature du génie! Défiez-vous du dessin romantique, il vous mènerait au précieux ou à l'extravagant; conservez les traditions du bon goût; égalez si vous pouvez Michel-Ange et Salvator-Rosa, mais rappelez-vous Raphaël, et souvenez-vous de David!

LE PHILOSOPHE.

Je ne me porte pas juge du mérite de cette recommandation.

L'ARTISTE.

Elle n'est pas inutile, je vous assure. Déjà vous voyez le grand style à-peu-près méconnu; les peintres abandonnent les compositions *historiques* (et vous savez ce que nous entendons par cette désignation), pour se livrer au *genre*. Les tableaux de chevalets surabondent, et à peine compte-t-on, au milieu de tant de peintures, vingt ou trente grandes ma-

chines. Nous quittons les *Italiens* pour les *Flamands*, et, si cela continue, nous aurons perdu bientôt jusqu'à la mémoire des œuvres immortels des maîtres. Le feu sacré sera éteint.

LE PHILOSOPHE.

Faites des vœux en faveur de la peinture historique, c'est très-bien; mais ne plaignez pas les succès du genre. Recherchez de bonne foi les causes de l'effet qui vous frappe si désagréablement; que trouvez-vous? la fortune plus également répartie que jadis, les besoins du luxe plus généraux, et le goût des arts plus répandu : ne voilà-t-il pas une chose incontestable? quelle conséquence tirerons-nous de ce fait ?

Plus le nombre des riches se multiplie, plus il faut, pour leur consommation, de livres, de beaux ameublemens, de belles pièces d'argenterie et aussi de tableaux. Tout homme qui a six mille francs de rentes ou de revenu industriel veut avoir un petit cabinet. Il lui faut pour cela quelques tableaux; il veut qu'ils soient bons, il faut donc qu'il s'adresse aux bons peintres; ceux-ci, à qui ce goût

presque universel devient profitable, font un commerce de leur art, et la gloire qu'ils auraient pu espérer d'un grand ouvrage, ils l'escomptent en petites toiles qui ne sont guère que la monnaie de leur talent. Je ne dis pas que cela ne soit fâcheux pour l'art dont la tradition devrait être conservée avec plus d'enthousiasme, mais il est difficile que cela soit autrement. Il n'y a guère en France que cinq galeries particulières capables de recevoir une production capitale d'un peintre d'histoire; il y a six cents cabinets où peuvent se ranger de belles esquisses, des dessins précieux, et de jolis tableaux. Il fallait être autrefois ministre ou fermier-général pour avoir un Lahire, un Wan-Loo, un Fragonard; aujourd'hui tout le monde, depuis le riche banquier de la Chaussée-d'Antin jusqu'au petit électeur au vote unique, chacun se fait une collection proportionnée à son revenu; et moi-même qui vous dis ces choses, moi philosophe, un peu plus riche que Diogène, et beaucoup plus pauvre qu'Aristippe, j'ai dans mon modeste réduit quelques productions des maîtres, au milieu desquelles je vis heureux comme un prince. Chaque année voit s'accroître cette richesse que

j'estime à l'égal des trésors du Potoze ; et toutes les fois qu'un nouveau butin vient serrer un peu les rangs de mes petits cadres, je suis joyeux, comme un sultan qui voit s'enrichir son sérail d'odalisques nouvelles.

L'ARTISTE.

Tout cela est à merveille ; mais il résultera de ce mouvement mercantile, qu'on renoncera pour toujours à la peinture épique, qu'on fera peut-être des ouvrages heureusement pensés, et spirituellement exécutés ; mais qu'on ne peindra plus que de sentiment et de *chic*. L'étude du dessin sera regardée comme à-peu-près inutile, et l'on préférera une figure écossaise ou normande, si elle est habilement arrangée, au torse le plus savamment indiqué, le plus grassement peint!

LE PHILOSOPHE.

La grande peinture ne doit pas plus dégénérer en France que la haute littérature ; mais est-ce aux citoyens à encourager individuellement ce genre que les trésors de l'État peuvent seuls récompenser? L'opinion publique doit tracer au peintre d'histoire la route qu'il est bon qu'il suive ; le gouvernement doit

adopter les idées dominantes, exciter l'artiste à s'en emparer pour produire de belles choses, et dédommager libéralement l'homme de génie de son travail et de ses études. Ainsi chacun fait ce qui convient, et l'art ne tombe pas dans le mépris.

Si j'étais ministre, je rendrais à la presse la liberté dont on l'a fait veuve; elle m'éclairerait sur les besoins de tous; je ne craindrais pas d'être soumis aux conseils que me donnerait cette voix indépendante, et je me ferais de la peinture un instrument de gouvernement. Je couvrirais les murs de nos temples, non de ces pages sanglantes du martyrologe, qui épouvantent le faible et ne sont de rien pour le fort; mais de la représentation des traits les plus divins de la morale évangélique; j'appendrais aux lambris dorés du palais des rois les images des bons souverains et des grands hommes, ainsi que la peinture des faits les plus honorables de leurs vies; dans l'enceinte des tribunaux, je ferais voir la magistrature calme, équitable, inaccessible aux passions des partis, aux intrigues des cours, aux séductions du pouvoir; et je crois qu'après en avoir agi ainsi, j'aurais plus fait

pour la religion, la monarchie et la morale, que si j'avais continué les traditions de la servitude.

L'ARTISTE.

Je suis tout-à-fait de votre avis; mais vous savez le proverbe : les honneurs changent les mœurs; et quand vous seriez ministre!...

LE PHILOSOPHE.

J'apporterais, en arrivant aux affaires, la volonté d'être juste; je ne saurais pas être inaccessible aux remontrances des bons citoyens, et je n'aurais pas le courage insensé de me placer comme une digue (tôt ou tard submergée), en travers du torrent du siècle. Mais je ris de mes idées de grandeur et de pouvoir! Comme nous aimons à rêver l'impossible! Un ministre philosophe, cela ne serait-il pas bizarre à l'époque où nous vivons?

L'ARTISTE.

Le temps peut réaliser cette chimère.

LE PHILOSOPHE.

Ce temps est loin encore.

L'ARTISTE.

Le siècle descend bien vite.

LE PHILOSOPHE.

Mais on s'applique à le faire remonter.

L'ARTISTE.

On l'arrêtera peut-être une heure, un jour; après, il reprendra son cours avec plus d'impétuosité.

LE PHILOSOPHE.

Il serait prudent de le laisser aller à sa pente naturelle, de crainte des inondations. Mais nos grands hommes comptent sur leur force et sur leur génie; ils affectent une merveilleuse confiance en l'avenir; et quand une voix s'élève qui leur crie : gardez-vous, nautonniers imprudens; le péril approche, le gouvernail chancelle en vos mains, vous compromettez le salut du navire; chacun d'eux, avec la présomptueuse assurance d'un Pyrrhus, répond :

Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Dieu les garde, et nous aussi, des rescifs et du naufrage!

Çà, reposons-nous un peu; notre course a été longue et fatigante; trop d'objets se sont disputés nos regards, trop de curieux

nous ont entraînés dans une marche lente et embarrassée, pour que nous n'éprouvions pas le besoin du délassement. Mais, dans cette salle, où nous pourrons respirer plus à notre aise, j'aperçois un banc, prenons-y place.

L'ARTISTE.

Le lieu est bien choisi, car nous voilà devant une des plus gracieuses productions de la sculpture moderne.

LE PHILOSOPHE.

En effet, quelle charmante statue! quel en est l'auteur et qui représente-t-elle?

L'ARTISTE.

Bosio (Fs). Henri IV, enfant. n° 1768.

Cet ouvrage délicieux est de M. Bosio, dont vous voyez le titre de *premier statuaire du Roi,* écrit sur la plinthe de marbre qui sert de support à la figure du jeune Henri IV.

LE PHILOSOPHE.

Henri IV, avez-vous dit? Henri IV! ah! c'est mon héros. Que j'aime à voir son image, et que je sais bon gré aux artistes qui en multiplient la représentation! Parlons un peu de ce grand roi.

Clément, libéral, brave et spirituel, le

Béarnais fut le modèle des princes. Il apparaît à nos yeux, sinon comme un sage, du moins comme un très-bon esprit. Les vertus qui germaient dans son cœur aux premiers jours de sa jeunesse, on les vit se développer à cet âge où les passions agissent si impérieusement sur le meilleur naturel. La cour et ses séductions, le pouvoir et ses illusions décevantes, la guerre civile et ses haines, la proscription et ses malheurs, rien n'altéra le type heureux de son caractère. Il fut toujours digne d'amour; malgré ses faiblesses, il commande l'estime. Indulgent pour toutes les erreurs qui sont de l'humanité, il fut inflexible pour tous les vices qui dégradent le cœur. Tolérant par principe, il respecta toutes les consciences; généreux dans la victoire autant qu'il avait été noble dans la disgrâce, il donna l'exemple de l'oubli des injures, et ce sentiment ne fut point hypocrite. Avant de savoir qu'il pouvait être roi, il avait appris qu'il devait être homme; sur le trône il s'en souvint encore. Heureux monarque, dont on put faire cet éloge : *Il fut le roi du peuple.*

Qui mieux que lui mérita de partager les honneurs qu'on rend aux dieux? qui plus que

lui fut digne de ce culte, malheureusement trop banal, rendu par les nations à ceux que la fortune place à la tête des affaires publiques? Qui dut avoir des statues si ce n'est lui? La flatterie en éleva à Louis XIV, qui a des titres nombreux à l'admiration, mais qui n'eut pas ces vertus douces et humaines qui font les rois populaires; l'élan national en dressa une au bon Henri, dont le nom rappelle tout ce que l'honneur a de plus délicat, l'esprit de plus séduisant, le cœur de plus généreux, et la puissance de plus paternel.

L'ARTISTE.

Henri législateur, Henri conquérant, Henri vainqueur des partis, Henri père de famille, Henri vaincu par la beauté, Henri pardonnant au fanatisme de ses ennemis, Henri assassiné par un fer jésuitique, a été tour-à-tour le sujet de mille tableaux, de cent statues, dont, par une fatalité singulière, la plupart n'avaient guère d'autre mérite que celui de la pensée. Cependant, parmi les artistes qui ont puisé leurs inspirations dans la vie d'Henri IV, Rubens, Gérard, Rouget, Fragonard et quel-

ques autres doivent obtenir une distinction flatteuse : ils se sont élevés à la hauteur de leur sujet. Rarement Henri IV nous a été montré s'occupant aux jeux de son enfance.

LE PHILOSOPHE.

Cette situation n'est cependant pas la moins intéressante de la vie de ce prince. L'éducation forte et libre que lui donna son père, développa de bonne heure cette vivacité de l'imagination, ce charme de l'esprit qu'il fit paraître tant que dura sa vie. Élevé avec les pâtres des montagnes, il puisa dans leur fréquentation la franchise de pensée, la naïveté d'expression, la fraîcheur de sentimens, qui en firent un homme si aimable. Les grâces de son corps, ces grâces qui ont fait tant pour la réputation de Louis XIV et de François Ier, il les dut en partie aux exercices qu'il se plaisait à prendre avec les Béarnais de son âge. Il rendait cet hommage aux premières fatigues de son enfance, quand il disait à une femme de sa cour : « Que voulez-vous, je n'ai point la beauté délicate d'un Joyeuse, mais la force et la souplesse d'un enfant des montagnes. »

L'ARTISTE.

C'est à représenter l'enfant-roi que s'est appliqué M. Bosio. Je me hâte de le dire; il y a merveilleusement réussi. Connaissez-vous quelque chose de plus aimable que la pose et le mouvement de cette jolie petite figure? Simple, mais élégant, le costume de Henri prête aux formes du torse des contours charmans. Peu d'ouvrages contemporains sont d'un travail aussi précieux; aucun peut-être n'est plus exempt de manière. Je proclamerais donc cet ouvrage un ouvrage accompli, si la tête...

LE PHILOSOPHE.

N'était un peu grosse, n'est-ce pas? Eh bien! moi, c'est par-là que je le trouve surtout excellent. Ce n'était pas un enfant ordinaire que M. Bosio avait à représenter; c'était un grand homme enfant. Il fallait que le génie se manifestât déjà dans cette tête de dix ans. Il fallait que les traits caractéristiques du héros apparussent sous les traits de l'homme en sa fleur; c'est ce qu'a senti, c'est ce qu'a exprimé M. Bosio. Pardonnons-lui donc d'avoir fait ce que nous lui aurions demandé, s'il eût conçu autrement son sujet. Henri IV fut pré-

coce ; M. Bosio nous le montre tel. Dans ce petit chef-d'œuvre, Henri est un enfant, mais un enfant qui joint à toutes les grâces de son âge l'inspiration anticipée des idées de l'âge mûr. Faites au statuaire mon compliment sur son ouvrage : on ne saurait mieux penser et mieux dire.

Je suis enchanté du repos que j'ai pris ici. Le plaisir de parler du bon roi m'a délassé. Continuons notre promenade... Mais l'heure de la fermeture est arrivée ; séparons-nous : Adieu, et à demain.

SECONDE PROMENADE.

LE PHILOSOPHE.

Nous voilà réunis de bonne heure : commençons notre examen.

L'ARTISTE.

Volontiers. Mais quel ordre allons-nous adopter?

LE PHILOSOPHE.

Croyez-moi ; laissons au hasard le soin de nous conduire ; ce guide en vaut bien un autre ; peut-être il fera naître des rapprochemens et des contrastes qui nous plairont : au moins n'aurons-nous pas l'ennui de l'uniformité. Nous passerons avec lui d'une grande scène tragique au tableau le plus familier, d'un naufrage à une noce ; point de transitions arrangées, point de combinaisons d'effet. L'inattendu, si riche en émotions, voilà ce que j'aime, ce que je cherche partout. Au salon, où tous les genres sont confondus, il

m'est plus facile qu'ailleurs de satisfaire ce goût. Permettez que je m'y livre.

L'ARTISTE.

Soit ; mais enfin, puisqu'il faut commencer par quelque chose, voulez-vous prendre pour point de départ les ouvrages de M. le premier peintre du Roi : *à tout seigneur, tout honneur.*

LE PHILOSOPHE.

Le proverbe est tant soit peu aristocratique, et les arts, essentiellement amis de l'égalité, pourraient bien en contester la justesse; mais n'importe, va pour M. Gérard.

L'ARTISTE.

Voici un portrait historique. Sa Majesté Louis XVIII est représentée dans son cabinet, au moment de son arrivée en 1814, et méditant sur la Charte qu'elle va octroyer.

GÉRARD (F.). Portrait du feu Roi. - n° 744. (Cet ouvrage appartint, dit-on, à madame du C.....; il fut inauguré au château de Saint-Ouen, en 1822.)

LE PHILOSOPHE.

Le choix que M. Gérard a fait de cette circonstance de la vie du feu Roi, prouve beaucoup d'esprit. Le don de la Charte est le plus grand événement de la monarchie constitutionnelle; la consécration de ce souvenir est

très-intéressante. Voulez-vous cependant que je vous dise, je ne trouve pas la figure du Roi assez expressive ; j'y lis moins de contentement que de réflexion ; j'aurais voulu y lire plus de joie, plus de sentiment. « Mon peuple sera « heureux par cet acte de ma volonté libre ; « il le sera parce que j'ai eu le désir qu'il le « fût, et que j'aurai le pouvoir d'empêcher « qu'on ne paralyse l'effet de ma prévoyance ; « les partis qui divisent la patrie se réuniront « dans une seule famille ; chacun se ralliera à « l'étendard de la France constitutionnelle ; « plus de brigues, plus de tourmentes ; fa- « veur au génie, protection au mérite ignoré, « justice pour tous, voilà ce qui sera, car « j'ai compris le siècle où j'ai le bonheur de « vivre. » Il me semble que je devais trouver l'expression de ces paroles sur les traits du monarque législateur. J'y démêle, au contraire, le souci, la contrainte, qui probablement alors étaient loin de son cœur. Ce portrait est froid, et cela me fâche ; l'effet général en est triste ; j'aurais désiré qu'il fût brillant.

L'ARTISTE.

Vous avez raison ; il est d'un ton un peu

monotone. Cependant rendons justice au peintre ; l'ensemble de son ouvrage est bien ; les accessoires sont largement traités : c'est enfin un morceau satisfaisant...

LE PHILOSOPHE.

Oui, mais ce devait être un beau morceau (1). J'aime mieux, quant à moi, cette charmante femme, dont le regard doux et mélancolique... n° 748, 749, 750.

L'ARTISTE.

C'est une merveille d'arrangement et de bon goût. Ce portrait est d'ailleurs d'un pinceau suave et délicat, qui ne laisse à désirer

(1) Je m'étonne que notre philosophe, parmi les accessoires qu'on peut remarquer dans ce tableau, auquel, en passant, je reprocherai une forme disgracieuse, n'ait pas fait attention à la table de bois de noyer auprès de laquelle le Roi est assis. Ce meuble de l'exil, que S. M. a toujours voulu avoir sous les yeux, pour se rappeler sans doute qu'il est, dans le destin des grands de la terre, des chances qui font les princes égaux au plus obscur citoyen, est un détail philosophique par lequel l'ouvrage de M. Gérard vaut mieux, selon moi, que par tout le talent qu'il a pu mettre d'ailleurs à l'exécuter. (*Note de l'éditeur.*)

ni plus de grâce, ni plus de force, ni plus de fini, ni plus de laisser-aller. Ceux de madame la duchesse de Duras et de Mme de V*** ne sont pas moins beaux; ils figurent à côté de cette Corinne qui obtint un si grand succès en 1822.

Corinne. n° 746. (Destiné au musée du Luxembourg.)

LE PHILOSOPHE.

Ah! votre Corinne, je ne l'ai jamais aimée; je ne dis pas qu'il n'y eût de fort belles parties dans ce tableau, que le tout ne fût peint avec beaucoup de talent; mais cela ne m'émeuvait pas; Corinne improvisant pour la dernière fois devait m'attendrir, et je n'étais pas touché! c'est peut-être ma faute. Cependant *la Folle par amour* de Vernet parlait vivement à mon imagination; la *Ruth* d'Hersent me paraissait ravissante; j'étais séduit par la *Didon* de Guérin, et frappé de respect et de terreur à l'aspect du *Brutus* de David. D'où vient donc que Corinne n'a fait sur mon âme aucune impression? Pourriez-vous me le dire?

L'ARTISTE.

C'est qu'il n'y avait ni enthousiasme ni mélancolie; il n'y avait que de l'exécution; en-

core n'est-elle pas tout-à-fait irréprochable (1). La répétition que nous en voyons aujourd'hui est préférable au tableau original...

LE PHILOSOPHE.

Et ne me plaît pas davantage.

L'ARTISTE.

Vous êtes difficile.

LE PHILOSOPHE.

C'est que je ne suis pas connaisseur, et que je demande, avant tout, au peintre une sensation.

L'ARTISTE.

En ce cas, vous ne devez guère aimer cette grande page d'étiquette où nous voyons Louis XIV présentant son petit-fils à l'ambassadeur d'Espagne, et le faisant reconnaître comme héritier du trône de Charles II.

Philippe V. n° 745. (Sujet choisi par le feu roi, et destiné à orner la salle du conseil aux Tuileries.)

LE PHILOSOPHE.

Vous avez bien raison; il n'y a là rien de dramatique, rien de favorable à la peinture ;

(1) La couleur a généralement été trouvée factice et brillantée. (*Note de l'éditeur.*)

c'est un sujet d'apparat, une scène de cour, une galerie de portraits, et voilà tout.

L'ARTISTE.

Oui; mais si ces portraits sont beaux.

LE PHILOSOPHE.

Leur beauté est bien uniforme; il semble que le même côté de la palette ait fourni au peintre la couleur dont sont animées toutes ces têtes.

L'ARTISTE.

Je ne dis pas qu'elles ne soient un peu sèches, et que le violet n'y domine généralement.

LE PHILOSOPHE.

La figure de Philippe V est jolie; celle de Louis XIV manque, je crois, d'élégance et de majesté (1).

L'ARTISTE.

Ajoutez de grandiose et d'idéal.

(1) L'étonnement naïf du nouveau roi est bien exprimé; quant à Louis XIV, il est impérieux; peut-être aurait-il fallu que la vieillesse fût plus marquée en lui; l'austérité de son vouloir n'y aurait rien perdu; il est même à croire qu'elle eût gagné par là un degré d'intérêt de plus. (*Note de l'éditeur.*)

LE PHILOSOPHE.

Le premier aspect est moins favorable que le détail à cette grande composition; ses parties, prises séparément, sont belles, et leur réunion ne saisit pas ; cela vient sans doute de la monotonie des formes de ces habits, et de la disgrâce de ces perruques énormes.

L'ARTISTE.

Le costume offrait à la vérité une difficulté très-grande à vaincre, et l'on peut féliciter M. Gérard de l'adresse avec laquelle il s'en est tiré; toutefois, quand il aura des personnages du dix-septième siècle à vêtir et à coiffer, qu'il consulte Largillière.

LE PHILOSOPHE.

Je ne sais si je me trompe ; mais je pense qu'il y avait plus d'un moyen de parer à l'inconvénient qui semblait inhérent au sujet. D'abord il fallait prendre un parti de lumière plus décidé; mettre, par exemple, toute la partie gauche du tableau dans un clair-obscur fortement articulé; il était possible aussi de donner à l'ambassadeur d'Espagne une suite plus considérable ; l'élégance du vêtement

espagnol aurait jeté de la diversité dans le groupe (où je distingue d'Aguesseau et Villars), en coupant, par des ondulations heureuses, la roideur des lignes droites dont sont marqués les profils de tous les pourpoints du temps. Je pense encore que la présence de quelques femmes aurait donné à l'ensemble plus de grâce.

L'ARTISTE.

Il était difficile d'introduire des femmes dans une scène toute politique.

LE PHILOSOPHE.

Un tableau d'histoire ne doit pas ressembler à une page du cérémonial de la cour; c'est aussi pour le peintre qu'Horace a dit :

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas (1).

Je m'imagine que la très-célèbre princesse des Ursins eût été là d'un excellent effet. Cette femme, dont la destinée fut si étroitement liée à celle de Philippe V, aurait pu se montrer à côté de Mme de Maintenon et non loin de cet Orry, ministre français, qui rendit de grands services à l'Espagne, mais qui blessa, par sa hauteur, la fierté castillanne, et fut, comme

(1) Le peintre, le poëte ont droit de tout oser.
(DARU.)

la fille des La Trémouille, obligé de descendre des marches du trône, sur lesquelles la faveur de Louis XIV l'avait porté.

L'ARTISTE.

Je partage votre opinion à l'égard de ces deux personnages, et je crois avec vous que le tableau de M. Gérard aurait gagné aux changemens que vous venez d'indiquer.

LE PHILOSOPHE.

Je remarque, dans la distribution des places assignées par l'artiste à ses acteurs, un trait d'esprit fort piquant. Voyez comme est caché le père Lachaise. Invisible et présent à cette scène où triomphe sa diplomatie, vous l'apercevez dans l'attitude de la méditation, et le peu que vous découvrez de sa tête, est d'un effet très-original. L'absence de ce jésuite eût été une faute impardonnable, sa présence au premier rang eût été une naïveté grossière; M. Gérard a pris le bon parti. Vous m'avouerez que ce détail plein de convenance aurait tout l'air d'une allusion ou d'une épigramme, si les jésuites étaient, comme le disent aujourd'hui de mauvais esprits, le ressort caché du mouvement en France.

L'ARTISTE.

Le rapprochement est au moins singulier, j'en conviens; mais finissons-en avec M. Gérard, admirons l'habileté extrême de son exécution....

LE PHILOSOPHE.

Félicitons-le d'avoir pensé à mettre près du jeune Bourbon, Vendôme, Villars et Berwick, qui furent les défenseurs de son trône.

L'ARTISTE.

Reconnaissons tout le mérite du grand maître, et, parmi d'autres parties dignes d'éloges, regardons surtout avec soin la tête du légat, qui est une fort bonne chose, la belle figure agenouillée de Castel des Rios, celle de l'aumônier de l'ambassade, enfin celle de Bossuet.

LE PHILOSOPHE.

J'aime peu cette dernière : le portrait d'Hyacinthe Rigaud, dont celui-ci n'est que l'imitation, me paraît beaucoup meilleur. Rigaud a fait l'ennemi de Fénélon, bilieux, M. Gérard l'a fait sanguin; je crois que Rigaud a eu raison.

L'ARTISTE.

. . . Non nobis tantas componere lites.

LE PHILOSOPHE.

Poursuivons..... Nous venons de voir Louis XIV faisant un acte de politique, voyons-le faisant un acte de philosophie. Molière était tombé dans la disgrâce des valets de chambre du roi; ces messieurs ne trouvaient pas l'auteur du *Misanthrope* d'assez bonne compagnie pour eux: aussi ne voulaient-ils pas qu'il mangeât à leur table. Louis XIV fut instruit de cet excès de fatuité, et résolut d'en faire justice. Voilà, dit-on, comme il s'y prit: Molière était un jour, de bon matin, dans la chambre à coucher du roi; celui-ci ordonna qu'on lui servît ce qu'en terme de cour ils appellent, je crois, *l'en-cas de nuit*. Il dit à Molière de s'asseoir à table avec lui; il lui présenta une aile de poulet, il en prit lui-même une autre; puis il voulut qu'on fît entrer dans son appartement les courtisans les plus distingués qui guettaient le petit lever de Sa Majesté. Je vous laisse à juger de la surprise de nos hommes à quartiers, quand

PINGRET
Louis XIV et Molière.
n° 1360.
(Cet ouvrage, qui appartient à MM. Duval et Sazerac, ne figure déjà plus au Louvre.)

ils virent un comédien-tapissier dînant tête à tête avec le roi de France. Sans doute en eux-mêmes ils taxèrent le monarque de folie; Louis XIV continua la scène qu'il jouait, il se montra plein de prévenance pour le grand homme, et confondit ainsi l'orgueil des valets titrés, et des fats de l'œil de bœuf.

L'ARTISTE.

Cette anecdote est piquante. Je ne l'avais jamais entendu raconter.

LE PHILOSOPHE.

Elle pouvait inspirer à un peintre de genre un charmant tableau. M. Pingret n'en a tiré qu'un parti médiocre.

L'ARTISTE.

Mais son tableau n'est pas mal.

LE PHILOSOPHE.

Sans doute, et pourquoi n'est-il pas excellent? c'est qu'il manque d'expression. Ces courtisans sourient, et je ne l'aurais pas voulu. Si j'avais été Louis XIV, je leur aurais bien ôté l'envie de rire, en leur disant : « Messieurs les « gentilshommes, apprenez à respecter les « beaux génies qui illustreront à jamais ce

« siècle, que vous ne feriez que ridicule; sa-
« chez, dédaigneux que vous êtes, que mon
« caprice peut faire en une heure trente of-
« ficiers de cour comme vous, et qu'il faut un
« effort de la nature pour faire en mille ans un
« poëte comme Molière. » Je sais que cette apostrophe aurait senti un peu son roi absolu; mais, ma foi, c'était le cas ou jamais d'user du privilége qu'a un despote de tout dire; et, comme il a aussi celui de tout faire, par la grâce de Dieu et nonobstant clameurs de haro! j'en aurais profité pour contraindre mes chambellans, gobletiers, sommeliers et autres, à servir à table, celui que sa mauvaise fortune avait condamné à faire auprès de moi l'office de valet-de-chambre, quand son génie lui méritait des autels et les hommages des rois.

L'ARTISTE.

Pas mal trouvé.

LE PHILOSOPHE.

Il y a un tableau dans le sujet tel que je viens de l'arranger.

L'ARTISTE.

Vraiment oui, mais pas pour M. Pingret, moins encore pour M. Garnerey père. Le pre- GARNEREY, père. n° 701.

mier n'a fait qu'une chose médiocre de sentiment et de dramatique; l'autre est encore inférieur à celui-ci sous ce double rapport, et, quant à l'exécution, passable chez M. Pingret, elle est chez M. Garnerey d'une mollesse pour laquelle demande grâce l'âge avancé de l'artiste. Justice soit rendue cependant à l'un et l'autre pour le mérite de leur intention!

LE PHILOSOPHE.

HERSENT.

Ah! si ce sujet était tombé dans la tête d'Hersent... Mais, à propos de ce peintre délicieux, je ne vois rien de lui.

L'ARTISTE.

Il figure au livret pour un tableau, et au salon pour quelques portraits, dont voici le plus remarquable.

LE PHILOSOPHE.

Feu M. le duc de Richelieu. n° 891.

Je reconnais le personnage, c'est le dernier des Richelieu. Il est fort ressemblant. Le peintre l'a représenté sous son écorce ministérielle. C'est un hommage aux services qu'il a, dit-on, rendus à la couronne, en combinant la coalition, et à la France, en accélérant le départ des phalanges étrangères. Vous vous souvenez que ce fut à l'occasion de cette vic-

toire remportée sur la Russie, que les représentans de la nation votèrent une pension considérable à M. de Richelieu. On avait parlé d'abord d'une couronne civique, on parla ensuite d'or : et quoique la première manière de récompenser le ministre fût plus honorable, la seconde fut préférée, tant le centre de la Chambre avait intérêt à faire quelque chose qui ressemblât à de la reconnaissance, tant il voulait que cette reconnaissance fût exprimée d'une manière positive! Le ministre avait d'ailleurs reconnu beaucoup de services politiques avec des billets de banque et des masses d'argent, et, comme dit Molière :

Il faut payer *les gens* de la même monnaie.

Le mode pécuniaire fut adopté. Cet événement donna lieu à quelques chansons et à plusieurs épigrammes; je me rappelle la suivante :

Jadis Rome et Lacédémone
Pour payer d'immortels travaux,
De chêne ou de lauriers composaient la couronne
Qu'elles décernaient aux héros;
Ressuscitant et Sparte et Rome antique,
Paris veut aujourd'hui décorer Richelieu
De la récompense civique,
Noble attribut d'un demi-dieu :

Gérard des trois royaumes. Aussi, dans son atelier, Lawrence a-t-il au moins deux cents portraits commencés, qu'il ne finira peut-être jamais; ce qui n'empêche pas que, pour chacun d'eux, il n'ait été arrhé d'une somme égale à la moitié du prix qu'il met à son ouvrage.

LE PHILOSOPHE.

Voilà une singulière coutume. Ainsi, l'on consent à perdre douze ou quinze guinées, pour avoir le plaisir de dire: j'ai posé ce matin chez Lawrence!

L'ARTISTE.

Sans doute. La vanité s'accommode si bien de toutes ces sottises, que l'homme adroit se fait pardonner l'impôt qu'il lève sur elle.

LE PHILOSOPHE.

La vanité! Eh que n'inspire-t-elle pas? Nest-ce pas elle qui dit à tous ces bourgeois inconnus de se faire peindre comme des enthousiastes? N'est-ce pas elle qui leur conseille de venir mettre en montre leurs faces insignifiantes, que le peintre s'est vainement efforcé d'ennoblir? Aussi, voyez quel débordement de caricatures, toutes les salles en sont

LE PHILOSOPHE.

Ah! c'est là un ouvrage de sir Thomas Lawrence; mais il me paraît fort bien.

LAWRENCE. Feu M. le duc de Richelieu. n° 1053.

L'ARTISTE.

On est partagé sur son mérite. Les uns disent qu'il n'y a là-dedans que du lazzi; les autres trouvent qu'il y a beaucoup de grâce et de charme. Je suis de l'avis de ces derniers. Je suis surtout fort content du dessin de ce *petit trois-quarts*, de la manière dont sont enchâssés ces yeux, si joliment peints, du ton de ces linges, et de cette liberté de pinceau qu'on remarque depuis les cheveux jusqu'aux *frottis* légers de l'habit.

LE PHILOSOPHE.

Thomas Lawrence est-il le meilleur peintre de l'Angleterre?

L'ARTISTE.

C'est le plus à la mode. Tout le monde veut un portrait de sa main. On est, à Londres, indigne d'être compté parmi les *fashionnables*, si l'on n'a eu séance de cet artiste, qui est le

(1) Plusieurs artistes lui préfèrent M. Jahson, peintre très-distingué, qui n'est ni écuyer, ni directeur de l'Académie. (*Note de l'éditeur.*)

encombrées ; on ne nous fait pas même grâce du suisse du Louvre! Mais laissons cela, et arrêtons-nous devant cette grande page. Dieu, quelle énergie! quelle expression! De qui est ce tableau qui me frappe de terreur et de pitié?

L'ARTISTE.

D'un jeune homme nommé Delacroix.

DELACROIX. Scène des massacres de Scio. n° 450. (Le ministre de la maison du roi a acheté, 6000 f., ce tableau destiné, sans doute, au musée du Luxembourg.)

LE PHILOSOPHE.

Un jeune homme! oh! oui, voilà la fougue, la vigueur, l'audace, la témérité, l'inexpérience et le génie ardent, apanage heureux de la jeunesse! Que cette tragédie excite en moi de profondes émotions! Quoi! ce sont là les derniers débris d'une population riche et valeureuse! Le plus beau pays de la Grèce est dévasté, les maisons sont brûlées, les enfans sont écrasés sous la pierre, les églises sont profanées, les marches du sanctuaire sont saturées de sang chrétien, les membres épars des morts sont jetés aux chiens dévorans. Ni le courage malheureux, ni la beauté suppliante, ni la nature en pleurs ne pourront trouver grâce devant le farouche Turc! Il faudra donc que tout périsse! Non; un sup-

plice plus affreux que la mort des champs de bataille, plus horrible que l'assassinat et le massacre, la faim fera périr le peu qui restera des braves Sciotes, à moins que, par un raffinement de barbarie, l'infidèle n'ait marqué pour l'esclavage, les chefs du parti libre, et pour le harem, les vierges consacrées au culte de la mère de Dieu.

Impitoyable osmanli!... Chrétiens plus impitoyables encore! que je vous déteste! que je méprise cette politique avare et honteuse qui vous fera sacrifier jusqu'au dernier des Grecs, sans que vous pensiez à le secourir! Embrassez donc l'islamisme, vous, adorateurs du Christ, qui croyez à la légitimité du fils de Mahomet! Décidez-vous enfin à fléchir le genou devant le prophète, et renoncez à la religion de Jésus! Ne vous leverez-vous pas, paladins qui volez au nom de la croix défendre l'autel partout où vous le croyez attaqué? Mais la liberté vous fait peur, et vous ne voulez pas prendre parti dans sa querelle, contre le despotisme oriental! Que je vous admire! et vous dites que vous êtes chrétiens! Chrétiens! vous qui laissez périr vos frères! Chrétiens! vous qu'effraient les idées

de l'indépendance! Chrétiens! vous qui feignez d'ignorer que l'Évangile est le code de l'opprimé! Non, vous êtes amis de l'oppression; vous n'avez ni charité chrétienne, ni respect pour la loi qui ordonne de protéger le malheureux, ni amour de l'humanité! Scio aura péri; Ipsara se sera vue noyée au sang de ses courageux enfans, et vous aurez conservé votre attitude égoïste! Mais le ciel combattra pour les Grecs; le Turc sera rejeté sur les côtes d'Asie; la Grèce ancienne surgira de dessous les décombres où la force du cimeterre l'avait si long-temps retenue. Alors, la liberté triomphante, qui aura le Dieu des armées pour complice de ses succès, vous accusera aux pieds de l'Éternel. Que répondrez-vous, quand il vous demandera compte de tant de sang versé? Direz-vous: Le cri d'indépendance était séditieux! Il vous dira : J'ai confondu les despotes.

Il en est temps encore; la Grèce vous appelle; sa cause est juste, vous l'avez souvent dit vous-mêmes; allez à son aide, vous pouvez avoir encore l'honneur de belles victoires. Allez vous mettre entre le poignard du Turc et le cœur du chrétien. Ne souffrez pas que

l'Hellénie achète sa liberté de la moitié de son sang; et puisqu'il vous faut parler d'intérêt et de finances, sauvez la Grèce, ne fût-ce que pour vous! Mais non, elle se sauvera sans vous, sans vous elle se replacera au premier rang des grandes nations! Un jour, ses arts, son commerce et son industrie seront pour les vôtres de redoutables rivaux; elle vous imposera leurs produits, heureux encore si elle ne finit par vous imposer ses lois.

L'ARTISTE.

Je vous écoute, et félicite, en vous écoutant, le peintre qui a trouvé le secret d'exciter à ce point votre sensibilité. Ce n'est pas sur votre ame seulement qu'il a pris cet empire. Voyez la foule se presser autour de son tableau. Lisez sur toutes les figures de ses spectateurs l'indignation dont vous êtes ému. Le silence morne que chacun garde à l'aspect de cette scène de désolation, et les larmes qui coulent des yeux de cette jeune femme au spectacle douloureux de l'épisode effrayant qui termine à droite la composition, voilà le succès le plus beau qu'ait pu envier l'auteur. Qu'importe qu'après ce suffrage, nous disions

que cette conception est presque sublime, que l'exécution est empreinte d'une force extraordinaire, que la couleur est d'une énergie incontestable, que le pinceau a couru sur la toile avec la vivacité de la pensée? Nous n'ajouterions rien par ces remarques aux éloges que donne le public à l'ouvrage de M. Delacroix.

LE PHILOSOPHE.

C'est pour moi le plus beau tableau de l'exposition, car c'est le plus expressif.

L'ARTISTE.

C'est, sans doute, un morceau intéressant; mais ne nous hâtons pas de lui donner la palme. S'il est remarquable par des qualités étonnantes, il est déparé par de grands défauts. Il manque en général de style; M. Delacroix n'a pas songé, en arrêtant le caractère de ces têtes et de ces corps nus, qu'il avait à peindre des Grecs qui sont encore le type du beau humain; il a oublié également que la population de Scio était prodigieusement riche, et que les Sciotes ne pouvaient être recouverts de haillons dégoûtans; encore lui pardonnerait-on, en faveur de la couleur, cet oubli de

la convenance, si les règles du dessin étaient un peu plus respectées. Mais il semble qu'il n'ait pas eu le loisir d'y songer. Il faut engager M. Delacroix à dessiner avec plus de soin. J'aime assez la manière heurtée et sévère, mais j'aime aussi le modelé; je veux qu'un bras soit bien articulé, et qu'un cadavre nu soit fait dans de belles proportions. Encourageons le jeune peintre à ne se point arrêter. Il a travaillé déjà pour sa gloire, il ne tient qu'à lui de faire un chef-d'œuvre; qu'il s'élève à la hauteur de la combinaison du tableau que nous avons devant les yeux; qu'il daigne se faire un peu plus comprendre; qu'il soit plus propre sans être lêché; qu'il ne descende jamais au-dessous de ce torse de femme attachée à la queue du cheval arabe; qu'il fasse aussi bien qu'il a fait ce Grec plein de résignation et de courage, que je vois assis sur un rocher, où il attend la mort; qu'il soit touchant comme il l'est dans cette jeune épouse fondant en larmes sur le sein de son mari désespéré.... alors nous le couronnerons, nous lui décernerons la palme du concours.

LE PHILOSOPHE.

Ah! mon ami, que je voudrais être au salon

prochain! quand aujourd'hui je suis enthousiasmé, transporté, je ne connais pas ce M. Delacroix; mais, si je le rencontre, je lui ferai la scène la plus extravagante! je l'embrasserai, je le féliciterai, et je pleurerai; oui, je pleurerai de joie et de reconnaissance. Brave jeune homme, la fortune lui soit en aide! Il a bien mérité des amis des arts; il a bien mérité des ennemis du despotisme, il l'a montré dans toute son horreur.

L'ARTISTE.

De Scio venons à Sparte. Le trajet sera court; un pas à faire, et nous y sommes.

COUDRR. Départ de Léonidas. n° 3,5.

LE PHILOSOPHE.

Allons-nous assister encore ici à quelque horrible drame? Le Turc est-il aussi là? Le Laconien courbe-t-il sa tête sous le poids du fatal *Ijatagan?*

L'ARTISTE.

Rien de tout cela; nous rétrogradons. Il ne s'agit pas de Mistra cherchant à secouer le joug du musulman, mais de Lacédémone se préparant à repousser l'invasion de Xerxès.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! cet homme est Léonidas? qu'il est morne et qu'il me glace ! il reçoit les adieux de sa famille comme un condamné qu'attend un supplice ignominieux. Je ne lis pas dans son regard la pensée exaltée de ce grand sacrifice qui doit étonner le Perse. Il est résigné, mais c'est tout. Il est plein de l'idée de la mort; il n'y a sur son visage que le calme héroïque du martyre, il y manque ce reflet de gloire et d'immortalité que je vois au front du Léonidas de David.

L'ARTISTE.

Ce groupe est d'un bon dessin.

LE PHILOSOPHE.

Oui, d'un dessin de bas-relief. Il n'a ni mouvement, ni vie, ni passion. Que me veux-tu? voilà ce que je suis tenté de lui demander.

L'ARTISTE.

La scène est bien composée.

LE PHILOSOPHE.

Dites compassée et vous aurez raison; point de désordre, point de grandes agitations qui

pénètrent l'ame. Et puis ces gens-là pleurent froidement!

L'ARTISTE.

Les larmes étaient presque un crime dans cette situation.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien! ne me montrez pas tous les membres d'une famille, obligés de faire mentir la nature et de ne laisser paraître qu'une douleur arrangée par les convenances! Que l'exaltation du sentiment patriotique les ait rendus oublieux du sentiment paternel, de l'affection conjugale, je le veux, et il y aura de la poésie; mais que l'abnégation de l'amour des siens soit leur seul mobile, je ne puis le tolérer, cela est antipathique à la peinture qui, ainsi que l'épopée et la tragédie a horreur du contemplatif. Si vous voulez, M. Couder, mettre dans le sujet du départ des trois cents, ce talent admirable que vous avez montré dans votre *Lévite*, cette connaissance du technique de l'art qu'atteste votre *Léonidas*, montrez-nous ces fils de la Grèce assistant à leurs funérailles, et jurant sur leurs bûchers, de mourir ou de faire reculer les phalanges étrangères; donnez

quelque chose à la nature qui ne peut perdre tous ses droits; qu'un Lacédémonien se laisse attendrir aux pleurs de sa famille, mais que bientôt, le fanatisme reprenant son empire, ce père, cet époux soient en butte aux outrages de tous ces concitoyens. Essayez une esquisse de cette scène imposante; livrez-vous à toute votre verve; outrez, si vous voulez, l'expression du dévouement, on vous le pardonnera, car, dans ces sortes de compositions, il est permis d'être au-delà, et jamais de rester en deçà.

L'ARTISTE.

Il serait injuste de quitter M. Couder, sans avoir rendu justice à l'exécution pratique de son tableau. Peut-être serait-il vrai de dire que le torse de Léonidas est un peu lourd de forme; mais il sera de toute vérité d'avouer qu'il est bien peint, et qu'en général, tout dans ce morceau est d'un modelé qui annonce de profondes études et un très-grand soin de travail. Quant à la couleur elle est sage...

LE PHILOSOPHE.

Que ne l'est-elle un peu moins; je l'en aimerais davantage; selon moi, dans le colo-

Lithog: de C. Motte.

Jeanne d'Arc malade, interrogée dans sa prison.

ris, comme dans l'arrangement des grandes scènes,

. . . Un beau désordre est un effet de l'art.

L'ARTISTE.

Et vous avez raison. En nous éloignant du *Léonidas*, souhaitons à M. Couder une inspiration plus heureuse, et comptons, si nos vœux sont exaucés, sur un très-bon tableau pour le salon prochain.

LE PHILOSOPHE.

Diable! voilà qui est bien! qu'en pensez-vous, mon ami?

DELAROCHE (j°). Jeanne d'Arc. n° 457. (Ce tableau appartient à M. Arouschmit qui se propose de le faire graver en Angleterre, par le célebre M. Reynolds.)

L'ARTISTE.

Ce que vous en dites.

LE PHILOSOPHE.

Le sujet s'explique de lui-même : Jeanne d'Arc prisonnière et malade...

L'ARTISTE.

Ah! vous êtes plus habile que moi; vous avez deviné du premier coup, et je vous avoue que c'est seulement après y avoir regardé à deux fois que j'ai reconnu là une jeune fille.

LE PHILOSOPHE.

Les caractères de son sexe sont, à la vérité, trop peu sensibles, et, comme vous, j'aurais désiré que sa gorge plus fortement prononcée ne laissât aucun doute sur l'espèce du prisonnier. Le courage que Jeanne d'Arc montre en présence d'un de ses bourreaux en eût été plus extraordinaire, plus intéressant; on se plaît à trouver la force dans la faiblesse, et la constance de la vertu dans une femme jeune et belle. L'apparence de virilité convenait à l'expression de la tête de la bergère devenue chevalier; les grâces et les formes féminines convenaient au reste de son corps; et cela d'autant mieux qu'elles justifiaient la haine du cardinal dont les désirs luxurieux n'étaient pas moins trompés, sans doute, par la résistance de l'accusée, que son fanatisme n'était irrité par ses dénégations.

L'ARTISTE.

Dans cette figure de Jeanne d'Arc, d'ailleurs fort jolie, le doute où l'on est sur le sexe du principal personnage, n'est pas le seul défaut apparent; on ne se rend pas compte aisément

de la position de son corps. Le raccourci est pénible.

LE PHILOSOPHE.

Il me paraît à moi assez adroitement dissimulé. D'ailleurs, je confesse que si c'est là une faute, à peine j'ai eu le temps de la remarquer; l'expression de la figure de Jeanne, en opposition avec celle de Vinchester, captive toute mon attention. Le cardinal menace des peines éternelles l'héroïne française, si elle persiste dans son silence; il lui prodigue les paroles les plus terribles; c'est le Dieu de vengeance, le Dieu cruel, le Dieu courroucé qu'il lui montre acharné à sa perte; Jeanne lève les yeux au ciel; son regard semble dire: « Je ne crois qu'au Dieu indulgent, au Dieu « qui pardonne; ce Dieu soutient mon cou- « rage, et me donne la force de le glorifier « au moment où toi, son ministre, tu pro- « fanes son nom, et méconnais ton sacré ca- « ractère. »

L'ARTISTE.

La figure du cardinal est superbe.

LE PHILOSOPHE.

Il est marqué au front du sceau inquisito-

rial. L'enfer ! misérable charlatan, hypocrite en barette, scélérat empourpré, tu parles d'enfer ! il est dans ton cœur, il est dans tes yeux, il est dans ton geste, il est partout dans ta hideuse personne ; il t'inspire, c'est ton dieu, le dieu des tartuffes et des Vinchester.

L'ARTISTE.

Ce tableau est d'une belle exécution ; le coloris a de l'éclat sans affectation ; le dessin est correct sans sécheresse ; le style en est généralement relevé ; le scribe seul est un peu commun.

LE PHILOSOPHE.

C'est par là que je le trouve fort bien. Ne voudriez-vous pas qu'il fût noble comme un d'Aguesseau, un Molé, un Malesherbes ? il est laid, tant mieux ; il sera toujours assez beau pour un greffier du Saint-Office.

L'ARTISTE.

Quittons ce prêtre qui maudit ; cela soulève l'ame. Venons assister à une scène consolante ; écoutons ce vicaire de Jésus fait homme, qui prêche la charité.

Saint Vincent de Paule prêchant devant la cour de Louis XIII

LE PHILOSOPHE.

Vincent de Paule! ce nom rappelle l'assemblage de toutes les vertus, de toutes les perfections humaines. Je suis enchanté que chaque année nous ramène au salon le portrait de ce bienfaiteur des hommes, de ce père des orphelins. Voilà le saint dont il faut peindre toutes les actions. Il honora plus son siècle par son héroïsme philosophique, que tous les guerriers, les poëtes et les savans de son temps. Honneur au prêtre qui sait rendre aimables les devoirs du chrétien! malédiction au desservant des autels qui ne fait retentir le sanctuaire que de cris farouches, de furieuses imprécations! la vertu, voilà le texte et le but du premier; l'ambition, l'intérêt, la politique: voilà le mobile de l'autre.

pour les enfans abandonnés. n° 458.

(A Madame la duchesse de Berry. L'auteur prépare le pendant de ce tableau, dont le sujet est la mort de Louis XIII.)

L'ARTISTE.

Vincent de Paule a toujours été honoré d'un culte touchant. De Troy exécuta une suite de tableaux dont tous les sujets étaient empruntés à la vie de cet honorable patron des maisons de charité. J'ai vu, il y a quelques mois, sur le maître-autel de la vieille église de Saint-Pierre à Mâcon, celui de cette collection qui

se rapporte à l'ouvrage de M. Delaroche, que nous avons devant les yeux. J'y ai remarqué une belle ordonnance, du mouvement et de l'expression; mais le dessin est mou et tourmenté, la couleur faible, et la touche froide. Le tableau de chevalet que nous examinons est aussi bien composé que bien peint.

LE PHILOSOPHE.

La figure principale est persuasive; il y a de l'onction et de la bonté sur tous les traits du prédicateur. L'auditoire est habilement représenté; sa scrupuleuse attention me plaît. J'aime beaucoup le groupe des pauvres enfans.

L'ARTISTE.

Un de ces petits orphelins me rappelle les enfans du tableau des Sabines.

LE PHILOSOPHE.

Je ne sais ce que vous direz de ce vieux magistrat qui remet au trésorier de l'œuvre une bourse, produit de sa quête, mais je le trouve fort bien.

L'ARTISTE.

Je suis fort satisfait aussi de ce clerc au registre, et je remarque avec plaisir l'habileté

du peintre dans la manière dont il a placé là cette figure de femme, dont la robe de velours fait un repoussoir excellent, parce qu'il est naturel. Félicitons M. Delaroche sur ses progrès, et faisons-lui compliment aussi au sujet de ce petit tableau où nous voyons Philippo-Lippi devenir amoureux d'une religieuse qui pose pour lui une tête de vierge.

Philippo-Lippi, chargé de peindre un tableau pour un couvent, devient amoureux de la religieuse qui lui servait de modèle.

n° 456.

(A M. Demazure. Il doit être gravé à la manière noire par M. Meile, artiste anglais actuellement à Paris.)

LE PHILOSOPHE.

Parbleu! je pardonne de tout mon cœur à ce Lippi une inconvenance qu'un janséniste n'excuserait peut-être pas; mais je ne suis pas janséniste, et cette religieuse est si jolie! elle se défend avec tant de grâce, tant de modestie et tant de faiblesse! D'ailleurs, je le vois bien, tout peut s'arranger; la nonnette n'est pas encore professe, ses engagemens ne sont pas éternels; elle pourra se débarrasser des liens du cloître, et suivre dans le monde ce jeune homme qui montre tant de talent et qui est si bien fait pour plaire. Et puis, d'ailleurs, qui sait? Cette jeune fille est peut-être une victime de la tyrannie paternelle; sa vocation aura été contrainte; elle était née pour satisfaire aux lois de la nature: elle devait être

épouse et; mère et l'on a abusé de sa faiblesse pour la condamner au supplice du couvent! Pauvre petite, que je te plains; mais consoles-toi, l'amour est là; la société va reprendre ses droits, la grille va être ouverte.... Au moins, Philippo, épousez-là!....

Cette petite scène est charmante, et, si j'étais riche, dans deux heures ce joli tableau serait à moi. Mais je suis ici comme Tantale; je suis entouré d'objets qui me tentent, et je n'en puis saisir aucun. Philosophie, apprends-nous à modérer nos désirs les plus ardens.

L'ARTISTE.

MEYNIER. Saint Vincent de Paule. n° 1218.

Revenons à saint Vincent de Paule. Messieurs Meynier et Guillemot nous le montrent encore dans l'action où nous l'avons vu tout à l'heure. L'ouvrage du premier de ces deux peintres est d'une grande dimension.

LE PHILOSOPHE.

Je n'ose pas dire que c'est la seule chose qui le rend remarquable; ce n'est pas à moi à décider du mérite pratique d'une aussi vaste composition; mais ce que je puis avancer, c'est que la figure du fondateur des Enfans-Trouvés est mesquine; il grimace, le saint

homme, il est d'une laideur repoussante : et je pense que tout en conservant le type de ses traits, on pouvait le rendre noble et beau. Il fallait *l'idéaliser* un peu. Mais l'idéal ne paraît pas être dans le goût et les habitudes de M. Meynier ; car les nobles dames qui assistent à l'exhortation de Vincent de Paule sont tout au plus jolies ; ce sont des nez longs et pointus, dont un pouvait se trouver là par hasard, mais que je n'aurais pas voulu rencontrer sur tous ces visages. Le petit enfant assis par terre, et celui qui s'élance des bras de la sœur hospitalière, sont charmans.

L'ARTISTE.

Oui, mais d'un dessin un peu lourd.

LE PHILOSOPHE.

Je n'en sais rien. Ils sont expressifs, et c'est ce qu'il me faut ; quant aux deux religieuses, elles sont bien.

L'ARTISTE.

L'ensemble de ce tableau ne me satisfait pas ; je le trouve mollement peint et fait dans un système de couleur froid et triste. A tout prendre, j'aime mieux *les cendres de Phocion,*

de M. Meynier, et son *Œdipe enfant*, que le Vincent de Paule dont nous venons de nous occuper. Bien entendu, cependant, qu'il fallait du mérite pour le faire tel qu'il est, mais l'auteur est académicien, et ce titre peut rendre exigeant !

LE PHILOSOPHE.

Flatteur ! vous craignez les ressentimens de l'Académie !

L'ARTISTE.

Non, vraiment ; mais j'ai pour elle les égards qu'on doit aux corps constitués.

LE PHILOSOPHE.

La bonne plaisanterie !..... l'Académie, corps constitué !

L'ARTISTE.

Oui, Monsieur, et par arrêt de la Cour Royale, encore !

LE PHILOSOPHE.

Diable ! mais c'est sans appel. Ainsi il est défendu, par respect pour la société, de critiquer un académicien, une décision de l'Académie ! L'Académie est un corps politique !

L'Académie en corps a toujours raison ! Un académicien a toujours du talent ! sinon !.....

L'ARTISTE.

Eh ! sans doute, d'après ce principe judiciaire, qui veut que la chose jugée soit réputée pour la vérité.

LE PHILOSOPHE.

Bien a donc pris à Piron de ne pas naître au dix-neuvième siècle ; les procureurs généraux près l'Académie française auraient eu souvent à venger la docte corporation des railleries du poëte ! Mais, dans ce temps là, l'Académie n'avait pas besoin que le ministère public se chargeât de la protéger. Les Muses auraient ri d'une semblable prétention et se seraient plaint à Apollon du zèle imprudent de Thémis. C'était devant le public que se plaidaient, par épigrammes, les causes d'amour-propre littéraire ; il prononçait en dernier ressort, et quand l'Académie était vaincue, elle ne se pourvoyait pas en cassation par-devant messieurs de la grand'chambre.

L'ARTISTE.

Trève aux digressions séditieuses, les ouvrages de M. Guillemot nous appellent dans la salle voisine.

GUILLEMOT. Saint Vincent de Paule. n° 849, 50 et 51.

LE PHILOSOPHE.

Ce sont, m'a-t-on dit, les esquisses de trois tableaux à fresque qui doivent orner une des chapelles de Saint-Sulpice.

L'ARTISTE.

Elles sont remarquables par la composition et par l'aspect; si les tableaux réalisent l'espérance qu'elles font concevoir, les marguillers de Saint-Sulpice auront à se féliciter d'avoir chargé M. Guillemot d'un travail aussi important. L'artiste dont nous parlons a une réputation à soutenir; le souvenir de plusieurs ouvrages et notamment de sa *Résurrection de la fille de Naïm*, lui impose une grande obligation à remplir; s'il ne fut pas parfaitement heureux au dernier salon, il peut prendre sa revanche cette année. Les murs de Saint-Sulpice sont un champ vaste où il peut déployer toutes les ressources de son pinceau et de son imagination. Il a surtout à exécuter un plafond où le génie de l'artiste pourra s'exercer.

LE PHILOSOPHE.

Ah! une apothéose! c'est de situation, j'en conviens, mais je n'aime pas cette espèce de représentation. Je trouve de mauvais goût le rapprochement d'un homme en surplis et en soutane, avec des anges aux ailes étendues, aux larges draperies, aux têtes brillantes d'auréoles et de divinité. Quelque bien traité que soit ce genre, il a toujours l'inconvénient de se rapprocher de l'allégorie, le genre le plus froid et le plus faux qui soit au monde.

L'ARTISTE.

Il est des traditions données dont le peintre ne doit pas s'écarter.

LE PHILOSOPHE.

Je ne suis pas obligé de les respecter, moi; et comme je suis ici pour vous dire toute ma pensée, souffrez que je persiste dans mon opinion ; elle est si formelle que j'ai peine à pardonner à M. Gaillot la peine qu'il s'est donnée à faire monter au ciel cette douzaine de bonnes ames et d'anges qui sont inondés des célestes clartés, et qui aspirent aux récompenses promises aux élus.

GAILLOT.
n° 683.
Allégorie destinée à l'ornement d'une chapelle dédiée aux trépassés ; pour l'église de Saint-Maurice, à Lille.

L'ARTISTE.

Libre à vous. Pour moi, qui n'ai pas de répugnance pour les sujets de telle ou telle nature pourvu qu'ils soient habilement combinés et bien exécutés, je loue M. Gaillot du talent qu'il a mis dans la composition de son tableau symbolique. Je le trouve d'un style en général agréable, d'un dessin gracieux et d'une couleur satisfaisante. M. Gaillot ne vise pas aux effets sombres de nos imitateurs de l'école espagnole, il est naturel et brillant à-la-fois. Il a traité d'une manière classique un sujet très-romantique; enfin il a fait un bon tableau.

LE PHILOSOPHE.

Si je m'en souviens bien, en 1822, il avait fait aussi un bon ouvrage.

L'ARTISTE.

Cela est vrai. Cet artiste est toujours bon, mais jamais meilleur.

LE PHILOSOPHE.

Tant pis; ce n'est pas en l'appliquant à la peinture, qu'Horace a qualifié d'*heureuse,* la médiocrité.

Mais j'entends le cri du gardien : *Messieurs, on ferme!* Adieu, mon cher compagnon de voyage. A demain.

L'ARTISTE.

A demain.

TROISIÈME PROMENADE.

LE PHILOSOPHE.

ABEL DE PUJOL. Germanicus sur le champ de bataille où Varus et ses légions furent massacrés par les Germains. n° 4.

LE nom de M. Abel de Pujol se lit en tête du livret; j'ai, depuis avant hier, le désir de voir ses productions; d'où vient qu'aucune ne s'est encore offerte à mes regards?

L'ARTISTE.

Vous les avez vues, sans doute, mais vous ne les avez pas remarquées. Le *Germanicus* n'est cependant pas de ces tableaux auxquels on ne prend pas garde. C'est la plus grande page de l'exposition.

LE PHILOSOPHE.

Je ne sais pourquoi je voudrais que ce fût la plus belle. Je prends au succès de cet artiste le plus étrange intérêt. Je ne l'ai jamais vu, et je l'affectionne. Je serais fâché d'apprendre qu'il n'a pas réussi cette année ; il a si bien débuté! son *saint Étienne* m'est tou-

jours resté gravé dans la mémoire... Je vous en prie, menez-moi devant son ouvrage.

L'ARTISTE.

Vous y êtes depuis un quart-d'heure.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! c'est là le tableau de mon ami Pujol ? Dieu ! j'ai peine à le regarder ; dites-moi pourquoi il me fatigue la vue ?

L'ARTISTE.

C'est qu'il est d'une harmonie un peu criarde.

LE PHILOSOPHE.

Dites-moi pourquoi je ne reconnais pas le sujet ?

L'ARTISTE.

C'est qu'il manque d'unité, de concentration d'intérêt.

LE PHILOSOPHE.

Dites-moi pourquoi je ne vois là que des bras et des jambes ?

L'ARTISTE.

C'est qu'il y a beaucoup d'agitation partielle, et pas d'action générale.

LE PHILOSOPHE.

Dites-moi pourquoi l'expression de Germanicus ne fait aucune impression sur mon ame ?

L'ART'STE.

C'est que sa douleur n'est pas épique, pas naturelle, mais théâtrale. Germanicus n'est pas ici le vainqueur des Germains; c'est un héros d'opéra.

LE PHILOSOPHE.

Dites-moi si ses yeux, douloureusement levés au ciel, ne rappellent pas ceux d'un personnage historique que nous avons vu au salon il y a quelques vingt ans ?

L'ARTISTE.

Ils ont ce malheur là !

LE PHILOSOPHE.

Pourquoi donc le Bonaparte de Gros (1) faisait-il passer en moi le sentiment profond dont il semblait pénétré, et pourquoi la tristesse de Germanicus n'éveille-t-elle en mon cœur aucun mouvement sympathique ?

(1) C'est, sans doute, à la bataille d'Eylau que ce passage fait allusion.

L'ARTISTE.

C'est que Bonaparte était sublime ; c'est que cette espèce d'imprécation au sort, qui en donnant le gain de la bataille, l'avait fait payer si chèrement au général, et au chef de l'État ; c'est que cet adieu muet aux braves qui venaient d'expirer ; c'est que ce retour d'une ame ambitieuse, sur elle-même, à l'aspect des victimes du grand sacrifice qu'on lui a offert ; c'est, dis-je, que tout cela portait l'empreinte du génie. Ici, au contraire, tout est froid : l'enthousiasme des légionnaires, la mort de ce vieux soldat qui rapporte l'aigle qu'il a préservée, l'affliction de ces guerriers qui rendent les honneurs funèbres aux ossemens blanchis de leurs anciens frères d'armes, et la joie mêlée de regrets du futur vengeur de Varus.

LE PHILOSOPHE.

Vous venez de parler d'un vieux soldat qui a sauvé son enseigne, et qui expire en la remettant aux mains de Germanicus ; cette figure vous plaît-elle ?

L'ARTISTE.

Je la trouve pauvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je le crois parbleu bien ; ce Valérius n'a vécu que de racines et de fruits sauvages.

L'ARTISTE.

Ce n'est pas une raison, je pense, pour me le représenter comme on ferait un saint Jean nourri dans le désert de sauterelles ou de cigales. Cette académie est savamment indiquée, elle est peinte avec soin, elle prouve d'excellentes études, mais elle ne plaît pas. Il faut que dans un ouvrage de style, un Romain, mort de fatigue et de faim, ne ressemble pas à un Juif, vivant de privations et soutenu par la grâce, ou à un sujet d'amphithéâtre, mort dans l'étisie.

LE PHILOSOPHE.

Vous ne trouverez donc rien pour me consoler? Nous allons donc impitoyablement condamner l'ouvrage de M. Abel ?

L'ARTISTE.

Gardons-nous en bien, ajoutons aux observations que nous avons faites, que le fonds de paysage combiné par l'auteur, pour produire un effet lugubre, est plus lourd que sombre;

que les terrains sont d'un ton monotone ; qu'il y a peu d'air dans le tableau ; mais arrêtons-nous sur plusieurs détails habilement exécutés ; reconnaissons le crayon fin et correct d'un élève de la bonne école, dans quelques-unes de ces académies du premier plan ; remarquons les jambes de ce soldat cuirassé, assis à gauche au-dessus de la fosse qui reçoit les derniers débris de tant de braves ; étudions avec la lorgnette (car le tableau est placé si haut, que le mérite de ces morceaux d'étude est presque perdu, même pour les connaisseurs); étudions ces bras, ces mains qui sont d'une forme et d'un modèle excellent.

LE PHILOSOPHE.

Et disons, pour en finir avec cet ouvrage, que pour se tromper comme M. Abel de Pujol, il faut avoir le talent d'un maître. Voltaire, en rimant la Henriade, n'a pas fait un bon poëme épique, et tout le monde en lit avec plaisir les brillans épisodes ; tout le monde en retient les vers frappés au coin du poëte. Le même sort est réservé au peintre de Germanicus, on conviendra qu'il n'a pas réussi dans l'ensemble de sa composition,

mais les amateurs se rappelleront certaines parties de son tableau qui attestent un talent plein de force, un artiste habile et savant.

L'ARTISTE.

Ixion dans le Tartare. n° 2.

Voulez-vous voir un Ixion de la façon de M. Pujol.

LE PHILOSOPHE.

Un Ixion! Dieu m'en garde. Je n'aime pas, dans les mythologies, les scènes sanglantes. A qui vient-il dans la tête de demander de pareils sujets? Pourquoi régaler nos femmes et nos filles du spectacle de la roue? Veut-on nous accoutumer à l'idée de cet horrible supplice? Un honorable député a prié qu'on restituât aux vilains la corde, dont la révolution avait aboli l'usage roturier; la Chambre, peu mûre encore pour ces sortes de prétentions, a passé à l'ordre du jour; faisons comme elle, ne tenons aucun état de la roue où se débat le téméraire amant de Junon, en attendant l'entrée de Proserpine aux enfers.

L'ARTISTE.

Mais s'il y a de belles choses?

LE PHILOSOPHE.

Je ne veux pas le savoir.

L'ARTISTE.

Si la figure d'Ixion est bien peinte?

LE PHILOSOPHE.

Tant mieux pour l'artiste, mais je ne la verrai pas.

L'ARTISTE.

Diable d'homme, avec ses systêmes!

LE PHILOSOPHE.

Je veux bien aller à la tragédie, mais je ne loue pas de loge à la Grève. Vous ne me ferez jamais voir une sainte Catherine déchirée par des crampons de fer; vous n'obtiendrez pas que je regarde un Marsyas écorché.

L'ARTISTE.

Et le juge prévaricateur?

LE PHILOSOPHE.

Non plus, quoique ce soit très-moral.

L'ARTISTE.

L'Ixion de M. Abel de Pujol est je crois destiné à faire un dessus de porte. Il complétera

une collection composée d'un *Prométhée*, d'un groupe de *Danaïdes*, d'un *Sisyphe* et de quelques autres sujets de ce genre.

LE PHILOSOPHE.

Et ces monstruosités doivent figurer dans un palais? ce serait bon tout au plus pour une salle d'inquisition. Quoi! dans la maison d'un prince, où tout doit respirer la clémence et la bonté, de semblables images!.. fi donc... Toujours du sang dans le palais des rois!.. Vous voulez des dessus de portes? en voici :

Auguste pardonne à Cinna.

Louis XII fait grâce aux officiers qui l'avaient desservis auprès de Charles VIII (1).

Henri IV et le capitaine Michaud.

Trajan anéantit les preuves d'une conjuration tramée contre sa personne.

En voulez-vous d'autres? Marc-Aurèle, Titus, Périclès, Henri IV; oui, toujours Henri IV!

Si vous voulez que les tableaux dont vous décorez les demeures royales aient un sens moral utile aux courtisans, l'histoire des phi-

(1) Ce sujet a été traité par M. Gassies; il en sera parlé plus tard.

losophes vous offrira cent sujets pour un. Si vous voulez montrer votre haine pour l'ambition et votre horreur pour l'oubli des services rendus à la patrie, représentez Aristide exilé. Si vous aspirez à exciter l'effroi de la conquête et à prouver le mépris que le conquérant fait des citoyens, offrez à nos regards les officiers de Xerxès frappant d'un fouet sanglant les soldats perses, pour leur faire exécuter plus promptement le passage du détroit; enfin, si vous voulez illustrer l'amour national et donner une leçon mémorable aux traîtres qui portent les armes contre la patrie, peignez Thémistocle, si coupable envers Aristide, expiant sa faute et buvant le poison plutôt que de prêter le secours de son bras et de ses conseils à Artaxerxès; et, pour pendant à ce tableau, représentez la mort de ce général que le premier boulet français vint frapper dans les rangs ennemis, où, semblable à Coriolan et comme lui criminel, il était venu chercher le moyen de se venger du pays qui le vit naître.

Voilà les peintures dont il faut orner les édifices publics, et non ces traditions vieillies et sanglantes de la mythologie païenne; ce

n'est qu'en produisant des ouvrages utiles et riches de moralités, que les arts se rendront dignes de la mission qu'ils ont à remplir. Comment les artistes feignent-ils d'ignorer des vérités de cette espèce? Le goût du siècle est cependant bien prononcé; il sifflerait les vers de Boufflers et de Dorat; il briserait les ouvrages de Boucher et de Baudouin; il ferait justice des licencieuses productions de Crébillon fils; il ne se complairait pas aux récits des exploits des colonels de boudoirs, des abbés prestolets, des héros de ruelles, de tous ces roués du bon ton enfin, à qui il ne tint pas que la France ne passât pour une Babylone nouvelle. Il veut du raisonnable, de l'énergique, du vrai, ce siècle de bon sens et de philosophie; il veut des mœurs, de l'industrie, du commerce, de l'indépendance dans la pensée, de l'honneur, de la véritable gloire, de la philantropie et du respect pour les lois; il veut la conséquence de toutes ces choses, la liberté que l'aveugle ignorance voudrait proscrire, mais qui est plus forte que les regrets de l'ancien régime, et plus persuasive que les promesses du pouvoir absolu.

Revenons à notre examen.

L'ARTISTE.

Voilà un ouvrage d'un bel aspect, d'un bon dessin, d'un modelé excellent, d'une couleur bien entendue; il me plaît, et j'éprouve le regret de voir la foule passer devant lui sans le regarder !

COGNIET. Marius à Carthage. n° 333.

LE PHILOSOPHE.

La foule a besoin d'être prévenue sur les beautés d'un tableau pour s'y arrêter. Il y a, dans le public, deux parties bien distinctes; l'une se compose des hommes qu'un sentiment vif des arts domine, et porte instinctivement à l'appréciation des bonnes choses; l'autre est composée de cette espèce d'hommes dont l'imagination ne saurait être excitée par rien, qui n'a aucune délicatesse dans le goût, et à laquelle il serait injuste de refuser cependant la faculté, non d'apercevoir ou de pressentir, mais de comprendre quand on s'adresse adroitement à son organisation, et qu'on frappe son intelligence d'une certaine manière. Celle-là se laisse entraîner; elle saisit alors assez bien; l'autre n'attend pas l'impulsion; elle la donne ordinairement. Cette réunion des deux parties qui forment le public, outre son inap-

titude à bien juger, est dirigée par un sentiment naturel. Il faut qu'elle soit au courant des choses qu'on lui montre ; il faut qu'elle ait fait connaissance avec les personnages qu'on met en mouvement devant elle. Sait-elle ce que c'est que Marius ? a-t-elle jamais entendu parler de Carthage ? le nom de Servilius a-t-il jamais frappé son oreille ? se doute-t-elle des causes qui ont amené l'exil de cet homme, qu'elle voit assis sur le fût renversé d'une colonne ? Non, elle ne sait rien de tout cela ; et vous voulez qu'elle y prenne intérêt ? Elle laisse Marius pour ce qu'il est, et l'envoyé du préteur aussi ; elle regarde, elle ne voit que deux hommes noirs, reflétés de rouge et de jaune, qui exécutent une scène de pantomime à laquelle elle n'entend pas un geste.

Scène du massacre des innocens. n° 334.

(Achetée 7,000 francs par M. J. Laffitte.)

Voyez-la, au contraire, devant cet autre ouvrage de M. Cogniet ; elle s'agite, elle s'enflamme, elle exprime vivement ce qu'elle sent avec force ; elle a compris ce tableau ; c'est que tout le monde est bon juge de l'expression de la douleur d'une mère, c'est que toutes les femmes se mettent à la place de cette malheureuse, qui cherche à sauver son enfant ; c'est que tous les hommes, ceux au moins qui

Lithog de C. Motte

Une Scène du Massacre des Innocens.

sont pères, savent combien est grande la perte d'un fils, combien est affreuse la mort surnaturelle de ces petits êtres, dans lesquels on se plaît à se voir revivre ! Et n'ayez pas peur que rien n'échappe aux regards de ces gens, dont les pensées diverses sont confondues dans une pensée unique ! Vous croyez avoir remarqué tout seul ce raffinement de la crainte qui inspire à cette mère infortunée l'idée d'étouffer les cris de son enfant, en appliquant sur sa bouche vagissante sa main agitée? Non, ils l'ont remarqué comme vous. Il ne faut pas avoir appris à lire dans un tableau pour voir ces choses-là; il y a, dans le cœur de chacun de nous, un sens intime, qui fait découvrir ces délicatesses, dont l'artiste se glorifie probablement, et d'autant plus qu'elles lui ont coûté davantage : et pourquoi ont-elles coûté à l'artiste? C'est que son instinct naturel n'est plus pur comme celui de l'homme du peuple: l'étude de l'art l'a gâté.

Dites maintenant tant que vous voudrez, à la masse des spectateurs, que cet épisode n'est pas d'une bonne exécution, que ce n'est pas bien peint; vous ne serez pas cru. L'artiste a pour lui tous ceux qui ont été attendris

ou effrayés. Pour ceux-là, l'ouvrage est assez expressif, la mère assez belle dans son appréhension, l'enfant assez intéressant dans son indifférence innocente; ils ne savent pas qu'ils haïssent le roi Hérode; Hérode n'a jamais été pour la plupart d'entre eux; mais ils haïssent celui qui a commandé ce massacre; ils haïssent les soldats barbares qui ont levé le glaive sur les enfans d'Israël. L'indignation les transporte, et, prenez-y garde, elle retombera sur vous, si vous avez le malheur de les désenchanter sur le mérite de cet ouvrage.

L'ARTISTE.

Je serais certainement digne de leur courroux si je me permettais une critique injuste. Ce tableau de M. Cogniet est recommandable sous tous les rapports. La composition en est très-heureuse; le dessin correct, sinon élégant, la couleur austère et dramatique. J'aime beaucoup cette production, dont quelques-uns des mérites se retrouvent dans une tête de femme de la campagne de Rome, et dans le portrait de M. Thévenin, peintre et ancien directeur de l'École française en Italie.

Tête d'étude; portrait de M. Thévenin. n° 338 et 337.

LE PHILOSOPHE.

Voulez-vous faire une nouvelle épreuve de ce que je vous disais à l'instant? Tenez, voilà un autre tableau dont le massacre des innocens est aussi le sujet; voyez; tout le monde le regarde d'un œil étonné; personne n'y comprend rien. Il y a du sang répandu, et pas d'intérêt; c'est que l'auteur n'a pas voulu parler pour être entendu des oreilles vulgaires; il a fait comme ce sermoneur en camail, qui débuta par dire, dans la chaire, aux auditeurs qu'avait rassemblés sa réputation : *Qui potest capere, capiat* (que celui qui peut entendre entende). Il ne s'est pas soucié de plaire aux gens qui sentent.

CHAMPMARTIN. Massacre des innocens. n° 297.

L'ARTISTE.

Ni aux gens qui voient.

LE PHILOSOPHE.

Il a dédaigné le moyen vulgaire de l'expression.

L'ARTISTE.

Il a dédaigné la composition, sans laquelle il n'y a point de tableau.

LE PHILOSOPHE.

Je ne trouve rien de dramatique dans cet arrangement.

L'ARTISTE.

Je cherche en vain l'effet dans ce grand camaïeu.

LE PHILOSOPHE.

Voulez-vous que je vous répète ce que disait hier une bonne femme qui s'était arrêtée devant le tableau de M. Champmartin; j'ai recueilli son propos, pendant que nous traversions cette salle? « Voilà, cependant, disait-« elle, à quoi sont exposés nos enfans! Un « cheval emporte son cavalier qui le prome-« nait aux Champs-Élisées; il franchit la bar-« rière des Tuileries, et vient à la petite Pro-« vence renverser et tuer les marmots et les « bonnes! Si j'étais préfet de police!..... » Je parie qu'elle s'est répandue en invectives contre les valets, contre les chevaux, contre les factionnaires, et peut-être aussi contre les bonnes d'enfans qui restent dans la partie basse du jardin, au lieu de monter sur les terrasses!

L'ARTISTE.

L'interprétation du sujet est assez drôle.

LE PHILOSOPHE.

Et assez juste ; car enfin, ces femmes ne sont guère effrayées que pour elles ; ou si elles le sont pour les enfans qu'elles doivent défendre, c'est en gagistes ; il n'y a rien de maternel dans leurs cris. Est-ce donc là l'accent de la nature outragée ?

L'ARTISTE.

Point de groupes, mais de belles parties de dessin ; point de couleur, mais le torse d'une femme blonde bien peint ; point d'effet, mais de la combinaison hardie, trop hardie même. En somme, un tableau manqué, mais qui prouve du talent. Je ne serais pas étonné qu'un partisan de l'auteur ne trouvât cet ouvrage sublime ; ce serait se tromper d'un pas. M. Champmartin travaille à être original ; il se tourmente pour sortir des routes battues ; l'effort est louable. J'ai peur toutefois que la voie où il marche aujourd'hui ne l'égare, et ne le jette dans un précipice d'où il ne pourra plus se tirer.

marquable par des qualités analogues ; la brosse s'est exercée avec liberté sur cette toile; les couleurs s'y sont pressées, entassées, heurtées quelquefois avec bonheur, quelquefois malheureusement.

LE PHILOSOPHE.

Il y a licence, abus: eh bien! je les préfère dans un jeune homme à la sécheresse, à la symétrie, à la froideur. Il y a de la ressource dans les organisations chaudes; M. Champmartin est plein d'espérances; vienne 1826, et vous verrez!

L'ARTISTE.

SIGALON. Locuste. n° 1571. (M. J. Laffitte a payé 4,000 f. cet ouvrage.)

Poursuivons; *Sigalon!* voilà un nom à-peu-près nouveau pour moi. Mais je me ravise, M. Sigalon a exposé, il y a deux ans, un tableau presque inaperçu, dans lequel j'ai cru reconnaître le germe du talent. Je suis fier de ne m'être pas trompé.

LE PHILOSOPHE.

Oh! oh! voilà un sujet largement conçu! Trois figures. A gauche, Narcisse, la tête appuyée dans la main droite; il est dans l'attitude de la plus sombre réflexion; au milieu,

l'empoisonneuse, le corps penché vers Narcisse, et se glorifiant auprès de l'affranchi de Néron, de l'excellence de son art; à droite et par terre, l'esclave se débattant contre la mort qui circule dans ses veines, comprime ses entrailles et soulève sa poitrine. Voilà qui est simple et beau.

L'ARTISTE.

Ces figures sont très-bien composées; la scène est bien expliquée; mais il me semble qu'il manque là un personnage.

LE PHILOSOPHE.

Néron, n'est-ce pas? Fi! l'horreur!

L'ARTISTE.

Il se cachait pour épier Britannicus; pourquoi ne viendrait-il pas mystérieusement prendre un avant-goût du supplice qu'il a rêvé en écoutant la conversation de son frère et de Junie?

LE PHILOSOPHE.

Cela répugne. Le tableau ne serait pas supportable. Un roi se délecter d'un spectacle aussi affreux.

L'ARTISTE.

Il se régala bien de l'incendie de Rome!

LE PHILOSOPHE.

N'importe; je ne veux pas qu'il assiste à une épreuve aussi atroce. Si sa présence était historique, il n'aurait pas fallu faire le tableau. Il est des choses que la peinture ne saurait rendre, elle a sa pudeur comme la poésie. Ce serait la jeter dans l'excès du romantisme que d'exiger d'elle ces sacrifices à la dépravation du goût!

Néron n'est pas là, et j'en rends grâce à M. Sigalon. Que dis-je, il n'est point là? Il y est; il y est tout entier dans la personne de Narcisse. La pose et l'expression de ce monstre subalterne sont très-bien senties. Le monstre s'est fait bourreau pour n'être pas victime, et il apprend par la mort d'un esclave comme lui, ce qu'à un tyran coûte la vie des hommes. Il déteste sans doute intérieurement l'affreux office dont il s'est chargé, mais il faut servir Néron; et l'ambition et la crainte justifient dans ce cœur de boue sa double complicité dans l'essai de Locuste et dans le meurtre de Britannicus.

L'ARTISTE.

La tête de Narcisse n'est peut-être pas assez noble ; j'y voudrais un peu plus de style.

LE PHILOSOPHE.

Je crois que vous avez raison ; il y a de sublimes horreurs.

L'ARTISTE.

Quant à la Locuste, elle est belle comme un de ces monstres inventés par Michel-Ange ou par Byron.

LE PHILOSOPHE.

J'ai entendu reprocher à M. Sigalon la témérité de ces longues mamelles pendantes ; on a dit que cette nudité est repoussante ; je suis loin de penser ainsi. C'est une furie que cette émerite en empoisonnemens ; je veux que de sa personne tout soit hideux ; j'aime que ses traits soient décomposés, que son œil soit affreux, que son souffle empesté se devine, que tout enfin me dise en elle : éloigne-toi si tu ne veux mourir.

L'ARTISTE.

Quant à la victime préparatoire.....

LE PHILOSOPHE.

Je la trouve un peu petite de formes. Il me semble qu'il fallait que ce fût sur un esclave des plus robustes que l'épreuve fût tentée; l'effet en eût été plus terrible et plus convaincant pour Narcisse.

L'ARTISTE.

Je partage cette opinion qui me paraît fondée sur un bon principe, qui veut que dans un ouvrage épique, tragique ou comique, dans une composition peinte ou sculptée, les détails principaux concourrent immédiatement à rendre le plus saillant possible la pensée dominante.

LE PHILOSOPHE.

Quel que soit le mérite de nos remarques, je félicite M. Sigalon de sa hardiesse à concevoir et de son talent à exécuter.

L'ARTISTE.

Je me joins à vous et je vous prie d'ajouter à vos félicitations un petit compliment à l'auteur de la belle draperie de Narcisse, au peintre qui a si largement combiné l'effet sombre qui règne dans l'ensemble de son tableau, au

traducteur de Racine, qui, dans un détail du poëte classique, a trouvé le germe d'une excellente page romantique.

Faisons trève aux émotions fortes; suivons cette jeune fille qui va porter au fleuve Scamandre le tribut que lui devaient toutes les vierges de Phrygie.

LANCRENON.
Le Scamandre.
n° 1010.
(M. d. R.)
(Destiné au musée du Luxembourg.)

LE PHILOSOPHE.

Quel sujet!

L'ARTISTE.

La censure n'a pas passé par-là; c'est de l'érotique s'il en fut jamais.

LE PHILOSOPHE.

M. le directeur, faites retourner ce tableau; car, enfin, il faut être conséquent: ici vous nous montrez des Jeanne d'Arc, et, à côté, des Callirhoé. Décidez-vous pour les unes ou pour les autres; je ne puis en vérité les voir ainsi en regard, sans être effrayé du rapprochement. Je n'ai point de ridicules susceptibilités, mais que faudra-t-il que je réponde à ma fille, si elle me prie de lui raconter les aventures du galant Scamandre et des grisettes de Troye? Vous m'exposez à un cruel embarras!

L'ARTISTE.

Mais cela est très-décent.

LE PHILOSOPHE.

Dieu vous bénisse, avec votre décence! Regardez donc les yeux de ce monsieur qui sort des roseaux et qui, avec sa bouche en cœur, et le ton délicat de sa carnation, sa barbe postiche et sa coiffure à la neige, m'a tout l'air d'un petit-maître travesti, ou d'un grand seigneur en bonne fortune à l'issue d'un bal de l'Opéra. Vous appelez cela décent! Et cette petite nymphe minaudant, singeant la modestie, et cependant se résignant sans beaucoup de peines, la trouvez-vous décente aussi? Oui, décente comme une modiste ou comme un modèle de peintres.

L'ARTISTE.

Allons, pardonnez-lui quelque chose en faveur de sa grâce!

LE PHILOSOPHE.

Elle gracieuse! précieuse, et c'est tout.

L'ARTISTE.

De l'élégance de ses contours!

LE PHILOSOPHE.

Précieuse, vous dis-je.

L'ARTISTE.

Elle est jolie.

LE PHILOSOPHE.

Entendez-vous? précieuse, précieuse, précieuse! et puis, qu'est-ce que ce ton violet?

L'ARTISTE.

Je vous l'abandonne.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cette fantasmagorie, cette cascade en forme d'auréole? cela est faux, prétentieux, et plus voisin du ridicule que du beau. Laissons ce tableau, dont il faudrait dire ce que Lipse disait de Pétrone : *pura impuritas*, si le style en était plus simple et l'expression moins maniérée.

L'ARTISTE.

Pandore descendue sur la terre par Mercure, composition de deux figures par M. Allaux. On dit que cet ouvrage, d'un ton aérien, est destiné à servir de plafond; je crois qu'à sa place il produira un bon effet.

ALLAUX. Mercure et Pandore. n° 15. (M. d. R.)

LE PHILOSOPHE.

Je le pense ainsi. C'est un joli morceau et pas plus. La tête de Pandore n'est pas assez idéale ; le mouvement que fait en arrière son corps, à peine soutenu par Mercure, indique spirituellement la rapidité de la marche du céleste messager ; les jambes de la fille de Vulcain sont très-gracieusement croisées ; quant à Mercure, il est d'un dessin qui me paraît correct.

L'ARTISTE.

Oui, si vous en exceptez la cuisse gauche qui s'attache péniblement au tronc.

LE PHILOSOPHE.

L'effet de ce voile est élégant.

L'ARTISTE.

Il est d'une longueur outrée ; mais qu'est-ce que cela ? La tête de Mercure est charmante. L'ensemble du tableau est finement peint ; la couleur est peut-être un peu froide ; quelques parties et surtout le torse de Pandore manquent de modelé. Au total : ouvrage agréable, auquel je préfère de beaucoup le centaure

combattu par un lapithe, que vous voyez de ce côté.

Scène du combat des Centaures et des Lapithes.

n° 15.

LE PHILOSOPHE.

Le succès de ce morceau, l'indifférence des curieux pour celui que nous venons de voir, prouvent cette modification dans le goût du public, dont je vous ai déjà parlé souvent. Observez : les femmes même, ne regardent pas Mercure, tandis qu'elles se plaisent à cette lutte où l'adresse et la force du lapithe vont triompher.

L'ARTISTE.

Avez-vous mis de la malice à cette observation; et croyez-vous avec l'éditeur des prétendues *Maximes inédites de La Rochefoucault*, que « certaines femmes n'estiment les « hommes qu'en raison de leur force phy- « sique? » Je ne leur fais pas un outrage aussi odieux; le ciel m'en garde, moi qui suis assez fat, pour avouer que j'ai été souvent estimé des dames, mais assez franc pour reconnaître que j'ai dû ces chances fortunées seulement à ma faiblesse morale.

LE PHILOSOPHE.

Je ne mets de malice à rien; mais je re-

marque qu'aujourd'hui les femmes aussi, veulent dans les œuvres des arts, ou une pensée attachante, ou une forte expression. Et, en cela, elles ont raison.

L'ARTISTE.

Le tableau qui nous occupe en ce moment n'est guère qu'une étude. Le dessin en est ferme et le ton solide. Je me rappelle que M. Allaux l'envoya de Rome, quand il était encore pensionnaire du Roi, et qu'alors il obtint les suffrages des gens de goût.

Cherchons cette scène de brigands, annoncée par le livret.

LE PHILOSOPHE.

La voici peut-être.

L'ARTISTE.

FLEURY. Des brigands. n° 650.

Non, celle-ci est de M. Fleury. Elle est, comme vous voyez, remarquable par un coloris vigoureux, et par la représentation fidèle des habitudes de ces misérables, dans leurs expéditions aux environs de Rome.

LE PHILOSOPHE.

J'aime assez à voir capituler ces moines,

pour lesquels j'ai toujours eu peu de pitié. Cette race me déplaît. Si j'étais souverain, je la bannirais de mes états. Leur vie oisive et mendiante me paraît d'un mauvais exemple. Ces gens-là font un métier qui doit bien offenser Dieu! J'avoue qu'avec le mépris que j'ai pour eux, je ne suis pas fâché de leur voir rendre à la force ce qu'ils ont conquis sur la crédulité. Quant aux brigands qui se constituent ainsi les hauts-justiciers de la société, outragés par la présence de moines sales, ignorans, inutiles au pays, j'aurais bientôt fini avec eux, si j'étais prince de Rome. Je voudrais avoir la gloire de débarrasser l'Italie de cette lèpre qui la déshonore; je rendrais aux routes leur sécurité; j'encouragerais l'agriculture et l'industrie; je punirais de peines sévères tout sujet qui se permettrait le moindre attentat contre le voyageur qui me ferait l'honneur de visiter les lieux sur lesquels le ciel m'aurait appelé à faire reconnaître mon pouvoir; et je n'aurais pas le chagrin de régner sur un peuple d'aigrefins, de charlatans, de moines, de soldats du pape et de chevaliers de grandes routes.

L'ARTISTE.

Voilà qui va le mieux du monde; mais en

attendant que vous soyez pontife, croyez-moi, prenez les choses comme elles sont. Il y a des brigands, c'est un malheur.

LE PHILOSOPHE.

C'est un défaut de police.

L'ARTISTE.

Soit.

LE PHILOSOPHE.

C'est l'indice d'un peuple qui a fini sa carrière de peuple.

L'ARTISTE.

Je ne dis pas non.

LE PHILOSOPHE.

D'une nation avilie par l'ignorance, l'indolence, l'horreur des choses utiles, et les superstitions.

L'ARTISTE.

J'en conviens.

LE PHILOSOPHE.

C'est à la honte de l'Europe, que dans un pays, où vivent encore de loin à loin les traditions historiques de la plus belle des républiques, on souffre une espèce vivace, qui se reproduit à l'abri de l'impunité, quand rien ne serait plus

facile que de couper court à ses honteuses exactions.

L'ARTISTE.

J'en tombe d'accord avec vous. Mais enfin il y a des brigands ; ces brigands ont des mœurs particulières ; le peintre de genre, comme l'auteur comique, doit s'appliquer à rendre les traits caractéristiques des physionomies originales ; les brigands sont donc de son domaine, et voilà justement pourquoi....

LE PHILOSOPHE.

.... Le salon est rempli de figures affreuses, de représentations révoltantes, de ces infâmes *ladri* que le ciel puisse confondre, puisque la police armée du pape n'en peut venir à bout ; et dont Dieu veuille me préserver, s'il me prend jamais envie d'aller visiter les débris du Colysée.

L'ARTISTE.

Imposez un peu silence à votre indignation, et voyez ce brigand dévot qui joint ses prières à celles de sa femme.

ROBERT (Léop.). Le brigand en prières avec sa femme. Mort d'un brigand. n° 1452 et 53.

LE PHILOSOPHE.

Il demande à la Vierge une riche proie et l'occasion prochaine de signaler son adresse. Ne voilà-t-il pas qui est édifiant !

L'ARTISTE.

Vous conviendrez au moins que ces gens-là ne sont pas des hypocrites; ils mettent à cet exercice de religion, une sincérité stupide qui demande grâce pour eux.

LE PHILOSOPHE.

Cette naïveté féroce me révolte; mais je la préfère, à tout prendre, à l'odieux calcul de ces profanateurs éclairés qui font servir les apparences de la dévotion à leurs honteux trafics, et qui, au jour des troubles politiques, écrivent sur la porte de la maison de Dieu : Paix aux hommes de bonne volonté (1)!

(1) J'ai vu en 1815, à Lyon, le portail de l'église de Saint-Pierre, orné d'un transparent sur lequel était écrite cette légende : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Je me demandai compte de l'application de cette parole de l'Écriture. J'observai ce qui se passait autour de moi; je vis des fêtes en l'honneur de celui qui avait dit : *Union et oubli;* j'entendis le cri : AU RHÔNE! proféré par des fanatiques, contre les hommes du parti opposé au parti vainqueur; je lus quelques arrêts de la cour prévôtale; j'appris vingt destitutions; je me crus alors en droit de dire : Le sens de l'inscription du transparent de Saint-Pierre est : guerre à ceux qui ne sont pas des nôtres! La barbarie de cet appel

L'ARTISTE.

Ce tableau de M. Robert est fort joli (1). J'en dis autant de celui qui représente la mort d'un brigand.

LE PHILOSOPHE.

La douleur de cette femme est bien exprimée. Cet homme est bien mort. Le caractère de cette peinture est l'énergie. Je remarque, au surplus, que cette manière vigoureuse est commune à plusieurs peintres de l'époque actuelle.

L'ARTISTE.

Presque tous ceux de nos jeunes artistes qui ont habité Rome, ou qui ont parcouru l'Italie pour enrichir leurs portefeuilles, se plaisent à confier à la toile les souvenirs qu'ils ont gardés des aspects, de la physionomie et du costume du pays le plus pittoresque, et

m'a toujours effrayé; je ne l'ai jamais conçue de la part d'un apôtre de la charité chrétienne.

(*Note de l'éditeur.*)

(1) J'ai en vain cherché le morceau dont viennent de s'entretenir nos interlocuteurs, je ne l'ai pas trouvé. Mais j'écris sous la dictée, et je rapporte tout ce qui se dit devant moi. Peut-être que cette petite composition m'a échappé. (*Note de l'éditeur.*)

encore le plus original du monde, malgré son avilissement.

LE PHILOSOPHE.

C'est à ce désir que nous devons les tableaux de mademoiselle Lescot, quelques-uns de ceux de MM. Schnetz, Fleury, Robert, Roger, Allaux ; et à propos de M. Allaux, puisque son nom me vient en ce moment, voyons son brigand que vous m'avez annoncé tout à l'heure.

L'ARTISTE.

J'allais vous le montrer : le voici.

ALLAUX. Une scène de brigands. n° 17.

LE PHILOSOPHE.

Ce monstre médite un coup de son métier. Sa femme paraît avoir été frappée d'un pressentiment ; elle supplie son mari de ne se pas éloigner, de retarder au moins de quelques instans. Elle a fait un rêve qui l'inquiète ; elle a entendu, il y a quelques instans, une fusillade très-vive ; et puis, unis depuis si peu de temps, se séparer peut-être pour toujours ! Cette pensée est affligeante ! Le brigand est inflexible. — Je pars. — Que t'importe un peu plus de richesses ; ton dernier butin n'était-il pas assez considérable ? — Ce n'est point l'or qui me tente aujourd'hui, mais la gloire ! —

La gloire!... si la mort!...— Eh! bien, voyez le malheur! — Demeure: je t'en prie par les larmes de notre madone qui, ce matin, pendant notre prière, a pleuré, quand je lui ai confié mon rêve et mes appréhensions pour toi (1). — Non, ils m'attendent. Mon sort doit être en tout semblable au leur; l'affaire sera peut-être difficile, il faut que j'y sois. Je passerais pour un lâche, et tu sais si je le suis! L'étranger craint de se montrer à une lieue de ma caverne; il sait mon nom qui fait trembler le sbire du pape!... Mon nom n'aura pas menti. Adieu. — De grâce! — Les nôtres m'attendent. — Entends les cris de ton enfant. — Ils me tueraient!...

Schnetz. Femme de brigand endormie. n° 1562.

(1) Allusion à deux tableaux de M. Robert dont il vient d'être parlé (le brigand en prière avec sa femme), l'autre de M. Schnetz, qui est d'une beauté de couleur et d'une fermeté de touche remarquables. Le drame qu'arrange ainsi notre philosophe se compose des diverses scènes dont nous indiquons en marge les auteurs et les sujets. Le soin que les artistes de Rome ont mis à représenter la vie d'un brigand dans presque toutes ses circonstances, a sans doute inspiré à l'un de nos interlocuteurs l'idée de réunir dans un seul cadre, ce qui appartient à plusieurs pinceaux.

(*Note de l'éditeur.*)

Il a dit et il part. Cependant l'action s'engage. Les combattans, qui d'abord étaient au loin dans la plaine, se rapprochent des rochers où la femme du brigand s'est réfugiée, pour se consoler, avec son fils, de l'absence de son époux. Elle entend des cris ; elle craint d'être surprise ; elle prend le berceau sur lequel elle pleurait il n'y a qu'un instant, et, pleine de cette frayeur que redouble la pensée de la perte qu'elle peut faire dans ce fatal combat, elle s'enfuit.

Une femme de brigand s'enfuit avec son enfant. n° 1558. (S. A. R. Mgr. D. d'O.)

Elle a trouvé un gîte. Elle y dépose le *ladrocino*. Pendant ce temps, le feu a cessé, et le brigand ne paraît pas. Qu'est-il devenu ? Elle court sur le champ de bataille ; elle cherche. — Fatal pressentiment, tu ne l'as pas trompée !!! Le brigand est baigné dans son sang. Elle cherche à le rappeler à la vie (1). Vains secours. Sa raison est troublée ; elle se charge du butin qu'a fait le brigand ; elle emporte l'or et les joyaux qu'il a conquis. Elle s'égare dans la campagne, cherchant sans le trouver le lieu où elle a caché son enfant. Un

(1) Voir le tableau de M. Robert, susmentionné, et exposé sous le n° 1453. (*Note de l'éditeur.*)

homme la rencontre. Il porte ur son épaule un instrument d'agriculture. C'est un laboureur ! Elle l'aborde comme pour s'informer de celui qu'elle a perdu..... Imprudente ! tu es belle dans ta douleur ; tu as les mains pleines de bijoux, et tu t'adresses à ce misérable ? Le scélérat, sans respect pour ta situation, convoite tes richesses, tes appas. Tu résistes !.. Il a tiré le poignard qu'il tenait caché dans son sein, il a frappé, et il a fait un orphelin. La malheureuse n'a survécu que d'une heure à son mari ; et la femme du brigand a dû la mort au frère d'armes de son époux ! Les lions ne s'entre-déchirent pas, mais les brigands ont-ils cet instinct des bêtes féroces !

Une femme assassinée. n° 1561.

L'ARTISTE.

Je vous ai laissé dire sans vous interrompre ! Voilà, ma foi, un roman dans les formes ! Comment donc ! de la terreur, de la pitié, des péripéties, un dénouement et une moralité ! Mais, c'est à merveille ! Ma mission à moi n'est pas poétique. J'examine froidement. Je vous dois mon avis sur les tableaux dont vous venez de dramatiser ainsi les sujets ; souffrez donc que je vous le donne. Je serai court.

Le tableau de M. Allaux est bien composé. Le ton général en est brillant. La tête du brigand est un peu esquisse. Au total, joli ouvrage. Les deux tableaux de M. Robert (et je dis de ceux-là ce que je pourrais dire des autres productions du même auteur) sont expressifs, d'une couleur solide, et d'une bonne exécution. Quant à ceux de M. Schnetz, je les trouve d'une beauté supérieure. La tête de cette femme de brigand endormie, est d'un modelé étonnant, d'une touche ferme sans sécheresse, d'une expression remarquable, et d'un coloris mâle. Les accessoires en sont fort bien traités. Je remarque les mêmes qualités dans la femme qui s'enfuit avec son enfant. L'inquiétude y est rendue avec beaucoup de succès; quant aux détails de costume et de localités, toutes les personnes qui ont visité Rome et ses environs, conviennent qu'il est impossible de voir rien de plus vrai. La femme assassinée se recommande par la réunion des

ROBERT.
Le marinier napolitain improvisateur. (1)
n° 1450.

Pélerines.
n° 1458.

(Ce tableau appartient à Mad. la maréchale de Lauriston.)

(1) Me sera-t-il permis de dire que je préfère cette scène naïve et sans prétention à toute la recherche de la Corinne de M. Gérard? Si c'est un blasphême, que les belles dames daignent me le pardonner!

(*Note de l'éditeur.*)

mérites dont je viens de vous faire l'énumération. Il est aussi d'autres ouvrages de M. Schnetz que nous n'avons encore qu'aperçus, et qu'il faut voir avec soin. Ce vieillard confessant une jeune fille, par exemple.

SCHNETZ. L'ermite et la jeune fille. n° 1563. (S. D. A. D. A.)

LE PHILOSOPHE.

Il m'avait frappé quand j'ai passé tout-à-l'heure dans cette salle. J'aime cet ermite. Il écoute, un peu par habitude, je crois; et parbleu! quelle attention apporter à la confession d'un enfant de seize ans? Elle a naïvement avoué qu'elle est malade du mal d'amour : *inamorata*, comme on le dit pittoresquement; est-ce un péché sans rémission? Non; le bon père est habitué aux aveux de cette espèce. Il n'y prend plus garde; il y est indulgent, comme en France le serait un directeur pour le péché de médisance, devenu si commun chez nos dames, qu'elles n'en parlent même plus au tribunal sacré. Il n'a pas de courroux, le saint homme; il n'a pas fait retentir le mot horrible, enfer! mais aussi il n'a pas de convoitise dans le regard. Il n'est pas cruel par adresse. Il donnera l'absolution, et n'exigera rien de sa pénitente! Bien pensé, bien composé, bien exprimé.

L'ARTISTE.

Et bien peint.

LE PHILOSOPHE.

Passons à cet autre ouvrage.

L'ARTISTE.

Diseuse de bonne aventure. n° 1559.

Une bohémienne découvre les secrets de l'avenir à ce Montalte qui fut depuis Sixte-Quint (1).

LE PHILOSOPHE.

Vous imaginez bien que je ne crois pas aux sorciers, à la magie blanche ou noire, aux prédictions astrologiques et aux contes des bohémiens?

(1) Ce tableau m'a vivement frappé. La figure crédule de cette jeune femme qui tient sur ses genoux le petit berger, est d'une expression, d'une couleur et d'un modelé étonnans. Ses mains sont d'un choix délicieux et d'un fort joli ton. La tête de la bohémienne, un peu durement attaquée peut-être, est vraie, malgré l'affectation des teintes noires. L'étonnement réfléchi de Montalte est charmant. Son bras droit est dessiné trop sans façon; sa jambe gauche, naturellement placée, n'est cependant pas d'un bon effet. Au total, ce morceau est fort beau; c'est une étude digne d'un grand maître, sous le rapport de l'accusation des plans, de la franchise de l'exécution, de la richesse du coloris et de la vérité des détails. Je ne sais pas ce qu'en pensent les partisans du style grec! (*Note de l'éditeur.*)

L'ARTISTE.

Vous faites profession de philosophie ; vous tenez à passer pour esprit fort.

LE PHILOSOPHE.

Je n'ai pas ce ridicule. J'ai un peu de raison, et voilà tout. Mademoiselle Le Normand m'a prédit que j'aurais un jour des voitures, des chevaux de main, des maisons à la ville et des manoirs aux champs ; cela ne m'a pas fait le moindre plaisir. Il n'est cependant pas absolument impossible que cela soit vrai un jour. L'hôtel du ministère est, comme on l'a dit, une auberge qui s'ouvre à tout le monde ; mon tour peut venir de l'habiter ; je ne m'y attends guère ; mais je n'en serais pas surpris. Toutefois, malgré cette incrédulité, que j'estime fort sage, si la prédiction s'accomplit, si je me vois possesseur de terres, électeur à deux degrés, et tout ce qui peut s'ensuivre, j'avoue que je serai fort embarrassé. Comment avez-vous deviné celui-là, demanderai-je à mademoiselle Le Normand ? Elle me répondra hardiment : Mon art est infaillible. A sotte demande, sotte réponse : je n'aurai rien à répliquer. Le hasard peut avoir des concordances ; cela se conçoit : comment cela arrive, c'est ce qui ne se com-

prend pas aussi bien. Que séduit par le souvenir d'un de ces prodigieux rapports, un homme d'un esprit impétueux s'entende prédire un sort qui flatte son ambition, voilà peut-être le sort fixé? Moi, je suis calme, et je ne dérangerai pas mon voisin pour arriver plus tôt; mais je ne suis pas de la pâte à grands hommes. Bonaparte en était, et Montalte aussi. Bonaparte n'a pas voulu donner un démenti à la gageure qu'il avait faite en lui-même; il a joué avec les événemens, avec les hommes, avec les institutions; il a tiré les fils, et chacun a fait la grimace et pris le mouvement dont il avait besoin. Beaucoup de génie, de volonté, d'audace, de ténacité, une forte dose de bonheur, la connaissance du cœur humain qui mène au mépris de l'espèce: voilà ce qu'il faut pour maîtriser une révolution ou pour la faire, pour ébranler des trônes ou pour fonder des empires, pour se faire haïr, adorer, craindre et admirer.

Voilà ce qu'avait Bonaparte, qui fut Napoléon; voilà ce qu'eut maître Pierre, qui fut Pierre-le-Grand; voilà ce qui distingua le gardeur de cochons qui fut le cinquième des Sixte. Une vieille femme, qui faisait métier de trom-

per par des contes les voyageurs et les pâtres, rencontre Montalte, et lui dit : « Les plus hautes « dignités de l'église vous attendent, vous régnerez. » Les sorcières l'avaient dit à Macbeth ; le petit berger le savait ou ne le savait pas, n'importe. D'abord il rit de la prophétie ; bientôt il la prit au sérieux. La compagnie des porcs ennuyait un jeune homme né avec de l'impétuosité, de la présomption et de l'opiniâtreté ; il jette au loin son sceptre de porcher, il se cloître. Il est d'abord insinuant, modéré, studieux. Il avance dans son ordre, et déjà son caractère reprend son empire ; il bat un moine, et le laisse pour mort ; il devient ensuite inquisiteur, et le plus inquisiteur qu'il y ait ; il reçoit la barette, et alors, comme toujours, soutenu par la prédiction de la vieille, dont chaque jour justifie la bizarrerie, il rêve le trône papal. Il joue la comédie, il se fait goutteux, cacochime, cul-de-jatte, phthisique, et tout ce qu'on peut être pour avoir l'air de mourir bientôt. Le Saint-Père va rejoindre le Dieu dont il est le vicaire ; le conclave s'assemble ; Montalte s'écrie avant tous les autres : Je suis pape, et personne n'ose le démentir. Il fait sauter par la fenêtre ses béquilles et ses larges sandales ;

il se redresse, il se grandit, il parle avec assurance, avec puissance; il est roi, et se dit peut-être tout bas : Diable de vieille, je te dois une belle récompense pour m'avoir coiffé de la triple couronne; mais, si je puis t'attraper, je te réponds que je te mettrai dans l'impossibilité de faire encore un pape. Je suis souverain par ta folle promesse et par ma force; je ne veux pas qu'un autre t'écoute et m'imite : meurs!

Mais voyez où m'a mené un tableau bien conçu! C'est que ce charlatan femelle est persuasif au moins; c'est qu'il y a du pressentiment dans ce petit pâtre en guenilles. Montalte et la bohémienne étaient un sujet philosophique qu'il était bon de traiter. M. Schnetz l'a fait en homme habile; je l'en remercie, il m'a fait passer un moment fort agréable; je me laisse aller volontiers au dévergondage de mes idées, à propos de rien; vous me pardonnerez bien d'avoir brodé sur le thême original que me présentait une prophétie qui a peut-être fait un grand homme, et sur la singularité de la destinée d'un pâtre qui court au Vatican saisir la foudre, qui se voit encensé comme une idole, adoré comme Dieu, et dont, après la mort, le

peuple brise les statues, pille les trésors, et veut livrer la dépouille encore chaude aux becs des vautours, à la gueule affamée des chiens?

L'ARTISTE.

Je ne me plains pas de vos digressions; mais, si vous les multipliez ainsi, nous n'aurons jamais le temps de tout examiner : tenez, il est déjà trois heures; il nous reste à peine assez de loisir pour voir aujourd'hui les quatre ouvrages de M. Schnetz, que nous n'avons pas encore analysés. Un mot seulement sur les deux moins importans.

LE PHILOSOPHE.

La tête de ce pélerin est un peu dure, le ton un peu outré; le reste est naïf et vrai. Il y a là-dedans du Valentin. M. Schnetz serait mon peintre, si j'étais.... parbleu! si j'étais ce que cette mademoiselle Le Normand m'a assuré que je serai un jour.

Un pélerin et son fils. n° 1560.

L'ARTISTE.

Ce pâtre ne serait point inférieur aux autres productions de l'auteur, si les proportions étaient un peu mieux observées. Il me semble que les jambes et les cuisses du vieillard

Un pâtre dans la campagne de Rome. n° 1557. (S. A. R. Mgr. D. d'U.)

sont trop courtes, ou que la tête et le corps sont trop gros. Quant à la couleur, belle, quelques-uns disent lourde, je n'accorde pas ce point.

Sainte Geneviève distribuant des vivres aux assiégés de Paris. n° 1555. (P.)

Venons aux grandes compositions de M. Schnetz. Commençons par la sainte Geneviève.

LE PHILOSOPHE.

Voilà qui me paraît très-beau. Je vous ai dit, je crois, que je n'aimais pas les tableaux d'église dans lesquels figuraient des bourreaux et des victimes; j'ai horreur du sang qui coule sur les murailles d'un temple de paix; je ne puis souffrir qu'une seule exception à ce principe, que je soutiendrais au besoin; et vous l'avez devinée sans doute. Le sang de Jésus est symbolique; sa présence est liée à la croyance des chrétiens; qu'il se répande par les cinq plaies. Autant j'ai d'antipathie pour la représentation des martyres, autant j'ai d'estime pour un tableau dont le sujet est touchant par sa moralité. Les supplices m'épouvantent; la vue des tenailles et du chevalet, loin de m'exalter, me terrifie. Une bonne action, au contraire, bien représentée par le peintre, me persuade de mieux faire; je deviens plus

indulgent si j'ai vu une œuvre de miséricorde, et plus circonspect si l'on m'a montré la femme adultère défendue par le Christ contre l'intolérance des Pharisiens. Ce sentiment me fait aimer le tableau de Schnetz. Généviève distribue du pain aux habitans de Paris assiégé. Voilà la charité. On ne saurait trop la recommander dans un temps où l'égoïsme politique glace les cœurs et souffle à l'oreille de chacun : Donne tout aux tiens, rien aux autres. Schnetz a bien compris tout ce que son sujet avait de sublime. Il a fait Généviève belle, comme si la vertu embellissait ; il l'a entourée de citoyens de tout âge et de toutes professions, comme pour indiquer que tous ont des droits égaux aux bienfaits, quand ils sont égaux par le malheur. Je ne saurais trop admirer ce groupe de femmes et d'enfans assis au bas du dernier degré. L'expression de leurs physionomies est magnifique ; il faut en dire autant de cette mère qui descend, à droite, l'escalier sur lequel se fait la distribution. Le vieillard, le jeune soldat blessé, l'adolescent qui est placé sur la rampe, sont très-bien aussi. Tous les personnages concourent à un ensemble de composition majestueuse, savante et simple à la

fois. Ce tableau est pour moi un des plus beaux de l'exposition.

L'ARTISTE.

Il l'est, je crois, pour tout le monde. On a pu reprendre, dans l'effet général de cet ouvrage, un peu d'incertitude; on a pu dire que la lumière, trop également répartie, ne laissait pas à la figure principale assez de ressort; on a pu accuser le ton local d'un peu de monotonie; on a pu désirer un peu plus d'air et de perspective aérienne; il n'en reste pas moins établi que c'est là une de ces productions qui classent un homme. Je ne dis pas que la critique doive se taire sur quelques défauts que des glacis feraient, je crois, disparaître; au contraire, cette investigation est bienveillante, et l'artiste la solliciterait si on cherchait à la lui épargner; mais il faut en agir avec modération. Il y a du grand maître dans ce tableau; toutes les parties en sont traitées consciencieusement; la couleur y est belle partout; toutes les têtes sont animées d'un sentiment profond. Voyez ces mains, quelle forme et quelle vérité! Supposez ici un peu plus d'éclat dans la lumière, là une masse de clair-obscur un peu plus grande, deux

choses qui ne sont peut-être pas impossibles à exécuter, et dites-moi si le morceau n'est pas excellent? Tel qu'est le tableau, vous lui préférez le *Samaritain*, du même auteur! Songez qu'il n'y a dans le Samaritain que deux figures, et qu'ici il y en a douze principales, et rappelez-vous qu'il est plus facile de créer une scène qu'une tragédie, un épisode qu'un poëme épique.

Les éloges que je me plais à donner à la sainte Geneviève de M. Schnetz, je les restreindrai en parlant de son Condé.

Le grand Condé, à la bataille de Sénef.
n° 1554.
(M. d. R.)
(Destiné à la galerie de Diane aux Tuileries.)

LE PHILOSOPHE.

J'entre tout-à-fait dans votre pensée. Ici, il y a dans le plan un vague que l'artiste n'a pas eu le secret de dissimuler. Le sujet s'explique péniblement. Que fait le grand Condé? Félicite-t-il les fantassins qui ont rompu les vieilles bandes espagnoles? Glorifie-t-il Dieu de son triomphe? Complimente-t-il ce jeune officier sur la prise du drapeau qu'il apporte? Pourquoi ces braves qui viennent rendre leurs épées au vainqueur ne reçoivent-ils pas un coup d'œil consolateur du héros si digne d'admirer le courage malheureux? Le prince de Condé n'est-il pas trop jeune? Si je ne me

trompe, le duc d'Enghien assistait à cette mémorable journée. D'Enghien était déjà dans l'âge de la force et de la raison, déjà il avait commandé des troupes royales dans des occurrences difficiles. Il me semble que dans la bataille de Sénef, le véritable sujet était celui que Bossuet indique d'une manière si vive, avec cet art du peintre et du poëte, qu'il possédait au suprême degré. Je me figure que ce groupe du grand Condé, secouru par son fils au milieu du feu des deux armées, et secourant, à son tour, ce digne rejeton qui vient d'être blessé au moment où il prodiguait à son père les soins les plus touchans, « ravi de satisfaire ainsi à-la-fois à la piété et à la gloire, » je me figure, dis-je, que ce groupe, auquel se rattacherait et le cheval mourant de Condé et le cheval dont vient de descendre le duc d'Enghien, et quelques officiers empressés auprès des deux généraux, ferait un fort bel effet; je voudrais au second plan des groupes de combattans, et, sur le devant, comme repoussoir, des débris d'armes et un mort, celui, par exemple, qui est là à gauche renversé sur un canon, et qui me paraît d'une grande beauté. Je vous demande pardon si,

empiétant sur vos droits, je me suis permis de faire mon tableau; je m'excuse en même temps pour l'avenir; il m'arrivera quelquefois de hasarder ainsi mes idées de composition, quand je n'aurai pas été satisfait de celle du peintre dont nous examinerons l'ouvrage.

L'ARTISTE.

Cette licence se peut pardonner, et je suis loin de vous blâmer de l'avoir prise. La conception de M. Schnetz ne me satisfait pas plus que vous. L'exécution, où je remarque de belles études de têtes et une grande manière de peindre les accessoires, me paraît beaucoup moins heureuse que celle du tableau des assiégés de Paris. La lumière papilotte, elle attire l'œil partout à-la-fois; les figures du second plan semblent ambitieuses de la place de celles du premier. L'ouvrage manque d'entente générale. L'artiste a reculé devant l'idée de prendre un parti qui aurait rejeté dans l'ombre quelques personnages qu'il s'est plu à peindre comme s'ils avaient dû dominer l'action. Il est fâcheux, sans doute, d'être quelquefois contraint à sacrifier des parties qu'on a traitées avec amour; mais il est raisonnable de se décider à de semblables sa-

des gens qui n'ont que du bon sens; c'est que, chez lui, la raison ne sacrifie rien à ce qu'on peut appeler aussi en peinture le sel et la pointe. Il est vrai d'abord, il est ensuite fin et spirituel. Tout le monde possède une lithographie de lui (car tout le monde n'est pas assez riche pour avoir de ses tableaux), comme on a une chanson de Béranger, et une messénienne de Casimir Delavigne. Il sait faire penser; je ne connais pas un ouvrage de ce maître, quelque léger qu'en soit le sujet, qui ne contienne une idée philosophique. Il est poëte autant que peintre; je n'en veux pour preuve que cette planche de l'empire qui se brise à l'endroit où est écrit le nom de Waterloo, et cette brillante apothéose où cent héros, accourus des bouts d'un monde imaginaire, viennent rendre, au guerrier mort dans l'ésclavage, au souverain déchu, les devoirs du respect et de l'amitié.

LE PHILOSOPHE.

Je partage votre opinion sur le mérite éminent de M. Horace Vernet. Déjà, aux précédentes expositions, j'ai vu, avec le plus vif plaisir, ses productions délicieuses; je suis bien

désireux de voir les morceaux qu'il a livrés cette année à l'admiration publique.... Mais, glissez-vous donc; là; bien cette fois. Nous voilà arrivés, et ce n'est pas sans peine..... Dieu! quel mouvement! quelle grandeur et quelle simplicité de composition! Le jour paraît à peine. Le ciel chargé çà et là de nuages annonce une de ces matinées humides dont un rayon de soleil pourra faire une belle journée. Les premiers feux du soleil colorent l'horizon d'une lueur froide et incertaine. La terre, humide encore des pluies de la veille, conserve une teinte sombre, sur laquelle se détachent, reflétés par les clartés blanchâtres de l'aurore, les bataillons de la vieille garde. Le mouvement est imprimé à ces phalanges redoutables. La mêlée est sanglante. La mousqueterie jette au loin la mort, et plus près la baïonnette fait son office. Cependant un aide-de-camp (1) vient accélérer la marche d'une compagnie dont la présence peut être importante

(1) M. le colonel Attalin, officier du génie, d'un talent distingué, aujourd'hui aide-de-camp de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. Ce militaire, que la vie des camps n'a trouvé étranger à aucun des plaisirs que

au centre de l'action. Dans le fond, les divisions agissent, se pressent, disputant et occupant; le canon gronde sur toute la ligne. Les ennemis se défendent en vain. On fait des prisonniers, on fait des victimes. Un officier russe s'est imprudemment avancé! A la vue de cette milice, dont le seul aspect porte la terreur au cœur de l'étranger, il tourne bride, et s'apprête à fuir. Son cheval franchit un petit mur qui lui barre le passage. Il se croit sauvé..... un capitaine français l'a aperçu, il le fait ajuster par un chasseur; le coup n'est pas parti encore; mais, dans deux secondes, le téméraire aura vécu.

Tout cela est beau, grave, imposant. C'est bien l'image d'une bataille. Une bataille! et pourquoi se battent-ils? ils ne le savent pas. Et cependant il y a de l'honneur à bien faire son devoir! qu'est-ce donc que ce devoir qui veut qu'on fasse une chose contraire à l'ordre de la nature, quand une volonté humaine,

procure l'étude, abrége les loisirs de la paix par la pratique des arts du dessin. C'est le plus habile de nos lithographes. Il en sera parlé en son lieu. (*Note de l'éditeur.*)

une petite ambition l'exigent? Je n'en sais rien, et le mot honneur est, en ce sens, singulièrement entendu. On appelle lâche un homme qui lève le pied quand il peut, parce qu'il a pensé à sa femme et à ses enfans! Est-ce bien de ce nom qu'il faudrait le flétrir? N'est-il pas sage, s'il combat pour un despote dont le trône est en danger, indépendamment de la patrie? Si, au contraire, l'intérêt du pays est compromis, s'il déserte la cause de tous qui est la sienne, il est indigne du nom de citoyen, il est lâche. Voilà que je me surprends encore dans mes divagations! C'est qu'il y a des choses qui épouvantent l'esprit. Je n'aime pas la guerre, voyez-vous; ce n'est pas que j'aie été jamais ce qu'ils appellent un lâche; j'ai servi dans le temps où tout le monde servait; la France était alors une tente, on se battait pour ses foyers. Je me suis distingué, et je suis devenu soldat à grosses épaulettes. C'était une chance à-peu-près commune à cette époque, où l'exception était un grade de maréchal, une vice-royauté ou un trône. Malgré mon attachement à ce devoir que je cherchais à définir tout-à-l'heure, je n'ai pas pu faire un bon militaire. Je ne

comprends pas cette haine de nation à nation, et je me dis souvent avec Pascal : « Se peut-il « rien de plus plaisant, qu'un homme ait « droit de me tuer, parce qu'il demeure au-« delà de l'eau, et que son prince a querelle « avec le mien, quoique je n'en aie aucune « avec lui? » Mais je suis fou comme cet utopique abbé de Saint-Pierre. Ce droit de guerre, qui est un droit de mort sur les peuples, finira par être apprécié un jour ce qu'il vaut; on s'entendra pour s'estimer à proportion de ses travaux agricoles ou industriels, et l'on réalisera ce souhait de notre Pindare :

Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main! (1)

L'ARTISTE.

Nous sommes un peu loin de Montmirail.

LE PHILOSOPHE.

Pas tant que vous croyez bien; c'est sur ce terrain que plusieurs questions qui se rapportent aux miennes allaient se juger... Mais trève aux réflexions! Une observation encore. Dites-moi, peut-on appeler du nom de tableau

(1) De Béranger.

de bataille la représentation d'un épisode où ne figurent ni le général en chef, ni les généraux qui ont assuré le succès de la journée?

L'ARTISTE.

Cela ne devrait pas être.

LE PHILOSOPHE.

Il me semble cependant que c'est ce qui arrive ici. Si je ne me trompe, Napoléon commandait l'armée, et ce sont les généraux Bertrand et Ney qui ont arraché la victoire aux Russes, en marchant sur leurs colonnes, à pied, et en guidant six bataillons de la garde. Pourquoi donc, ces personnages ne figurent-ils pas dans le tableau de M. Horace? Oublierait-on Condé à Rocroy, Henri IV à Ivry, et le duc d'Angoulême au Trocadero?

L'ARTISTE.

Mais les convenances....

LE PHILOSOPHE.

C'est la raison des petits hommes. Je n'y crois pas, elle serait trop outrageante. Un sujet d'histoire doit être franchement historique. Croyez-vous donc que les images de Napoléon et de Ney auraient causé une bien grande

sensation, aujourd'hui? Non, mon ami, nous sommes la postérité pour ces personnages. Leur présence dans un tableau n'exercerait aucun empire sur les esprits; elle pourrait donner matière à des réflexions philosophiques, voilà tout. Nier ces vérités, ce serait nous assimiler aux enfans qui ont peur des ombres. Ceci est au surplus une observation sans conséquence. Mais je n'aurais pas voulu que, par une retenue qui a l'apparence de la faiblesse, et qui se trouve ainsi en contradiction avec la force réelle du Gouvernement, on eût dressé les piédestaux pour n'y pas placer les statues de Cassius et de Brutus. Venons au tableau.

L'ARTISTE.

C'est une grande preuve d'habileté que d'avoir surmonté toutes les difficultés du sujet. Il n'était plus nuit, et il n'était pas jour encore. Le terrain était humide et boueux; le ciel était nuageux, les soldats étaient en costume d'hiver; tout cela devait donner des tons noirs et bleus; il n'y en a pas. La couleur est ferme, tous les personnages sont éclairés de reflets; il n'y a ni dureté, ni mollesse, ni mo-

notonie. Tout est transparent, suave, harmonieux et plein de vigueur. Je regarde la bataille de Montmirail comme l'ouvrage le plus capital et le plus beau de son auteur.

LE PHILOSOPHE.

Ajoutez, je vous prie, dans le genre historique; car, dans les genres inférieurs, il a produit des choses si ravissantes!.... La dernière des pièces de Molière que je lis ou que je vois au théâtre me paraît toujours la meilleure et la plus neuve; j'avoue que je suis de même à l'égard des ouvrages de M. Horace. Ce sont tous chefs-d'œuvre qu'à très-peu d'exceptions près je mets sur la même ligne. Toutefois, malgré la hauteur de talent que je puis reconnaître dans la bataille d'Hanau (1), je ne

Bataille d'Hanau. n° 1715. (S. A. R Mgr. D. d'O.)

(1) Dans ce tableau j'ai remarqué surtout un groupe d'un intérêt tout-à-fait dramatique et d'un grand mouvement; c'est celui au milieu duquel figure le général Drouot près d'être frappé par un Bavarois. Cet épisode répondrait seul à un critique, d'ailleurs bienveillant, qui a reproché à M. Horace de ne peindre jamais que des *portraits stratégiques* et point de ces batailles *conventionnelles* comme les faisaient le Bourguignon, Parrocel et Salvator Rosa; toutefois je conseille à M. Vernet, pour prouver que son génie ne se refuse

l'estime pas à l'égal de celle que nous venons de voir. M. Horace avait à lutter contre lui-même, et il avait été si heureux !

L'ARTISTE.

Tel qu'est cependant cet ouvrage, d'un pinceau que l'on trouve un peu arrêté, mais où brillent des beautés d'un ordre supérieur, il n'est pas un peintre qui ne voulût l'avoir fait, et M Vernet peut-être le premier, s'il n'avait d'abord produit Montmirail. Tenez, de ce côté, dans l'encoignure, voilà l'affaire de la

pas à ce genre terrible, comme l'appelle l'écrivain en question, de composer une mêlée à la manière de celles des maîtres anciens. Si notre peintre de batailles nationales se livre, dans l'exécution d'un pareil ouvrage, à toute la fougue de son imagination et de sa brosse; s'il fait choquer le fer du glaive sur le fer des cuirasses; s'il entasse des morts; s'il place sur le premier plan quelques pourfendeurs bien acharnés et quelques pourfendus bien ensanglantés, vous verrez, messieurs, quel morceau ce sera. Là aussi vous direz : on entend les cris des blessés et le bruit des armes; vous trouverez cela chaud, j'en suis sûr, et vous reconnaîtrez que ce n'est point par timidité que M. Horace s'est abstenu, mais par déférence pour le goût du public.

(*Note de l'éditeur.*)

barrière de Clichy. Ce morceau vous est connu sans doute par la gravure de Jazet?

La barrière de Clichy.
n° 1715.
(Ce tableau appartient à M. Odiot.)

LE PHILOSOPHE.

Je l'estime fort. Il y a une vérité, un esprit, un sentiment parfaits. L'heureuse opposition de ces jeunes pupilles pleurant sur leurs blessures, avec ces grenadiers qui, tout hors de combat qu'ils sont, disent en se serrant la main : Mon vieux, nous n'y renonçons pas encore! l'épisode touchant et, comme on dirait aujourd'hui, romantique, de cette jolie paysanne qui pleure sur son époux absent, sur sa maison détruite, sur l'enfant qu'elle allaite, et dont le repos a été si cruellement troublé par le bruit des armes et le besoin d'une fuite précipitée; la présence de ces restes de héros qui donnent l'exemple à la milice bourgeoise; le courage de ces gardes nationaux; ce dragon mutilé; le calme du maréchal Moncey..... tout cela est admirable. Je ne me rends pas juge de l'exécution de cet ouvrage intéressant, mais j'oserais parier qu'il est aussi bien peint que bien conçu.

L'ARTISTE.

Vous gagneriez.

LE PHILOSOPHE.

J'en suis enchanté; car il me semble que là où la nature est si bien représentée, où les détails sont si vrais, où les physionomies sont si expressives, là doivent se trouver les qualités du peintre.

L'ARTISTE.

Pas toujours, mais ici l'observation est juste.

LE PHILOSOPHE.

Vous m'étonnez. Pas toujours, dites-vous; j'avoue que je ne comprends...

L'ARTISTE.

Tenez, prenons un exemple que nous n'irons pas chercher bien loin. Voyez M. Boilly. Il est observateur; il a de la vérité dans ses poses, de la naïveté dans ses expressions, de la gaieté dans ses compositions; mais il a une couleur factice, une touche sèche, un crayon peu correct, et, cependant, on ne peut pas dire que ses tableaux ne sont pas agréables.

BOILLY. L'intérieur d'un café. n° 179.

LE PHILOSOPHE.

Je le crois bien. Cet intérieur de café est délicieux. La carricature de ce vieux chevalier qui joue aux dames, celle de son partner,

la figure du spectateur au parapluie et au chapeau à trois cornes, ce gros homme qui souffle son café, cet important qui lit le journal, ne sont-ce pas des choses charmantes?

L'ARTISTE.

Je n'ai garde de le nier; mais ces choses sont charmantes indépendamment de la peinture. Que M. Boilly fasse de cela une lithographie, que M. Jazet en fasse une *aqua-tinta*, vous verrez que la composition n'a rien perdu, vous l'aimerez mieux peut-être, abstraction faite du coloris, que vous ne l'aimez maintenant. Ce que je dis de cette scène du café s'applique également à *la main chaude* et au *pied de bœuf* du même auteur.

La main chaude. n° 180.

Le pied de bœuf. n° 181.

LE PHILOSOPHE.

Vous devez avoir raison, puisque vous êtes plus connaisseur que moi; mais je persiste à croire que ces petites charges sont très-jolies. Je voudrais avoir les tableaux de M. Boilly dans ma collection. J'aime, dans ces choses qui ont la prétention d'être des ressouvenirs de localités ou des représentations d'habitudes populaires, j'aime le naturel. Le coloris, la

science des ombres et des reflets sont beaucoup, *sed magis amica veritas.*

L'ARTISTE.

Je ne veux point vous contrarier. Aussi je ne vous dirai pas que M. Boilly se recommence sans cesse, qu'il n'a dans la main que trois têtes différentes...

LE PHILOSOPHE.

Vous auriez pu vous dispenser de me le faire remarquer. Je croyais ce peintre aussi varié que fécond.

L'ARTISTE.

Oui, mais il l'est à la manière des faiseurs de fugues, qui retournent, en cent manières différentes, un sujet, jusqu'à ce qu'ils l'aient épuisé, et qui font passer une phrase de chant dans tous les défilés d'un ton donné.

LE PHILOSOPHE.

Vous me chagrinez. Quittons ce sujet, et revenons à M. Vernet.

L'ARTISTE.

Justement, nous voilà devant une de ses plus jolies productions.

LE PHILOSOPHE.

Je vous ai déjà dit que je n'ai jamais été à Rome. Plusieurs raisons se sont opposées à ce voyage.

H. VERNET. L'arrivée des chevaux de course, à Rome. n° 1715.

L'ARTISTE.

Votre antipathie pour les brigands doit être comptée pour une.

LE PHILOSOPHE.

Peut-être bien, monsieur le mauvais plaisant; mais tant est que je n'y suis point allé. Cependant je connais assez les mœurs romaines. J'ai lu sur ce sujet plusieurs volumes assez ennuyeux, et quelques cahiers très-intéressans d'un recueil que vous connaissez sans doute : *Un an à Rome*, par M. Thomas (1).

(1) Cet ouvrage, composé sur un plan neuf, se composera de 12 livraisons. M. Thomas, artiste distingué, dont il sera question plus tard, dans cet examen critique de l'exposition, y donne la description et la représentation lithographiée des cérémonies, des coutumes, des fêtes, des costumes, des ustensiles, etc., que l'observateur peut remarquer à Rome. Je crois qu'on souscrit à cette collection intéressante, chez l'auteur, rue Godot de Mauroy, n° 1. (*Note de l'éditeur.*)

L'ARTISTE.

J'en ai les six premières livraisons. Je prise beaucoup cet ouvrage qui est à la fois amusant et instructif. Nous voyons dans la salle même où nous sommes, un cadre de jolis dessins appartenant à cette collection.

LE PHILOSOPHE.

Grâce à mes lectures, je connais parfaitement cette ville dont M. Hugo a dit en vers plus poétiques que fidèles :

Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône
Avec une pourpre en lambeaux (1).

Je puis donc vous assurer que cette représentation de la course des chevaux libres est très-exacte.

L'ARTISTE.

Je le crois bien ! c'est presque un tableau fait d'après nature. M. Horace, dans son voyage en Italie, assista aux fêtes du carnaval, pendant lesquelles ont lieu les courses. Ce spectacle le frappa, et c'est, plein du souvenir qu'il en avait conservé, qu'il a fait ce tableau

(1) Odes nouvelles, *Mon enfance*, page 157.

Lithog: de C. Motte

Episode de la Peste à Barcelonne.

où vous retrouvez toute la verve de son auteur.

LE PHILOSOPHE.

Cette petite marine n'est-elle pas de Vernet ? Une plage à la marée basse. n° 1715.

L'ARTISTE.

Qui pourrait en douter? Voyez quel charmant effet, quelle vérité dans la représentation de ces sables recouverts d'une légère couche d'eau, quelle finesse dans le ton de ce petit ouvrage! Je préfère ce tableau à cet autre où vous remarquez une barque portée sur la crête d'une lame, et se dirigeant vers un brick qu'on aperçoit au loin. L'effet en est forcé ; ce n'est pas là un soleil couchant, c'est un incendie. Cette couleur de convention n'est pas digne de la palette fidèle, dont nous avons vu tant d'échantillons prestigieux. *Aliquandò bonus dormitat.*

LE PHILOSOPHE.

Oh! voilà qui me saisit! Combien cela est touchant et dramatique! Que cette femme est belle? Jeune encore, et riche d'attraits, elle succombe au mal qui dévore la contrée; elle aurait pu échapper au Episode de la peste de Barcelonne. n° 1715.

sort affreux dont elle est victime ; mais un être chéri a réclamé ses soins ; marqué du doigt céleste, il a traîné son agonie au milieu des champs ; tous les secours ont été inutiles, il a succombé, et son amie a enseveli ses restes précieux sous les vastes plis d'un manteau. Elle n'a pas voulu s'éloigner de ce qu'elle a tant aimé.—Fuyez, lui a crié le passant !—Moi, fuir ! Non : je veux que ce lieu, témoin de son trépas, le soit aussi du mien ; allez et laissez-moi mourir. Elle a dit, et portant à ses lèvres déjà décolorées, la main froide de son époux, elle sent, avec une secrète joie, le poison refouler son sang ; elle s'asseoit sous l'abri, dont elle a voulu protéger le cadavre qu'elle n'a pas abandonné ; calme, elle attend la mort, que d'affreuses émotions lui annoncent. Cependant le saint Viatique se promène dans la campagne. Le moine va çà et là bourdonnant, au travers du voile dont il se couvre la bouche, la prière des agonisans ; il s'approche de cette malheureuse.... — Prêtre du dieu de la peste, que veux-tu ? M'exhorter à quitter ce monde ? Hélas ! hier je l'aurais quitté à regret ; hier, lui, dont je presse encore la main, m'aurait

attachée à la vie ; de quel prix serait-elle aujourd'hui pour moi ? Mais le fléau qui me tue est pitoyable, il n'a pas voulu que je survécusse à Fernand... Regarde-moi ! dans un moment je serai éteinte ; déjà mes yeux te voient à peine... Adieu... Un jour aura détruit deux générations..... le fruit que je porte en mon sein aura péri, puni comme nous d'un crime que j'ignore... Que ton Dieu soit content ! — Blasphême !... a dit le vieux moine. Miséricorde ! a répondu le jeune clerc ! et ils s'éloignent, après avoir déposé, sur les genoux de l'infortunée, le crucifix qui porte grâce... Au loin retentit sourdement le chant du *Miserere*... Elvire n'est plus.

Ce tableau m'a fait mal. Je m'associe à la rage de cette femme si intéressante. Quelle est ta nécessité, plaie maudite, qui saigneras long-temps au cœur de la malheureuse Espagne ? Optimistes insensés ! dites, tout est-il bien ? N'était-ce pas assez que la Catalogne fût en deuil de sa liberté ; fallait-il encore qu'elle fût frappée dans la vie de ses enfans, déshérités de leurs franchises ? Toi, qui consumes en un mois ce que tu produisis avec tant de peine, quel est donc

ton caprice? Faut-il adorer tes décrets de mort.? Faut-il s'interdire la plainte, à l'aspect de ces bizarreries, dont tu sembles te faire un jeu? Ici, tu fais triompher l'opinion; là, tu réveilles un peuple long-temps endormi sous la verge de fer; de ce côté, tu assures le triomphe des lois; de cet autre, tu couronnes le despotisme; tu soulèves la mer, et tu sauves le naufragé; tu donnes le lait et les poisons; tu envoies la peste et tu fais naître un Mazet! Oui, tu le fais naître; mais, c'est pour le faire mourir bientôt de son courage! Quel est donc ton secret, mouvement incompréhensible? Tu n'es pas le hasard, et tu as ses aveuglemens! Tu es un ordre immuable, et tu es plein de contradictions! Révèle-toi donc à l'homme; et puisque tu lui donnes la force de remarquer tes erreurs, donne-lui le pouvoir d'en découvrir la cause et d'en apprécier le besoin! (1)

(1) Voilà notre philosophe bien empêché! Le pauvre homme en est à peine à l'A B C du métier. Eh bien! qu'il aille à l'école de ces savans pour qui un mot est une solution générale. Mais il n'entendrait rien à leurs argumens. Oh! non, il ne ferait jamais un

L'ARTISTE.

Vœux superflus.

LE PHILOSOPHE.

Éloignons-nous d'ici.... J'ai presque honte de m'être emporté.

L'ARTISTE.

Votre colère vous sera pardonnée par M. Vernet. J'en suis bien sûr. Peut-être même que, s'applaudissant intérieurement de l'effet que sa peinture a produit sur votre imagination, l'artiste s'écriera, comme le personnage de Molière :

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !

LE PHILOSOPHE.

Il est impossible de l'exciter davantage, je l'avoue.

L'ARTISTE.

C'est que ce morceau est admirable. Expression, dessin, composition, pensée, cou-

raisonneur scholastique. Notre ami est un de ces simples dont la philosophie est toute de bon sens ; *abnormis sapiens*, comme disait Horace. (*Note de l'éditeur.*)

leur, tout y est réuni pour la plus grande gloire du peintre. Ce tableau est, je crois, de ceux que vous appelez romantiques ?

LE PHILOSOPHE.

Oui; mais dans l'honorable acception de ce mot.

L'ARTISTE.

Femme grecque en prières. n° 1715.

Celui-ci est du même genre, quoique inspiré par un sentiment différent.

LE PHILOSOPHE.

Il est délicieux aussi. Je l'acheterais, si je pouvais le disputer à nos aristocrates de la finance, qui s'arrachent les faveurs de M. Horace. Quant à celui que nous venons de quitter, je le couvrirai d'or, le jour où j'aurai réalisé les brillantes promesses de mademoiselle Lenormand; jusqu'à ce temps, je serai réduit à désirer; vous voyez combien ce tourment peut durer encore!

L'ARTISTE.

Attaque d'un bâtiment turc. n° 1715.

Pour moi, je voudrais posséder ces petits soldats grecs, attaquant une corvette turque échouée sur les côtes de l'Hellénie. L'effet en est piquant, le coloris plein d'é-

nergie et de vérité, la touche fine et spirituelle.

LE PHILOSOPHE.

Encore un ouvrage bien pensé ! Un hussard vient de recevoir le coup mortel. Il est gissant sur le gazon ; un camarade passe et l'aperçoit. Mon vieux, venge ton ami, lui dit-il ! — Dors en paix, j'aurai pied ou aile de ces gaillards-là ; mais je n'ai plus de munitions et je vais... — Tiens, voilà ma dernière cartouche ! fais-en bon usage... Adieu, et vive la France !

Tiens, voilà ma dernière cartouche ! n° 1715.

L'ARTISTE.

Les deux têtes de ces militaires sont excellentes. Le ton local du tableau est ferme, les fonds sont charmans. Cet éloge s'applique à presque toutes les productions de M. Horace ; il est, parmi nos meilleurs artistes, un de ceux qui possèdent le mieux les secrets de la perspective aérienne, et les ressources de la palette.

LE PHILOSOPHE.

Il possède encore mieux l'art de plaire et d'attacher. Voyez comme il tire parti d'un rien ! Un cheval chargé de filets, un vieux

Le pêcheur. n° 1715.

pêcheur dieppois, quelques petites barques, un peu de galet, soumettez ces données à un homme ordinaire, et vous me direz s'il n'en fait pas la chose du monde la plus insignifiante. Regardez, au contraire, ce Vernet, il a arrangé tout cela avec un tact impayable. C'est bon comme la nature. Et ce chasseur au marais, comme il est à son affaire! le canard sauvage est parti, le fusil du chasseur est prêt; mais faut-il massacrer cette pauvre bête? non, il faut qu'elle ait au moins une chance. Ce retardement ne me rassure guère pour le canard. Le chasseur a l'air exercé. Que ne suis-je à sa place! ma présence serait un brevet de vie pour tous les habitans du marécage. C'est que je suis aussi mauvais chasseur que mauvais juge en peinture, et puis je hais ce noble jeu. J'y trouve quelque chose de cruel. Il me semble que l'homme s'y venge, sur les animaux, du peu de liberté dont il jouit; et tout ce qui a l'air d'une vengeance me déplaît. Messieurs, laissez la paix aux cerfs, aux canards et aux perdrix; battez-vous entre vous, puisque c'est votre instinct; faites des orphelins et des veuves, on dit que c'est de la

La chasse au marais. n° 1715.

gloire; tuez-vous habilement, politiquement, stratégiquement, on appelle cela du génie?

L'ARTISTE.

Je n'aime guère, plus que vous, la chasse, parce que je suis goutteux; mais ce qui me la rappelle me fait plaisir. Je ne m'attendris pas, moi, sur le sort d'une bécasse ou d'un perdreau. Le ciel les a créés pour satisfaire mes besoins et mes goûts.

LE PHILOSOPHE.

Qui vous l'a dit?

L'ARTISTE.

La raison, qui m'a fait roi des animaux et m'a donné le droit de disposer de leur sort.

LE PHILOSOPHE.

La raison! dites la vanité, l'ambition, la force, l'adresse! Ce sont elles qui font aussi des esclaves et des tyrans parmi les hommes.

L'ARTISTE.

Ah! que voilà de la morale bien placée! Renoncez, croyez-moi, à cette philosophie

chagrine. Le pessimisme n'est pas moins fou que l'optimisme. Ce tendre intérêt, que vous prenez aux hôtes des forêts, et à leurs frères des étangs, ressemble un peu à de la sensiblerie, et vous ne l'aimez pas. On se fait aisément ridicule avec de bons sentimens exagérés. Défendez les droits de vos semblables, tonnez contre l'oppression, exaltez les vertus du citoyen, préconisez l'indépendance de la pensée, prêchez le respect pour la loi, recommandez la tolérance dans toutes les matières qui sont de l'opinion... Vous remplirez la véritable mission du philosophe. Mais n'allez pas, à l'exemple de Plutarque et de Pythagore, vous constituant, d'office, l'avocat des animaux, nous mettre au régime végétal; car, outre la petite niaiserie qu'il y aurait à cette prétention, dans votre systême même, on pourrait prendre, contre vous et contre les animaux, le parti de ces pauvres légumes, dont se régalent impitoyablement les herbivores, nonobstant la vie et la sensibilité végétales.

LE PHILOSOPHE.

Plaisantez à votre aise!...

L'ARTISTE.

Et votre gravité philosophique ne s'abaissera pas à répondre, n'est-ce pas?

LE PHILOSOPHE.

Parlons de peinture.

L'ARTISTE.

Ah! vous êtes piqué, M. le philosophe! Eh bien! parlons peinture, et pour en revenir à nos canards, cette chasse est charmante; le brouillard, au milieu duquel vous distinguez la silhouette du chasseur, est d'un étonnant effet. Ce morceau est digne de figurer dans un cabinet de premier choix (1). Passons rapidement sur ces deux pêcheurs normands, qui halent à terre un chasse-marée; c'est une petite improvisation sans importance; arrêtons-nous un moment de-

Le halage. n° 1715.

(1) Au milieu de leur discussion philosophique qu'a fait naître la mort d'un canard (tant il est vrai que les plus grands effets peuvent avoir de petites causes), nos interlocutenrs ont oublié le pendant de *la chasse au marais*. Il a pour sujet le dernier acte de *la chasse au cerf*. Je lui préfère, de beaucoup, le tableau qui a excité la bile de notre ami le philosophe; mais j'avertis que je ne suis pas une autorité. (*Note de l'éditeur.*)

Les chasseurs écossais. n° 1715.

vant ce rocher, sur lequel des Écossais font la guerre aux mouettes et aux goêlands; c'est un tableau original de lignes et d'aspect; admirons ce portrait du Vésuve, où nous reconnaissons MM. Vernet père et fils, gravissant les rochers qui avoisinent les cratères, franchissant les torrens de lave enflammée, qui bouillonnent dans les fissures de la montagne, et, Plines nouveaux, allant courageusement, sur les lèvres du gouffre, admirer le spectacle horrible et imposant du débordement de ce fleuve de feu; jetons un coup-d'œil sur cet engagement entre une batterie de côte et un navire anglais; nous serions au risque de nous répéter, si nous cherchions à faire un éloge détaillé de ce joli morceau; et puis, quand nous aurons donné dix minutes à la mort du brigand, que cette femme a tout l'air d'avoir attiré dans le piége, pour le livrer au soldat de la maréchaussée, nous ferons une station plus longue devant cette Madeleine repentante, dont les formes pourraient être, peut-être, plus épurées; mais qui ne saurait être mieux peinte et plus habilement colorée.

Le Vésuve. n° 1715.

Une batterie de côte. n° 1715.

Un brigand. n° 1715.

Madeleine. n° 1715.

LE PHILOSOPHE.

Les Madeleines abondent au salon ; j'en ai vu trois ou quatre. L'une n'est guère qu'une copie peinte de celle de Canova ; l'autre n'a pas même la trace élégante de cette beauté qu'a flétrie le péché (1). Celle de M. Prud'hon est ravissante, mais encore un peu coquette ; quant à celle que nous avons sous les yeux, elle me paraît avoir plutôt les grâces qui distinguent les belles Flamandes, que les proportions suaves des filles d'Israël ; elle est cependant charmante, et le sacrifice est grand qu'elle a fait de renoncer à l'amour quand elle pourrait si bien l'inspirer encore.

BEZARD. La Madeleine dans le désert. n° 138.

DASSY. Madeleine. n° 403. (Pour la cathédrale d'Arras.)

L'ARTISTE.

Venons aux portraits dont M. Horace a

(1) M. Dassy a exposé un saint Jérôme fort médiocre ; il le destine, comme la Madeleine, à la cathédrale d'Arras. Il serait injuste de croire, parce que cet artiste n'a pas réussi dans ces deux ouvrages, qu'il manque tout-à-fait de talent. J'ai remarqué un portrait d'une Mme R *trois étoiles*, qui est une bonne chose, et qui prouve que le pinceau de M. Dassy a quelquefois assez de coloris et de fermeté. (*Note de l'éditeur.*)

enrichi le salon de cette année ; ils sont au nombre de cinq ; et d'abord examinons celui de M. Benjamin Delessert, en costume de chasse. Il est charmant. M. Vernet s'est donné le plaisir de vaincre une difficulté dont vous ne vous doutez guère, j'en suis certain. Il a habillé de vert son personnage, et il a relevé, de la manière la plus heureuse, ce ton du vêtement, sur un ton analogue, celui du paysage qui sert de fond au portrait.

Portrait de M. B. Delessert. n° 1715.

LE PHILOSOPHE.

L'idée d'avoir environné le chasseur de la fumée grisâtre du coup de fusil qu'il vient de tirer à l'instant, me paraît fort ingénieuse. Voilà de ces choses qui frappent tout le monde, tandis que votre remarque....

L'ARTISTE.

Elle parle en faveur du peintre, la vôtre en faveur de l'homme d'esprit. Continuons. Cette femme jolie, vêtue avec une élégante simplicité, l'air rêveur et les mains croisées, est, dit-on, madame de Castellane. Je ne jugerai pas de la ressemblance ; je n'ai pas le bonheur de connaître l'original ; mais il y a un accent de vérité qui me ferait pa-

Portrait de Madame la Comtesse de Castellane. n° 1715.

rier que, sous ce rapport déjà, le portrait est parfait. Il est d'ailleurs d'un dessin gracieux, d'une touche large, d'une couleur suave, enfin, d'un *faire* qui peut le disputer à celui de tous les maîtres en réputation de l'école moderne. Si, après cet éloge, il était nécessaire d'en ajouter un encore, il faudrait louer l'arrangement, qui ne le cède en rien, pour sa coquetterie naïve, à tous les élégans atours, que M. Gérard sait disposer avec tant d'artifice.

LE PHILOSOPHE.

Cette madame Castellane est charmante, j'en conviens; mais avouez aussi que madame S. M., si soigneusement cachée à l'abri de ces initiales, dont je chercherais en vain à deviner le secret, n'est pas moins ravissante. Il y a je ne sais quoi de mystérieux dans ce joli ensemble. Ce n'est pas de l'éclat de sa parure que brille cette femme, elle n'emploie pas même, pour plaire, cet art du négligé galant que les dames savent si bien : un simple chapeau de paille, une gaze verte, agitée par une légère bise du nord, une mante de *Kottingue*, composent tout l'ajustement de cette jolie per-

Portrait de Madame S. M. n° 1714.

sonne; et cela vaut bien, à mon avis, les turbans ambitieux, les velours aux riches reflets, les bijoux étincelans dont je vois tant de Françaises parées au salon du Louvre, où elles semblent figurer, dans cet attirail de la séduction, comme autant d'odalisques, venues à Paris pour représenter les femmes de l'Orient, et nous donner une idée du goût des enfans chéris du prophète. Je ne sais si vous appréciez ce parti de demi-teinte adopté par l'artiste, comme pour tempérer l'éclat de ces beaux yeux? Je le trouve, quant à moi, fort ingénieux. Par une adroite combinaison, il fait ressortir davantage la forme d'une bouche et d'un menton, qui, chez des hommes moins sûrs que je ne le suis, de leur force morale, pourraient inspirer un sentiment qui ne serait pas tout-à-fait le respect! Cette espèce de voile (1) ajoute au piquant de la physionomie, sans en bannir la pudeur. La pose du personnage est naturelle; il n'y a point là de ces airs d'inspirées qui ressemblent tant à de la prétention; on aime, au contraire, à y trouver un laisser-aller plein de grâce, et ce qu'il fau-

(1) L'ombre portée par le chapeau sur la figure.

drait oser appeler une bonhomie pleine d'esprit et d'art. Quant à la partie technique de ce portrait.....

L'ARTISTE.

Que voulez-vous que je vous dise? Me voilà dans un embarras extrême. Il n'y a dans notre langue qu'un certain nombre de mots pour caractériser les degrés du beau et du bon; je suis au bout de mes formules; dispensez-moi donc de vous répéter ce que j'ai déjà dit.

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous quelle est cette dame, dont je vois la figure étrangère, à côté de celle de madame S. M.

LAWRENCE. Portrait de Mme ***. n° 1053.

L'ARTISTE.

Je ne sais pas son nom; mais c'est une Anglaise, et probablement une femme de qualité, puisque son portrait a été exécuté par Lawrence.

LE PHILOSOPHE.

Ah! c'est encore un ouvrage de sir Thomas! Que faut-il que j'en pense?

L'ARTISTE.

Le voisinage de Vernet ne doit pas vous rendre injuste envers le peintre anglais.

LE PHILOSOPHE.

Je n'ai aucune prévention nationale. Je trouve que cette manière de juger les produits des arts, relativement à tel ou tel pays, à telle ou telle alliance, à telle ou telle inimitié, est une petitesse dont on ne saurait se rendre complice sans honte. Je suis enchanté que les artistes français soient plus habiles que tous leurs compétiteurs étrangers; mais j'aime à trouver en Angleterre ou en Hollande des talens qui puissent exciter l'émulation de nos peintres.

L'ARTISTE.

Je suis enchanté de vous voir dans de pareils sentimens. Je puis maintenant m'expliquer avec franchise. Ce portrait a ce que nous appelons de l'aspect. Le dessin est incorrect; les cheveux y sont habilement traités, les accessoires faits avec liberté; mais la figure n'est pas très-heureuse, bien qu'elle soit d'un ton agréable; la touche en est bizarre. Je n'estime que peu la manière léchée et polie de certains artistes; mais je veux qu'une femme soit plus caressée que celle-ci. Les yeux de Mme *** sont expressifs; les lèvres qui grimacent peut-

être plus qu'elles ne sourient en effet, sont d'un corail outré. Pour exprimer, en un mot, toute ma pensée sur cet ouvrage de Lawrence, je dirai que c'est un portrait bon, malgré ses défauts, un portrait artistement fait, mais dans une manière qu'il faudrait se garder d'imiter en France si l'on veut plaire, un portrait, enfin, dont on peut penser beaucoup de bien et dire beaucoup de mal.

LE PHILOSOPHE.

Me voilà fixé. Revenons à notre Horace. Ne vois-je pas le portrait de M. Gouvion Saint-Cyr?

Portrait du maréchal Gouvion Saint-Cyr. n° 1712. (M. d. R.)

L'ARTISTE.

Justement. Il est d'une telle ressemblance, qu'il est impossible de s'y méprendre.

LE PHILOSOPHE.

Cette tête me paraît belle.

L'ARTISTE.

Et d'un effet excellent. Il est inutile d'ajouter que cela est bien peint; le nom de l'auteur le dit assez.

LE PHILOSOPHE.

C'est donc un bon ouvrage?

L'ARTISTE.

Oui, dans toute l'acception du mot.

LE PHILOSOPHE.

J'en suis ravi; j'aurais été bien fâché que le portrait d'un des hommes les plus honorables de notre époque, ne fût pas un des plus beaux de l'exposition. Mais dites-moi, pouvez-vous comparer cette peinture à celle où M. le baron Gérard a représenté M. le marquis de Lauriston?

GÉRARD (Fs). Portrait du maréchal de Lauriston. n° 747.

L'ARTISTE.

Je n'y vois d'analogie que dans les sujets : ce sont deux maréchaux, deux ex-ministres. Du reste, l'avantage est à M. Vernet. Le personnage de M. Gérard est roide, sa tête n'exprime rien; M. Gouvion, au contraire, pense, et n'a pas l'air d'un héros en représentation. Puisque M. Gérard mettait le bâton de commandement dans la main d'un maréchal, il fallait lui donner de l'énergie, de l'action, du génie, et, malheureusement, il y a rien de tout cela. Je peux bien y voir un grand veneur, mais je ne saurais y reconnaître l'ancien compagnon d'armes de César.

LE PHILOSOPHE.

Je suis tout-à-fait de cet avis; mais M. Gérard a été si souvent heureux, qu'on peut bien lui pardonner de s'être trompé cette fois.

L'ARTISTE.

On peut être d'autant plus indulgent pour lui, qu'il est pour ses camarades d'une indulgence extrême; tout le monde sait cela; tout le monde sait aussi qu'il est d'une bonhomie touchante, et c'est certainement à tort que les envieux ont dit de M. Gérard, que pour être premier peintre du Roi, il se croit le roi des premiers peintres.

LE PHILOSOPHE.

Modestie et talent iront toujours ensemble.

Il est cependant naturel et beau d'avoir la conscience de son mérite; j'aime assez qu'un homme de génie laisse percer un petit bout de vanité, et qu'étant juste envers les autres, il le soit aussi envers lui.

L'ARTISTE.

Ce sentiment intérieur de sa propre force, élève l'artiste au-dessus de la jalousie; avec cette conviction, il se plaît aux succès d'un

émule, il applaudit franchement au triomphe d'un débutant, il n'est ni diplomate, ni tartuffe, ni persécuteur, ni quêteur d'éloges, ni entremetteur de critiques. Ce caractère a déshonoré Lanfranc, dont le nom n'est prononcé qu'avec une sorte d'horreur; espérons que, parmi les modernes, aucun peintre ne descendra à ce degré de mépris.

LE PHILOSOPHE.

Assurons même que tous sont à l'abri d'un reproche à cet égard....

H. VERNET. Portrait équestre de S. A. R. Mgr. le DAUPHIN. n° 1711. (M. d. R.)

Ah! c'est là, je pense, le portrait de monseigneur le duc d'Angoulême, si fréquemment cité depuis l'ouverture du salon? Il est admirable. Quelle vérité! C'est la première peinture ressemblante, que j'ai vue jusqu'à ce jour, du prince généralissime. Mais voyez donc! quelle aisance dans la pose du cavalier, quelle vie dans le mouvement du coursier!

L'ARTISTE.

Et quelle facture, mon ami! Que cela est large, brillant, solide! Quelle étude dans le jeu des articulations, des muscles et des vaisseaux de ce quadrupède! Ce n'est pas l'ouvrage d'un peintre, c'est l'ouvrage de la nature. J'ai

entendu dire, à côté de nous, que la forme de cette bête espagnole manquait d'élégance, que ce n'est pas de ce style que devrait être indiqué un cheval historique. Quelle sottise! Il faudra, pour satisfaire des gens qui ne réfléchissent à rien, que l'artiste, oubliant la situation où la donnée de son tableau le place, s'amuse à faire de l'idéal, et dessine un cheval de parade sous un militaire en campagne! Non : M. Horace ne commet pas de ces inconvenances. Le général ordonne un mouvement, tout s'ébranle au signal qu'il a donné; les escadrons défilent au galop, et font voler des nuages de poussière; le prince parcourt les lignes pour exciter le soldat; il lance son cheval, dont les fatigues des jours précédens n'ont point abattu l'ardeur; le généreux animal hennit; son œil respire le courage, la sueur tache sa robe blanche, sur laquelle le soleil vient refléter ses rayons brûlans. Voilà ce qui se passe dans la nature, et ce qu'il faut peindre. M. Vernet l'a-t-il fait? Oui; que voulez-vous de plus?

Cet ouvrage est d'une grande beauté; il a réuni tous les suffrages. Pourrait-il en être autrement? Il est traité d'un pinceau si franc, si vrai, si spirituel, qu'il doit frapper égale-

ment le connaisseur et l'ignorant. Rien n'est de convention dans cette peinture, tout y est d'observation, tellement qu'on pourrait dire que le prince y est portrait de la tête aux pieds; ce sont l'habitude de son corps, sa manière d'être assis à cheval, son coup-d'œil timide et doux, sa manière affectueuse, son vêtement, et jusqu'à son lorgnon. Les portraits accessoires ne sont ni moins beaux, ni moins fidèles; celui de M. le duc de Guiche, surtout, est frappant; quant au cheval que monte cet officier, il a déjà la tête hors de la toile, il vient à nous, il est vivant, galoppant, et comme l'andaloux qui le devance :

Quadrupetante putrem sonitu quatit ungula campum.

LE PHILOSOPHE.

MAUZAISSE. Portrait équestre de Henri IV. n° 1202. (M. d. R.) (Destiné à la galerie de Diane à Fontainebleau.)

Permettez que je vous fasse une question : Je vois, en pendant au tableau de M. Horace, un portrait de Henri IV, dont je connais beaucoup l'auteur, M. Mauzaisse. Dites-moi si vous préférez cet ouvrage à celui dont nous venons de parler.

L'ARTISTE.

Je ne vois pas qu'il faille les comparer. Ce

sont deux belles choses, mais deux choses belles différemment. La tête de Henri IV est pleine de bonté; la cuirasse, les velours, et les ornemens de la selle, sont d'une perfection de *faire* à laquelle M. Mauzaisse nous a accoutumés. La tête du cheval blanc qui porte le bon roi, est d'un joli dessin, d'un modelé fin et harmonieux; le corps et les jambes sont assez bien indiqués, mais ils le cèdent aux parties correspondantes du cheval de M. Vernet. Le portrait de Henri IV est un morceau de coloriste où l'on doit reconnaître beaucoup de talent; le portrait de monseigneur le duc d'Angoulême est un morceau bien coloré, bien ajusté, bien dessiné, grassement peint, et, par-dessus tout, étonnemment vrai. Je ne ferai pas le même éloge de ce portrait en pied de S. A. R., qu'a exposé M. Kinson. C'est une figure de fer blanc, peinte au vernis, à-peu-près comme le sont ces morceaux de tôles dont on fait du *moiré-métallique*. Dur, mou, roide, sec, rouge, jaune, lilas, grimaçant, laid; voilà le prince tel que nous le représente M. Kinson. Ne pourrait-on pas interdire à cet artiste le droit de travestir ainsi les personnages les plus honorables? Qu'il renonce à peindre les héros; il n'est

KINSON.
Portrait en pied de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême.
n° 976.

pas dans la confidence du génie des grands hommes, il les fait ridicules.

LE PHILOSOPHE.

Il faut donc que M. Kinson brise ses pinceaux, lui qui s'est fait une réputation dans les vieux boudoirs du faubourg Saint-Germain et dans les salons, qui se sont fait les échos de ces tabernacles aristocratiques. Il faut donc, à vous entendre, que son nom soit rayé de la liste des portraiteurs;

Mais vivre sans *portraire*, est-ce contentement!

L'ARTISTE.

Eh! mon dieu! je ne dis pas à M. Kinson de vivre sans portraire; il peut encore peindre des femmes; une certaine grâce de convention suffit pour cela; d'ailleurs, il y réussit quelquefois, témoin ce portrait de madame Thurret, qui n'est pas sans charme, et qui peut passer pour un morceau agréable et distingué; mais je lui interdis, que dis-je? je le supplie de ne jamais se hasarder à représenter des hommes qui doivent commander le respect, et qu'entoure la vénération publique; il n'entend rien à cela. Gros, Gérard, Girodet, Paulin,

Portrait en pied de Mme Thurret.
n° 978.

Guérin, Vernet, voilà les maîtres à qui il faut laisser le soin de faire les figures historiques, les artistes et les princes; ils savent les tirer de la foule, eux, ils savent leur donner le cachet de l'immortalité. Le lot de M. Kinson, au contraire, est la finance, la haute bourgeoisie; qu'il s'y tienne, à moins qu'il n'aime mieux faire comme M. Robert-Lefèvre qui vit aujourd'hui de ses souvenirs. Semblable à l'archevêque de Grenade, ce peintre commençait à baisser, mais, plus sage que le prélat, il s'en est aperçu, et il a quitté sa palette qu'avait honorée quelques brillans succès. Cet hommage rendu à la voix publique qui lui criait: assez, prouve en M. Robert-Lefèvre un esprit judicieux dont il faut le féliciter.

LE PHILOSOPHE.

Je crois que nous en avons fini avec M. Horace; voilà de compte fait vingt morceaux passés en revue.

L'ARTISTE.

Oui, mais ce n'est pas tout encore : tenez, venez de ce côté, et dites-moi ce que vous pensez de cette figure d'Écossais.

H. Vernet. Allan. n° 1715.

LE PHILOSOPHE.

Elle est effroyable. Quel regard! quel geste! et quel fardeau! Une tête d'homme, une large épée teinte de sang, un air de joie féroce : quel est donc ce héros de grande route, ce cannibale Highlandais?

L'ARTISTE.

C'est *Allan à la main sanglante*, un des personnages de l'*Officier de fortune*.

LE PHILOSOPHE.

Ah! j'y suis. Ce diable de Walter-Scott, où a-t-il été chercher l'idée d'un Allan? Renvoyez-moi ce monstre avec tous les *briganti italiani* qui infestent les salles nouvelles du Louvre.

L'ARTISTE.

S'il était permis de le déplacer pour l'envoyer quelque part, je sais bien où je l'adresserais.

LE PHILOSOPHE.

Dans votre cabinet, sans doute.

L'ARTISTE.

Oui, c'est une production délicieuse.

LE PHILOSOPHE.

Je ne dis pas non; mais il me ferait peur, avec sa crinière rousse et ses lèvres écumantes.

L'ARTISTE.

J'admire l'énergie et l'empâtement de cette peinture.

LE PHILOSOPHE.

Tant qu'il vous plaira; mais ce Cacus au plaid quadrillé, à la moustache léonine, au mousquet redoutable, à la claymore doublement acérée, m'épouvante et me dégoûte. Je lui vois l'instinct de la bête fauve, sans pouvoir reconnaître en lui quelque chose qui soit de l'homme. Son aspect ne peut rien m'apprendre; quelle leçon recevrais-je, en effet, de la présence de ce génie infernal? Aucune; et mes yeux en seraient offensés! Je vous cède donc volontiers ce tableau, où je ne peux regretter qu'une chose, je veux dire la convenance du style local, en harmonie avec le costume et l'expression du personnage.

L'ARTISTE.

C'est un mérite que vous retrouvez dans

tous les ouvrages de M. Vernet; je ne me rappelle pas avoir jamais été frappé, dans un de ses tableaux, d'un contre-sens ou d'un anachronisme.

LE PHILOSOPHE.

Le plaisir que j'ai pris à voir cette collection des travaux de M. Horace, me donne le plus grand désir de connaître cet artiste. Vous l'avez vu sans doute, vous savez son caractère, ses habitudes; instruisez-moi à cet égard; je suis curieux d'apprendre si sa personne est en rapport avec son talent.

L'ARTISTE.

Son talent est toute sa personne. Mobile, fougueux, spirituel, voilà l'homme et le peintre. L'œil vif, la figure expressive, la parole rapide, le geste court, l'imagination bouillante, le mouvement énergique, l'habitude du corps élégante, la taille ni grande, ni petite, la musculature du gladiateur antique; chasseur ardent, écuyer infatigable, musicien par instinct, militaire par goût, peintre par passion, on le voit tour-à-tour saisir la palette et manier un fusil, fumer comme un espagnol,

et chanter comme un italien, faire des armes et sonner du cor, tracer un épisode plein de sentiment et de mélancolie, et dire un bon mot, tirer le pistolet et boxer; son atelier est un rendez-vous des gens de la meilleure compagnie; on y rencontre des officiers du plus grand mérite, des princes qui traitent Horace avec la considération que commande son génie, des artistes de tous les genres, des financiers, des femmes charmantes; les contrastes sont dans ses goûts, parce qu'il tire du rapport entre des objets essentiellement dissemblables, des observations qui ne sont point perdues pour la peinture; c'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir à côté de sa toile un singe qui gambade, une biche qu'il affectionne comme un chien, un cheval dont il étudie non-seulement les formes, mais encore ce qu'on pourrait appeler la vie privée. Quelquefois, au même instant, retentissent, dans la salle de ses travaux, le commandement militaire, le bruit du tambour, le rappel du cor, le cliquetis des fleurets, les discordans accords d'un piano vétéran, qui n'a guère de sons que de quinte en quinte... Mais impassible au milieu de ce bruit, quand il a résolu de peindre, quand il est dominé

par une idée, il s'isole et se concentre dans sa méditation ; il produit alors avec cette verve, cette facilité qu'aurait un improvisateur brillant et exercé; et ce qu'il fait porte cependant l'empreinte d'un talent consommé, d'une réflexion mûrie, d'un esprit vif mais raisonnable.

LE PHILOSOPHE.

Voilà un portrait fait à plaisir, et vous voulez rire de moi, sans doute.

L'ARTISTE.

Intérieur de l'atelier de M. H. Vernet. n° 1715.

Si peu, que ce que je viens de vous dire là, est notoire; M. Horace, lui-même, va vous en fournir la preuve dans ce petit tableau représentant l'intérieur de l'atelier qu'il occupait autrefois, rue des Martyrs, n° 11.

LE PHILOSOPHE.

Comment, c'est M. Horace qui a traduit ainsi en public sa vie intérieure!

L'ARTISTE.

Oui. Il s'est représenté au milieu de ses élèves et de ses amis, prenant une de ces récréations favorites, qui interrompent pour un moment le travail de sa composition.

LE PHILOSOPHE.

Ce tableau me plaît. Dans un homme de talent, j'aime tout l'homme; dans une production originale, j'aime à retrouver l'organisation de son auteur. La vue de l'atelier de M. Vernet me confirme dans l'idée que je m'étais faite de sa personne en examinant ses ouvrages. Je suis fâché d'une chose pourtant; c'est de ne pouvoir juger que des habitudes du peintre, et de n'avoir pas une indication suffisante de ses traits, pour y appliquer, suivant la théorie de Lavater, ce que je sais de son caractère et de son génie.

L'ARTISTE.

Si ce n'est que cela, voyez dans la *galerie d'Apollon*, et soyez content. Tenez, voici une miniature que vous pouvez considérer comme la vérité même.

MANSION. Portrait de M. H. Vernet. n° 1182.

LE PHILOSOPHE.

Ce doit être ressemblant.

L'ARTISTE.

On ne peut davantage.

LE PHILOSOPHE.

Cela ne m'étonne pas; voilà justement la

figure que j'avais imaginée; l'œil vif, la physionomie spirituelle, le front largement articulé, les muscles de la face mobiles. C'est très-bien. Quel est l'auteur de ce portrait?

L'ARTISTE.

Un des meilleurs élèves d'Isabey, M. Mansion, dont les connaisseurs apprécient le talent. Cet artiste tient un rang distingué parmi les miniaturistes; il possède toutes les qualités qu'on exige dans l'art qu'il professe. Il est très-fidèle; il a une touche fine et franche, une couleur agréable, une grande habileté de main, un goût d'arrangement qui ne sent pas la manière; enfin une pureté de dessin recommandable. On pourrait lui demander un peu plus de vigueur, si, à côté de ses autres portraits d'hommes, qui pèchent peut-être par l'absence de cette condition, on ne voyait cette tête de turc, à laquelle on reconnaît un coloriste. M. Mansion n'a besoin que d'oser; trop de timidité peut nuire même à un peintre de miniature. S'il n'a pas toujours la force, on ne saurait lui reprocher de manquer de grâce. Voyez cette jolie femme blonde, qu'elle est charmante! Que ses cheveux sont

Etude d'après un Turc. n° 1182.

faits d'une manière ravissante ! Je voudrais que son cou fût plus modelé dans la lumière; la simplicité du travail donne, je crois, de la roideur dans le mouvement de la tête. Quelques demi-teintes, quelques reflets, et une légère indication du mastoïde, rendront ce portrait excellent.

LE PHILOSOPHE.

Cette femme au chapeau de velours noir, me paraît fort bien aussi. Le chapeau de velours. n° 1182.

L'ARTISTE.

A merveille; mais le chef-d'œuvre de son auteur c'est ce portrait, que je crois être celui de madame Mansion. Portrait de Madame Mansion. n° 1182.

LE PHILOSOPHE.

Elle est très-jolie; il n'y a, ma foi, rien de marital dans cette peinture.

L'ARTISTE.

J'y admire surtout le ton général; il est d'une finesse étonnante. Le travail est d'ailleurs précieux sans sécheresse, égal sans monotonie. Je regarde ce morceau comme un petit tour de force.

LE PHILOSOPHE.

J'en suis tellement satisfait aussi, que, si jamais je me marie, ce qui n'est guère probable; si je prends une femme jeune, ce qui sera difficile à trouver, à cause de mon âge, et jolie, ce qui ne sera pas plus facile à cause de ma laideur, je veux que M. Mansion m'en fasse un portrait. Allons, souhaitons à ce peintre bonne chance, succès, et fortune, et revenons à M. Vernet. Nous devons, je pense, avoir bientôt terminé la nomenclature de ses productions.

L'ARTISTE.

Pas encore.

LE PHILOSOPHE.

Bon! c'est donc le marquis de Carabas de la peinture?

L'ARTISTE.

Tout-à-fait.

LE PHILOSOPHE.

Quand nous serons à *cent*, nous ferons une croix.

Mais que nous reste-t-il donc à voir maintenant?

L'ARTISTE.

D'abord, ces brigands qui consacrent leurs poignards à la Vierge.

H. VERNET. Brigands aux pieds d'une madone. n° 1715.

LE PHILOSOPHE.

Voilà une peinture de mœurs révoltante. Quelle anomalie affreuse elle présente! L'instrument du crime voué à la madone, et consacré par le prêtre du Dieu de paix et de charité! Et pourquoi m'en étonnerai-je de la part de fanatiques sans morale et sans civilisation? N'assassinait-on pas avec un fer sacré Henri III, Henri IV et Louis XV? N'était-ce pas le mousquet d'une main et le crucifix de l'autre que les dragons parcouraient les Cévennes? N'était-ce pas au nom d'une religion douce et tolérante que l'inquisiteur torturait et brûlait à Madrid et à Goa? N'était-ce pas au nom de Jésus qu'on faisait la Saint-Barthélemy? N'était-ce pas au nom du monarque très-chrétien, du prince pieux, du grand roi, qu'on révoquait l'édit de Nantes? Passons, passons; ce tableau est sans doute bon pour vous, artiste; pour moi, philosophe, il est cruel, et par le fait qu'il retrace, et par les souvenirs qu'il vient rappeler à mon esprit.

L'ARTISTE.

Rendez-vous de chasse. n° 1715.

Voilà un rendez-vous de chasse qui va faire diversion à vos idées.

LE PHILOSOPHE.

Vous savez ce que je pense de cette sorte de plaisir; mais occupons-nous uniquement du tableau, comme tableau. Comment le trouvez-vous?

L'ARTISTE.

Bien. Il était difficile de ne pas faire, de tous ces gens en rouge, quelque chose qui eût l'air d'un buisson d'écrevisses. M. Horace a vaincu la difficulté. Je ne dis pas que je n'estime cet ouvrage inférieur à la plupart de ceux que nous avons vus du même artiste; mais il n'est pas indigne de son auteur. Voici maintenant le *Soldat laboureur*. Mon ami, devinez, si vous pouvez, ce qui se passe en moi.

Le soldat laboureur. n° 1715.

LE PHILOSOPHE.

Vous êtes touché de la noblesse de ce sujet.

L'ARTISTE.

Pas le moins du monde. Je suis fatigué de notre admiration, et, comme ce paysan des

environs d'Athène, qui était ennuyé d'entendre dire toujours du bien d'Aristide, je commence à me lasser de répéter sans cesse, à propos de Vernet : bien, très-bien, admirable, délicieux, sublime. Aussi je suis presque content, maintenant, d'avoir occasion de dire une fois : cela est médiocre.

LE PHILOSOPHE.

Médiocre! y songez-vous?

L'ARTISTE.

Oui, pour Horace s'entend. Cela manque de couleur et d'effet. C'est froid; j'en dis autant de cette autre peinture qui a fait une gravure agréable.

Attends! n° 1715.

LE PHILOSOPHE.

L'idée en est charmante; un enfant, à peine âgé de deux ans, joue avec la moustache grisonnante d'un chasseur de la garde; celui-ci, plein de douceur, lui interdit ce jouet : Attends! attends! dit-il en souriant au marmot, et le petit drôle de recommencer à tirer cette vénérable barbe que respectait l'ennemi. Je trouve cela très-joli; c'est l'image de la protection accordée par la force à la faiblesse

même exigeante; c'est le lion souffrant sans colère la familiarité du roquet; c'est le pouvoir fort, tolérant de petites attaques; ce sont les grands hommes se moquant des petits écrits.

L'ARTISTE.

C'est tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas un bien bon tableau. Il n'est pas d'une peinture solide; on dirait d'un lavis à l'huile. M. Horace aurait dû se dispenser d'exposer ces deux ouvrages, qui auraient fait la réputation de quelqu'autre; mais qui ne sont pas à la hauteur du talent du peintre du Montmirail, d'Allan, de la peste de Barcelone, et de dix autres morceaux excellens.

LE PHILOSOPHE.

M. Vernet est comme les millionnaires à qui ont réussi cent opérations, une spéculation malheureuse ne saurait nuire à leur fortude, ou ébranler leur crédit. L'artiste a pu être inférieur à lui-même, supérieur qu'il est resté aux autres; il doit se consoler d'une rencontre fâcheuse qui est à peine un échec : *ab uno avulso non deficit alter.*

L'ARTISTE.

Avant de nous séparer, hâtons-nous de jeter un coup-d'œil sur les ouvrages de M. Carle Vernet. Dans chacun d'eux, nous retrouvons la manière spirituelle que cet artiste a donnée à son fils, et qui semble être un héritage, qu'il tenait lui-même de Joseph Vernet, le peintre le plus illustre du dix-huitième siècle. Voyez quelle charmante caricature que ce postillon!

CARLE VERNET. Le postillon. n° 1710.

LE PHILOSOPHE.

Sa physionomie est délicieuse. Je l'entends dire, en mettant son pour-boire dans le gousset de sa culotte : « Entrez là-dedans, vous « autres, et soyez tranquilles, vous n'y moi- « sirez pas. »

L'ARTISTE.

La touche de M. Carle est toujours juste, facile, caractéristique, peut-être voudrait-on la voir un peu plus large.

LE PHILOSOPHE.

Je n'en sais rien; mais elle me paraît savante, tant elle est naturelle. Voyez comme elle anime cette charge de cavaliers; voyez

Charge de lanciers. n° 1710

La forêt. n° 1710.

comme elle est naïve dans cette paysanne, qui se chauffe au foyer des petits bûcherons.

L'ARTISTE.

Gués. n° 1710.

Et ces deux gués, où l'on voit, d'un côté, un muletier qui tire sa bête par la queue pour la faire avancer, et de l'autre un guide de diligence qui tire, par la bride, la mule qui est en arbalête; que c'est joli et simple! Ces étalons, que vous voyez, sont des portraits. Tous les peintres de chevaux devraient étudier de semblables modèles. Ils sont d'une belle forme, d'un très-bon dessin, je n'ose pas ajouter d'un très-beau ton; la couleur est suffisante; mais elle n'a pas, je crois, assez de corps. La brosse d'Horace est plus harmonieuse, plus riche; celle de Géricault, plus ferme, plus puissante; et, à propos de Géricault, voulez-vous que nous allions chercher les deux tableaux que possède l'exposition, de cet artiste, enlevé à la fleur de l'âge, et dont les premières compositions promettaient à la France un grand peintre de plus.

Etalons. n° 1707, 8 et 9.

Géricault.

LE PHILOSOPHE.

Je m'intéressais beaucoup aux succès de

M. Géricault. J'estimais beaucoup son tableau des naufragés de la Méduse. Il y avait de la verve, du sentiment, de la force. J'ai pleuré la mort de ce jeune émule de M. Horace Vernet, comme j'aurais fait celle d'un de mes amis les plus chers. La perte d'un homme de génie doit être un deuil public; celle de Géricault a jeté long-temps, sur mes idées, un voile sombre. J'accusais le sort, qui fait peser sur la terre, tant de sots, d'inutiles, de méchans, et qui frappe la société dans ce qu'elle a d'hommes les plus distingués, de gens les plus doués de la capacité productrice, enfin, de meilleurs et de plus vertueux citoyens. J'aurais racheté d'une moitié de ma vie, qui importe si peu à la gloire de mon pays, le salut d'un artiste qui ajoutait un fleuron à la couronne, dont nos peintres ont orné le front de la gloire. Hélas !...

L'ARTISTE.

Tous ceux qui l'ont connu auraient fait le même sacrifice que vous.

LE PHILOSOPHE.

Mais je ne le connaissais pas, moi. Je con-

naissais ses compositions, ses tableaux et ses dessins; je les trouvais fiers et beaux.

L'ARTISTE.

Géricault voyait la nature dans ses proportions élevées. Tout était fort dans son expression. Ses chevaux sont vigoureux, quelquefois lourds; mais ils sont si bien modelés, ils sont touchés d'une main si hardie, ils sont si largement colorés! Les deux que nous avons devant nous, par exemple, se font remarquer par un ton superbe. Ce sont des morceaux de grands maîtres. Leur vue ajoute au regret que nous éprouvons. Géricault, pendant l'espace de dix ans qu'il a consacrés à la peinture, n'a pas été d'une grande fécondité. Il n'est que peu d'ouvrages de lui, connus des amateurs; mais eût-il produit moins encore, son nom ne resterait pas moins attaché à l'époque actuelle.

Forge de village. n° 760.

Un enfant donnant à manger à un cheval. n° 761.

LE PHILOSOPHE.

Quelle célébrité l'attendait, s'il eût pu tromper sa destinée! Il n'eût peut-être pas marché l'égal de Carle et surtout d'Horace Vernet; mais il eût assis sa réputation sur des bases larges et durables; on l'aurait cité après eux....

L'ARTISTE.

On lui fait aujourd'hui l'honneur de le citer à côté d'eux. Je n'examine pas cette question de préséance ou d'égalité ; mais je crois être en droit de dire, que Géricault était, parmi les contemporains, un des hommes les plus fortement constitués pour les arts.

A demain.

CINQUIÈME PROMENADE.

L'ARTISTE.

Vous êtes sorti de bonne heure, aujourd'hui, mon cher ami; je m'étais rendu ce matin, chez vous, pour vous prendre et vous mener voir l'exposition particulière d'un tableau, dont on parle beaucoup et diversement dans le monde; j'ai eu le déplaisir de ne vous pas rencontrer, et d'aller, seul, faire ma visite à l'ouvrage de M. Dupavillon.

LE PHILOSOPHE.

M. Dupavillon. Iphigénie. (Exposée rue d'Amboise, n° 7.)

M. Dupavillon! Ah! bon, je sais. Une circulaire, signée de lui, m'est parvenue hier, m'invitant à venir me constituer juge d'appel, dans une cause, où le jury de première instance s'est montré injuste, s'il faut en croire M. Dupavillon. Je vous avoue que je me suis bien prononcé à cet égard; j'ai assez d'Iphigénie et de sa race, qui ne finit jamais, ainsi que l'a dit un poëte fort spi-

rituel ; je n'irai pas voir le tableau en question. S'il est vrai que le jury ait blessé les lois de l'équité, en rejetant du Louvre, où figurent tant de morceaux médiocres, une bonne production de M. Dupavillon, je plaindrai beaucoup l'auteur, et plus encore les juges, qui auront cédé à des considérations indignes de leurs fonctions impartiales ; si, au contraire, l'arrêt porté est juste, et l'ouvrage mauvais, je me féliciterai de m'être épargné l'ennui de voir une chose ridicule, et je dirai à M. Dupavillon : *macte animo !* Monsieur le peintre, et recommencez ; il ne faut pas se décourager pour un revers,

D'abord on s'y *prend* mal, puis un peu mieux, puis bien.
Puis enfin il n'y manque rien (1).

L'ARTISTE.

J'ai vu cette Iphigénie.

LE PHILOSOPHE.

Eh ! bien ?

L'ARTISTE.

Le jury a commis une injustice et une

(1) La Fontaine.

faute. Une injustice, en refusant l'admission d'un tableau fort supérieur à tel ou tel autre que vous voyez au salon ; une faute, en appelant, sur l'ouvrage de M. Dupavillon, l'intérêt qui s'attache à toutes les victimes des proscriptions.

LE PHILOSOPHE.

Mais sous quel prétexte, au moins raisonnable, la commission s'est-elle montrée aussi rigide ?

L'ARTISTE.

Elle a reproché à l'auteur, des réminiscences de David, et n'a pas cru pouvoir admettre, à figurer parmi des originaux, une pastiche dont presque toutes les parties sont des imitations, à-peu-près serviles, de morceaux connus.

LE PHILOSOPHE.

Voilà un motif bien misérable. Ce n'est point au jury à décider de semblables questions. Si M. Dupavillon se présentait au concours, pour le prix de Rome, avec un tableau qui annonçât plus de mémoire que d'imagination, l'Académie excluerait l'artiste stérile, qui n'aurait pu composer qu'un mor-

ceau vide d'idées neuves, et l'Académie aurait raison. Mais il ne s'agit pas ici d'un prix que donne le gouvernement; il ne s'agit pas de récompenser les progrès d'un élève, et de dire s'il a bien ou mal mérité des professeurs. L'enseignement est une chose, l'exposition des produits des arts, disons plus, des produits de l'industrie des artistes, est une autre chose. Selon moi, cette exposition devrait être libre.

L'ARTISTE.

Mais vous ouvrez la porte aux plus dégoûtantes turpitudes; vous pavez les murs du Louvre d'enseignes à bierre, et d'*ex-voto!*

LE PHILOSOPHE.

Le jury amende-t-il donc beaucoup notre marché? Ne voyons-nous pas, de ce côté, un *Débitant de tisanne*, production niaise d'un élève, que je renverrais de mon atelier, si j'étais M. Gros? Ne voyons-nous pas, dans cette salle, *l'Ours ailé* de M. Bourdon! N'avons-nous pas subi un *Incendie de l'Odéon*, et tant d'autres honteux ouvrages, qui suffiraient pour prouver l'inutilité d'une commission académique? Je le maintiens, oui,

le Muséum devrait être ouvert à tous venans. Je n'aime pas cette douane que je rencontre partout; comment donc! toujours de la censure! Il ne sera permis de produire que sous l'approbation des délégués du pouvoir, et avec privilége de M. tel ou tel! C'est une folie, dont il faudra que la raison guérisse enfin nos gens à préjugés. Nous serons inondés, d'abord, de mauvaises productions! Qu'importe. Le public sifflera, ce qu'il ne fait pas, de peur de siffler le jury. L'artiste qui aura produit un mauvais tableau, recevra, de juges indépendans, une leçon qu'il ne doit pas recevoir de juges intéressés; les coteries ne triompheront pas; la voix du peuple sera entendue; il ne sera pas dit que, chez une nation où il n'y a ni maîtrises, ni priviléges, il y aura des artistes patentés, dont on recevra toujours les enfans morts-nés, et des artistes exceptés, dont on refusera toujours les œuvres, développemens passables d'un germe heureux; personne, au moins, n'aura le droit de se plaindre. On n'entendra pas, de tous côtés, des peintres qui appellent, comme d'abus, des anathêmes lancés contre leurs ouvrages; on

ne verra plus de ces Aristides d'ateliers, qui arment, pour leurs querelles, tous les écrivains de la capitale; on n'aura plus l'air d'attenter à la vie et à la fortune d'un homme, en attaquant en effet son amour-propre; on fera un acte raisonnable, un acte conséquent à l'institution du pays; on ne fera pas d'Ilotes parmi des citoyens essentiellement égaux; enfin, les arts conserveront leurs franchises, et ne seront pas flétris du timbre politique qu'on veut imposer à tout.

L'ARTISTE.

A merveille; voilà une utopie qui en vaut une autre; elle n'est pas cependant sans réponse; mais je ne suis pas en train de discuter. Je viens au fait qui a donné lieu à votre digression. Le tableau de M. Dupavillon devait être exposé au Louvre; son rejet est évidemment le fait d'une intrigue, dont il est difficile de deviner le mobile. Je ne prévois pas quelle espèce de succès lui était réservé, s'il eût obtenu les honneurs, un peu vulgaires, du salon; voici, toutefois, ce que j'en pense. L'ensemble en est froid. L'intérêt n'est ni sur Iphigénie, ni sur sa mère, ni sur

le roi des rois, ni sur Achille. Agamemnon est à gauche, assis comme un magistrat qui entend le plaidoyer d'un avocat. Impassible, immobile; il n'est père, ni chef d'une grande entreprise; il est à peine irrité des menaces d'Achille. Sa tête est celle du Jupiter Olympien, et cependant je l'ai reconnue pour être aussi celle de M. B., que vous verrez exposée ici sous le n° 588. Sa pose est celle du Mars de David.

Achille est à droite, porté sur la jambe droite, le bras de ce côté élevé en l'air, et brandissant son épée flamboyante ; c'est le Romulus, moins la grâce. Le bras de Romulus est arrondi, ce qui donne à cette figure académique une noblesse élégante dont manque un peu l'Achille. La ligne qui s'étend du gros orteil du pied gauche à l'extrémité du bras droit, que prolonge le fer menaçant de l'amant d'Iphigénie, est d'une longueur démesurée. Achille est nu, vu par derrière, le profil tourné à gauche, la jambe gauche tendue ; mettez-lui un bouclier, et dites-moi si ce n'est pas Romulus, quoi qu'en publie M. Dupavillon.

Iphigénie n'est pas jolie, Clytemnestre

n'est pas noble; elles sont groupées ensemble, sur le second plan, entre Agamemnon et Achille. Clytemnestre manque de passion; elle devrait être tristement émue; malheureusement, elle ne témoigne, ni la crainte que devrait lui inspirer la situation de sa fille, ni la haine qu'excite en elle la barbarie de son époux. Iphigénie n'est pas plus touchante, c'est une fille qu'on a grondée; ce n'est pas une fille soumise, mais qui murmure en secret de la rigueur des volontés paternelles.

Le tableau me paraît donc manquer d'expression; ce serait peut-être une assez bonne composition théâtrale, un bas-relief bien combiné; mais ce n'est pas une peinture qui parle à l'ame.

Cette scène, dans Racine, me fait tressaillir; Achille m'épouvante de son courroux, Iphigénie m'intéresse; je prends parti, avec Clytemnestre, contre Agamemnon; dans le tableau de M. Dupavillon, de tous ces gens-là, aucun ne m'arrache l'exclamation de la terreur ou de la pitié. Comme étude, c'est autre chose. La jambe droite d'Achille est très-belle, le torse d'Agamemnon bien accusé;

les draperies sont largement traitées, mais la couleur est noire, cuivrée et monotone. On reconnaît, dans le dessin, un élève de David, et (je voudrais m'en défendre en vain), dans l'arrangement, un copiste de ce grand maître. Je vois là Romulus, Mars, et jusqu'au petit écuyer des Sabines, déguisé en soldat d'Ulysse.

Je ne sais si j'ai bonne mémoire, et si, dans ce moment, elle me trompe; mais je crois me rappeler un tableau de M. David, dont le sujet est la colère d'Achille, et dont la conception différait très-peu de celle de M. Dupavillon. C'est un hasard fort singulier, si ce n'est, de la part de l'élève, une réminiscence volontaire. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de David n'était pas heureux, celui de M. Dupavillon ne l'est pas davantage; je le dis à regret, car j'aurais voulu trouver, comme vous, excellent un morceau refusé par le jury; d'ailleurs M. Dupavillon inspire l'intérêt; il a produit des ouvrages qui n'étaient pas sans mérite, il est victime d'une indignité révoltante, il doit être plaint et estimé. Je l'engagerais, si j'avais l'honneur de le connaître, à ne se pas laisser abattre, à

traiter des sujets de composition, dont les détails lui appartiendraient en propre (1); à vivifier un peu son coloris, et surtout à ne pas attaquer, de front, les hommes influens qui disposent du sort des artistes. La

(1) J'estime que, sur le fait des plagiats qui sont reprochés à M. Dupavillon, mon ami P..... est trop rigide. L'auteur de l'Iphigénie, qui est le sujet de la querelle, pourrait alléguer en sa faveur la coutume et l'usage; il pourrait montrer les plus grands poëtes empruntant avec impunité à leurs devanciers, ou à leurs contemporains, des idées et même des expressions; il pourrait nous faire voir Corneille s'enrichissant des dépouilles de Lucain, et mettant à profit Caldéron, Lopez de Vega et tout le théâtre espagnol; Racine grossissant son bagage de larcins faits à Virgile, à Sophocle et à Euripide; Boileau marchant avec les jambes d'Horace; Bossuet faisant de l'éloquence avec les Pères et l'Ecriture; Rousseau imitant Sénèque et Montaigne; Lucien prêtant à Gilbert; Voltaire prenant à Racine, et Delille à Patercule. Si ce n'était assez de ces souvenirs, il pourrait fouiller dans l'histoire littéraire, et se faire une arme de cinquante faits semblables:

Les exemples fameux ne lui manqueraient pas.

Ensuite, il serait en droit de dire: « Pourquoi ce qui « est toléré dans la poésie ne le serait-il pas dans la

gloire du martyre est sublime, mais je crois qu'elle tient un peu de l'entêtement.

Je vous ai parlé longuement du tableau d'*Iphigénie*, parce que son auteur a trouvé, dans les salons, beaucoup de patrons et beaucoup d'accusateurs. Je serais fâché que M. Dupavillon vît, dans mon opinion, franchement exprimée, un manque de générosité; mais la question de plagiat partage les personnes qui ont vu son ouvrage; il m'est impossible

« peinture? Horace n'a-t-il pas dit : *Ut pictura poesis* « *erit;* et pour compléter le parallèle, Dufresnoy n'a- « t-il pas ajouté : *Similisque poesi sit pictura?* » Assurément cette assimilation serait très-rassurante pour la conscience de M. Dupavillon; il trouverait un autre motif de sécurité dans le succès des *Deux Soldats laboureurs* (*), qui ont paru en même temps, sans que le plagiat évident fût reproché à l'un des deux coupables; dans l'intérêt de sa défense, il accumulerait facilement des citations concluantes..... Mais tant de soins et d'adresse serait peut-être perdus. Je donne donc un conseil à M. Dupavillon; qu'il s'applique à être original, ou qu'il imite en homme de génie; s'il vole, qu'il tue celui qu'il aura volé; mais comme il est à croire qu'il aura de la peine à faire oublier David, qu'il ne dérobe plus ce grand maître! (*Note de l'éditeur.*)

(*) D'Horace Vernet et de Vigneron.

de ne pas reconnaître la fatalité qui l'a poussé à ne trouver, sous son crayon, que des figures connues; il m'est impossible de ne pas l'avouer. Je devrais m'en taire, direz-vous, peut-être...

LE PHILOSOPHE.

Non, je ne le dirai pas; il faut être vrai, surtout avec un homme qui, par une grande publicité, appelle sur lui la critique; d'autant mieux qu'il ne l'épargne pas, et avec raison, aux membres de la commission qui ont menti à la conscience publique, en exilant M. Dupavillon, quand ils ont ouvert la porte du sanctuaire à M***, à M**** et à d'autres qui n'ont ni le talent ni les droits de cet artiste répudié.

L'ARTISTE.

Le jury a voulu se donner un air d'impartialité, en admettant les portraits que vous allez voir, et auxquels M. Dupavillon ne devait attacher qu'une importance minime, comparée à celle dont était pour lui la réception de son *Iphigénie*. Cette façon injuste d'être équitable me paraît singulière.

LE PHILOSOPHE.

Elle est jésuitique. Le jésuitisme envahit la société ; c'est une morale renouvelée des temps antérieurs à la révolution, qui fait, aujourd'hui, beaucoup de prosélytes. Je ne m'étonne pas de ses succès dans un temps où il y a si peu d'opinions franches, où tant de gens ont besoin de trouver, à leur conduite du moment, et à leur conduite passée, des excuses ingénieuses, d'adroites interprétations ! Au fait, quel est le mérite des portraits de M. Dupavillon.

L'ARTISTE.

Portrait de M. Flatters. n° 588.

Ces portraits sont bien. Celui du statuaire Flatters, que vous voyez ici, est ressemblant ; je le trouve un peu petit de forme ; du reste, pas mal.

LE PHILOSOPHE.

Il manque en effet de grandiose. Il est bourgeois, comme le serait un marchand de la rue Saint-Denis ; je n'aime pas qu'un artiste ait l'air bonhomme. Je lui veux quelque chose d'élevé. Je ne prétends pas exiger par là qu'on me fasse, de tous ces messieurs, des énergumènes, des enthousiastes, des Calchas,

pas plus que je n'entends qu'on érige toutes nos femmes en Saphos, en Corinnes, en Héloïses ; mais je désire trouver en eux un caractère particulier. Je souffre, quand je suis au hasard de prendre un statuaire pour un bonnetier, un peintre d'histoire pour un tailleur, un graveur pour un marchand de modes, et un homme de lettres pour un serrurier.

L'ARTISTE.

C'est à-peu-près là ce qui arrive à M. B. Il a une belle tête, dont M. Dupavillon n'a pas tiré tout le parti qu'un homme habile pouvait concevoir. Il l'a peint avec plus de dureté que de noblesse; il l'a fait noir des cheveux aux pommettes des joues. Cette peinture manque de vérité. Le métier n'en est pas mauvais, mais le sentiment n'en est pas assez distingué ; le coloris est sombre et faux. M. Dupavillon n'a pas été mieux inspiré, quand il a ajusté au menton de M. B. la barbe de Jupiter, pour en faire un Agamemnon. Souhaitons, à l'avenir, à cet artiste une plus heureuse chance dans la conception et dans l'exécution de ses ouvrages. Souhaitons

Portrait de M. A. B. n° 588.

lui, en même temps, des juges moins prévenus, et des amis plus modérés et plus discrets.

LE PHILOSOPHE.

Des amis plus discrets! vous en parlez bien à votre aise! Est-on libre, quand on est vivement ému d'un tort fait à son ami, d'être froid et réservé? A-t-on le temps de choisir ses expressions, et de les mesurer à la raison : *facit indignatio versum*, comme vous savez.

L'ARTISTE.

A. SCHEFFER. Gaston de Foix trouvé mort après la victoire de Ravenne. n° 1538. (Destiné à la galerie de Diane aux Tuileries).

Oui, mais l'enthousiasme fait les gens difficiles. Tenez, par exemple, on m'avait beaucoup vanté ce tableau de M. Scheffer. Vous verrez, me disait-on, avant l'ouverture du Louvre, combien cela est beau! Quelle couleur, quelle énergie, quel sentiment! Eh bien! je suis devant cet ouvrage, et je reste froid. D'où vient cela? c'est que j'étais venu avec la confiance de voir un chef-d'œuvre, et que je suis en présence d'une production remarquable seulement par quelques bonnes parties. Si l'on n'eût pas cherché à m'imposer une admiration, contre laquelle, au surplus, je ne me débats pas, car je ne demanderais pas

mieux que d'admirer, si l'on m'eût dit : il y a de grandes dispositions dans le tableau de M. Scheffer, je serais venu dominé par les idées d'indulgence que commande le talent naissant, et peut-être aurais-je trouvé ce morceau beaucoup mieux que je ne le trouve aujourd'hui. En effet, je suis porté à juger M. Scheffer comme un maître, et sa production comme un modèle ; je deviens sévère, malgré moi, et c'est le scalpel à la main, que j'examine cette prétendue merveille.

LE PHILOSOPHE.

Vous ne trouvez donc pas cela beau?

L'ARTISTE.

Non ; beau est toute autre chose pour moi.

LE PHILOSOPHE.

Le sujet me paraît cependant bien expliqué.

L'ARTISTE.

Je ne dis pas le contraire.

LE PHILOSOPHE.

La composition me semble bien ordonnée.

L'ARTISTE.

Je la vois confuse.

LE PHILOSOPHE.

Ces chevaliers expriment au mieux la douleur.

L'ARTISTE.

Oui, mais tous de la même manière.

LE PHILOSOPHE.

La tête de Gaston est belle.

L'ARTISTE.

Oh! cela est incontestable.

LE PHILOSOPHE.

J'aime ce cardinal de Médicis ; il me paraît bien placé dans cette circonstance.

L'ARTISTE.

Je l'aime aussi, parce qu'il fait diversion avec tous ces hommes cuirassés, bardés de fer et de cuivre, roides comme des mannequins de revendeurs d'objets curieux; mais je voudrais que son costume fût dans une harmonie plus heureuse, et ne fît pas, au milieu du noir, une tache éclatante qui fatigue l'œil.

LE PHILOSOPHE.

La couleur ne vous frappe-t-elle pas ?

L'ARTISTE.

Oui, dans chaque figure ; mais elle m'éblouit dans l'ensemble. La lumière se joue sur tous les points de toutes les surfaces ; il n'y a point de sacrifices, partant point d'effet grand, terrible, majestueux.

LE PHILOSOPHE.

Mais le faire !

L'ARTISTE.

Rapide, trop rapide. Dessin négligé, c'est-à-dire, têtes peu nobles, style lourd, touche heurtée.

LE PHILOSOPHE.

Ce soldat qui me tourne le dos, et qui guide, à l'assaut de Ravenne, ses compagnons d'armes, dont il dirige le mouvement, ce soldat me plaît ; il agrandit la toile.

L'ARTISTE.

Oui, mais cet homme à cheval, à droite, l'obstrue. Il n'y a pas d'air dans ce coin, et tout y est pesant. Tenez, en tout ceci ; abus

de la facilité, de la couleur et des ressources de l'exécution; de belles choses et des choses très-faibles. Vous ne me ferez pas approuver cette pose, ce sang noir dont toute la personne de Gaston est souillée; vous ne m'empêcherez pas de dire que cette manière de peindre sent le mélodrame; vous ne me forcerez pas de trouver cela touchant.

LE PHILOSOPHE.

Vous savez que je ne contrains point votre opinion.

L'ARTISTE.

Mais avec la même franchise qui m'a fait désapprécier le grand ouvrage de M. A. Scheffer, à qui d'ailleurs j'accorde un talent qu'un peu plus de raison mûrira pour les succès, j'applaudis aux petites compositions de cet artiste que cinq ou six tableaux charmans placent au rang des meilleurs peintres de genre, et des auteurs romantiques les plus attachans.

LE PHILOSOPHE.

Ces petits poëmes sont en effet délicieux, et je veux les voir en détail; mais, dites-moi,

étendez-vous votre rigueur à ce *saint Thomas d'Aquin* que je remarque là haut ?

Saint Thomas-d'Aquin prêchant la confiance dans la bonté divine pendant la tempête.
n° 1589.

L'ARTISTE.

Je ne l'avais pas vu, on ne me l'avait pas vanté; je suis pur de préventions à son égard; examinons-le. Mais, vraiment, très-bien! la figure du saint est d'un beau caractère. Il y a dans cette pose de la force et de la noblesse. Il y a dans ce geste de la persuasion. Je suis fâché que le cadre soit si étroit; les personnages accessoires s'y placent péniblement; Thomas-d'Aquin, lui-même, n'a pas assez d'espace pour se développer; il y a trop peu de ciel et de mer, pour que la tempête soit bien effrayante. L'harmonie générale est sombre, ainsi qu'il convenait au sujet; la couleur est sévère, soutenue, et cependant mystérieuse. Ce tableau mérite d'être cité. Je le préfère de beaucoup au *Gaston de Foix*. Je vais parier que l'auteur n'est pas de mon opinion; mais je gage aussi qu'il en sera avant deux ans.

LE PHILOSOPHE.

Vous pouvez avoir raison; j'estime aussi beaucoup ce saint Thomas-d'Acquin, quoique je n'aime pas trop les sujets d'église. Venons

aux élégies de M. A. Scheffer, qui me paraît un des artistes les plus mélancoliques de l'époque.

L'ARTISTE.

L'enterrement de Stéenie. n° 1541.

Cette cérémonie funèbre, dont le jeune auteur a emprunté le sujet à Walter Scoot, porte surtout l'empreinte de cette disposition romantique que nous reconnaissons à M. Scheffer.

LE PHILOSOPHE.

Ce tableau est charmant. Les caractères des différens personnages sont supérieurement indiqués. Je reconnais bien là, à droite, la vieille Elspeth qui semble s'être survécue à elle-même, et qui n'est sortie un instant de son état de léthargie morale que pour faire la libation mortuaire; elle est retombée dans son hébêtement; elle fait le geste de la fileuse; elle sourit, comme si, dans son cerveau, retentissait un écho lointain de quelque vieux souvenir; on dirait la parque qui se plaît à l'idée d'une conquête nouvelle. Et le père de Stéenie, combien sa douleur est belle! Les paroles de Blattergowl trompent un instant cette angoisse affreuse; mais toute

l'éloquence du bon prêtre ne peut imposer silence au cri de la nature. Il se fait entendre dans le regard de ce père infortuné, aussi bien que dans les convulsions de cette femme qui perd un fils, et à laquelle les commères adressent en vain...

> . . . Ces complimens de consolation
> Qui sont surcroît d'affliction (1).

Pendant que tous les assistans expriment d'une manière si énergique leur chagrin, Oldbuck l'antiquaire, debout aux pieds du mort, contemple philosophiquement cette victime de l'Océan. L'histoire de cent naufrages fameux se présente à sa mémoire (2); et je crois l'en-

(1) La Fontaine, *les Obsèques de la Lionne.*

(2) Ceux qui ont lu l'*Antiquaire*, trouveront sans doute que nous avons bien faiblement rendu les traits de l'admirable tableau du Lesage anglais. M. A. Scheffer les a très-fidèlement conservés. Il semble que sir Walter Scott n'ait écrit cet épisode de la mort du jeune pêcheur naufragé que pour porter un défi au pinceau de Wilkie. Nous nous étonnons que cet artiste si habile, dans l'art de reproduire les scènes qui demandent un talent d'observation, n'ait pas encore traduit le passage du romancier, dans le langage vif et animé qu'il parle

tendre répéter, entre ses dents, ce passage d'Horace :

Illi robur, et æs triplex
Circà pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem. . . (1).

L'ARTISTE.

Le ton de couleur de cet ouvrage est en rapport avec la pensée ; les détails en sont spirituellement faits ; la touche en est ferme à-la-fois et moelleuse. En un mot, c'est une production charmante.

LE PHILOSOPHE.

Dites, touchante. C'est du romantique fort bien entendu et fort bien à sa place.

avec tant de succès. M. A. Scheffer a accepté le rôle de Wilkie, et il est permis de croire que le peintre de Londres n'aurait pas fait mieux que le peintre de Paris. Une gravure au burin de ce tableau, exécutée par quelque rival de Raimbach, serait probablement très-recherchée. (*Note de l'éditeur.*)

(1) Il eut un cœur d'airain celui qui de l'orage
Affronta le premier l'impétueuse rage
Sur un fragile bois !
(DARU.)

L'ARTISTE.

Vous pourriez faire le même éloge de cette composition simple, où vous voyez une paysanne allaitant un jeune enfant, tandis que le frère aîné de celui-ci dort tranquillement sur les genoux de sa mère. L'ennemi a surpris cette famille au milieu de la nuit. La pauvre villageoise a sauvé de la ferme ce qu'elle avait de plus précieux; elle est venue mettre à l'abri du danger, les seuls biens qui lui restent désormais ; elle pleure sur son héritage perdu; et ses enfans, insensibles encore à la perte qu'ils ont faite, cèdent naturellement au besoin du sommeil qu'ont troublé les cris: Aux armes! répétés par tout le village.

Une scène de l'Alsace, en 1814. n° 1542.

LE PHILOSOPHE.

Oui, cela est très-heureusement exprimé. C'est encore une jolie chose que cette réunion de petits curieux écoutant avec attention et bonhomie les discours gais et naïfs de l'aïeule qui semble leur dire : Enfans, croyez votre vieille grand'mère! J'ai vu quatre-vingts fois se défeuiller les tilleuls du grand parc; je sais bon nombre de belles histoires qui vous plai-

La bonne vieille. n° 1547. (MM. D. et S.)

ront ; je ne vous dirai pas les aventures des chevaliers errans, les maléfices des fées, les traditions du loup-garou ; je vous dirai mon enfance passée au village, ma jeunesse que ne purent séduire les plaisirs de la ville et les appas dangereux de la cour de Dubois ; mon âge mûr, semé d'alarmes et de douces jouissances ; je vous raconterai mille anecdotes amusantes et difficiles à croire ; écoutez donc,

Du temps passé j'apporte des nouvelles (1).

L'ARTISTE.

La pauvre femme en couches. n° 1543.
Les enfans égarés. n° 1544.
Le jeune invalide. n° 1546.
L'enfant qui pleure. n° 1548.

Cette pauvre femme en couches, ces enfans égarés, ce retour de miliciens que la guerre a mutilés, cet enfant qui pleure pour être porté, me paraissent aussi des productions délicieuses.

LE PHILOSOPHE.

Je suis bien de ce goût-là. Qu'elle est intéressante la jeune mère que sa misère n'effraie pas ! heureuse de presser sur son sein le fils qu'elle vient de donner à l'époux dont elle serre affectueusement la main ! Et celui-ci, comme son regard est expressif ! il plaint des souf-

(1) Béranger, *le Bon Vieillard.*

frances que sa femme a déjà oubliées, tant le bonheur de la maternité est au-dessus des maux affreux dont la faiblesse humaine accompagne cet effort de la nature. Un autre sentiment le domine sans doute, ce père : « Faut-il avoir donné le jour à un être que la « pauvreté accueille à son berceau ! » Il est plein de confiance dans l'avenir, mais il a vu tant d'infortunés expirer de besoin !

Mon ami, il y a dans cette petite toile une élégie digne de Chénier ou de Gilbert.

L'ARTISTE.

C'est de la charmante peinture. Le dessin y est élégant et simple à-la-fois ; le coloris n'y a point d'effets recherchés : j'y remarque telle partie qui ferait honneur au pinceau le plus exercé. Félicitons M. A. Scheffer du bonheur de ses petites compositions ; engageons-le à être plus simple, moins affecté dans les grandes pages qu'il entreprendra à l'avenir, et, en convenant qu'il y a de belles choses dans son *Gaston de Foix*, encourageons-le à quitter une route qui ne le mènerait pas à la réputation qu'il doit envier, et pour laquelle il a déjà fait quelque chose en produisant son *saint Thomas-d'Aquin*.

LE PHILOSOPHE.

Scheffer (Henri.) Le Christ sur les genoux de la Vierge. n° 1550.

M. Henri Scheffer, dont je vois, sur le livret, le nom inscrit à la suite de celui de M. A. Scheffer, est sans doute le frère de celui-ci.

L'ARTISTE.

Justement. Ce jeune peintre ne donne encore que des espérances. Le Christ que voilà est un morceau faible, mais il annonce que son auteur n'est pas dans une route vicieuse. M. H. Scheffer ne saurait trop se mettre en garde contre les dangers de cette école aventureuse, qui fait le plus grand mépris du style et de la correction, qui se jette inconsidérément dans le romantisme des formes, et qui ne réussit guère à exciter l'horreur, qu'en faisant des choses dégoûtantes. Je voudrais qu'on pût faire entendre aux propagateurs de cette secte nouvelle, qu'il est possible d'émouvoir sans renoncer à l'imitation de la belle nature; et que, produisit-on des monstres, des morts, des assassins, il ne faut pas oublier qu'un beau contour s'allie très-bien avec la terreur ou la pitié qu'on veut provoquer dans l'ame du spectateur. Supplions ces messieurs du romanti-

que, de ne pas casser ainsi bras et jambes aux malheureux dont ils se font des héros; à respecter le dessin, à ne pas outrer la couleur, à être, s'ils peuvent, aussi forts que le Dante, mais, en même temps, aussi corrects que Virgile; à faire, enfin, du vrai, du simple, mais avec le crayon de Raphaël et de David (1).

LE PHILOSOPHE.

Amen, amen, mon ami. Vous venez de me montrer un Christ; j'en ai aperçu plusieurs autres : voulez-vous que nous les examinions tout de suite?

L'ARTISTE.

Volontiers.

LE PHILOSOPHE.

En voici un qui me paraît bien. La lumière y est brillante.

MARIGNY. Le Christ au pied de la croix. n° 1193.

L'ARTISTE.

Peut-être un peu trop.

LE PHILOSOPHE.

Les têtes y sont belles.

(1) Pourquoi l'artiste oublie-t-il de mentionner la *Jeune fille soignant sa mère malade*, qui est un fort joli ouvrage de M. Scheffer? Il serait étonnant qu'il ne l'eût pas remarqué. (*Note de l'éditeur.*)

L'ARTISTE.

Et le dessin généralement soutenu.

LE PHILOSOPHE.

Quel est l'auteur de cette peinture ?

L'ARTISTE.

M. Marigny.

LE PHILOSOPHE.

C'est la première fois que ce nom me frappe dans les arts.

L'ARTISTE.

Je ne connaissais rien encore de cet artiste qui annonce du talent, et à qui nous devons souhaiter, dans l'avenir, des succès.

LE PHILOSOPHE.

Et surtout des sujets.

L'ARTISTE.

Mais celui-ci !...

LE PHILOSOPHE.

Sujet de sainteté; et ils sont si rebattus, qu'il semble impossible de les traiter aujourd'hui, sans être involontairement imitateur ou copiste des maîtres anciens. Tenez, par exemple, cette descente de croix que voici, elle me rappelle cinquante descentes de croix, mais, surtout, celle de Rubens.

MOUCHY. Descente de croix n° 1248.

L'ARTISTE.

M. Mouchy, qui en est l'auteur, s'est évidemment appliqué à éviter les ressemblances; mais, presque malgré lui, la masse de sa composition étant jetée sur la toile, il est tombé dans quelques rapprochemens de détails. Du reste, ce n'est pas seulement du Rubens qu'on peut reconnaître dans son tableau, il y a aussi du Jouvenet. Mais ce qui lui appartient, c'est une couleur terne et olivâtre, un dessin cahoté, un style lourd, quelques bonnes intentions de poses, des extrémités bien indiquées, et un mouvement général assez imposant.

LE PHILOSOPHE.

Voici venir M. Prud'hon. Quelle belle couleur! Que ce Christ est beau!

PRUD'HON. Le Christ en croix. n° 1383.

L'ARTISTE.

Il pourrait être, je crois, d'une forme plus grandiose, plus idéale.

LE PHILOSOPHE.

Vous me ferez mourir de rage avec votre idéal. C'est le Dieu fait homme, c'est l'homme tout entier; et, si quelque part il doit y avoir du grandiose, ce n'est pas dans le corps qui

ne doit être que beau, c'est dans l'expression de la tête. La souffrance du Christ n'est pas semblable à celle d'un martyr ordinaire; il y a, dans le sacrifice du Très-Haut incarné, quelque chose de sur-humain; mais l'expression de cette douleur mystérieuse ne doit être que dans les yeux et dans le reste des traits du visage. Partout ailleurs, point d'idéal; de la réalité, voilà ce qu'il faut; de la réalité belle, et c'est ce que je reconnais dans Prud'hon. Je suis fâché, cependant, que les genoux du Christ n'aient l'air pliés que pour que la figure entière puisse entrer dans le cadre; je regrette aussi que le sentiment du mal physique se fasse sentir aussi vivement dans les mains crispées du patient : cela me semble un contre-sens. Du reste, je trouve le morceau admirable. La Madeleine est charmante, et la Vierge Marie d'une expression déchirante.

L'ARTISTE.

La manière de Prud'hon est séduisante; sa couleur riche et harmonieuse fascine l'œil à tel point, qu'on a à peine le pouvoir de remarquer qu'en général les extrémités de toutes les figures peintes par ce maître, sont lâchées,

peu modelées, et fort incorrectes de dessin. Son pinceau suave et flou lui a gagné tous les suffrages, et a fait quelques victimes; il drape largement, mais cette ampleur est un systême, car on le retrouve partout. Prud'hon est un peintre original et gracieux, dont les imitateurs sont froids et maniérés; il a fait des élèves, mais point d'école.

LE PHILOSOPHE.

Puisque nous en sommes à Prud'hon, dites-moi ce que vous pensez de son *Andromaque*.

Andromaque. n° 1384. (A M. de Boisfrémont.)

L'ARTISTE.

C'est un tableau digne de la réputation de l'auteur, mais qui n'est cependant pas sans reproches. Andromaque est bien mère, elle n'est pas assez la veuve d'Hector; elle contemple avec ravissement les traits de cet enfant, qui lui rappelle l'époux qu'elle a perdu; elle est heureuse d'avoir un portrait vivant de celui qu'elle regrette; mais, au milieu de cette joie, je voudrais voir percer plus de tristesse. Elle est d'ailleurs bien coquette, cette veuve désolée.

LE PHILOSOPHE.

Oui; mais elle est bien jolie. Elle me ferait

presque détester Pyrrhus, à moi qui ai passé l'âge des amours. Astyanax est d'une innocence ravissante; les deux femmes, dont l'une est debout derrière le siége d'Andromaque, et dont l'autre présente l'enfant à sa mère, sont presque aussi belles que la fille d'Eétion.

L'ARTISTE.

La conception et l'exécution de ce morceau laissent si peu de choses à désirer; d'ailleurs, ce qui leur manque est si peu visible, quand on est sous le charme de la grâce qui règne dans cette composition grecque par le sujet, et française par le style, qu'il est permis de dire que c'est un petit chef-d'œuvre. La mort prématurée de Prud'hon nous aura privés sans doute de plusieurs ouvrages précieux, dont l'auteur aurait enrichi son œuvre. Prud'hon succomba aux efforts d'une passion funeste qui a fait deux victimes; ses derniers ouvrages portent le cachet de la mélancolie dont il était travaillé quand il les conçut. *Andromaque*, et surtout *la Pauvre Famille*, attestent l'état maladif du peintre. En voyant l'esquisse de cette scène touchante et empreinte du malaise moral qui accablait l'artiste, Diderot ou Grimm

n'eût pas manqué de dire : beaux-arts, soyez en deuil, l'auteur de cette ébauche est plus d'à-demi mort; ce sera son dernier ouvrage.

LE PHILOSOPHE.

Andromaque et cet infortuné Prud'hon nous ont fait perdre de vue les tableaux dont le Christ est le sujet. Revenons-y. Voilà le saint législateur au Jardin des Olives. L'humanité défaille en lui. « Éloignez de moi ce calice, « dit-il au messager de douleur, qui lui pré- « sente le fiel et l'absynthe emblématiques; « soutenez-moi, puissances célestes, je meurs, « si vous ne m'êtes en aide! » Et l'ange du Seigneur soutient son corps chancelant. La tête du Christ est superbe.

ROUGET.
Le Christ en agonie au jardin des Olives.
n° 1488.
(P.)

L'ARTISTE.

De couleur.

LE PHILOSOPHE.

Et de pensée.

L'ARTISTE.

Cet ouvrage est fait de jet; on sent cela; il y a dans la couleur une vivacité, un éclat qui ne peuvent décéler un travail pénible. La tête et la poitrine de l'ange qui soutient le fils de

Marie, sont d'un ton délicieux; l'harmonie générale est riche; l'opposition entre la lumière douteuse de la lune et la vivacité scintillante des célestes clartés est fort bien sentie; les draperies sont richement faites, et le paysage est savamment indiqué.

LE PHILOSOPHE.

Heureux sera le curé qui enrichira son église d'un ouvrage de ce mérite. Ce sera, pour les marguillers et les habitués de la paroisse, une matière à conversation qu'épuisera à peine la durée de quinze jours. Comme il faut voir les tableaux de cette espèce à la place pour laquelle ils ont été faits, j'irai juger celui-ci quand il figurera dans une chapelle. La tranquillité du lieu, jointe au mystère de cette scène, feront certainement de l'ouvrage de M. Rouget un morceau très-remarquable. Je le reverrai avec plaisir. Il y a d'ailleurs, dans cette défaite de l'Homme-Dieu, une pensée philosophique qui m'attache, et sur laquelle j'irai méditer, quand ce *Christ* ne sera pas si près du *Scamandre* de M. Lancrenon, de la *Pandore* de M. Allaux, et du *Neptune* de M. Guérin.

L'ARTISTE.

Quittons un moment M. Rouget, à qui nous allons revenir tout-à-l'heure pour examiner son *Henri IV devant Paris*, et jetons un coup d'œil sur cette *Flagellation* par M. Ansiaux.

ANSIAUX. La flagellation de Jésus-Christ. n° 24. (M. I.)

LE PHILOSOPHE.

Les véritables bourreaux de Jésus-Christ ne sont pas ces Juifs qui macèrent le corps du Sauveur, ce sont les peintres qui estropient un semblable sujet. *Le Christ au roseau*, de Titien m'a toujours inspiré des réflexions sérieuses : c'est que la résignation y est noble, divine, philosophique ; le corps souffre, mais l'ame triomphe des douleurs physiques. Chez M. Ansiaux, il n'y a rien, absolument rien ; le Christ a une tête léchée, peignée, rosée, insignifiante, une véritable tête de bois ; il a tout l'air d'un grenadier autrichien qui tend, au caporal *schlagueur*, le derrière, sur lequel celui-ci va appliquer une ration de coups selon l'ordonnance. Cela est risible. Malheureux peintre, qui n'a pu trouver, dans son cerveau, ni vigueur, ni expression, ni élévation de style, ni grandeur d'idées, pour représenter une des plus belles pages de l'histoire morale de l'homme !

L'ARTISTE.

Saint Paul à Athènes. n° 25. (M. I.)

Vous serez plus content, j'espère, de *saint Paul convertissant Denis l'Aréopagite*, par le même auteur.

LE PHILOSOPHE.

Oui; mieux, beaucoup mieux que le Christ à la colonne; assez beau même. Mais avouez que c'est bien loin du saint Paul de Lesueur!

L'ARTISTE.

Oh! Lesueur est un grand maître!

LE PHILOSOPHE.

Vous m'avez parlé d'un Henri IV, et tout mon cœur a tressailli; montrez-moi promptement cet objet de ma prédilection. Je vous ai déjà dit ce que je pense de ce roi des rois; vous ne pourrez jamais me rendre plus content que de me donner l'occasion de l'admirer et de parler encore de lui.

L'ARTISTE.

Rouget. Henri IV devant Paris. n° 1485. (M. d. R.)

Tenez, contemplez-le à votre aise; le reconnaissez-vous?

LE PHILOSOPHE.

Je le crois bien, certes! il fait un acte de

Henri IV. devant Paris.

(par Mr Rouget)

bienfaisance, et vous me demandez si je le reconnais !

L'ARTISTE.

M. Rouget nous montre le roi pardonnant à des paysans qui avaient fait entrer des vivres dans Paris, malgré sa défense. Il offre sa bourse à un vieillard qui paraît très-misérable, et qui, dans l'espoir d'un gain licite, a introduit du pain au sein de la ville assiégée. Le coupable, appuyé sur son fils, vient d'être conduit aux pieds du monarque, ainsi que les bourgeois auxquels il allait vendre ces secours; Henri ne leur fait pas un reproche, et lui tendant la main : « Le Béarnais est pauvre, lui dit-il, il vous donne ce qu'il a. »

LE PHILOSOPHE.

Belle vengeance, qui lui soumettait plus vite la capitale, que n'auraient fait trente assauts et cent coups de canon! Le peintre a bien expliqué son sujet, et je l'en félicite; car la première chose dans un tableau est de se faire entendre. L'expression du roi est douce; sa bienveillance est naturelle; ce n'est point du charlatanisme de conquérant, c'est de la véritable sensibilité. Rien n'est composé

dans ce regard, dans ce geste, dans cette attitude; Henri n'a pas pensé à calculer une scène politique, il a suivi l'impulsion de son cœur. Ces choses-là se lisent sur sa figure. Sully, placé sur le premier plan, jouit de la surprise de ces malheureux qui reçoivent, au lieu du châtiment promis à leur délit, l'accueil le plus paternel; peut-être, l'ami d'Henri IV se félicite-t-il intérieurement de cette inspiration du roi, qui portera des fruits plus heureux que ne pourrait faire peut-être la diplomatie la plus habile. La reconnaissance, la supplication et l'étonnement animent tous les personnages qui ne sont pas de la suite du prince; quant à ceux-ci, témoins ordinaires de ses actions, ils ne sauraient être surpris du spectacle auquel ils assistent en ce moment; ils se tiennent là dans le calme et le respect, et leur contenance semble dire : « Parisiens, « si vous n'êtes vaincus par les bienfaits du « roi, nos armes sont là pour vous sou- « mettre. »

L'ARTISTE.

La composition de M. Rouget est d'une simplicité louable. Le parti de lumière qu'il

a adopté n'a rien de ces dispositions affectées dans lesquelles nous voyons tomber tant de peintres d'histoire. Semblable à son maître David, c'est en plein jour qu'il se bat ; il laisse, à ceux qui n'ont du coloris que les teintes rembrunies, ces effets piquans qui conviennent au genre de l'intérieur, mais dont le genre de l'histoire devrait user avec beaucoup de modération. Il a fait relever en clair, sur un ciel clair, les acteurs du drame naïf qu'il a représenté. L'ensemble de son ouvrage plaît par une harmonie douce et bien entendue. Les détails ne sont pas moins satisfaisans. Le groupe du vieillard et de son fils, la tête chenue du premier, et le profil vigoureux de l'autre, attestent un maître de l'art. La femme blonde, et l'enfant qu'elle tient dans ses bras, sont d'un ton délicieux ; la figure de Sully, noble de caractère, est pleine d'énergie et de majesté ; les officiers, qui sont arrêtés derrière Henri IV, sont d'une excellente couleur ; quant au roi, il est bien placé.

LE PHILOSOPHE.

Je lui voudrais une apparence plus grande

de force. Ses jambes me semblent un peu grêles.

L'ARTISTE.

Henri IV était en effet plus solidement musclé; mais l'indication de cette vérité historique aurait nui à la grâce, et c'est sans doute pour cela que M. Rouget s'est permis de mentir un peu à la tradition. D'ailleurs, ce personnage est charmant. Regardez maintenant comme toutes les têtes sont peintes; c'est là que vous trouvez le véritable coloriste. Il n'y a point d'exagération dans les tons, point de ces rouges convenus, qui sont toute la palette de certains enlumineurs; mais des demi-teintes finement passées, des plans indiqués avec force, ou seulement avec douceur, suivant le besoin; enfin du naturel. Je sais bien qu'au point où nous en sommes venus, quelques-uns des adeptes de la nouvelle école ne manqueront pas de dire que ce naturel est trop bonhomme, qu'il faut, comme disait Diderot, plus de ragoût pour plaire aujourd'hui; je sais que, d'un autre côté, ceux qui n'aiment que les nez grecs, les torses nus, et les draperies anti-

ques, trouveront bien bourgeois le dessin et même le sujet de M. Rouget; à cela, il n'y a qu'une chose à répondre; le tableau d'Henri IV attache par la naïveté, par le vrai, et

. . . . . Le vrai seul est aimable.

Félicitons M. Rouget de ne point abandonner la bonne route. Le style simple et pur plaira éternellement, le contourné pourrait bien passer de mode avant peu. On ne se lassera pas de la représentation fidèle de la chair; on sera bientôt dégoûté du noir, du rouge, du bleu qu'on nous donne pour du coloris savant et riche (1). Ne quittons

(1) Pour ne laisser à la malveillance de ses antagonistes aucun refuge, M. Rouget ferait bien d'entreprendre un de ces tableaux qu'en termes d'école on appelle *ouvrages de style*. Je l'y engage fort. Qu'il choisisse un sujet gracieux, qu'il l'orne de ce charme de contours dont il a appris le secret chez M. David; qu'il l'embellisse de cette couleur suave que les gens de goût admirent dans toutes ses productions, et son succès est certain. Il peut se mesurer avantageusement avec tous les peintres qui semblent lui porter un défi; qu'il ramasse le gant, et je suis sûr de sa victoire.

(*Note de l'éditeur.*)

pas M. Rouget, sans lui avoir fait compliment sur les portraits qu'il a exposés, et particulièrement sur celui de madame Bouton. C'est la vérité même. Ce portrait est un des meilleurs morceaux de ce genre, exposés au salon de cette année.

Portrait de Mme Bouton. n° 1487.

LE PHILOSOPHE.

J'admire, ainsi que vous, cet ouvrage; il est d'une simplicité de facture qui me charme. Si tous les peintres étaient intelligibles comme M. Rouget, je comprendrais facilement le mécanisme de leur art, que plusieurs s'appliquent à cacher, comme font les physiciens des causes de leurs prestiges.

Vous venez de me dire, je crois, que la dame dont nous venons de voir l'image si parfaite est madame Bouton; ce nom est célèbre dans les arts. C'est celui d'un homme dont j'estime beaucoup le talent; cette dame lui serait-elle parente?

L'ARTISTE.

Elle est sa femme.

LE PHILOSOPHE.

Puisque le hasard nous a conduits à parler de ce peintre qui possède si bien les se-

crets de l'illusion, que je ne puis oublier ses *Thermes de Julien*, son *Calvaire de Saint-Roch*, et surtout son *Intérieur de la cathédrale de Cantorbéry*, exposé naguère au Diorama, dites-moi si je dois trouver ici quelques nouvelles preuves de son talent ?

L'ARTISTE.

N'en doutez pas. Les travaux importans du Diorama n'ont pas absorbé tous les instans de cet artiste. Voilà un grand tableau qui vient témoigner ici de sa facilité, de la grandeur de sa manière et de la franchise de sa couleur.

BOUTON. Intérieur d'une ruine gothique sur le bord de la mer; effet de neige. n° 243.

LE PHILOSOPHE.

L'intérêt est vivement excité par la scène déchirante que M. Bouton a imaginée. Les vents en courroux ont poussé sur les rescifs un navire, que la mer a bientôt brisé. Une femme, passagère à bord de ce vaisseau, voyant prochaine la mort qui allait la frapper ainsi que son fils, a lutté contre les flots, et, portée sur le rivage, qu'elle a gagné avec effort, est parvenue à trouver un abri, mais non pas encore un asyle. Ses cris ont appelé un secours qu'elle

implore, surtout pour le cher enfant qu'elle n'a peut-être préservé du naufrage, que pour le voir périr de froid et de faim. Un ermite vit retiré dans les détours de ces ruines, dont les échos redisent les plaintes de cette mère infortunée; le chien du solitaire, sentinelle vigilante, a entendu les gémissemens, et il est accouru. Il a passé, sous la porte, sa tête (1), indice de l'arrivée, pour ainsi dire, actuelle, du cénobite. « Suspends tes « pleurs, victime de la tempête, le ciel t'en- « voie un sauveur ! un instant encore, et les « soins du pieux anachorète t'auront fait ou- « blier tous tes maux ! » Cet épisode est dramatique. La souffrance et le désespoir de cette femme sont exprimés en traits pathétiques et douloureux. On est ému, attendri, effrayé de la situation où se trouvent les deux êtres qu'ont jetés, sur ces bords, les vagues irritées; on est rassuré à l'aspect de ce chien, précurseur d'un secours prompt et efficace.

(1) On la trouve un peu grosse; mais il était nécessaire qu'elle eût ces proportions; sans elles, ce détail n'eût peut-être pas été aperçu, ce qui aurait fait manquer tout l'effet de ce drame touchant.

(*Note de l'éditeur.*)

L'ARTISTE.

Vous vous êtes assez occupé de l'accessoire, venons au principal.

LE PHILOSOPHE.

De l'accessoire, dites-vous ?

L'ARTISTE.

Oui, car, pour les peintres d'architecture, d'intérieurs et de ruines, le principal, c'est la composition de l'édifice qu'ils veulent représenter, c'est l'effet qu'ils veulent produire, c'est la perspective aérienne et linéaire, mais ce n'est pas le sujet; ils ne s'en occupent qu'après avoir terminé leur peinture. Je vais parier que M. Bouton, quand il perça cette longue galerie, quand il en brisa la voûte, quand il accrocha, sur les arêtes de ses débris, les masses de neige que vous voyez, et quand il en recouvrit la surface du sol, ainsi que les bases de ces colonnes; je vais parier, dis-je, qu'alors l'idée de son sujet n'était pas bien claire dans sa tête; il avait rêvé quelque chose de mélancolique; mais il n'avait encore vu, des yeux de son imagination, ni cette femme, ni cet enfant, ni ce chien si heureusement placé là.

LE PHILOSOPHE.

Vous m'étonnez beaucoup.

L'ARTISTE.

Je le crois bien; mais ce que je vous dis est la plus exacte vérité. Ainsi, à l'avenir, ne confondez plus les genres. Dans un tableau d'histoire, le sujet d'abord; dans un tableau de ruines, l'architecture avant tout, le drame ensuite s'il peut s'y trouver. M. Bouton a eu l'esprit d'accommoder, aux localités de son tableau, une scène intéressante; elle y est même si bien en harmonie, qu'elle vous a captivé d'abord, et que, subordonnée par le fait aux riches détails de cette construction démantelée, elle a été pour vous le tableau dont l'architecture n'était que le cadre, sans cesser d'être à mes yeux ce qu'elle doit être en effet, un accessoire propre à faire valoir les travaux qui l'entourent. Maintenant que vous voilà prévenu, permettez que je vous fasse remarquer avec quel art M. Bouton a fait jouer la lumière sous les voûtes prolongées qui vont au centre de perspective de son tableau. Voyez quelle finesse de ton dans ces parties laissées à la demi-teinte; quelle vivacité dans les par-

ties éclairées; quelles heureuses oppositions sans duretés; quelle magie d'effets; quelle touche libre et sage; quel pinceau large et précieux; enfin quelle bonne foi dans cette manière de tout rendre, sans blesser l'illusion et les convenances des plans.

LE PHILOSOPHE.

En effet, cela est admirable; si je savais un autre mot pour exprimer mon étonnement, je l'emploierais.

L'ARTISTE.

Il faudra que vous vous en serviez encore, si je vous montre *la Grotte de Saint-Germain-la-Truite*, du même auteur.

Grotte près de Gaillon, célèbre par une source d'eau renommée pour les maladies des enfans. n° 284.

LE PHILOSOPHE.

Vous avez raison, et je dois le répéter : cela est admirable. Moi, qui ne suis qu'un ignorant, je suis frappé de la richesse de cette couleur. L'humidité du lieu, la végétation, que vous appelez moisissure, y sont rendus dans la perfection; ces tons verdâtres, dont les pieds des piliers sont recouverts, me paraissent surtout étonnans. Si vous connaissez ce M. Bouton, dont les ouvrages me font tant de plaisir, présentez-lui mes félicitations sur ses succès,

et le tribut de mon hommage que commande son beau talent.

L'ARTISTE.

DAGUERRE. Ruines de la chapelle d'Holyrood. n° 400.

Qui peut parler de Pilade sans parler d'Oreste! Qui peut nommer M. Bouton sans nommer aussitôt M. Daguerre? Unis par l'amitié et par des triomphes remportés ensemble, ils sont désormais inséparables. La même gloire les couronne au Diorama; si, au salon, M. Bouton a l'avantage, M. Daguerre maintient sa réputation. Reconnaissez ici, mon ami, l'importance du choix d'un sujet, même dans le genre secondaire. M. Bouton a fait quelque chose que nous ne connaissions pas, il y a mis son savoir et son esprit; nous en avons été ravis. M. Daguerre se copie; il reproduit à nos regards un morceau que nous connaissons, que nous avons contemplé avec délices quand il l'a offert à nos regards, dans le cadre vaste et imposant du Diorama; il apporte, à l'exécution de ce tableau répété, un soin extraordinaire; il réussit à faire un ciel charmant d'éclat et de finesse; il donne à la partie droite de son ouvrage, un mystère, une harmonie enchanteurs; et, cependant, tout en admirant

le peintre, nous ne sommes pas saisis. D'où vient cela? C'est que le morceau du Diorama défiait la nature; tout concourait à le rendre prodigieux; les étoiles scintillaient, la lune traçait un sillon dans le ciel, la lueur de la lampe mortuaire poussait des clartés inégales; au loin s'entendait la musette du pâtre écossais; un silence religieux régnait dans l'édifice où se plaçait le spectateur; il y avait, enfin, dans l'ensemble, un prestige que nous ne pouvons retrouver ici. Un cadre d'or, dont les bandes larges et arrêtant la lumière, attirent l'œil et noircissent la toile; le voisinage de peintures rosées, carminées, azurées (1); une portion d'ombre peut-être un peu trop vigoureuse; les moyens uniques de la palette, opposés aux procédés mécaniques de l'illusion; enfin la comparaison entre le premier tableau et sa répétition, voilà tous les désavantages qui accompagnaient au Louvre la production de M. Daguerre, en faveur duquel combattaient en vain une belle exécution, des parties sa-

(1) Le tableau de M. Daguerre a long-temps occupé, dans le grand salon, une place à côté de celui de M. Lancrenon. (*Note de l'éditeur.*)

vantes, et, autant que cela, l'estime qu'on portait à l'auteur. Je pense que M. Daguerre a eu tort de ne pas faire une composition nouvelle, ou, au moins, de ne pas traiter en effet de jour le sujet qu'il avait si délicieusement enveloppé des voiles mystérieux de la nuit. Sa célébrité s'en serait accrue, et il n'a fallu rien moins que le mérite que les connaisseurs ont pu remarquer dans cette grande, trop grande page, pour qu'elle ne reçût une fâcheuse atteinte de l'exposition d'un ouvrage qui n'était pas manqué comme objet d'art, mais seulement comme morceau d'*exhibition* publique. Quoi qu'il en soit de ce tableau, qui n'a guère que le tort d'être le cadet d'un aîné qui réunit tous les suffrages, je crois qu'il figurerait bien dans la galerie d'un amateur.

LE PHILOSOPHE.

Oui, dans la galerie d'un Anglais, ou dans celle d'un Allemand à la tête romantique.

L'ARTISTE.

Je plains la disgrace de M. Daguerre, en le complimentant sur le talent dont il a fait

preuve dans l'exécution de la copie de son chef-d'œuvre.

LE PHILOSOPHE.

Il me souvient qu'autrefois, et avant que M. Daguerre eût associé son nom à celui de M. Bouton, ce dernier avait pour émule, d'autres disaient pour rival, M. Granet, que son tableau de *Stella* plaça au premier rang des artistes distingués, et qui fit ensuite tant de capucins. GRANET.

L'ARTISTE.

Votre mémoire est fidèle. M. Granet a été long-temps le seul compétiteur redoutable qu'eut M. Bouton, à la première place des peintres de son genre. Cet artiste a un mérite incontestable ; mais tout le monde ne peut pas en apprécier l'étendue. S'il séduit par le piquant des effets, et la magie du coloris, il désenchante par une sécheresse systématique qu'on trouve dans toutes ses productions, et par l'affectation des tons noirs et des vigueurs *extrà*-naturelles. Sa pratique est uniforme. C'est en deux traits *chiqués* qu'il accuse une tête d'homme ; il ne met ni plus de grâce ni plus de finesse dans l'indication d'une tête de femme.

S'il est large dans la lumière, il est quelquefois outré dans l'ombre; ses demi-teintes et leurs modifications sont solides, mais souvent jusqu'à la dureté. S'il était permis de comparer des choses dissemblables, je dirais que M. Granet fait de la peinture comme Napoléon faisait de l'éloquence; il a de la vivacité, des oppositions, de la force, mais peu d'onction.

LE PHILOSOPHE.

Il y avait cependant bien de la séduction dans son tableau des *Capucins*.

L'ARTISTE.

Oui, dans le second plan en hauteur du tableau; vers la partie où le soleil glissait sur les stalles, et se jouait au milieu de l'air que traversaient ses rayons; oui, sur le parquet et dans les échos de la lumière sur les cadres des tableaux, mais non, dans les détails des figures qui sentaient le bois, quelques unes exceptées.

LE PHILOSOPHE.

Vous m'affligez, en me parlant ainsi d'un homme dont j'aime beaucoup les ouvrages.

L'ARTISTE.

Soyez assuré que je les aime plus que vous; mais je suis moins facile à séduire.

LE PHILOSOPHE.

Ne me dites pas de mal d'un artiste qui fait des tableaux comme celui-ci.

Prise de voile d'une jeune fille d'Albano dans le chœur du couvent de Sainte-Claire à Rome.

n° 800.

(Destiné au Musée du Luxembourg.)

L'ARTISTE.

Ce sont encore les capucins.

LE PHILOSOPHE.

Quelle prévention.

L'ARTISTE.

Il n'y a pas de prévention à cela; mais M. Granet se recommence toujours; et s'il est vrai, comme on l'a dit, que *bis repetita placent;* vous conviendrez que les choses cent fois redites, finissent par ne plaire que peu.

LE PHILOSOPHE.

Jamais, encore, je ne l'avais vu aussi touchant que dans ce drame, à la représentation duquel il nous invite cette année.

L'ARTISTE.

Il est vrai que jusqu'à-présent, il l'avait été

fort médiocrement, si ce n'est dans son *Stella*, qui restera toujours un excellent ouvrage.

LE PHILOSOPHE.

Que cette scène est féconde en émotions! Une fille jeune et jolie.....

L'ARTISTE.

Oh! jolie, cela vous plaît à dire. Est-on jamais joli avec de larges articulations musculaires qui vous couvrent le visage de plans noirs ou rouges-bruns? Elle est jeune, et c'est assez pour intéresser.

LE PHILOSOPHE.

Ah! ca, mais c'est une conspiration véritable! avez-vous juré de me faire mourir de chagrin avec vos restrictions? La tête de cette jeune fille est indiquée autant que la grandeur du sujet peut le permettre. Cette esquisse porte un charmant caractère; et vous vous récriez contre la qualification que je lui donne! Entendons-nous, si c'est contre M. Ganet animosité personnelle, n'en parlons plus.

L'ARTISTE.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

LE PHILOSOPHE.

Si c'est pour me tourmenter, séparons-nous, et laissez-moi aux sensations vives que la vue de ce tableau excite en moi.

L'ARTISTE.

Dieu me garde de gêner votre inclination. Mais soyez moins exalté, pour être plus vrai; et reprenez votre discours.

LE PHILOSOPHE.

Vous permettez, monsieur le mauvais plaisant; je reprends donc: une fille jeune et jolie (jolie, entendez-vous, je persiste), va se consacrer au culte de la Vierge; ses vêtemens mondains doivent être échangés contre la bure noire. Déjà les sœurs sont rangées au chœur; les premiers chants ont retenti sous les voûtes de la chapelle; l'aspirante au noviciat s'est agenouillée devant la supérieure; les bijoux, les rubans, les franges qui paraient sa tête et son cou sont successivement détachés; une sœur, la dernière venue sans doute, porte, sur un coussin, le voile blanc qui, dans un moment, va recouvrir l'adepte. Interrogée encore sur sa vocation, la jeune fille n'a point ba-

lancé, elle a prononcé le *oui* qui a déchiré le cœur de sa mère. Celle-ci, placée dans le banc de l'œuvre, se trouve mal; ses cris ont troublé le calme de la cérémonie; des sœurs lui prodiguent les secours que réclame sa situation; toutes prennent, suivant leur âge et la manière dont elles sont affectées, une part active ou passive à la scène dont elles sont les témoins; la plus jeune des novices, à qui le spectacle récent de sa mère en larmes est encore présent à la mémoire, paraît vivement émue; son regard, tourné vers cette femme qui pleure sa fille, perdue pour elle, est plein de la plus touchante sollicitude.

Cependant, ferme dans sa résolution, la future religieuse n'a point tourné la tête; humiliée devant l'abbesse, elle a livré sa longue chevelure aux ciseaux fatals. L'abbesse, la main levée et prête à accomplir le sacrifice, lui fait une dernière sommation; (épreuve dangereuse, car les pleurs d'une mère au désespoir pouvaient changer les vœux d'un cœur moins fanatisé.) « Je le veux » a répondu la cathécumène, et, semblable à la parque (1), la supé-

(1) Cette comparaison empruntée à la mythologie

rieure a séparé du monde celle qui s'est dévouée aux éternels ennuis du cloître.

Je trouve cette scène admirablement pensée et très-spirituellement rendue; une chose me gêne. Je ne sais pas quel motif a jeté dans le couvent cet enfant que sa mère regrette si sincèrement; est-ce ferveur? est-ce amour? Quoi qu'il en soit, mon affection n'est point acquise à cette fille; elle est toute à sa mère. Il y a, dans cette abnégation de la piété filiale, quelque chose d'affreux. Je n'aime l'égoïsme nulle part; je le déteste au cœur d'une jouvencelle. Que deviendra, seule et sans appui, cette vieille que les séductions des nonnes, ou peut être une passion exaltée, ont privée de la compagne de ses dernières années! Je ne veux pas vous dire tout ce que m'inspire la vue de ce tableau; vous approuvez peut-être les réclusions claustrales, et je n'entends point contrarier vos opinions. Laissons donc de côté le moral de cette composition et regardons les détails. Convenez que, sous le rapport de l'expres-

païenne n'est pas ici de bon goût; mais elle peint bien la figure de la supérieure, et je crois qu'à ce titre on peut la pardonner. (*Note de l'éditeur.*)

sion et du mouvement, toutes ces figures sont bien.

L'ARTISTE.

J'avoue que l'intention en est excellente; il est même une opposition qui me plaît beaucoup dans le rapport des personnages entr'eux.

LE PHILOSOPHE.

Voyons cette opposition.

L'ARTISTE.

Elle résulte de la situation de la néophyte et de celle de cette femme que vous apercevez à droite, et à qui M. Granet a donné les signes extérieurs de la grossesse.

LE PHILOSOPHE.

J'aurais souhaité que cette jeune épouse eût manifesté le sentiment de pitié que devait éveiller en elle le sacrifice de son amie.

L'ARTISTE.

Vous demandez beaucoup.

LE PHILOSOPHE.

Je sais que, dans les proportions données, de semblables raffinemens d'expression sont bien difficiles; mais je n'exige trop que parce

qu'en me mettant sur la voie, on m'a fait espérer beaucoup.

L'ARTISTE.

L'impassibilité de l'abbesse, la constance de la jeune fille, l'indifférence de cette doyenne des sœurs, qui sort de la sacristie, me semblent également bien caractérisées.

LE PHILOSOPHE.

A merveille.

L'ARTISTE.

Quant au matériel de cette production il est louable. Le ton général en est riche, et l'harmonie largement calculée, à quelques petites taches près; les figures sont faites de pratique; j'aurais désiré qu'elles fussent plus étudiées. Mais c'est maintenant un systême adopté par l'auteur; on ne saurait l'en faire revenir. Voyez-en la continuation dans cet autre tableau où M. Granet a représenté le cardinal Aldobrandini entouré de sa cour, et recevant le Dominiquin, obligé de quitter Naples pour se soustraire aux persécutions de Lanfranc. Ce sujet me paraît singulièrement choisi; s'il est honorable pour le cardinal, il l'est très-peu pour le peintre français Lanfranc. Je ne prétends pas que, par flatterie, il faille, en

Le Dominiquin chez le cardinal Aldobrandini.
n° 801.
(Cet ouvrage appartient au prince Aldobrandini Borghèse.)

dépit de l'histoire, nous montrer nos compatriotes toujours dignes d'éloges; mais je ne vois pas la nécessité de nous rappeler leurs fautes, sans y être absolument obligé.

LE PHILOSOPHE.

Voilà de l'amour-propre national mal entendu. Soyons inflexibles pour les crimes, les vices et les sottises des nôtres, et nous aurons le droit d'être sévères envers les étrangers. Lanfanc, jaloux du Dominiquin, poursuit cet artiste de ses intrigues et de ses violences; honorons la victime pour rendre odieux le bourreau; peignons le Dominiquin fugitif, ne fusse que pour offrir aux hommes qui cultivent les arts, cet exemple d'un beau talent déconsidéré par un caractère cruel et par une lâche rivalité. Célébrons d'ailleurs un bienfait quel que soit le bienfaiteur; éternisons le souvenir d'un protectorat utile au génie quel que soit le protecteur.

Vous savez que je n'ai pas, pour messieurs les gens d'église, une affection bien tendre; je trouve que, chez la plupart de ces prédicans de la sainte morale, il n'y a pas assez de tolérance, de charité chrétienne, enfin de ces

douces vertus qui devraient distinguer le pasteur évangélique; je n'aime pas le luxe chez un successeur des apôtres; je désapprouve, de tout le pouvoir de ma raison, ce *sibaritisme* que Boileau frappa si judicieusement de son vers satirique; je veux, au chef d'un troupeau catholique, de la simplicité dans le goût, de la réserve dans la parole, de l'éloignement pour tout ce qui est intrigue politique, de la continence, de la modération...

L'ARTISTE.

Vous voulez enfin qu'il ne soit pas homme !

LE PHILOSOPHE.

Oui, puisqu'on ne veut pas qu'il soit citoyen. Je ne puis souffrir la soif des dignités dans un prêtre (1); le titre de *prince de l'Église*, chez un prélat, me paraît une des plus choquantes anomalies qui soient, dans une société infectée de ces ridicules contre-sens; et je ne sais comment concilier cette idée de primauté, avec celle qui s'attache à la qualification de *serviteur des serviteurs de Dieu* dont l'humilité des

(1) . . . L'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
(MOLIÈRE, *Tartuffe*, act. II, sc. II.)

vieux chrétiens a décoré les chefs du sacerdoce.

L'ARTISTE.

L'usage a voulu...

LE PHILOSOPHE.

L'usage, mon ami! dites la sotte vanité. Est-ce par son titre que Fénélon fut grand parmi les hommes? et Vincent de Paule, est-ce à la pourpre qu'il fut redevable du respect de la France entière? Le premier n'afficha pas le faste qui nous afflige chez tant de personnages enmitrés, dont les noms scandaleusement célèbres sont venus jusqu'à nous; l'autre fut un prêtre simple et bon, d'un zèle sincère, d'un cœur ardent au bien; il n'aspira pas aux pompes des palais, aux grandeurs du monde, aux richesses des traitans; il crut en Dieu. Il est béni par les orphelins, il est aimé de tous les philantropes. Tâchez de prononcer le nom de Dubois, après avoir dit celui de ces vertueux ecclésiastiques, et dites-moi si, soudain, vous ne sentez en vous comme un tressaillement d'horreur, à la seule pensée du rapprochement.

L'ARTISTE.

Voilà qui est fort bien dit, sans doute;

mais quel rapport ont vos antipathies avec le tableau de M. Granet?

LE PHILOSOPHE.

Quel rapport? Et cette cour, pour un cardinal! Et ces flatteurs auprès d'un ministre de vérité! Et ces reliefs d'un grand festin auxquels se sont assis tous ces camériers qui devraient être voués à la sobriété! Et ce gras chapelain, vrai pourceau d'Épicure, qui savoure à longs traits le malvoisie, en disant ses graces! Et cet enchantement des jardins où l'art a vaincu la nature, véritables bosquets de Gnide et d'Amathonte! Et ces marbres élancés, soutiens brillans du palais d'un Lucullus, conservateur abâtardi de la foi des pères du désert!.... Tout cela, selon vous, est sans rapport avec mes antipathies!

L'ARTISTE.

Vous m'avez dit, il y a quelques jours, que vous n'étiez pas janséniste, et rien de ces choses ne trouve grace devant vous!

LE PHILOSOPHE.

Non, morbleu! Je suis conséquent, moi. On nous damne nous autres philosophes qui vi-

vons de privations, parce que nous courons après la sagesse, et que nous n'admirons pas les pieux fainéans qui s'engraissent au sein des délices d'un paradis terrestre, abondant en joies et en voluptés; on ne nous pardonne ni le doute sur la fin de tout objet créé, ni la foi au Dieu qui a fait les hommes égaux! Nous nous permettons alors de juger nos juges; c'est dans leurs balances que nous les pesons; nous avons pour eux la rigueur qu'ils affectent pour nous; et, s'ils nous demandent compte de quelques écarts de notre raison faillible, nous appelons de notre faiblesse à l'infaillibilité de leur morale.

L'ARTISTE.

Cela me paraît assez juste; mais, dans le cas particulier où nous a placés M. Granet, serez-vous inflexible? Aldobrandini n'aura-t-il droit à aucune indulgence? Et ne lui passerez-vous pas ses courtisans, ses porphyres et ses raffinemens gastronomiques en faveur de l'asyle qu'il accorde à un grand homme malheureux?

LE PHILOSOPHE.

Cette bonne action me raccommoderait avec

lui, si sa générosité n'avait un peu l'amour-propre pour mobile.

L'ARTISTE.

Ah ! voilà comme on empoisonne les meilleures actions. Qui vous dit que le cardinal n'a pas cédé au seul mouvement d'un cœur sensible ?

LE PHILOSOPHE.

Qui me le dit ? lui. Regardez-le mollement assis dans son fauteuil ; voyez s'il se lève pour recevoir son hôte, doublement intéressant par sa gloire et par son malheur ; il ne se bougera pas, de peur de compromettre sa digestion ; il fait l'aumône comme un marquis ; il ne reçoit pas comme un chrétien doit recevoir un frère, comme un ami des arts doit accueillir un grand artiste. Alexandre et François Ier s'estimaient heureux de servir Apelle et Titien ; mais un cardinal !...

L'ARTISTE.

Que votre inimitié perce ici mal à-propos ! Vous ne voulez rien laisser au rang, à la dignité, à l'éminence du protecteur.

LE PHILOSOPHE.

Le génie et l'infortune ont comblé les distances.

L'ARTISTE.

Mon ami, vous n'êtes ni du 17e ni du 19e siècles.

LE PHILOSOPHE.

Laissons cela; car, si l'on nous avait entendus! (1) Quittons ce tableau, où le Dominiquin a le mouvement roide comme serait celui de Polichinelle.

L'ARTISTE.

Oui, mais où le paysage est d'un beau travail, quoique d'un ton peut-être un peu lourd; où l'architecture est supérieurement faite; où l'air circule avec liberté, où les personnages sont bien composés; mais où, comme je vous

(1) Cette appréhension du philosophe aurait dû, peut-être, me rendre plus circonspect; mais j'ai pris l'engagement de transcrire en entier les entretiens de ces deux amis. Je n'ai donc pas cru devoir en retrancher cette discussion, d'ailleurs aussi innocente qu'inutile. (*Note de l'éditeur.*)

le disais tout-à-l'heure, le métier se montre systématique.

LE PHILOSOPHE.

Estimez-vous cette boulangerie romaine?

Intérieur de boulangerie. n° 802.

L'ARTISTE.

De laquelle parlez-vous? Car M. Granet nous en a donné deux éditions, tant est impérieux en lui le besoin de se répéter.

LE PHILOSOPHE.

Quelle aigreur!

L'ARTISTE.

Moi, de l'aigreur; point du tout. Mais, enfin, du quel de ces deux tableaux entendez-vous parler?

LE PHILOSOPHE.

De celui où est ce capucin. Je le préfère, quant à moi, à son jumeau, non pas au moins à cause du moine; mais je le trouve d'un ton plus... Aidez-moi donc.

L'ARTISTE.

Plus franc, plus chaud, plus imposant.

LE PHILOSOPHE.

C'est cela.

L'ARTISTE.

Je partage votre opinion. J'aime cet ouvrage plus que celui dont il est copié, ou à qui il a servi de modèle ; je dirai plus, je le préfère aux autres productions de l'auteur, que nous venons d'examiner. Il y a moins de sécheresse, et moins de ce noir que M. Granet prodigue beaucoup trop.

Diorama.

Avant de nous occuper de M. Granet, nous parlions de MM. Daguerre et Bouton. Ce souvenir me fait naître une idée qui vous agréera, j'en suis sûr. Ces artistes ont livré au public, dans leur établissement du Diorama, un tableau nouveau que tout le monde s'accorde à trouver admirable, voulez-vous que nous allions en juger nous-mêmes ? Nous avons encore plus de temps qu'il n'en faut pour aller au boulevard du Château-d'Eau. Prenons bien vite l'équipage modeste qui convient à la fortune d'un artiste, d'un philosophe et d'un homme de lettres, et fouette pour la rue de Bondy.

LE PHILOSOPHE.

Accepté.

(Nous partons en effet, et après un quart-

d'heure de traversée, abrégé par une conversation vive, dans laquelle notre philosophe trouva le moyen de faire une belle sortie contre les travers, les ridicules et les vices qui blessent sa vue à chaque pas, nous fûmes dans la salle du Diorama, et en présence du nouveau chef-d'œuvre de M. Daguerre.)

LE PHILOSOPHE.

Oh! merveille! Et vous dites que ce que nous voyons est de la peinture!

DAGUERRE. Vue intérieure de la chapelle de Roslin.

L'ARTISTE.

Oui, mon ami, de la peinture, modifiée dans quelques-unes de ses parties, par un procédé de catoptrique bien simple, mais que vous ignorerez toute votre vie.

LE PHILOSOPHE.

L'illusion est complète; il est impossible que les secrets de la perspective soient jamais plus habilement surpris à la nature. Mais, voyez donc, mon cher, cette croisée du fond! Quel art a pu donner cette vérité au ton du ciel qui vient à nous, au travers de ces carreaux entiers ou brisés! Et cette porte qui laisse apercevoir le paysage qui borne

notre horizon! Et ces fenêtres latérales veuves de leurs châssis, et garnies d'une verdure si fraîche! Et, du même côté, cette entrée qu'ont laissée ouverte les ouvriers en se retirant! Quoi! tout cela est dû seulement au pinceau; c'est la combinaison ordinaire des couleurs de la palette qui a produit ce résultat enchanteur! Et ces pierres cassées, et ces dalles neuves, et ce panier, et ce poteau, et cette corde, et ces instrumens de maçonnerie, et ces morceaux de papier; ce ne sont pas des trompes-l'œil adroitement appliqués à quelque distance de la toile, pour aider à l'illusion?

L'ARTISTE.

Non, ce sont des détails faits au bout de la brosse.

LE PHILOSOPHE.

Bon! Vous voulez m'en donner à garder. Vous vous faites un jeu de mon ignorante crédulité!

L'ARTISTE.

Je parle sérieusement, je vous jure.

LE PHILOSOPHE.

Mais c'est que voilà l'accent de la nature à

un point ! . . . Je me donnerais à tous les diables, qu'il y a là-dessous du charlatanisme et de la fourbe, si vous ne m'assuriez que je ne suis pas victime d'une mystification.

L'ARTISTE.

Votre doute est l'hommage le plus flatteur que vous puissiez rendre au talent de M. Daguerre; car il faut que vous sachiez que cet admirable morceau est de ce peintre, que n'a point aidé M. Bouton.

LE PHILOSOPHE.

Faites-lui en bien mon compliment, je vous prie, quand vous le verrez. Quels hommes que nos artistes modernes ! et puis que les Grecs nous parlent encore de leur Zeuxis et de leur Pharrasius !

L'ARTISTE.

Ce que j'admire surtout en ceci, c'est la vigueur et la transparence de ces ombres, de ces partis de demi-teinte, de ces larges reflets. Cette couleur originale me plaît beaucoup aussi; l'amalgame de ce vert de la moisissure que l'humidité a provoquée dans toute la hauteur de cet édifice, avec le ton laqueux et car-

miné du grès dont est construit le monument ; cet amalgame est d'une richesse bizarre qui frappe de surprise. Je suis bien fâché que vous ne soyez pas habile à juger du mérite pratique de semblables productions ; je vous ferais remarquer la force de la touche, le moelleux et le large des teintes locales, l'énergie savante de l'opposition des tons dorés du soleil avec le froid bleuâtre des jours du nord ; l'empâtement et le fini de certains passages qui ne vous paraissent que simples, et qui sont des prodiges de difficultés vaincues.

LE PHILOSOPHE.

Je suis bien aise de savoir par vous, que ce tableau si extraordinaire pour moi, l'est encore pour les connaisseurs, et que, remarquable comme spectacle d'illusion, il ne l'est pas moins comme ouvrage de peinture. Ces deux mérites réunis plaident beaucoup en faveur de l'auteur.

L'ARTISTE.

C'est un homme d'un mérite reconnu. Il a pu n'être pas tout-à-fait heureux au Louvre ; ici, il prend une revanche dont personne, si ce n'est M. Bouton, ne pourrait s'aviser.

LE PHILOSOPHE.

Je pense que des distinctions flatteuses ont été déjà la récompense d'artistes de ce mérite.

L'ARTISTE.

La faveur du public, l'admiration des amateurs, l'estime des peintres, voilà ce qui a payé leurs efforts.

LE PHILOSOPHE.

Comment! dans ce siècle de broderies et de crachats, pas une décoration à ces messieurs!

L'ARTISTE.

Non; mais par une compensation toute naturelle, et que M. Azaïs avait prévue, M. Granet, qui les mérite bien d'ailleurs, en a deux, le ruban rouge et le cordon noir.

LE PHILOSOPHE.

Vous pensez bien qu'avec mes idées, je fais assez peu d'état de ces sortes de jouets; mais tout le monde ne les voit pas du même œil que moi. Dans la société, on est disposé à n'estimer les gens que sur l'écorce; il est donc fâcheux pour le mérite, de n'être pas signalé au regard de tous, puisqu'on peut le con-

fondre avec l'ignorance. Je sais beaucoup de chevaliers qui n'ont pas le talent de MM. Daguerre et Bouton, et à qui un bout de faveur donne une certaine importance ; pour rétablir l'équilibre, je voudrais qu'on fît ces artistes au moins égaux à ces hommes dont je vous parle ; cela n'ajouterait rien sans doute à leur supériorité ; mais, dans un cercle où, par hasard, ils ne seraient pas connus, cela les tirerait de la foule.

L'ARTISTE.

Vos désirs seront sans doute accomplis cette année.

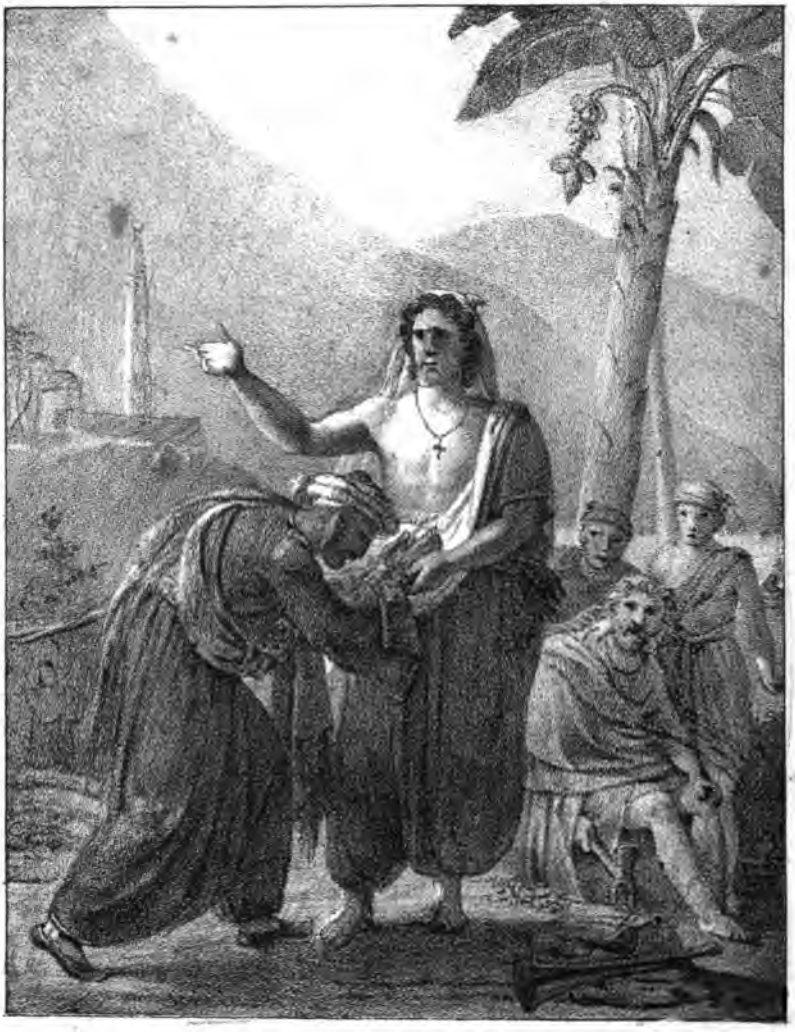
LE PHILOSOPHE.

Je l'apprendrai avec satisfaction.

Mais jetons un dernier coup-d'œil sur cette toile, et retirons-nous... A merveille, M. Daguerre, à merveille ! Je le donne au plus habile, et je le défie de faire aussi bien.

L'ARTISTE.

A demain au Louvre, mes amis ; adieu.



Saint Vincent de Paule convertit son Maitre.

SIXIEME PROMENADE.

L'ARTISTE.

Vous me demandiez en venant ici, tout-à-l'heure, quel cas je fais du talent de M. Gosse; voici qui répondra des éloges que je lui ai donnés.

Gosse. Saint Vincent de Paule convertit son maître. n° 790.

LE PHILOSOPHE.

C'est en effet d'un aspect flatteur. Quel est ce sujet?

L'ARTISTE.

Saint Vincent de Paule convertissant son patron.

LE PHILOSOPHE.

Très-bien choisi. Je me plais à voir l'éloquence du cœur et de la raison triompher de la force; j'aime un esclave qui, dans les fers, se montre au-dessus de sa fortune, et qui, vraiment libre sous le bâton du maître, fait rougir le sort de son injustice. Saint Vincent de Paule eut ce bonheur.

L'ARTISTE.

Si vous félicitez M. Gosse du choix de son sujet, je lui fais compliment, encore, de son exécution. Saint Vincent de Paule, à qui j'aurais voulu que l'artiste conservât un peu plus le type connu de sa physionomie, est dans une position naturelle. Son geste est noble, sa tête est d'une expression calme.

LE PHILOSOPHE.

Oui; ce n'est point un convertisseur fanatique, c'est un sage qui ne se glorifie même pas, tant il a de modestie, du succès que sa vertu a remporté sur toutes les résistances d'un cœur égaré.

L'ARTISTE.

Le torse et le bras du saint ne sont pas moins remarquables par la facture large et gracieuse dont ils portent le caractère, que par le bon goût de leur dessin. Le ton général de cet ouvrage est brillant et chaud. Les fonds sont d'une légèreté charmante et d'une richesse d'harmonie qui doit plaire. La figure du renégat prosterné est très-belle; peut-être qu'un peu moins d'éclat conviendrait bien aux vête-

mens de ce personnage. Ce serait, au surplus, l'affaire d'un glacis.

LE PHILOSOPHE.

Vous ne dites rien des figures accessoires. Je les trouve bien placées et bien composées dans l'intérêt du tableau. Cette jeune esclave, qui prend une part si vive à la scène dont elle est témoin, me paraît mue pas un sentiment plus fort que celui de la simple curiosité! Si l'auteur a voulu mettre ce personnage en rapport d'affections avec le renégat, je crois qu'il a eu là une pensée fort ingénieuse.

L'ARTISTE.

M. Gosse mérite des éloges et des encouragemens. Souhaitons qu'il persévère avec constance dans la manière franche et élégante qui lui vaut aujourd'hui un beau succès. J'attends de lui, pour le salon de 1826, un ouvrage capital que celui-ci me fait espérer. Donnons-lui rendez-vous pour cette époque, il n'est pas homme à nous manquer de parole.

LE PHILOSOPHE.

Parmi les portraits qu'a exposés cet artiste, je remarque, avec plaisir, celui de M. le co-

Portrait de M. O. Voutier, colonel au service des Grecs. n° 794.

lonel O. Voutier. J'ai entendu dire beaucoup de bien de cet officier, notre compatriote, qui s'est dévoué avec un zèle vraiment chevaleresque à la cause des Grecs, et qui peut dire déjà, en parlant des premiers triomphes des Hellènes : *quorum pars magna fui*. J'ai lu avec intérêt les mémoires (1) qu'il a publiés, et j'ai pris une très-bonne opinion du militaire aux récits modestes de l'écrivain. M. Voutier joue maintenant un rôle important en Grèce ; il rend honorable, sur la terre régénérée des Léonidas, le nom qu'il tient d'un père, officier distingué. La France, dont il est le représentant armé, devra sans doute être fière d'avoir produit un des plus nobles instrumens du triomphe de la plus sainte des causes qui aient été agitées dans les temps modernes.

L'ARTISTE.

Le portrait de M. Voutier est fort ressemblant ; il est aussi d'un bon pinceau.

LE PHILOSOPHE.

Oh ! bon dieu ! qu'est-ce, s'il vous plait,

(1) Chez Bossange frères, rue de Seine ; un volume in-8°, avec planches.

que cette grande estampe coloriée qui porte le numéro 545?

Dubuffe. Naissance de S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux. n° 545.

L'ARTISTE.

Passons, mon ami, c'est la preuve malheureuse de cette vérité, qu'un homme de talent peut se tromper tout-à-fait.

LE PHILOSOPHE.

C'est une vue intérieure du cabinet de *Curius!*

L'ARTISTE.

Hélas! vous avez raison.

LE PHILOSOPHE.

Il n'y a ni profondeur, ni majesté, ni élégance, ni....

L'ARTISTE.

Non, sans doute, il n'y a rien de tout cela.

LE PHILOSOPHE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ces gardes nationaux à genoux? Adore-t-on les princes à leur naissance, comme le Messie à son berceau.

L'ARTISTE.

La composition était si ingrate, que, pour lui donner du pittoresque...

LE PHILOSOPHE.

On a fait une chose ridicule. Et cet officier bourré de son, que vient-il faire là?

L'ARTISTE.

Je n'en sais rien. Il y a dans ce tableau quelques détails qui atténuent un peu la faute de l'artiste.

LE PHILOSOPHE.

Oui, six clous bien luisans au talon d'un soulier! voilà bien le but de la peinture historique! Si M. Dubuffe avait envie de représenter cette scène de famille, il fallait que des proportions colossales où il s'est élevé, il se rabaissât aux proportions du genre. Peut-être qu'alors il aurait produit un ouvrage passable. Au lieu de prendre ce parti, il a perdu beaucoup de temps à faire une page énorme, et, tranchons le mot, horriblement médiocre. Encore s'est-il avisé de faire ce tableau sans qu'il lui fût commandé; de sorte qu'il pourrait bien risquer de le garder pour son compte; car pour quel musée de sous-préfecture le gouvernement voudrait-il l'acheter?

L'ARTISTE.

Si M. Dubuffe a échoué dans un tableau d'étiquette, il a réussi dans une composition religieuse fort difficile à exécuter.

Jésus marchant sur la mer. n° 547. (P.)

LE PHILOSOPHE.

Ah! ce Christ marchant sur les flots de l'océan. Oui, ce n'est pas mal; c'est même bien; et je n'aurais jamais imaginé qu'il fût sorti du même cerveau et de la même palette, qui ont enfanté ce malencontreux tableau que nous venons de quitter.

L'ARTISTE.

Ici la figure principale est belle.

LE PHILOSOPHE.

Mais le profil du Christ est *un peu bien grec* pour un profil israélite.

L'ARTISTE.

Cela est d'autant plus sensible, qu'il est sèchement arrêté, et qu'il se détache durement sur ce fond blanc et lumineux.

LE PHILOSOPHE.

Oui, l'auréole obligée qui fait mon désespoir, et qui ne m'a jamais paru moins niaise,

dans nos tableaux d'église, que ces lumières surnaturelles, émanées du corps d'un saint ou de celui du petit Jésus pour éclairer une scène entière.

L'ARTISTE.

C'est une convention reçue et qui a force de loi aujourd'hui.

LE PHILOSOPHE.

Nous avons en France beaucoup de conventions comme celles-là, dont le sage doit se moquer. Divinisez par l'idéal, puisqu'il vous est donné, les figures d'anges et de Christ, mais ne venez pas sottement me découper des silhouettes sur des taches blanchâtres ou dorées, que vous supposez n'être jamais que d'un côté de la tête, tandis qu'au moins elles devraient l'envelopper de leur vapeur éclatante. Les auréoles sont une trace de la barbarie des anciens temps, dont les peintres qui ont un peu de bon goût devraient faire justice.

L'ARTISTE.

Cela ferait une révolution. Et les dévots !

LE PHILOSOPHE.

La dévotion n'est point intéressée là-dedans.

Un saint peut être fort bien représenté sans un large fromage derrière la tête. Si les dévots ont l'habitude de l'auréole, et s'ils la demandent, on leur fera entendre que c'est offenser Dieu que de mentir même en peinture, et que l'auréole viole une loi physique que les dévots doivent respecter parce que le principe en est éternel.

L'ARTISTE.

Vous ne réformerez pas la tradition établie.

LE PHILOSOPHE.

Je le crois bien; les préjugés sont plus forts que la raison, chez un peuple qui a la fatuité de se dire le plus instruit, le plus éclairé, le plus éloigné des grossières croyances.

L'ARTISTE.

Allons, ne vous fâchez pas, et, pour vous remettre, jetez les yeux sur cette grande page de M. Blondel; je crois que vous devez en être content.

BLONDEL. Elisabeth de Hongrie déposant sa couronne au pied de l'image de J.-C. n° 163. (P.)

LE PHILOSOPHE.

Le sujet plaît d'abord. Élisabeth dépose sa couronne de diamans avant d'entrer dans

le sanctuaire, pour ne pas paraître, avec cette parure fastueuse, dans un lieu où elle doit voir le Christ couronné d'épines ; voilà un exemple d'humilité assez rare, pour être immortalisé par la peinture ; voilà un tableau d'église comme je les veux ; il porte avec lui une moralité utile.

L'ARTISTE.

L'ouvrage de M. Blondel est fort bien composé; les groupes s'y placent naturellement. La figure de sainte Catherine est d'un bon mouvement ; celle de la jeune *Agnès*, qu'on voit entrer, les mains jointes, dans l'église, est pleine de grâce; celle de la mère d'Hermann est d'une belle expression ; la haine se peint sur tous ses traits et ne les fait pas grimacer. La surprise des courtisans est bien rendue. Le personnage épisodique de l'aumônier d'Élisabeth, donnant des secours à une pauvre femme, est assez heureusement trouvé. Le style de ce morceau est d'un goût élégant, le dessin en est correct. La couleur n'est pas bruyante, comme celle de tant de tableaux qui se disputent les regards des spectateurs, elle est douce et tranquille.

LE PHILOSOPHE.

Voilà qui est encore de M. Blondel; c'est une *Assomption de la Vierge*, à ce que dit le livret; j'ai peine à me figurer que cette Vierge monte au ciel, elle a plutôt l'air de descendre.

L'Assomption de la Vierge. n° 164. (M.I.)

L'ARTISTE.

Vous avez raison. Cela tient à la roideur de la jambe droite. Relevez un peu plus cette jambe, en ployant le genou, et le mouvement ascensionnel sera prononcé.

LE PHILOSOPHE.

Je n'aime pas ce tableau. Les anges sont longs et secs; la tête de la Vierge a trop de prétention au raphaëlesque. Je vois peu de couleur, peu de chaleur, peu de nerf.

L'ARTISTE.

Je distingue quelques bons détails de pieds et de mains. En général, cet ouvrage n'est pas une chose d'étude; je n'y reconnais qu'un morceau de praticien assez difficilement fait. Cette petite *Visitation* du même auteur est agréable, quoique un peu maigre. Ce sera un joli ornement d'oratoire. On m'a dit que

La Visitation. n° 165. (S.A.R. Mgr. le D. d'O.)

M. Blondel exécutait, à Fontainebleau, des peintures délicieuses. Ce château royal reçoit également des compositions de M. Abel de Pujol; mais on m'a rapporté que cet artiste n'était pas aussi heureux que son compétiteur.

LE PHILOSOPHE.

J'en suis fâché. Ces défaites successives peuvent décourager M. Abel de Pujol.

L'ARTISTE.

Il est en fonds pour prendre sa revanche.

LE PHILOSOPHE.

BEAUME. Alain Chartier. n° 72.

Dites-moi; n'est-ce pas la scène du baiser de Marguerite d'Écosse au poëte Alain Chartier, qu'on a représentée là?

L'ARTISTE.

Justement.

LE PHILOSOPHE.

Ce tableau me convient. L'hommage d'une jolie femme à un beau talent, caché sous une enveloppe si disgracieuse, est d'un prix très-grand à mes yeux. Je suis bien aussi laid qu'Alain Chartier; je voudrais avoir son

mérite, pour obtenir la faveur dont il fut l'objet.

L'ARTISTE.

M. Beaume (c'est le nom du peintre à qui nous devons cet ouvrage agréable), a fort bien réussi à rendre gracieuse et pudique, l'action de Marguerite. L'exécution de son tableau est charmante. Il faut reconnaître le même talent dans cette composition familière, où vous voyez une mère infirme, aidée dans sa marche par son petit-fils et par une jeune fille.

La mère infirme. n° 73. (Ce tableau et le suivant appartiennent à MM. Duval et Sazerac)

LE PHILOSOPHE.

L'expression de la malade est bien sentie, celle du petit garçon est d'une aimable naïveté, celle de la jeune personne plaît par l'attention et la prévenance qui la caractérisent.

L'ARTISTE.

C'est encore, selon moi, un petit drame bien conçu que celui-ci.

La mort d'un invalide. n° 74.

LE PHILOSOPHE.

Il est touchant, en vérité. Ce soldat, qu'ont épargné cent combats, va mourir dans l'asyle

que la reconnaissance de la patrie a voué à ses anciens défenseurs. Un regret le poursuit, celui de n'avoir trouvé que *la mort d'un bourgeois*. Son frère d'armes est venu pour adoucir l'amertume de ce dernier moment : « Console-toi, mon vieux, lui dit-il, *il n'y* « *a pas d'affront;* tu as fait tout ce qu'il « fallait pour mourir en brave militaire, eh « bien ! meurs en brave homme. Avais-tu « des ennemis? — Aucun, pas même parmi « ces gens que nous avons si durement se- « coués pendant vingt ans. — Eh bien ! va- « t'en tranquillement rejoindre nos camara- « des; dis-leur qu'ici nous pensons souvent « à eux. J'irai d'ailleurs bientôt vous retrou- « ver; l'âge et les infirmités m'avertissent « qu'il faudra avant peu battre en retraite; j'y « suis tout prêt; et, quand notre aumônier « voudra me signer mon passeport pour « l'autre monde, je partirai joyeusement, « comme autrefois, à la mêlée, l'arme au « bras, et au pas accéléré. — Adieu, ami, « au revoir; mais ne te presse pas. — « Bah ! aujourd'hui ou demain, qu'im- « porte? A la grâce de Dieu, ma foi... et « du major. »

L'ARTISTE.

Pas mal interprété.

LE PHILOSOPHE.

N'est-ce pas? C'est que je crois les entendre, ces deux invalides; il y a dans leurs figures, peintes par M. Beaume, cette bonhomie soldatesque et cette franchise de langage.

L'ARTISTE.

L'ouvrage est d'ailleurs bien traité; la touche en est facile et large, le dessin naïf et correct, la couleur raisonnable. Je n'ai pas besoin de vous dire que je préfère cette manière simple et sans affectation de M. Beaume, à la froide perfection de M. Laurent

LAURENT (J.-A.)

LE PHILOSOPHE.

Je vous crois sans peine; il y a, entre ces deux façons de sentir et d'exprimer, la différence qu'il y a entre l'esprit naturel et l'esprit d'emprunt, entre la candeur et la prétention. Regardez cette *Cendrillon;* combien elle est recherchée dans la simplicité de sa pose! et ce petit *Chaperon*, quelle fausse ingénuité! sans parler encore du choix de ces

Cendrillon. n° 1037.

Le petit Chaperon. n° 1038.

sujets, qui sont assez mal en harmonie avec les pensées de notre siècle !...

L'ARTISTE.

M. Laurent vise trop au précieux; dans un temps où le vrai est en honneur, c'est un grand défaut.

LE PHILOSOPHE.

Oui, voilà ce que c'est que de se tromper d'époque; il est des gens qui s'imaginent que nous en sommes encore aux *Dorateries*. Notre siècle n'est pas celui du madrigal. Le régime constitutionnel, qui s'enracine dans nos goûts, en même temps qu'il satisfait à nos besoins et à nos désirs politiques, s'accommode peu de ces jolis riens, qui firent la gloire des Boufflers de la peinture, et des Boucher des lettres. Nous aimons mieux une vérité, fût-elle un peu crue, qu'un agréable mensonge. Nous sommes désenchantés sur beaucoup d'illusions, il nous faut du positif. Adieu les petits romans seulement ingénieux; adieu les pensées musquées et les vers à l'eau rose. Nous ne haïssons pas les contes, quand ils renferment une moralité neuve; c'est de la philosophie du bas étage; mais enfin c'est de

la philosophie! Mais *Finette*, mais *Nonchalante*, mais *Babillarde!* Que peuvent-elles nous apprendre, que nous ne sachions déjà? Les tableaux de cette espèce sont faits pour les enfans, et c'est aux gens sensés que M. Laurent les adresse; son but est donc manqué. Qu'il reprenne la route dans laquelle il était entré en 1822. Je donnerais tout ce qu'il a fait cette année, et, encore avec, tout ce qu'il a fait jadis, et ce qu'il fera à l'avenir, dans le même genre, pour la tête et la main de son *Galilée*. Un philosophe en prison, pour avoir dit une vérité importante; un sage persécuté, pour avoir contredit des erreurs; un savant condamné, pour avoir fait une découverte utile! Voilà qui est excellent, voilà qui est moral! d'ailleurs cela est si vrai! Ne nous en pend-il pas, tous les jours, autant à l'oreille, à nous qui ne sommes pas du quinzième siècle?

Les trois Sœurs; *Finette, Babillarde* et *Nonchalante*. n° 1036.
(S. A. R. Mgr. le D. d'O.)

L'ARTISTE.

Vous mettez toujours les choses au pire.

LE PHILOSOPHE.

Oui! Eh bien! fiez-vous-y! Quant à moi, à qui l'on ne saurait arracher l'approbation

d'un principe contraire à ma raison, mais qui, en même temps, ne brigue pas la gloire du martyre, je ne soutiendrais pas, sauf le bon plaisir d'un procureur-général, que le soleil n'a pu être, un instant, arrêté dans sa course ; que la civilisation, dans l'Inde, remonte à plus de dix mille ans ; que les affections tiennent à l'organisation du cerveau, et mille autres propositions aussi soutenables. Je ne combattrais pas les opinions probables des bons pères en Loyola ; je ne ferais pas l'éloge absolu de Pascal, je ne me flatterais pas d'avoir lu l'Anti-Cotton (1), enfin, je n'imprimerais pas une réfutation des doctrines de messieurs tels et tels.

L'ARTISTE.

Je ne balancerais pas à le faire, moi, et à la barbe de tous les limiers de la censure ; mais avec modération, et non avec cette violence qui ne manquerait de vous emporter.

(1) Réponse fort rare, de César de Plain, à la lettre que le Jésuite Cotton fit imprimer pour disculper la sainte compagnie de sa participation au meurtre d'Henri IV. (*Note de l'éditeur.*)

LE PHILOSOPHE.

Monsieur le sage?

L'ARTISTE.

Sage, si vous voulez; mais je ne me fâche pas, au moins.

LE PHILOSOPHE.

Ces têtes froides me font mal.

L'ARTISTE.

Ces têtes exaltées me font un bien!..... Savez-vous, mon ami, qu'avec vos irritations, vous nous donnez la comédie (1).

LE PHILOSOPHE.

Diable! C'est bien heureux! Je ne savais pas être si plaisant que je suis.

L'ARTISTE.

Changeons de conversation; je serais au désespoir de vous causer le moindre ennui. Revenons à M. Laurent.

(1) Les motifs de ces emportemens sont trop honorables pour justifier les railleries de notre artiste. Qui songerait à rire d'Alceste s'il vivait parmi nous? Qui pourrait condamner ses attaques si véhémentes, mais si consciencieuses? (*Note de l'éditeur.*)

LE PHILOSOPHE.

Non, parbleu! c'est lui qui est cause de notre altercation. Au diable ses petites peintures léchées et polies comme de l'émail, et ses sujets nains, qui font une si singulière disparate avec les idées grandes qui nous travaillent aujourd'hui.

L'ARTISTE.

GASSIES. Clémence de Louis XII. n° 711. (Destiné à la galerie de Diane aux Tuileries.)

Voici de quoi vous calmer; c'est la représentation d'une belle action de Louis XII (1).

LE PHILOSOPHE.

Parlez-moi de choses semblables, à la bonne heure! Vivent les rois clémens! Celui-

(1) Au moment où nous préparons cet ouvrage, le tableau de M. Gassies est dans les magasins; il a été exilé dans ces limbes des peintres, avec le *saint Pierre* de MM. Pallière et Picot, et quelques autres ouvrages que le public est étonné de ne plus retrouver au Louvre, après les avoir remarqués d'abord. On donne pour motif à cet ostracisme momentané le manque d'espace. Cette raison nous paraît peu satisfaisante. La grande galerie est assez longue pour recevoir plus de tableaux qu'on n'en a rejeté. La mesure adoptée a donc le malheur de mécontenter en pure perte des artistes estimables qu'il faudrait ménager un peu plus.

ci mérita l'affection de ses sujets, et son nom est venu, jusqu'à nous, accompagné d'un titre, qui vaut mieux que ces épithètes fastueuses, et quelquefois mensongères, qu'on accole aux noms des monarques. On l'appela *le Père du peuple*, cela dit tout. S'il n'eut pas les qualités d'un grand politique, d'un héros, il fut un bon roi. Il fit la faute de vendre le droit d'appliquer la loi, ce qui mettait la justice aux mains des plus riches et des plus ignorans; mais, comme il avait un excellent esprit, souvent il redressait les erreurs judiciaires dont, par le fait, il était la première cause. Honorons, de notre respect et de notre amour, la mémoire de ce prince, qui se montra économe des sueurs et de la fortune du peuple; et qui, loin de signaler son administration par l'établissement d'impôts nouveaux, réduisit les tailles à tel point, qu'un historien philosophe pût dire de lui : « *Il ne se croyait pas roi des Fran-* « *çais comme un seigneur l'est de sa terre,* « *uniquement pour en tirer la substance.* » Je sais bon gré à M. Gassies d'avoir choisi Louis XII pour héros de l'épisode politique et moral qu'il a représenté, et qui doit orner

le palais du roi Charles X. C'est un excellent modèle qu'il propose au nouveau souverain. Héritier du pouvoir de saint Louis, du Père du peuple et du bon Henri, Charles, en montant au trône, a fait entendre des promesses de justice et de paix, que le présent a recueillies pour l'avenir. L'espérance d'un règne heureux a pu être embrassée par tous les citoyens, au cœur desquels doivent retentir des paroles constitutionnelles, garant loyal et solennel d'un serment fait, au pied des autels de la patrie, en faveur des droits de tous; paroles mémorables qui porteront un fruit précieux, promesses qui ne seront point démenties par les faits. Les contemporains et la postérité n'auront point à gémir des malheurs qui suivraient l'oubli de semblables assurances, et jamais on ne pourra faire, à Charles X, l'application de ce vers du vieux poëte Alexandre de Paris,

N'EST PAS ROI QUI SE FAUSSE ET SA RAISON DÉMENT (1).

L'ARTISTE.

J'approuve, ainsi que vous, M. Gassies de nous avoir montré Louis XII faisant un acte

(1) *Philippe-Auguste*, poëme.

de clémence, et pardonnant à ces officiers qui avaient desservi ses intérêts auprès de Charles VIII. *Oubli* est un mot si beau dans la bouche d'un roi !

LE PHILOSOPHE.

Je voudrais que le tableau, déjà si bon par son sujet (vous savez que pour moi il n'y a pas de bons ouvrages sans cette première condition) fût encore excellent sous le rapport de l'art.

L'ARTISTE.

Je le voudrais aussi, car M. Gassies est un des peintres aux succès desquels je m'intéresse le plus. Mais il faut que je vous l'avoue, son tableau n'est pas bien réussi. L'effet qu'il a cherché est plus bizarre que franc. La figure de Louis XII n'est pas heureuse. Ses cuisses et ses jambes sont plates. Les têtes des deux magistrats, que vous voyez sur le devant de la composition, sont assez fines de dessin; la main gauche de celui-ci est bien dessinée, en même temps que peinte avec soin et colorée avec énergie; tous les autres personnages sont peu remarquables à l'exception de cet officier à la dalmatique bleue, qui est bien composé et bien peint.

LE PHILOSOPHE.

J'ai déjà vu cette figure là quelque part; aidez-moi donc à dire où?

L'ARTISTE.

Dans le tableau de M. Rouget. C'est un modèle que ces deux artistes ont eu le tort de copier un peu trop servilement.

LE PHILOSOPHE.

La double fonction que cet homme occupe ici me rappelle la situation de l'un des personnages du *Roman Comique* (2): « J'ai joué, « dit-il, quelque part, une pièce moy seul, « et ay fait en mesme temps le roy, la reine « et l'ambassadeur. Je parlois en faulcet quand « je faisois la reine; je parlois du nez pour « l'ambassadeur, et me tournois vers ma « couronne que je posois sur vne chaise; et « pour le roy, je reprenois mon siége, ma « couronne et ma gravité, et grossissois vn « peu ma voix. »

L'ARTISTE.

M. Gassies a été plus heureux dans cette

(1) *La Rancune.*

autre grande production. La scène s'y explique mieux. Vous devinez tout de suite ce dont il s'agit.

Sainte Marguerite, reine d'Écosse, lavant les pieds aux pauvres.

n° 710.

LE PHILOSOPHE.

N'est-ce pas le lavement des pieds par Marguerite d'Écosse?

L'ARTISTE.

Vous l'avez dit.

LE PHILOSOPHE.

Cette occupation honore une reine chrétienne. On voit ici que ce n'est point une affaire d'usage et d'étiquette, c'est bien un acte de religion. Marguerite n'est point environnée des pompes de la royauté; elle ne donne pas aux nobles Écossais un spectacle de vanité; elle n'a pour témoins que des pauvres, un prélat, un moine, et une femme qui l'aide dans ses fonctions pieuses. Cette composition est bien entendue.

L'ARTISTE.

L'effet de l'ouvrage est satisfaisant, quoiqu'en général le style et le ton en soient un peu lourds. Le dessin aurait peut-être eu besoin d'être épuré davantage, et la couleur

d'être moins noire. Quant à l'effet, qui est la suite du système que Gassies a commencé dans son *Louis XII*, je ne l'approuve pas; il est plus tranchant que brillant. Toutefois ce tableau annonce de grands progrès et pour l'arrangement et pour l'expression. La sainte Marguerite est jolie, sans manière; le pauvre dont la reine essuie le pied est plein de respect et de reconnaissance; l'Écossais qui ôte son bas (1) est bien, mais n'est-il pas là pour faire un repoussoir? Le dos de ce personnage est largement étudié, grassement peint, fortement indiqué. Cette production de M. Gassies est très-estimable. Je la préfère à une *Transfiguration* que vous apercevez là haut.

La Transfiguration.
n° 709.
(Sujet demandé.)
(M.I.)

LE PHILOSOPHE.

La composition me rappelle le second plan de la transfiguration de Raphaël.

(1) Ce qui, soit dit en passant, est un détail peu convenant dans la circonstance, soit à cause de ce qu'en peinture on appelle la dignité historique, soit à cause de l'état misérable du personnage, à qui il est difficile de supposer ce détail de vêtement.

(*Note de l'éditeur.*)

L'ARTISTE.

C'est un malheureux bonheur. Il y a dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux des qualités qui compensent un défaut d'imagination.

Je veux vous montrer, du même auteur, de petits ouvrages qui attestent sa facilité et la diversité louable de son talent. Voyez s'il est possible de faire mieux que ces deux petits intérieurs d'église. C'est d'une finesse de ton qui les ferait prendre pour des Bouton ou des Renoux. Et ces effets de brouillard! quelle vérité!

Intérieurs d'église. n° 713 et 714.

Effets de brouillard. n° 716 et 721. (Le second est à M. de Cypierre.)

LE PHILOSOPHE.

Si j'étais assez heureux pour pouvoir satisfaire mes goûts et mes désirs, je voudrais acquérir aujourd'hui même cette scène de *smogleurs*, qui m'enchante.

L'ARTISTE.

Et moi j'offrirais à M. Casimir Cypierre, amateur riche et distingué, le double du prix que lui a coûté ce paysage de M. Gassies, pour en orner mon cabinet. Cet ouvrage, où la nature de l'Écosse est fidèlement représentée, est d'un effet que je trouve charmant; le co-

Vue d'un lac. n° 717. (Ce tableau appartient aussi à M. de Cypierre.)

loris en est d'ailleurs riche et vigoureux; quant au faire il est large, et même un peu heurté. Je vois que M. Gassies a voulu imiter les peintres anglais, et qu'il n'a prodigué, sur les premiers plans, les épaisseurs de couleurs que pour essayer la manière sauvage et bizarre de John Constable.

LE PHILOSOPHE.

CONSTABLE (John). Une charrette à foin traversant un gué. n° 358. Un canal. n° 359. Vue près de Londres. n° 360. (Ces ouvrages appartiennent à M. Arrowsmith.)

J'ai lu dans un journal que ce John Constable, dont nous venons de prononcer le nom, avait envoyé à Paris des tableaux qui avaient troublé le repos de tous nos peintres de paysage. Ces morceaux sont-ils ici?

L'ARTISTE.

Je vais vous les faire voir. Tenez, les voici.

LE PHILOSOPHE.

Mais, mon ami, savez-vous que cela est fort bien. C'est la nature même; c'est un paysage vu par une croisée. Je ne sais si, comme peinture, ces tableaux peuvent être estimés; mais, pour moi, je les prise fort, je leur trouve une naïveté merveilleuse.

L'ARTISTE.

Ils sont extraordinaires, en effet, sous le

rapport du ton. C'est bien l'aspect de la campagne. Ces eaux sont vraies, cette charrette est vraie, ces bateaux sont vrais; mais le procédé qui mène à cette expression de la vérité est tout près de *la manière*. On dirait d'un tâtonnement perpétuel. Ce travail en relief, ces masses de brun, de jaune, de vert, de gris, de rouge et de blanc, jetées les unes sur les autres, remuées à la truelle, coupées avec le couteau à palette et glacées ensuite, pour les faire rentrer dans l'harmonie et dans le mystère; ces choses, dis-je, sont moins de l'art que du mécanisme; et, encore, ce mécanisme est-il sans grâce.

LE PHILOSOPHE.

Qu'importe, s'il me conduit à une illusion parfaite?

L'ARTISTE.

Mais cette illusion cesse, si vous approchez un peu; et comme les tableaux de paysage sont faits pour être vus à une distance peu considérable, le but du peintre est manqué, parce qu'il a calculé son effet comme celui d'une décoration, dont les lignes, les tons et les détails n'arriveraient à l'œil qu'en traversant de grands

espaces d'air. Le maniement de la couleur est d'ailleurs le même partout dans les ouvrages du paysagiste anglais. La charrette est faite comme les terrains, la ferme comme les bateaux et ainsi du reste; et puis le ciel est cahoté, tourmenté, alourdi, parce que le pinceau ne s'est pas joué avec liberté dans les formes des nuages. Le paysage a aussi son style, sa poésie; M. Constable n'en tient aucun compte. Ses compositions réduites au trait, seraient ultrà-mesquines.

LE PHILOSOPHE.

Mais, c'est que le paysage ne doit pas être réduit au trait. Le coloris lui est indipensable.

L'ARTISTE.

C'est comme si vous disiez qu'il n'y a point de lignes dans la nature, point de formes dans un tronc d'arbre ou dans le profil d'un rocher, point d'angles dans les superpositions de montagnes et dans le mouvement des terrains.

LE PHILOSOPHE.

Croyez-vous qu'il y ait un arbre fait comme celui-ci, une maison faite comme celle-là, une

mare creuse comme celle que traverse cette charrette, un canal serpentant comme celui qui sillonne cette plaine, des prés, des lointains semblables à ceux que nous voyons ici?

L'ARTISTE.

Sans doute, il y en a; mais ce ne sont pas ceux-là qu'il faut choisir, l'art doit avoir pour objet le beau.

LE PHILOSOPHE.

Oui, et on lui donne pour but le faux. Qu'est-ce autre chose en effet que votre paysage historique? Un genre où le grandiose est de la prétention, la nature de la convention, la poésie du système? Tenez, voyez plutôt cette composition de M. Turpin.

TURPIN DE CRISSÉ.
Apollon enseigne la musique aux bergers.
n° 1638.
(Destiné au Luxembourg.)

L'ARTISTE.

Mais le mouvement des lignes en est assez heureux; les plantes des premiers plans sont bien faites, les arbres sont massés et dessinés avec art.

LE PHILOSOPHE.

Et la couleur bleue, lilas, et pâle comme serait l'émail d'une porcelaine!

L'ARTISTE.

La couleur n'est pas heureuse, je l'avoue, mais....

LE PHILOSOPHE.

Mais, mais, cela est froid, cela est faux. Les yeux sont éblouis et les sens ne sont pas saisis.

L'ARTISTE.

Pour combattre vos préventions contre le paysage historique, je ne vous montrerai pas l'*Œdipe* et l'*Antigone* de feu Michallon, c'est une page manquée où l'on retrouve à peine la force et le talent de son auteur, mort si jeune, et après avoir réalisé, dans un ou deux ouvrages, les belles espérances qu'il avait données. Je ne vous vanterai pas non plus l'*Orphée* de M. Rémond. Les arbres en sont ronds, les lignes petites, et le ton d'un lourd désespérant; mais j'arrêterai vos regards sur cette vue du *lac de Némi*, par M. Watelet.

MICHALON (feu). Œdipe et Antigone près du temple des Euménides. n° 1219. (A M. Schrotz.)

RÉMOND. Orphée. n° 1403.

WATELET. Vue du lac de Némi. n° 1743.

LE PHILOSOPHE.

Une vue d'après nature ! Cela doit être bien, et c'est bien en effet.

L'ARTISTE.

Oui, c'est bien; mais l'art y a fait beaucoup. La nature ne donne pas ses lignes ainsi cadencées, M. Watelet les a arrangées.

LE PHILOSOPHE.

Il a eu raison; car elles sont d'un bon effet, et puis ce ciel est beau. Il fait chaud dans ce pays-là! La végétation peut y être forte; aussi que cet arbre soit un peu gros, je n'en fais pas un crime à l'artiste; sous l'influence d'un climat comme celui qu'il a représenté, la terre doit avoir du tempérament, elle peut donc produire des colosses. Assurément, j'aime cet ouvrage riche de ton et d'un grand aspect; mais M. Watelet me plaît encore plus dans ses petites copies de la nature. Voyez cette étude des cascatelles de Tivoli. Quelle vigueur, quelle transparence, quelle fraîcheur! Il est impossible que cela ne soit pas très-vrai, car mon esprit en est frappé comme d'un souvenir. Et cette vue de Neuilly! que cela est délicieux! Cette transparence des eaux, ces réflexions du ciel et des objets avoisinant le canal, ces arbres et ces plantes, tout est char-

Etude des cascatelles de Tivoli. n° 1745.

Vue du parc de Neuilly. (S. A. R. Mgr. le D. d'O.)

mant dans cet ouvrage. Je pourrais en dire autant des autres productions de M. Watelet.

L'ARTISTE.

C'est que M. Watelet est un artiste très-distingué; il s'est placé au premier rang où j'ai vu autrefois ce M. Taunay, dont le nom commande le respect; mais qui, dissemblable à lui-même, termine sa carrière.....

TAUNAY.

LE PHILOSOPHE.

Comme Corneille, par un *Attila*.

L'ARTISTE.

La mémoire des chefs-d'œuvres de M. Taunay sera gardée long-temps par les amateurs; M. Bidault, moins effacé que M. Taunay, laisse aussi des regrets à ceux qui ont admiré ses premiers ouvrages, et qui voient aujourd'hui.....

BIDAULT.

LE PHILOSOPHE.

Mais il me semble que dans ses tableaux, on peut encore remarquer des détails heureux, des passages agréables, des masses harmonieuses, enfin des éclairs dignes du bon temps de ce maître.

L'ARTISTE.

Oui, des éclairs; mais comme l'a dit Désaugiers :

C'est la clarté d'une lampe expirante
Qui se ranime et s'éteint pour jamais.

LE PHILOSOPHE.

Je me rappelle quelques noms de paysagistes dont j'ai vu naguère de bons ouvrages; dites-moi ce que sont devenus MM. Bertin, Regnier, Boisselier, Mongin, Dutac, Chauvin, Villeneuve et Coignet.

L'ARTISTE.

M. Dutac a fait quelques jolis tableaux, parmi lesquels une chute d'eau, dans les Vosges, et un effet de givre assez bien observé. M. Chauvin a envoyé de Rome des morceaux fort distingués, soit par le ton, soit par le charme de l'exécution, soit par la vérité de la nature qu'il a représentée. Parmi ses productions, j'ai distingué surtout, et je vous prie de regarder avec soin cette vue de Rome, prise à l'extrémité de *la Villa* célèbre, que les élèves de l'école française habitent au milieu de la capitale des états du pape. Si le ciel est

DUTAC.

CHAUVIN.
Vue de Rome.
n° 310.
(A M. le prince de Talleyrand.)

un peu plat de forme, il est d'une jolie couleur. Ce chemin qui descend, cette lumière qui circule avec liberté sous ce massif d'arbres, à gauche; ces fabriques éclairées avec goût, sont autant de preuves du talent de M. Chauvin. Quelques parties de ce tableau annoncent beaucoup d'adresse, et de ce nombre sont ces ormes taillés à larges faces, qu'il était difficile de rendre sans une choquante uniformité. Certains passages de couleur laissent à désirer un peu plus de solidité, et simulent par trop les tons de l'aquarelle; mais ce n'est qu'un petit défaut que je signale sans importance, et qui est tout-à-fait insensible pour vous.

VILLENEUVE.

M. Villeneuve, si supérieur dans l'art de colorer avec le crayon lythographique, est ici un peu lourd et égal de tons; il est cependant quelques-uns de ses tableaux qui attestent des progrès et annoncent un avenir; je vous les montrerais s'ils n'étaient ainsi épars dans toutes les salles, et si vous attachiez à leur examen une très-grande importance.

MONGIN.
Vue prise des bords de l'Aar. n° 1234. (Ce tableau ap-

M. Mongin qui s'est montré souvent avec avantage dans les différentes routes du *genre*, et dont vous vous rappelez sans doute et la

Bénédiction des troupeaux, en Suisse, et la *Tourmente sur le Saint-Gothard*, et le *Marchand forain*, n'a payé, cette année, à notre curiosité qu'un tribut peu considérable, mais qui doit plaire. Voilà une vue prise en Suisse, sur les bords de l'Aar; l'aspect en est charmant, les seconds plans et les fonds y sont pleins d'air et de transparence; les eaux remplissent ce lieu d'une vapeur humide fort habilement rendue. Cet ouvrage est un morceau très-agréable. On peut en dire autant de cette étude si vraie.

partient à MADAME, Duchesse de Berry.)

L'intrigue sur les toits. n° 1235. (S. D. A. D. A.)

LE PHILOSOPHE.

Oui, vraiment, ce ne sont que des portraits de maisons enduites de crépi, de petits arbres de jardins, des détails presque trivials, et cela me plaît beaucoup. C'est que c'est plein de naïveté, et que c'est-là ce qu'il me faut dans le paysage, comme dans la représentation des actions des hommes. Mon compliment, je vous prie, à M. Mongin, pour cette petite page et pour cette autre, du même genre, qui est fort agréable.

Le Curieux. n° 1236.

L'ARTISTE.

M. Coignet, imitateur de Michallon, a pro-

COIGNET.

Vue prise dans le golfe de Salerne.

n 339.

duit cette année plusieurs tableaux, parmi lesquels vous avez déjà distingué cette vue du golfe de Salerne, où les fonds sont peut-être d'un ton un peu lourd, mais dont les eaux, agitées par le vent, sont bien peintes. M. Coignet mérite d'être encouragé, il est dans une route qui peut le conduire à de grands succès.

BOISSELIER.

Défense de Louis VII, dans les défilés de Laodicée, en Syrie (année 1149.)

n° 182.

(Destiné à la galerie de Diane à Fontainebleau.)

M. Boisselier se présente à nous armé de toutes pièces; grands et petits ouvrages, études et compositions pittoresques, il nous montre tout ce qu'il sait faire. Voilà son talent sous toutes ses faces. Accueillons-le avec bienveillance; il mérite les égards de la critique, M. Boisselier marque, par des progrès, chacun des pas qu'il fait dans sa carrière. Il faut lui savoir gré des efforts dont viennent témoigner auprès de nous ses productions, et notamment son *Louis VII*, qui n'est pas un morceau irréprochable, mais qui mérite l'estime des amateurs. Le ton local y est franc, la touche en est assez large, l'effet en est bien combiné. Le cèdre auquel s'adosse le héros, est d'une étude soignée; je ne sais si on ne pourrait pas reprendre, dans l'arrangement de ce tableau, un peu de nudité; mais je pense qu'on y doit louer un bon sentiment de com-

position, et une entente de masses raisonnée. Engageons M. Boisselier à redoubler de zèle et de travail; il est appelé sans doute à occuper, parmi les artistes modernes, un rang distingué, s'il s'applique à se rendre digne de cet honneur.

M. Regnier soutient cette année la réputation qu'il s'est acquise par des travaux recommandables.

REGNIER. Williams Wallace. n° 1391. (Le ministre de la maison du Roi a, dit-on, acheté 2,600 fr., ce tableau qui doit orner le musée du Luxembourg.)

LE PHILOSOPHE.

Ce paysagiste, à qui le titre de romantique convient à merveille, n'est pas de ceux qui nous font assister aux riantes solennités de la nature, comme on dirait dans la langue des adeptes. Son pinceau est mélancolique, c'est toujours en habits de deuil qu'il nous représente la terre et les cieux. Les brumes, les nuées orageuses, les pluies, les roches arides ou couvertes de mousses desséchées, les pins noirs, les chênes à la chevelure sauvage, les eaux endormies sous des abris mystérieux, les cimetières, les châteaux gothiques, voilà ce qui plaît à l'imagination de ce Young du paysage. Il aime à exciter la terreur, à provoquer les méditations graves. La route origi-

nale qu'il s'est choisie, il la suit avec une constance qui lui a valu plus d'un succès. Je voudrais le voir sacrifier quelquefois aux Grâces, j'en apprécierais d'autant mieux ses offrandes aux Euménides. Byron ne me plaît tant que parce qu'à côté de Conrad je vois chez lui la tendre Gulnare. Prenons cependant les choses comme elles sont; dites-moi ce que vous pensez de ce grand paysage, où nous voyons Williams Wallace, sous les habits d'un barde, se présenter aux portes du château, où le roi d'Angleterre retient prisonnier le fameux Robert Bruce?

L'ARTISTE.

Je le trouve fort bien, l'aspect en est sévère. Il y a dans l'effet de ce soleil couchant, dont les derniers rayons viennent rougir la surface du torrent qui coule au pied du castel fortifié; il y a, dis-je, quelque chose de solennel qui convient également au genre d'intérêt que veut produire l'auteur, et au sujet qu'il a adapté à son paysage. Les détails de ce tableau plaisent aux yeux, comme l'ensemble plaît à l'esprit. Ces arbres sont bien touchés; l'auteur n'a pas fait la faute de faire là des ormes ou des

chênes, massés à l'italienne; c'est d'un style plus âpre qu'il les a tracés. Les terrains sont d'un ton riche, et les eaux d'une transparence achéronienne. Peut-être que ce morceau, d'ailleurs très-remarquable, aurait doublé ses avantages en perdant un pied de proportions sur ses deux côtés. C'est, au surplus, une idée à laquelle je n'attache pas plus d'importance qu'elle ne vaut.

Les petites productions de M. Regnier dont *l'exibition* (on peut bien se servir d'un mot de la langue anglaise, en parlant des ouvrages d'un peintre qui cherche à se rapprocher du genre anglais) est si nombreuse, se recommandent par une grande vérité de ton. Je ne veux vous en donner pour preuve que ces études, et surtout cette vue en forme de frise, de la plaine de Paris, aux environs de Montmartre. Il semble que, dans ce dernier tableau, l'auteur ait voulu lutter contre Constable; son ciel est plus fin que celui du paysagiste anglais, et le pays qu'il a représenté n'a pas moins d'étendue. Mais, dans Constable (*hampstead-heath*) l'effet du soleil est bien heureux!

Etudes d'après nature. n° 1401. (A M. Arovv-smith.)

Héritier de Valenciennes, M. Bertin est le classique des paysagistes vivans. Personne ne

BERTIN. Paysage; site de Messénie. n° 134.

possède aussi bien que lui l'art d'agrandir la toile, s'il est permis de parler ainsi; l'harmonie des formes, le grandiose des lignes, la sagesse de l'arrangement lui sont familiers, et toutes ses conceptions en font foi; mais cette majesté de composition demanderait un peu plus de vigueur dans la manière d'accuser les formes, et de les faire valoir les unes par les autres. M. Bertin est timide, peut-être parce qu'il voit que près de lui on ose trop; sa couleur n'a pas toute la puissance nécessaire, et, chez lui, le soleil n'a pas d'ardeur. On ne saurait trop engager ce maître habile, ce chef d'école, à se laisser aller à un sentiment de force qui ne lui est sans doute pas étranger, mais dont il redoute l'usage, à-peu-près comme ces gens qui ajournent la liberté de peur de l'anarchie. Vous ne voyez pas encore ici le grand paysage que M. Bertin a exécuté cette année (1); j'ai été admis au plaisir de l'admirer dans l'atelier de l'artiste. Il m'a justifié dans l'opinion que je me

(1) En effet, au moment où ce livre est publié, le salon ne possède pas encore le tableau de M. Bertin, qui ne doit être exposé qu'à la fin d'octobre.

(*Note de l'éditeur.*)

suis faite, dès long-temps, du mérite de ce peintre justement renommé; c'est une magnificence de lignes, une correction, une élégance de style, un savoir de dispositions, une grâce d'ensemble, une harmonie de plans et de mouvemens qui vous étonneraient. Dans cet ouvrage, M. Bertin s'est prononcé plus qu'à l'ordinaire, sous le rapport du coloris; il est des parties qui ne manquent ni de fermeté ni de vie; mais, en général, j'y voudrais encore un peu plus d'énergie et de force de tons. C'est la Grèce que M. Bertin a voulu reproduire; ce sont bien ses formes nobles et riches, mais ce ne sont pas là les brûlantes clartés de son atmosphère. Il y aurait peu de choses à ajouter pour rendre ce paysage un des plus beaux qu'ait produit l'école moderne; je conseille à M. Bertin de ne pas négliger ce moyen de perfection. Il me semble que quelques bons frottis, bien chauds, suffiraient pour arriver à l'effet désiré. M. Bertin ne pourrait-il pas en essayer?

Puisque vous ne pouvez voir le paysage dont je vous ai parlé, je vais vous en faire voir la monnaie; ce sont plusieurs petits morceaux charmans parmi lesquels il faut que vous re- n° 135.

marquiez deux *fixés* exécutés avec une habileté rare.

JOLIVART. Entrée d'un bois. n° 961.

Voici un tableau estimable d'un jeune homme qui débuta avec assez d'éclat, et qui ne se soutint pas toujours à la hauteur de ses premiers essais. Il a pris, cette année, la revanche de la petite défaite qu'il avait essuyée en 1822. Son ouvrage est bien; ce petit gué, ce chemin qui fuit mystérieusement dans la forêt, sont d'une charmante vérité. L'aspect général de ce paysage est malheureusement triste, le ton en est un peu monotone; je voudrais sur ces masses de feuillages et sur le tronc blanchâtre de cet arbre du premier plan, quelques échos d'une lumière un peu vive, pour réveiller l'effet qui est moins celui d'un matin que celui d'une nuit encore douteuse : encourageons M. Jolivart, et faisons-lui quelques complimens. Gardons-nous d'avoir la même courtoisie envers M. Quinart; rien n'est plus faux, plus dur, plus froidement chaud que cette grande vue de la *cava*. Engagons M. Quinart à travailler beaucoup; il a encore besoin de dix ans d'études pour arriver au point où il faut être, pour produire au salon des morceaux dignes des connaisseurs.

QUINART. Vue de la Cava. n° 1387.

Achevons la revue des travaux de nos paysagistes. Mentionnons M. Malbranche pour un effet de neige fort bien rendu et qui promet un successeur à Vanloo; M. Carré, ami et imitateur du précédent, qui a fait aussi un paysage neigeux, auquel je reproche un peu de molesse. Reconnaissons, dans le premier de ces deux artistes un talent agréable, et dans le second les promesses du talent.

MALBRANCHE.

CARRÉ.

M. Joly, dont les dessins à la *sepia* sont autant recherchés des amateurs, que ses lithographies le sont des éditeurs d'ouvrages pittoresques, se distingue dans sa peinture par une touche large et facile; ses tableaux annoncent un artiste qui n'est pas encore bien sûr de sa couleur; ils sont d'un ton un peu lourd; quelques études corrigeront ce défaut. M. Joly est appelé à obtenir un jour une réputation brillante; son avenir est écrit dans chacune de ses productions. Je ne sais si je me trompe, mais je crois deviner en cet artiste une supériorité d'éducation, que j'aime à trouver dans un homme occupé de la grande affaire des arts. Je ne pourrais pas vous dire par quels signes cela se manifeste à moi; mais j'en suis frappé d'une manière intime; et ce n'est pas seulement

JOLY.

n° 965.
n° 966.
n° 967.

chez M. Joly que j'ai pu faire une observation semblable, j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, chez d'autres artistes, la présence de cette importante qualité.

LE PHILOSOPHE.

J'ai fait la même remarque; j'ai toujours vu ces précieux auxiliaires se déceler dans les ouvrages des artistes instruits, par un certain tact, une justesse de sentiment et d'expression, un esprit de convenance plus facile à sentir qu'à montrer au doigt. Quelques peintres, en qui le germe du bon et du beau n'a point été développé par l'éducation, la suppléent par de l'adresse et du métier; ceux-là ne peuvent jamais occuper que le troisième rang. Le second est acquis à ceux qu'un instinct naturel domine et soutient. Il en est plusieurs de cette classe, qui font des choses étonnantes d'observation et de vérité.

L'ARTISTE.

GUINDRAND. Passage de troupes. n° 858.

Terminons notre promenade déjà un peu longue. Jetons un coup d'œil sur ce tableau de M. Guindrand. Ce jeune homme, qui fait partie de l'école de Lyon, mais qui

n'en a pas les malheureux défauts, annonce un talent que le temps mûrira. L'ouvrage que nous avons sous les yeux, est remarquable par une vigueur qui, dans la partie gauche, dégénère peut-être en dureté. L'effet général est cependant satisfaisant; quelques détails d'arbres et de terrains déposent de la facilité du pinceau de l'auteur. Je suis fâché que M. Guindrand, parmi les figures de soldats dont il a animé son paysage, en ait hasardé une dans la plus significative de ces positions qui étaient chères à David Teniers, mais que le goût délicat d'un Français devait épargner à la vue des dames; ceci soit dit en passant, et sans tirer à conséquence. Courage, M. Guindrand, et à l'année prochaine.

LE PHILOSOPHE.

Je vous ai laissé fournir seul votre carrière, et je vous suis obligé de m'avoir donné ainsi une idée succincte du mérite de nos paysagistes. C'est affaire à vous, et vous n'avez oublié personne.

L'ARTISTE.

Que dites-vous là? J'ai sans doute passé,

sans les apercevoir, à coté de bonnes productions qui méritaient nos éloges ; il y a tant de tableaux de paysages, qu'il faudra bien que vous me pardonniez quelques oublis. Je n'en aurai aucun regret, quant au profane vulgaire, qu'à l'exemple d'Horace, j'éloigne de moi ; mais je serais fâché de vous avoir privé du plaisir de voir un morceau intéressant. Eh ! tenez, je me rappelle, en ce moment, que je ne vous ai pas montré les tableaux de M. Léopold Leprince. Réparons vite cette omission. Voyez ce moulin à eau ; cela est fort joli assurément. L'auteur a fait, depuis deux ans, des progrès incroyables ; il se met en mesure de soutenir, par de bonnes productions, l'agréable célébrité dont son frère a entouré le nom qu'il porte.

LEPRINCE (Léopold.) Moulin à eau. n° 1143. A M. du Sommerard.)

LE PHILOSOPHE.

Voici encore un oubli à réparer.

L'ARTISTE.

IVRY (le Bon d'). Un site des Vosges. n° 933.

Mauvais plaisant ! Si M. d'Ivry vous écoutait ! Savez-vous bien que cet air ironique le mettrait au désespoir. Passons, sans rien dire, devant l'ouvrage de cet amateur, qui raisonne

fort bien des arts, mais qui les pratique avec plus de passion que de succès. Ses conseils sont utiles aux artistes ; mais sa peinture...

LE PHILOSOPHE.

Elle est, à la nature, ce qu'est le cuivre à l'or, le semblant à la réalité, le....

L'ARTISTE.

Assez, assez. Ménagez un honnête enthousiaste qui peint pour son plaisir.

LE PHILOSOPHE.

Et pour le nôtre, parbleu !

L'ARTISTE.

Allez-vous recommencer?

LE PHILOSOPHE.

Non, mais je voudrais qu'il n'exposât pas. Je renvoie monsieur le baron à Molière, qui lui dira par la bouche d'Alceste, qu'un galant homme

.... Doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens;
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

L'ARTISTE.

Mais...

si souvent couronné. Ce virtuose fait d'assez jolis petits tableaux ; mais il ne nous laisse plus entendre les sons ravissans de son instrument, qui eût fondé Thèbes, défié Apollon, et fait mourir Néron de jalousie, à moins que Néron n'eût pris le parti probable d'adresser à Locuste son dangereux rival.

LE PHILOSOPHE.

Mon ami, La Fontaine l'a dit :

Notre condition jamais ne nous contente.

M. Tulou en est une preuve entre cent autres.

L'ARTISTE.

Je voulais aussi vous faire voir les travaux de madame Baudelocque.

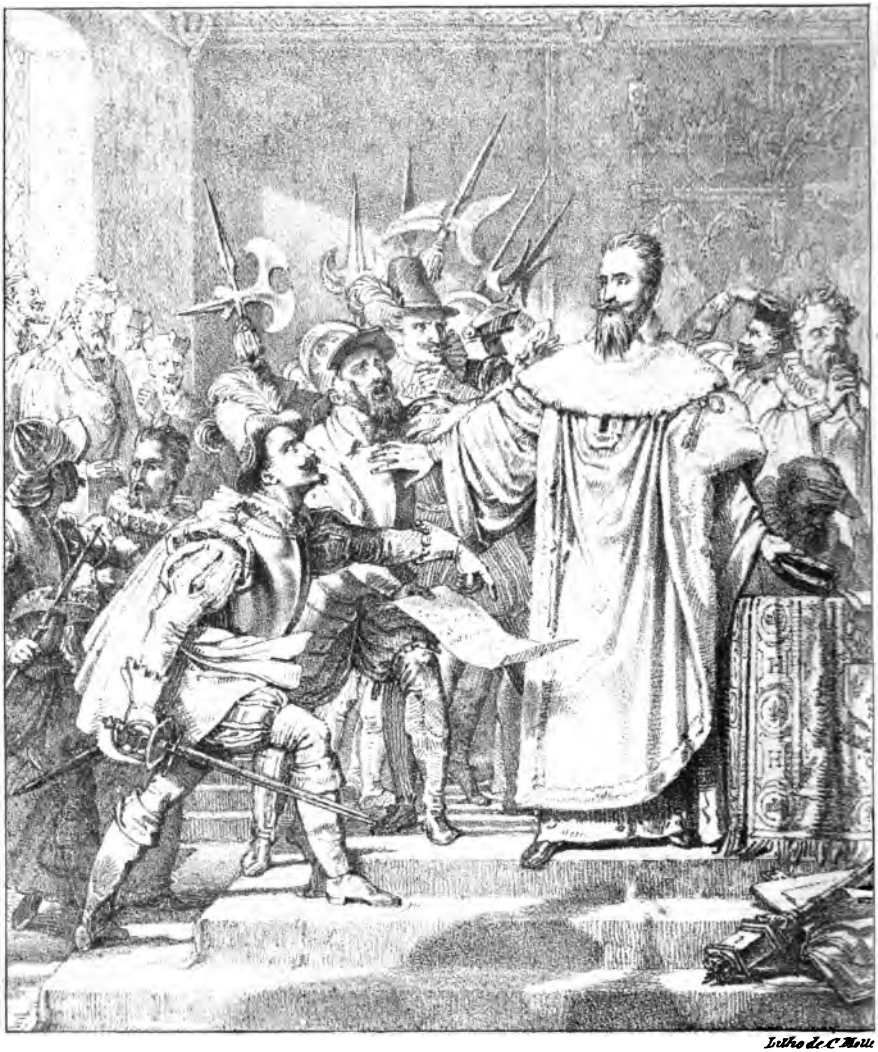
BAUDELOCQUE (Mme). Vue des environs de Châteauneuf dans les Vosges. n° 65.

LE PHILOSOPHE.

Je les ai vus. Je me rappelle fort bien ses montagnes qui, suivant l'expression du Psalmiste, sautent comme des béliers. Mauvais cela, mauvais ! Mais c'est d'une dame, et il faut être galant ; rabattons de moitié : médiocre.

L'ARTISTE.

Péniblement enfanté surtout.



Litho de C. Motte

Achille de Harlay.
(par Mr Thomas)

Faisons, en passant, un compliment à M. Pau-de-Saint-Martin, pour les progrès dont témoigne, à nos yeux, sa cascade de Tendon, et revenons aux compositions historiques.

PAU-DE-SAINT-MARTIN. Cascade de Tendon. n° 1315.

LE PHILOSOPHE.

Arrêtons-nous d'abord devant ce grand tableau, où je vois des magistrats, dignes de leur noble mission, préférant les fers à la honte de trahir leurs devoirs. Je ne sais pourquoi le souvenir de ce trait, si honorable aux Harlay, aux de Thou, aux Molé, aux Chartier, aux Fleury, aux Malvaut, aux Scarron, et à tous leurs dignes imitateurs, me touche plus aujourd'hui que jamais. Voilà les faits que j'aime à voir reproduire. On ne saurait trop en multiplier les représentations; l'indépendance des cours de justice ne pourrait qu'y gagner beaucoup; je voudrais que toutes les voix, tous les pinceaux se pussent réunir, pour dire aux dépositaires des lois : « Sachez vous placer au-dessus des événe-« mens; fidèles au prince, gardez-vous « d'une soumission aveugle; ennemis de la « tyrannie et de la rébellion, vengez le pou-

THOMAS. Achille de Harlay. n° 1619. (Destiné à la salle du conseil au Louvre.)

« voir, des excès populaires, et lè peuple,
« des envahissemens du pouvoir; soyez les
« soutiens du trône et l'appui des citoyens;
« que le ministère n'obtienne jamais de vous
« un arrêt inique; que les factions ne puis-
« sent imposer, à votre conscience, un ju-
« gement dont elle aurait à rougir; si le des-
« potisme espère trouver en vous un instru-
« ment pour ses vengeances, rappelez-vous
« cette maxime :

La liberté de l'homme est un décret de Dieu (1).

« Malheur à ceux d'entre vous qui trafique-
« raient de leurs votes et vendraient la justice;
« l'histoire attacherait leurs noms au pilori,
« où nous lisons avec effroi ceux des Jeffries et
« des Laubardemont. Gardiens de la morale
« et de la foi publiques, donnez l'exemple de
« la vertu. Que l'incestueux ne prononce pas
« anathême contre l'inceste, que le prévarica-
« teur ne juge pas la prévarication; enfin,
« que l'accusé, amené aux pieds de votre tri-
« bunal auguste, ne puisse dire : je vous ré-
« cuse, vous que la cité a vus coupables

(1) Nep. Lemercier, *Moïse.*

« comme moi. Impassibles, tolérans, sévères,
« exempts de haines et de faiblesses, voilà ce
« que vous devez paraître; voilà même ce
« qu'il faut que vous soyez tous pour com-
« mander le respect et acquérir le droit de
« prononcer entre le trône et nous. »

Le tableau de M. Thomas est selon moi un bon ouvrage. Il a un but utile; il renferme une moralité, un précepte et un exemple. L'artiste a compris quelle est la dignité de son art; il a bien senti que la peinture historique ne peut plus être, au temps où nous sommes, un objet de pur agrément; et que si l'imitation de la nature est son but, c'est surtout l'imitation de la nature morale. De belles formes qui revêtiraient un homme sans expression, sans passion, sans mouvement, enfin sans part active dans la société, seraient de belles formes, bonnes pour être proposées pour modèles aux élèves qui étudient à l'Académie, mais ne seraient de rien pour le philosophe. Il faut à la civilisation (et je ne cesserai de le crier, par-dessus les toits, à nos peintres), il faut des représentations de traits propres à exciter la vertu et à faire détester le vice. Tout ce qui aura ce but sera bon.

L'ARTISTE.

Bien entendu, cependant, que vous n'excluerez pas l'exécution.

LE PHILOSOPHE.

Non, certes; je la veux savante, élégante, correcte, naïve, animée, selon le sujet; mais je veux le sujet d'abord; je veux que, comme la rime, la couleur soit esclave et obéisse; dans la poésie, vous exigez avant tout la pensée; vous ne faites aucun cas d'un écrit s'il est frivole; pourquoi en serait-il autrement pour la peinture. Le tableau dont l'idée dominante n'a qu'une médiocre portée, peut flatter l'œil, s'il est bien dessiné, ou bien peint; mais il ne frappe pas l'esprit; il laisse l'ame froide, il ne remplit qu'une des conditions de son existence : il est agréable, il n'est pas bon. Cela est tellement vrai, qu'ici, par exemple, mon imagination étant vivement excitée par la multitude des pensées diverses qui m'assiégent, à la vue de ces dignes magistrats résistant courageusement aux violences des *Seize*, je n'ai pas le temps de m'informer d'abord si le tableau qui m'intéresse est bien composé, si les figures sont savamment dessinées, si

le coloris est bon; enfin si, comme morceau d'art, la peinture que j'examine est tout-à-fait satisfaisante. Il faut cependant, pour que ce premier coup d'œil ait ce résultat, que rien ne soit choquant, que l'expression des personnages soit juste, que leur pantomime soit vraie, et que le drame soit bien combiné.

L'ARTISTE.

Vous avez parfaitement raison. Vos sensations sont en même temps provoquées et justifiées par la forme. La composition de M. Thomas est pleine d'énergie; la figure de Bussy-Leclerc, qui porte le cachet d'une exaltation fanatique, fait une belle opposition avec celle du président de Harlay, si calme à l'aspect du danger, si inflexible quand on veut lui imposer l'infamie. La tête de ce personnage parlementaire est d'un beau caractère. Les attitudes des deux présidens, dont l'un voile, de ses mains, les traits altérés de sa physionomie, et l'autre lève au ciel ses yeux où se peignent la tritesse, démentent peut-être un peu l'histoire, mais elles sont dramatiques. Le dessin de M. Thomas est ferme; peut-être, dans quelques détails, l'est-il un peu trop. La

main d'Achille de Harlay me paraît sèche; en revanche elle est d'une belle étude. Le ton local du tableau, dominé par un grand nombre d'objets grisâtres, tels que lances, épées, cuirasses, tapis, tentures, etc., procède de leur couleur. Le peintre, pour échapper à l'uniformité, a poussé à la vigueur, mais il n'a pu éviter entièrement cette espèce de monochronomie. Il est resté, en dépit de ses efforts, dans la gamme où il était entré. On a reproché à M. Thomas d'avoir quitté la manière large, empâtée et aérée (1), dans laquelle il a fait son *Christ chassant les vendeurs du temple*. Je crois que M. Thomas pourrait justifier le faire de son *Achille de Harlay*. D'abord la différence des sujets commandait la différence des styles et celle des manières de peindre; en-

(1) Je vois qu'en analysant le tableau de M. Thomas, P... a oublié de faire remarquer, en faveur du peintre, qu'obligé de se débattre dans un espace trop étroit et d'une forme désavantageuse, il n'a pu donner à sa composition cette profondeur, cette étendue que la couleur ne parvient pas seule à donner; ses figures se sont rapprochées d'autant: aussi ce n'est guère que comme ouvrage d'apparat que ce tableau peut être accusé de manquer de majesté. (*Note de l'éditeur.*)

suite, il est évident que l'artiste a fait l'essai d'une pratique nouvelle, et que si cet essai marque encore de l'incertitude, le résultat n'en est cependant pas sans avenir. M. Thomas n'est pas de ces peintres qui s'en tiennent à un procédé connu; il cherche toujours à découvrir; s'il n'a pas complétement réussi cette fois, une autre il sera plus heureux, mais non pas plus méritant. Honneur à celui qui invente, qui étudie, et qui n'est ni un froid copiste, ni un servile imitateur!

LE PHILOSOPHE.

Honneur au génie qui a erré, ou s'est avancé dans une route qui n'est point battue, même quand il y a fait un faux pas.

L'ARTISTE.

M. Thomas n'a point fait un faux pas, mais un pas hasardeux. Ce peintre a un talent si incontestable, une telle flexibilité, une facilité si grande, qu'il peut, sans se compromettre, tenter beaucoup de choses qui seraient interdites à un artiste médiocre. S'il bronche, il se relève aussitôt; s'il chancelle, il ne tombe pas. Il n'est pas toujours égal à lui-même, comme ces gens qui sont sans cesse leurs silhouettes;

eh ! tant mieux ! Il est original, il est *oseur*, il est impatient de produire quelque chose de neuf : il réussira, et vous verrez, au prochain Salon, si ma prophétie n'est pas réalisée.

Le moine et la jeune fille. Effet d'orage.

n° 2255.

Descendu des hauteurs du genre historique à une composition de chevalet, M. Thomas a prouvé que pour bien faire un petit tableau, il fallait être capable d'en bien faire un grand. Ce ne sont pas des figures dessinées ou peintes de *chic* que vous voyez ici, mais deux charmantes études.

LE PHILOSOPHE.

Sous le rapport de l'expression, elles me plaisent beaucoup. La terreur calme et réfléchie de ce vieillard, la gracieuse incurie de la jeune fille sont également bien rendues. Le moine a été surpris dans la campagne, où il promenait son inutilité et son ennui, par un orage violent qui couvre le ciel de nuées pluvieuses, et donne à la terre un aspect affreux. Le vent, dont le fracas se mêle à celui du tonnerre, augmente l'horreur de cette scène. L'ermite ne sait où se cacher ; la peur a paralysé ses membres et ses souvenirs. Il s'est arrêté morne et abattu, quand passe, fuyant devant le temps, une jeune paysanne que ce

désordre de la nature, ces tourbillons, au milieu desquels elle est balottée, amusent, loin qu'ils puissent lui causer la moindre frayeur. Elle voit l'embarras du moine, elle s'offre à lui servir de guide; et, tout en riant, tout en chantant le refrain que le dernier coup de tonnerre a interrompu, elle indique du doigt au vieillard désireux d'un refuge, un abri au milieu de quelques ruines dont les détours lui sont connus, et sous lesquels, sans doute, elle est souvent venu jouer avec les bergers de son âge. Cette petite composition simple et naïve est très-jolie, j'en félicite M. Thomas.

L'ARTISTE.

Faites-lui compliment aussi sur l'exécution qui en est charmante. Les petits pieds de la bergère, sa tête, la tête du solitaire sont d'un ton délicieux et d'une heureuse opposition. Le dessin de ce groupe est simple en même temps qu'élégant. L'harmonie générale est heureuse; les contrastes sont ménagés avec art; enfin l'effet est piquant sans exagération. Je pourrais vous faire remarquer les mêmes qualités dans une aquarelle que voici. Mais nous avons encore tant de tableaux importans à voir, que je ne veux pas vous arrêter

Chapelle à sainte Julie. Aquarelle. n° 1620. (A mademoiselle Berlot.)

devant un très-joli dessin que vous pourrez, d'ailleurs, examiner tout à loisir un autre jour.

STEUBE.
Le serment des trois Suisses.
n° 1583
(S. A. R. Mgr. le duc d'O.)

Venons à un ouvrage historique du plus grand mérite, le serment de Werner Stauffacher, Walther Furst et Arnold Melchtal, par M. Steube.

LE PHILOSOPHE.

Je l'ai déjà beaucoup examiné en passant du salon à la galerie voisine. Ce tableau est excellent, si j'en crois les sentimens qu'il fait naître en moi. Quelle belle résolution la passion de la liberté, l'horreur des tyrans autrichiens, le souvenir d'odieux outrages inspira à ces trois héros, dont les noms seraient devenus aussi populaires que ceux de Brutus, de Porsenna et de Guillaume-Tell, s'ils eussent été un peu plus faciles à prononcer! et voilà cependant à quoi tient la célébrité; au choc de quelques consonnes dures, à la rencontre de quelques syllabes disgracieuses! J'admire le mouvement et l'expression de ces généreux citoyens. Melchtal, le plus bouillant, le plus impatient d'un joug qui pèse à sa jeunesse, indique, avec énergie, le lieu, le temps et l'heure où les premiers coups devront être portés; Werner, plus réfléchi, parce qu'il est plus

mûr, jure de mourir plutôt que de fléchir encore sous le joug de Gessler; et, pour décider Furst, vieillard dont le serment semble se faire attendre un peu, comme s'il coûtait à son grand âge; il établit avec calme toutes les chances d'un succès dont l'idée plaît surtout à Melchtal qui a une injure personnelle à venger. La conviction d'une action honnête est peinte sur les traits de ces vertueux conspirateurs; leur pensée est bien arrêtée... Tremblez, tyrans! Helvétie, réjouis-toi, la lune vient d'éclairer un mystère propice à ta liberté.

L'ARTISTE.

L'exécution de cet ouvrage répond au noble sentiment qui a porté l'auteur à le composer. La disposition des figures est fort bonne; le style en est assez grandiose, quoique les proportions du cadre soient petites; le dessin en est correct; quant à la couleur, elle manque peut-être un peu de ressort. Les têtes et les costumes des fédérés procèdent trop, par leur ton, de la prairie et de la base des montagnes. Le ciel et le sommet des monts sont d'un reflet cristallin; l'effet du clair de lune n'est pas très-heureux. Malgré ces défauts...

LE PHILOSOPHE.

Cet ouvrage me plaît infiniment, et je le paierais dix fois plus cher que tant de grandes pages sans but moral, sans intérêt; que cet Ulysse, par exemple, dont le sort ne me touche pas du tout. Que m'importe, en effet, la lutte d'un roi aux prises avec un dieu? Qu'Ulysse roule au fond de l'abyme, avec les débris de son vaisseau, ou qu'attentif à se tenir, comme un rat, sur la surface d'une vergue, au tronçon du mât qui lui sert de radeau, il échappe aux persécutions du dieu des mers, je ne m'en mets guère en peine. J'ai bien d'autres intérêts à cœur! Je ne peux voir, dans cette catastrophe, qu'une petite fiction d'opéra, et, dans le tableau qui me la représente, qu'une composition théâtrale, où l'exagération est permise, parce qu'il faut sauver, par la hardiesse de l'expression, la nullité du sujet. Passons.

Guérin (Paulin). Ulysse en butte au courroux de Neptune. n° 837. (M. I.)

L'ARTISTE.

Ne nous éloignons pas d'ici, sans remarquer la fermeté de la touche, la vigueur du modelé et l'éclat du coloris. M. Guérin est

un praticien fort habile. Il ne faut pas oublier qu'il a fait un *Caïn* qui peut passer pour une des belles productions de l'école moderne; et que, chaque année, il expose des portraits qui soutiennent la comparaison avec les plus excellens morceaux de ce genre.

LE PHILOSOPHE.

J'estime beaucoup les portraits de M. Paulin Guérin; en voici un qui est très-remarquable. Il est d'une ressemblance et d'une expression frappantes. Peut-être est-il impossible de donner mieux, en peinture, l'idée du caractère d'un homme. Je lis, dans ces yeux, vivifiés par l'artiste, cette sensibilité mélancolique, cette douceur, ce charme, cette bonté affable et spirituelle que je retrouve dans les écrits et dans la fréquentation de M. Nodier.

Portrait de M. Ch. Nodier. n° 840.

L'ARTISTE.

Voilà un très-joli morceau de M. Guérin.

Danaë. n° 843

LE PHILOSOPHE.

C'est, sans doute, le portrait d'une femme qui a eu la fantaisie de se faire peindre en

Danaë, comme autrefois les dames de condition avaient la manie de se faire représenter en Diane. A tout prendre, j'aimais mieux le travestissement en Diane. Une personne jeune et jolie, au regard lascif, au sourire agaçant, et qu'on voit se délecter à l'aspect d'une pluie d'or, inspire plus de mépris que de désirs; le portrait d'une telle femme serait plutôt l'enseigne d'un mauvais lieu, que l'ornement d'une galerie de peinture.

L'ARTISTE.

L'idée que cette figure peinte est un portrait, ne m'est pas venue un instant. Une femme n'affiche pas ainsi volontiers son infamie, ou, si elle le fait, elle a bien soin, pour qu'on ne s'y trompe pas, de faire mettre son nom au bas de son image. Je ne regarde donc que comme une étude, la Danaë qui est devant nos yeux. Je la trouve charmante d'exécution. Elle est plus jolie que belle. Le sentiment d'avarice qui la domine, était difficile à rendre; M. Guérin y a assez bien réussi; les yeux et la bouche de sa Danaë expriment la satisfaction plutôt que la volupté. Le sein est d'une

couleur délicieuse ; les formes en sont accusées avec une grâce qui n'exclue pas la force. Le ton général est brillant. Je ne sais pas si le reflet du menton est justifié. Les mains ne sont peut-être pas d'une grande correction, c'est dommage ; dans cet ouvrage il y tant de mérites, que je voudrais y trouver aussi celui-là. Quittons M. Paulin Guérin ; allons admirer ce magnifique portrait de M. le comte Chaptal, par M. Gros.

Gros. Portrait de M. le comte Chaptal. n° 820.

LE PHILOSOPHE.

Je m'étonnais que vous ne m'eussiez encore rien montré de l'illustre auteur de *la Peste de Jaffa*. N'a-t-il donc exposé que ce portrait.

L'ARTISTE.

Oui, mais il est sublime. Regardez quelle couleur, quelle énergie, quelle vérité, quelle richesse de ton et d'harmonie ! Que tout cela sent le grand maître ! que cette touche est hardie, qu'elle est sûre à la fois ! Voyez cette main qui tient la plume ; c'est du sang qui colore l'épiderme dont elle est revêtue ; la vie est là tout aussi bien que dans les yeux et dans la bouche. Comme cela pa-

rait exécuté facilement ! M. Gros a pu se tromper il y a deux ans, il a pu être égaré dans un faux système qui lui coûte son *Saül* et son *Ariane*, mais il n'a point déchu ; il se relève, cette année, aussi admirable que jamais. Je vois, dans le portrait de M. Chaptal, l'homme supérieur, comme s'il eût fait une vaste composition où il eût pu étaler toutes les ressources de son imagination et de sa palette.

ROUILLARD.
Portrait de M. le marquis de B. n° 1497.

Puisque nous parlons de portraits, voyons ceux de M. Rouillard. Ils sont au nombre de dix-sept environ. Tous attestent un grand talent ; celui du marquis de B***, chef d'escadron, est vraiment superbe. Le coloris plein d'éclat et de force, la touche mâle et large, le dessin élégant et soutenu, telles sont les qualités qu'on y remarque. Elles se retrouvent, plus ou moins, dans les autres ouvrages du même peintre.

LE PHILOSOPHE.

Portrait de M. Lanjuinais. n° 1490.
Portrait de M. le baron Pasquier. n° 1495.

Je ne sais si, techniquement, ce sont de bons portraits que ceux de MM. Lanjuinais et Pasquier ; mais ils me semblent très-expressifs. L'un est franc, l'autre est fin.

L'ARTISTE.

Ils ne sont pas moins estimables que celui dont je viens de vous parler.

LE PHILOSOPHE.

Quelle est cette jeune demoiselle, que je vois là si richement vêtue? C'est probablement la fille de quelque grand personnage, qui aura ambitionné la robe à queue, et qui, pour l'avoir portée quelquefois, aura voulu qu'un peintre se hâtât de la représenter dans ce costume élégant et riche.

BELLOC. Portrait de MADAME, duchesse de Berry. n° 97.

L'ARTISTE.

Mais! c'est *Madame*.

LE PHILOSOPHE.

Vous plaisantez! C'est un enfant de seize ans, qui ne ressemble pas à la mère d'un colonel-général.

L'ARTISTE.

Vous avez raison, ce personnage est un peu trop jeune. L'ajustement n'en est pas très-heureux. C'est celui d'une femme d'opéra, d'une danseuse vive et légère; ce n'est pas celui d'une princesse. Il est, sous la pourpre, une grâce qui s'accorde avec la dignité. Je

serais fâché que M. Belloc eût fait *Madame* grave ou triste ; mais je suis plus fâché encore, qu'il lui ait donné un air futile. L'exécution de ce morceau est d'ailleurs agréable.

LE PHILOSOPHE.

Bouteiller (mademoiselle). Portraits. n° 242.

De qui est ce portrait, qui me rappelle celui de madame S. M. par Horace Vernet?

L'ARTISTE.

De mademoiselle Bouteiller, artiste distinguée, qui a produit, dans ce genre, des ouvrages fort estimables. Le morceau que vous remarquez est d'un très-joli ton, d'une simplicité charmante. L'ombre, portée par ce chapeau de sparterie, est un peu plus prononcée que celle que projète le chapeau de madame S. M., mais n'est pas moins agréable. Quant à la tournure générale du portrait, il faut préférer celle qu'Horace a donnée au sien. Mademoiselle Bouteiller n'est pas la seule personne de son sexe qui se livre à la peinture du portrait. Vous connaissez la réputation de madame Le Brun, que l'ancienne Académie s'agrégea, pour récompenser des travaux qui charmaient et la ville et la cour. Cette dame n'a plus, aujourd'hui,

Le Brun (madame).

cette célébrité qui la plaça jadis au premier rang ; mais elle étonne encore par une manière assez gracieuse, et par une exécution qui n'accuse pas son âge fort avancé. Après madame Le Brun, que j'ai dû nommer la première, il faut citer mademoiselle Volpélière ; j'ai remarqué, de cette demoiselle, le portrait d'une jeune dame, arrangeant une palette ; mademoiselle d'Hervilly, élève de M. Lethière, a fait un assez joli portrait de M. le baron Eugène Guillemot. Nous devons aussi à cette artiste quatre petits tableaux, dont les sujets, empruntés à Lesage, représentent des traits de la vie de Gusman. Ces morceaux sont agréables, quoique le ton général en soit un peu noir.

VOLPÉLIÈRE (mademoiselle). n° 1739.

D'HERVILLY (mademoiselle). n° 900.

LE PHILOSOPHE.

N'oubliez-vous pas madame Hersent ?

HERSENT (madame). n° 898.

L'ARTISTE.

Je n'ai garde ; mais ce n'est pas seulement comme portraitiste que je veux vous parler de cette dame qui, sous le nom de mademoiselle Mauduit, s'est fait, dans les arts, un nom déjà célèbre ; comme peintre de genre elle mérite toute notre attention. Son talent

gracieux et naturel doit sans doute u
tie de son charme, aux conseils éclai
leçons profitables, aux bons exempl
madame Hersent peut puiser dans l
quentation de tous les jours, que lu
met son association avec le peintre l
dont elle a pris le nom depuis quelque
nées. Remercions M. Hersent des soins
prodigue à l'artiste aimable que l'hymen
a donnée pour élève, et que lui-même
félicite de son professorat !

LE PHILOSOPHE.

Je me rappelle le *Sully* de madame Her
sent, et son portrait de madame *de Fumel*:
vous voyez que j'ai la mémoire des bonnes
choses.

L'ARTISTE.

Portrait de madame la marquise de Rachecourt. n° 898.

Le portrait de madame de Rachecourt, que vous voyez ici, a moins d'éclat, moins d'ajustement que celui de madame de Fumel; mais il n'est pas moins remarquable. Il est d'un excellent modelé, d'un ton vrai, d'une touche facile et naïve. Cet ouvrage fait honneur à son auteur; mais ce qui doit lui assurer l'estime des amateurs et des gens du

monde, c'est ce charmant tableau, où elle a représenté le vieux roi Louis XIV donnant à son jeune successeur sa bénédiction paternelle.

Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils. n° 897. (M. d. R.)

LE PHILOSOPHE.

C'est une scène pleine d'intérêt. Je vois Louis XIV s'accusant de plusieurs grandes fautes qu'il signale à son petit-fils, comme les écueils du gouvernement; je le vois donnant une parole de repentir au souvenir de la révocation de l'édit sage, humain et politique qu'Henri IV avait rendu à Nantes, en faveur des protestans. L'espèce de confession que fit le monarque dans cette occasion, dut être bien curieuse; il est à regretter que Mme de Maintenon ou Mme de Ventadour, présentes à cette cérémonie de famille n'en aient pas recueilli les détails. C'eût été un livre plein d'utiles enseignemens pour les princes qui ont hérité du pouvoir absolu. Les *Codiciles de Louis XIII* n'apprirent, à la vérité, rien à Louis XIV; mais on avait eu soin de dire au jeune roi que ce livre était apocryphe (1); il

(1) Les *Codiciles de Louis XIII*, dont il est question ici, sont un recueil assez volumineux de préceptes de morale et de politique à l'usage des rois de France. Ce livre est, aujourd'hui, fort rare. Je ne l'ai ja-

est permis de croire que le testament politique de Louis XIV, publié par sa veuve, ayant un caractère d'authenticité irrévocable, aurait porté de plus heureux fruits.

L'ARTISTE.

Cela est douteux, mais n'importe; ce n'est pas ma question à moi; je ne m'occupe ici ni du point historique, ni du point philosophique qui peuvent ressortir du sujet traité par Mme Hersent, mais de la manière dont cette dame a traité ce sujet. Elle en a fait un délicieux ouvrage. Rien n'est plus joli et plus délicatement naïf que la figure, peut-être un peu grande, de Louis XV. Les mains et le profil de cet enfant royal, sont d'une finesse de dessin et de ton qui plaisent; la tête de Louis XIV, que de grandes pensées agitent, est pleine de noblesse. C'est une belle conception que celle de cette physionomie calme et souffrante, qui porte l'empreinte de la mémoire des faits passés, et de la préoccupation de l'avenir. Une

mais vu que dans la bibliothèque de M. Ch. Nodier, l'un de nos bibliophiles les plus distingués et les plus riches en livres curieux et introuvables. (*Note de l'éditeur.*)

couleur sage, un excellent modelé, une fermeté de touche, rare dans un pinceau féminin, sont les qualités qui font de la tête très-expressive du roi, un morceau fort remarquable. Mme de Maintenon émue, mais cachant avec adresse son agitation qui troublerait Louis, Mme de Ventadour, partagant l'action et la pensée de la reine, sont deux figures aussi bien exécutées que supérieurement conçues. L'aspect de ce petit tableau est presque imposant. Rien n'y papillotte; aucune partie n'a cette ambition de prévaloir aux dépens de toutes les autres, que nous remarquons dans une si grande quantité d'ouvrages médiocres. Tout est en harmonie, et cette harmonie est d'une suavité ravissante. Les ors qui abondent dans cette composition, n'ont point de clinquant; l'artiste ne les a pas prodigués pour s'amuser à faire jouer la lumière sur des surfaces brillantes; elle les a subordonnés à leurs plans et à l'importance des clairs; ce sont de ces sacrifices dont il faut savoir gré au peintre qui se décide à les faire, ils sont rares dans l'école moderne. Aujourd'hui, nos peintres veulent de l'effet à tout prix; aussi nos yeux sont-ils choqués d'une foule de contre-sens que le public a la

sottise d'approuver, et que la critique relève trop rarement. Les costumes du tableau de Mme Hersent, sont adroitement faits et bien observés.

LE PHILOSOPHE.

Il me semble que l'auteur aurait pu se dispenser de mettre la plaque du Saint-Esprit sur la poitrine de Louis XIV; il y a entre une robe de chambre, fût-elle de drap d'or, et le soleil du grand-maître de l'ordre, une incompatibilité manifeste; ce petit anachronisme me rappelle ce duc et pair qui, décoré par Louis XV du cordon bleu, se crut tellement obligé, par le serment, à ne le dépouiller jamais, qu'il coucha toujours avec, et que, même au bain, il en conserva le simulacre dans une large bande de taffetas ciré, qu'il avait soin de se passer autour du cou.

L'ARTISTE.

C'est à regret que je m'éloigne du tableau de Mme Hersent; mais le temps nous presse, et nous avons encore bien des ouvrages à examiner; nous parlions tout-à-l'heure de peintres de portraits; achevons la revue que nous

avions commencée de leurs œuvres; et, d'abord, arrêtons-nous devant les productions de M. Rïesner. Peut-être pourrait-on demander à cet artiste une couleur plus aimable, mais on ne saurait exiger de lui plus de naturel et de vérité. Tous ses portraits sont d'une ressemblance frappante; voyez plutôt ceux de Bernard-Léon, de M. Frédéric-Kreubé, de Gontier, de Ponchard et de la femme de ce chanteur; quelques-uns sont pleins de charme, témoin celui de mademoiselle Bernard-Léon.

RIESNER. n° 1439.

M. Dubois, de Versailles, s'est fait remarquer, depuis dix ans, par de bons morceaux dans le genre dont nous nous occupons. Cette année, il soutient sa réputation; il faut lui faire compliment au sujet de cette étude de vieille femme, qui est à la fois et bien peinte et bien expressive.

DUBOIS-DRAHONET.

Octogénaire. n° 538.

Je remarque deux portraits de M. Bourgeois, qui sont fort estimables. Je ne juge pas de la ressemblance de celui de cet officier qui est d'ailleurs très-joliment exécuté; quant à notre ami Vial (1), il est parfait.

BOURGEOIS (Ch.) n° 240.

(1) Homme de lettres, auteur de jolies pièces de théâtre et de contes spirituels.

DEVÉRIA (Eug.) Portrait *en pied* de M. Ladvocat, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois (1), etc. n° 524.

Le portrait de M. Ladvocat a été vu de tout Paris; tout le monde a reconnu, dans cette peinture, l'industriel qui s'est fait un nom européen, à l'aide de spéculations heureuses, heureusement conçues. M. Devéria a *donné* à ce prototype de la librairie française, un air de méditation, ou plutôt de bouderie romantique, qui est plus singulier que *naturel*. M. Ladvocat tient à la main un volume in-12; il songe probablement à une réimpression du texte qu'il contient; si l'esprit du fabri*cant* de livres est occupé de quelque chose, ce ne doit être, probablement, que d'un calcul matériel. Combien de tomes in-8° pourrai-je confectionner avec les trois cents petites pages que voici? combien de fleurons, d'interlignes, de vignettes, de blancs, de points, d'alinéas

(1) Quelques personnes, se prétendant bien instruites, assurent que l'exposition du portrait de M. Ladvocat est la conséquence du système de publicité, inventé par ce Briarée du commerce de l'esprit et du papier. Sans doute, *des méchans ont dit ces nouvelles*. Quoi qu'il en soit, pour entrer, autant que *je* le peux, dans les intentions de M. Ladvocat, j'ai ajouté à son nom, son adresse; c'est encore un prospectus.

(*Note de l'éditeur.*)

faudra-t-il jeter au milieu de cette prose, pour en composer trois volumes un peu *corsés?* voilà tout ce que M. Ladvocat peut se demander à lui même. Cette pensée arithmétique devait dominer la composition de M. Devéria, et voilà que cet artiste a fait d'un libraire une espèce de penseur; on dirait d'un philosophe, ou d'un secrétaire général de ministère!

Portrait d'homme. n° 525.

Voilà un portrait d'une singulière exécution. L'affectation de l'originalité y est trop évidente. M. Devéria devrait se mettre en garde contre les systêmes, surtout contre l'anglomanie.

LE PHILOSOPHE.

Ce jeune artiste m'a tout l'air d'une victime de Lawrence.

L'ARTISTE.

Oui, c'est Lawrence en charge. On pourrait dire de ce portrait, qu'il est...

LE PHILOSOPHE.

A peindre.

L'ARTISTE.

Scène de la du temp Henri IV n° 5

M. Devéria n'a pas été beaucoup plus heureux dans cette scène, que dans le portrait

que nous venons de quitter. On dirait qu'il a cherché à imiter M. Bonington. C'est un lazzis de ton et de touche qui a à peine l'accent du talent ; ce tableau est tout au plus une esquisse pour un graveur.

NAVEZ. Portrait d'une femme de Bruxelles. n° 1260.

Jeune Romaine. n° 1261.

Jeune fille de Cori. n° 1262. (Ces deux derniers tableaux appartiennent à M. Benard.)

Laissons la peinture de convention pour les choses vraiment belles. Voyez cette Bruxelloise, de M. Navez. Voilà qui est fièrement touché et vigoureusement coloré. Voyez cette jeune fille de Rome et cette habitante de Cori ; que c'est fait avec simplicité ! mais, en même temps, que c'est vrai. Chez M. Navez, la naïveté n'exclut pas la force et le savoir ; on sent, dans sa manière, les préceptes de la bonne école. Je parierais que David a passé par là.

LE PHILOSOPHE.

On m'a dit que M. Navez est le premier peintre du roi des Pays-Bas. Ce monarque ne pouvait faire, parmi les Belges, un choix meilleur et mieux justifié.

L'ARTISTE.

Sainte Famille. n° 1259.

Voici un morceau charmant.

LE PHILOSOPHE.

Quel en est le sujet, je vous prie?

L'ARTISTE.

Une Sainte Famille.

LE PHILOSOPHE.

Vous voulez rire !

L'ARTISTE.

Non, vraiment.

LE PHILOSOPHE.

Ah ! l'excellente plaisanterie ! Une Bohémienne jouant de la guitare, un mendiant des États du pape, un petit gamin se calinant sur les genoux de sa mère... Vous voulez nous donner cela pour une sainte Vierge, un saint Joseph et un enfant Jésus ! Nous ne vous croyons pas. Dites-nous tout simplement que c'est une famille de Sonino ou d'ailleurs, et nous pourrons vous croire.

L'ARTISTE.

A cela près d'un choquant anachronisme, convenez que cette peinture est délicieuse.

LE PHILOSOPHE.

Oh ! très-volontiers.

L'ARTISTE.

La tête du vieillard est belle; celle de la jeune femme est ravissante d'expression, en

même temps qu'elle est d'un modelé agréable, et d'une bonne couleur. Le petit espiègle est gracieux; les costumes sont d'un ton riche, enfin...

LE PHILOSOPHE.

Il ne manque à cet ouvrage que de dire bien ce qu'il veut dire. M. Navez, on le voit, veut se régler sur les grands maîtres des écoles anciennes; cette intention est louable; mais il faut lui rappeler, que c'est seulement par leurs beaux côtés qu'il leur doit ressembler. C'est une affectation puérile que celle d'imiter, en eux, leurs contre-sens de costumes ou de traditions. Un artiste comme M. Navez peut prétendre à se faire remarquer autrement que par des fautes combinées à dessein, et qui ne sauraient se justifier aujourd'hui par des exemples fameux.

L'ARTISTE.

Parmi les peintres d'histoire, qui font, avec un grand succès, le genre du portrait, qui pourrait ne pas citer M. Mauzaisse? Vous voyez, de cet artiste, un buste de femme âgée (les grand'mères abondent au Salon de cette année), vêtue de noir, et la figure

MAUZAISSE.

sillonnée de traces de la petite vérole. Il est difficile de faire un portrait mieux que celui-là.

LE PHILOSOPHE.

En effet, cela est d'un naturel exquis. Les détails si fâcheux dont sont marqués les traits de cette bonne dame, sont rendus avec un esprit, et, s'il est permis de le dire, avec une grâce admirables.

L'ARTISTE.

C'est un des meilleurs morceaux du Salon. Je ne suis pas très-disposé à faire le même éloge de cette grande composition, où M. Mauzaisse a représenté saint Étienne près d'expirer sous les coups des fanatiques. Ce n'est pas que cet ouvrage ne soit estimable au moins; mais il accuse, à mes yeux, la peine extrême qu'a eue l'auteur à composer toutes ces figures, qui m'ont l'air d'autant d'académies, luttant de poses et de mouvemens. Ces bourreaux sont cependant en général, et pris isolément, de bonnes études, savamment indiquées, dessinées avec correction et largement tatouées de couleurs assez brillantes. Je ne sais pas pourquoi l'en-

Martyre de saint Étienne. n° 1203. (M. I.)

semble manque d'effet. Peut-être est-ce parce que le ton en est un peu uniforme, et que les personnages du second plan n'ont pas assez de ressort et tiennent trop au fond.

LE PHILOSOPHE.

Je sais moins que vous encore à quoi il faut attribuer cet effet négatif; mais, comme vous, je suis peu frappé de l'aspect de cette grande page. La tête du saint Étienne me paraît belle; j'aime assez ce jeune homme, quoique, dans sa blouse bleue, il semble sortir de l'atelier de M. Mauzaisse, pour venir présider à l'arrangement des groupes; le calme de ces juges me semble heureusement rendu; ce bourreau au poil rouge me plaît aussi beaucoup. Je suis enchanté que le peintre ait songé à faire un bourreau de cette couleur; elle m'est si antipathique, qu'elle m'inspire du dégoût et presque de l'horreur pour celui dont la tête en est malheureusement déparée. Aussi je pense, si la tradition est fidèle en nous faisant le Typhon d'un jaune cuivré, que ce dieu s'était choisi, par excès d'humilité, cette chevelure qui est à la blonde, ce qu'est au

dard du hérisson, l'ondoyante toison de la vigogne.

L'ARTISTE.

Souhaitons à M. Mauzaisse un sujet moins rebattu que celui qu'il a traité, et encourageons-le à réprimer la facilité prodigieuse de son exécution. M. Mauzaisse a toujours trop d'art et de métier; c'est un reproche qu'on peut adresser aussi à M. Fragonard. Sa brosse, entraînée par une main dont rien ne pourrait arrêter l'élan, s'égare souvent. Cette année, par exemple, voyez ce qu'a produit cette foudroyante activité du pinceau; des figures qui manquent de grâce et d'élégance, une couleur bizarre et factice. Ce tableau de la reine Blanche n'est pas, après tout, sans quelque mérite, mais il n'a ni charmes, ni puissance sur l'imagination. M. Fragonard, artiste dans toute l'acception du mot, se trompe ordinairement en homme habile; mais il est impossible de ne pas avouer qu'il a échoué tout-à-fait cette fois.

FRAGONARD.

La reine Blanche. n° 673.

LE PHILOSOPHE.

J'en éprouve un vrai chagrin; j'aime ce peintre dont j'ai vu quelques tableaux qui

ressemblaient peut-être bien un peu à des lavis à l'huile colorée, mais qui avaient de l'aspect et de ce mensonge qui flatte. Je connais aussi de lui une foule de charmans dessins lithographiés, où il a réussi à rendre, d'une manière délicieuse, les débris des monumens gothiques de la vieille France (1).

L'ARTISTE.

Je fais, comme vous, profession d'admirer le talent de M. Fragonard; aussi, est-ce avec douleur que je vous ai parlé de son ouvrage, qui n'est guère remarquable que par une composition assez neuve.

LE PHILOSOPHE.

BERGERET. Mort d'Henri IV. n° 111. (Destiné au musée du Luxembourg).

Permettez, mon ami, que je détourne mes regards du spectacle touchant que donne ici la mère de saint Louis, pour les arrêter sur la scène déplorable qu'a représentée M. Bergeret. La voilà, sur son lit, cette noble victime

(1) M. Fragonard est un des plus habiles et des plus importans collaborateurs de MM. Taylor, Cailleux et Nodier, dans l'exécution des *Voyages pittoresques et romantiques*, dont ces Messieurs ont déjà publiés deux volumes in-folio, d'un prix et d'un travail inestimables. (*Note de l'éditeur.*)

de la fureur des moines et des insinuations jésuitiques ; ses dévoués serviteurs l'entourent, donnant un libre cours à leurs larmes. Henri n'est plus ! s'écrie en gémissant Sully, le fidèle ami du roi. Henri n'est plus ! repètent d'une voix que les sanglots étouffent, tous ceux qui entourent sa dépouille refroidie ! Jour de deuil et d'horreur où triomphèrent les menées secrètes de la ligne ultramontaine, où l'instrument le plus vil servit la plus détestable des causes, où l'Europe perdit un grand homme, la France un grand roi, la cour un grand modèle, le peuple un excellent père ; où l'hydre du jésuitisme perça de son dard empoisonné le cœur le plus généreux! Jour affreux qui pourrait encore éclairer Paris, si Thémis, armée du glaive des lois, et guidée par la raison, n'abat jusqu'à la dernière tête de ce monstre qui s'agite aujourd'hui au sein de la société, et qui l'épouvante de son réveil inattendu ! Oui, Charles X a déjà donné trop de preuves de sagesse pour que les pieux enfans d'Ignace n'aient pas conjuré sa perte ! il a parlé de son amour pour la Charte, de sa confiance dans le peuple français, de son respect pour la justice ; il ne peut donc être le roi qui con-

vient à ces ennemis de toute liberté, à ces fauteurs de toutes les divisions entre les nations et les rois, à ces sectaires qui protestent avec le poignard contre les princes équitables. Quand verrons-nous donc rejeter avec éclat ces satellites du pouvoir théocratique qui font le siége du trône et de la cité, et qui, sous le masque dont ils se recouvrent avec adresse, cachent leurs perfides desseins, soufflent le feu de la discorde, rêvent l'usurpation de tous les emplois, s'insinuent dans l'esprit des petits et des grands; et, semblables aux harpies, déshonorent tout ce qu'ils touchent? Attendons-nous qu'un autre Henri IV ait tombé sous leurs coups, pour comprendre enfin à quel danger de tous les instans leur présence nous expose? Ah! gardons-nous de cette incurie! Prince, ne soyez pas sourd à nos avertissemens : chassez les Jésuites; déracinez leur puissance qui croît peut-être malgré vous, à l'abri des marches du trône et de l'autel; là est le péril pour vous et pour nous!

L'ARTISTE.

J'aurais bien voulu que vous eussiez passé devant le tableau de M. Bergeret sans l'aper-

cevoir, je n'aurais pas été obligé de m'en occuper ; ainsi, je ne me serais pas mis au risque de désobliger un artiste qui a, comme on dit maintenant, des *précédens* qui plaident pour lui, mais qui, par malheur, a complétement échoué cette année.

LE PHILOSOPHE.

Cependant il me semble que cela ne manque pas d'expression.

L'ARTISTE.

Peut-être bien ; mais en revanche cela manque terriblement de noblesse et d'élégance : ces figures sont autant de portraits de charbonniers, je ne vois là que de laides faces rouges, reflétées de noir ; il y a à peine dans cet assemblage d'acteurs deux têtes qu'on puisse remarquer, encore sont-elles d'un ton disgracieux qui afflige les regards. N'étendons pas plus loin notre examen ; que le souvenir de quelques ouvrages de M. Bergeret impose à notre critique un silence obligeant.

Vous venez d'assister aux derniers instans d'un grand roi, venez voir mourir un grand peintre. Léonard de Vinci expire entre les bras de François Ier ; la douleur du monarque

INGRES. François Ier recevant les derniers soupirs de Léonard de Vinci. n° 924.

vient à ces ennemis de toute liberté, à ces fauteurs de toutes les divisions entre les nations et les rois, à ces sectaires qui protestent avec le poignard contre les princes équitables. Quand verrons-nous donc rejeter avec éclat ces satellites du pouvoir théocratique qui font le siége du trône et de la cité, et qui, sous le masque dont ils se recouvrent avec adresse, cachent leurs perfides desseins, soufflent le feu de la discorde, rêvent l'usurpation de tous les emplois, s'insinuent dans l'esprit des petits et des grands; et, semblables aux harpies, déshonorent tout ce qu'ils touchent? Attendons-nous qu'un autre Henri IV ait tombé sous leurs coups, pour comprendre enfin à quel danger de tous les instans leur présence nous expose? Ah! gardons-nous de cette incurie! Prince, ne soyez pas sourd à nos avertissemens : chassez les Jésuites; déracinez leur puissance qui croît peut-être malgré vous, à l'abri des marches du trône et de l'autel; là est le péril pour vous et pour nous!

L'ARTISTE.

J'aurais bien voulu que vous eussiez passé devant le tableau de M. Bergeret sans l'aper-

cevoir, je n'aurais pas été obligé de m'en occuper ; ainsi, je ne me serais pas mis au risque de désobliger un artiste qui a, comme on dit maintenant, des *précédens* qui plaident pour lui, mais qui, par malheur, a complétement échoué cette année.

LE PHILOSOPHE.

Cependant il me semble que cela ne manque pas d'expression.

L'ARTISTE.

Peut-être bien ; mais en revanche cela manque terriblement de noblesse et d'élégance : ces figures sont autant de portraits de charbonniers, je ne vois là que de laides faces rouges, reflétées de noir ; il y a à peine dans cet assemblage d'acteurs deux têtes qu'on puisse remarquer, encore sont-elles d'un ton disgracieux qui afflige les regards. N'étendons pas plus loin notre examen ; que le souvenir de quelques ouvrages de M. Bergeret impose à notre critique un silence obligeant.

Vous venez d'assister aux derniers instans d'un grand roi, venez voir mourir un grand peintre. Léonard de Vinci expire entre les bras de François Ier ; la douleur du monarque

INGRES. François Ier recevant les derniers soupirs de Léonard de Vinci. n° 924.

éclate en embrassemens respectueux, en étreintes où se peignent et le regret de la perte qu'il vient de faire, et l'enthousiasme des beaux-arts.

LE PHILOSOPHE.

Cette figure de François Ier est délicieuse.

L'ARTISTE.

Et celle de Léonard! quelle finesse de dessin, quel admirable coloris, quelle délicatesse d'intention dans ces deux personnages! et dans les témoins de cette scène attendrissante, quelles poses naturelles et dramatiques! Cet ouvrage est ravissant, il peut faire pardonner à M. Ingres bien des écarts de génie, bien des folies systématiques. Le Henri IV que vous voyez de ce côté n'est pas à beaucoup près aussi beau que le François Ier. La tête carminée du bon roi est une carricature. Ce grand personnage, costumé comme le valet de carreau, est d'une roideur insupportable. En revanche les petits enfans et la reine sont charmans. M. Ingres est tombé, en peignant ce tableau, dans le défaut qu'on lui a tant reproché, une manière outrée et gothique qui nuit beaucoup chez lui au développement

Henry IV jouant avec ses enfans n° 923. (Ces tableaux font partie du cabinet de M. le duc de Blacas.)

des riches qualités dont l'a doué la nature. M. Ingres semble n'être pas de son siècle ; il nous parle la langue de Ronsard, et il s'étonne que nous ne le comprenions pas. Plaignons son égarement, et souhaitons-lui souvent de ces instans lucides pendant lesquels il exécute des morceaux de la force de son *Léonard de Vinci*.

LE PHILOSOPHE.

Cette Angélique délivrée par Roger n'est-elle pas aussi de M. Ingres ?

RIOULT. Roger délivrant Angélique. n° 1440.

L'ARTISTE.

Non, vraiment. Cependant au premier coup d'œil vous avez pu vous y tromper. Cet ouvrage de M. Rioult est évidemment une imitation de celui que M. Ingres exposa au Louvre en 1819 ; mais il n'a ni la finesse, ni la correction, ni le modelé, ni la sécheresse, ni la roideur qu'on remarquait dans celui de notre compatriote le Florentin. Ce tableau de M. Rioult n'est pas très-heureux, et je lui préfère ces deux esquisses se faisant pendant l'une à l'autre, et composant ensemble un petit drame plein de sentiment et de philosophie.

Un pauvre homme partageant son pain avec un chien. n° 1441.

LE PHILOSOPHE.

Une pauvre femme près d'une fenêtre, etc. n° 1442. (A M. Guyot).

Ces deux tableaux me plaisent. J'aime le contraste qu'ils présentent à mon esprit : d'un côté, la dureté, l'égoïsme, l'inhumanité d'accord avec la richesse et la débauche; de l'autre, l'affection et la bonté unies à l'infortune; c'est très-moral, hélas! et très-vrai.

L'ARTISTE.

L'auteur de ces ouvrages est fait pour inspirer un vif intérêt. Si son talent et son zèle parlent en sa faveur, son malheur le recommande aux amateurs assez fortunés pour se faire les protecteurs des artistes. Jeune encore, il a perdu l'usage de la main droite, et, comme Jouvenet, il est réduit à peindre de la gauche; ses peines en sont accrues d'autant, et sa fortune diminuée dans les mêmes proportions.

LE PHILOSOPHE.

Ce M. Rioult m'intéresse beaucoup. Pourquoi faut-il que je n'aie pas les millions du baron Rostchild, ou seulement les rentes d'un éligible! je demanderais à ce jeune homme quelques tableaux philosophiques, que j'aurais grand plaisir à lui payer le double de leur

valeur ; et je lui ferais accepter dans ma maison (car alors j'aurais une maison) un atelier à la porte duquel seraient consignés le malheur et ses acolytes, les soucis et les chagrins, cohorte maudite qui glace le génie et paralyse l'imagination.

L'ARTISTE.

Voici un tableau qui vous fera plaisir sans doute. L'idée en est touchante. Un soldat va passer par les armes; son chien, que retenait, au loin, un camarade du condamné, a rompu sa chaîne et arrive au lieu de l'exécution où les fusils déja sont ajustés... il se précipite sur son malheureux maître. Celui-ci le repousse en vain, il ne veut pas s'éloigner. Son instinct d'amitié a deviné qu'une balle pourra l'atteindre, et qu'ainsi la mort réunira ce que l'affection mutuelle avait si étroitement lié pendant la vie. Le soldat qu'émeut un tel acte de dévouement, éloigne avec la main cet ami si fidèle, et cette lutte attendrissante durera jusqu'à ce que le plomb fatal....

VIGNERON
Exécution militaire.
n° 1721.
(Tableau commandé par M. le duc de Choiseul).

LE PHILOSOPHE.

Vous l'aviez dit; ce tableau me touche; mais, il faut que je vous l'avoue, ce n'est

point le chien qui m'intéresse. Je rends justice au sentiment tendre qui l'anime; j'aime assez cet hommage, rendu par M. Vigneron, à la constance plus qu'instinctive dont les animaux de l'espèce canine ont donné tant de preuves; je conviens que c'est peut-être en traçant des scènes de cette nature que le peintre s'élève à la hauteur du moraliste, et qu'une apologue de cette espèce vaut mieux qu'une page sévère de reproches aux faux amis, aux ames tièdes, aux cœurs ingrats..... mais, tenez, je crois qu'on a trop usé de ces moyens. Depuis dix ans, le règne des chiens dure au Salon. Nous avons vu d'abord le chien du marchand forain (1); ensuite, le chien qui rapporte au logis un enfant engourdi par le froid (2); après, le chien du pauvre (3); plus tard, le chien du régiment et le chien du trompette (4); enfin, aujourd'hui, le chien

(1) Par M. Mongin. C'est un fort joli tableau.

(2) Par M. Vafflard.

(3) Par M. Vigneron. Cet ouvrage obtint un grand succès.

(4) Par Horace Vernet. Ce sont deux jolis morceaux; ils ont été bien gravés par MM. Leconte et Johannot. (*Note de l'éditeur.*)

du fusillé; en voilà trop; encore ne vous ai-je pas parlé d'une foule d'autres chiens, imitateurs de ceux-ci, et qui ont eu, comme les autres, le privilége de faire verser quelques douces larmes aux femmes, à qui l'amour des bêtes l'emporte sur la tendresse maternelle, et aux hommes qui font de la sensibilité à propos de tout et de rien. Je vénère beaucoup ces respectables quadrupèdes dont le naturel est excellent, je ne suis pas moins qu'un préfet ou qu'un membre de la chambre des communes (1), sensible aux traitemens rigoureux qu'on leur fait endurer en les contraignant à traîner, à la journée, de lourdes charrettes, ou à courre le sanglier et le cerf; mais, après tout, le sort des hommes n'est pas si exempt de douleurs, que je n'aie plus de larmes à répandre sur eux; les vices ne sont pas si généralement répandus parmi nous, que je ne puisse bien trouver à louer quelque bonne qualité; pourquoi donc appeler toujours mon attention sur des chiens? pourquoi me montrer sans cesse la vertu à quatre pattes? j'ai assez de ces sujets-là. Je ne dis pas que les artistes ont tort de les

(1) M. Delaveau et sir Martin.

traiter, je dis que je n'ai pas le pouvoir d'en être ému. Ce n'est donc pas au Brusquet ou au César de M. Vigneron que je m'intéresse en ce moment, mais à ce jeune soldat qu'une balle cruelle va bientôt frapper de mort. Je me demande quelle faute il a pu commettre. Il n'a certainement pas passé à l'ennemi. Ce serait un crime; et il a l'air si calme qu'il ne peut s'être rendu coupable d'une action infamante. Je ne lis sur ses traits ni remords, ni fanfaronnade. Il va mourir en brave homme, en homme qui a la conscience de l'injustice de ses juges ou plutôt de la barbarie de la loi... Ce sergent, qui l'a dénoncé au conseil de guerre, l'avait provoqué, j'en suis sûr; il est si difficile à un cœur bien placé de souffrir de sang-froid une injure publique! Le malheureux se sera vengé, il aura levé la main sur son agresseur, et le lâche, fort de cet acte d'insubordination, a rendu raison à son inférieur cruellement outragé, en s'armant contre lui de l'éloquence d'un capitaine rapporteur. Ah! mon ami, que nos Codes sont barbares! ils sont constamment en opposition avec les mœurs et la raison publiques. Le préjugé note d'infamie celui qui reste insensible à un

affront ; et si l'offensé est au dernier rang de la hiérarchie militaire, la loi de la discipline le tue ! Le même sort est réservé au soldat qui a donné un soufflet à son caporal, et au général qui a vendu à l'ennemi le secret d'une combinaison stratégique ! que dis-je ? le soldat est toujours fusillé, et quelquefois le traître, à qui l'ennemi aura été redevable d'un succès, est récompensé, honoré, surchargé de rubans ! tant il y a de contradictions dans l'esprit humain, et de petitesses dans la politique ! mais laissons ce chapitre ; j'aurais trop de choses à dire sur un pareil sujet !

L'ARTISTE.

Le tableau de M. Vigneron est estimable, mais il manque de vigueur. Le ton géneral en est plutôt gris que mélancolique. La tête du soldat est belle ; on pourrait dire que celle du chien est très-expressive ; quant aux exécuteurs de la sentence, je vais parier qu'ils répugnent à l'accomplissement d'un devoir affreux, car ils n'ajustent pas leur camarade ; ils visent à côté.

DROLLING. Hécube et Polyxène. n° 332.

Entre un soldat qu'on va fusiller et une fille qu'on ravit à sa mère pour la sacrifier aux mânes d'un prince, il n'y a guère de transitions possi-

bles ; mais vous n'aimez pas les transitions, aussi vous menerai-je brusquement, et sans que cela vous fâche, du champ où l'adjudant sous-officier va faire mourir le grenadier français, à la porte de la tente d'Hécube, où Ulysse se saisit de Polixène pour la livrer aux Grecs.

LE PHILOSOPHE.

Ah! encore de l'Euripide! Encore une de ces traditions incertaines de la vieille histoire de Troie.

L'ARTISTE.

Oui, mais elle est représentée avec talent.

LE PHILOSOPHE.

Que me fait le talent, quand le sujet m'ennuie.

L'ARTISTE.

Eh bien! ne voyez là ni la femme, ni la fille de Priam; mais seulement une fille qu'on va séparer de celle qui lui donna le jour. Faites abstraction du costume; que la scène du tragique grec disparaisse à vos yeux; figurez-vous que vous assistez, dans votre maison, à une scène de désespoir, dont la cause est celle que je viens de vous dire, et jugez d'après les

sensations qu'un semblable spectacle vous ferait éprouver.

LE PHILOSOPHE.

Soit, et c'est dans ces dispositions, que je vais regarder le tableau de M. Drolling.

L'ARTISTE.

Heim!

LE PHILOSOPHE.

Je regarde, et je ne suis pas ému.

L'ARTISTE.

Cependant cette mère est bien vivement agitée; elle crie bien; je crois entendre ses imprécations contre Ulysse, contre Achille, contre la Grèce tout entière.

LE PHILOSOPHE.

Je n'ai pas les oreilles aussi fines, ou j'ai le cœur moins facile à l'émotion.

L'ARTISTE.

Cependant...

LE PHILOSOPHE.

Cependant, cependant... Cette femme s'agite; mais elle laisse partir sa fille sans la retenir; elle applique, à la vérité, sur ses bras, ses doigts entr'ouverts; mais comme elle les

placerait sur un clavier, ou sur le cadavre d'une ressuscitée, pour s'assurer du fait de son retour à la vie. Vous aurez beau me dire qu'on arrête le mouvement de cette mère; elle a posé sa main sur l'épaule de sa fille, il faut qu'elle s'en fasse un point d'appui; il faut qu'elle devienne un moyen de défense pour celle qu'on veut lui enlever. C'est à poings fermés qu'on retient ceux que l'on craint de perdre. Si quelqu'un venait vous ravir votre épouse, ou votre enfant chérie, ne la saisiriez-vous pas avec force, de peur de la voir s'échapper; ne la tiendriez-vous pas embrassée sur votre sein; et la lutte, que pourrait seule terminer la violence, ne me montrerait-elle pas le ravisseur entre votre femme et vous?

L'ARTISTE.

Peut-être bien; mais la composition...

LE PHILOSOPHE.

Au diable la composition, si elle a des règles contre nature. Mais non; les règles de l'art n'imposent pas à l'artiste de ces contre-sens, de ces fautes de pantomimes. Je vois ce que c'est; M. Drolling aura remarqué, chez quelques-uns de ses camarades, de l'exagération

dans le mouvement, et, pour se garantir de ce défaut, il est tombé dans le défaut contraire :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte (1).

(HORACE, *de Arte poëticâ*).

Ulysse n'est pas plus empressé de saisir sa proie, qu'Hécube de la défendre. Cette retenue serait peut-être bonne dans un bas-relief; mais dans un tableau, je veux plus d'expression, plus de chaleur, plus de force, plus de vérité, enfin.

L'ARTISTE.

Sans adopter tout-à-fait votre critique, qui me paraît un peu exagérée, j'avouerai avec vous que le tableau de M. Drolling aurait gagné à être composé dans un système de pantomime plus animé. J'ajouterai que j'aurais souhaité que les figures fussent plus à l'aise dans le tableau; elles sont sur le même plan, et paraissent gênées. L'espace sur-baissé qu'elles occupent, est trop rempli par leurs dimensions, que l'auteur a craint cependant d'agrandir,

(1) Si l'art ne nous fournit un guide salutaire,
L'on n'évite un défaut, que pour l'excès contraire.
(DARU, *Art poétique*).

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
(BOILEAU, *id.*)

car, en général, ses personnages sont courts. Ulysse n'est pas plus grand que Polyxène; celle-ci serait d'une taille assez élevée, si elle était moins forte; mais les proportions de ses épaules et de sa gorge, en font une petite femme et non une fille jeune et élégante. Hécube seule paraîtrait bien; mais elle est plus grande qu'Ulysse. Quant aux esclaves, dont l'une est groupée avec Hécube, elles sont ce qu'il fallait qu'elles fussent.

Reconnaissons que le dessin de ce tableau est remarquable par sa pureté, acception faite du malheur des proportions, que je reprenais à l'instant. Félicitons l'auteur de la conception de la tête de Polyxène, elle est charmante.

LE PHILOSOPHE.

Oh! oui; elle est jolie cette jeune personne; mais je l'aimerais bien plus, si, au milieu de l'incertitude où elle est du sort qui l'attend, perçait sur son visage, le chagrin de quitter sa mère. Une fille bien née, qui voit pleurer ses parens, pleure avec eux, surtout si elle n'a que dix-huit ans, et si elle s'éloigne des bras maternels pour la première fois.

L'ARTISTE.

Ulysse n'est pas assez noble, je crois.

LE PHILOSOPHE.

Dites qu'il n'est ni assez fin, ni assez violent. Si le peintre voulait en faire *l'Odysseus* diplomate, il fallait le montrer persuasif; s'il voulait n'en faire que l'exécuteur de la volonté des Grecs, il fallait le représenter irrité de la résistance d'Hécube, et entraînant Polyxène.

L'ARTISTE.

Tout celà est d'une belle couleur, d'un modelé et d'une étude délicieux. Voyez comme sont peints la tête, les bras, et les pieds d'Hécube. Admirez ces deux figures d'esclaves dans la demi-teinte; elles sont ravissantes de ton, d'arrangement, de touche et de pose; celle qui soutient la veuve de Priam, est surtout un chef-d'œuvre. J'ai entendu dire que les contours des figures de M. Drolling étaient cernés. Je ne vois point là de sécheresse, peut-être y a-t-il quelques passages un peu fermes, mais ce n'est pas un grand mal. Le reproche qu'on pourrait faire plus justement à l'artiste, serait d'avoir un peu durement enlevé ses figures sur un fond cru; mais ce n'est pas sans remède.

La peinture de M. Drolling a de la puissance, du ressort ; elle est faite en conscience ; elle prouve un pinceau exercé, et une main savante que n'effraient pas les difficultés ; cet éloge n'est pas de ceux qu'on peut adresser à beaucoup de peintres modernes ; ils ont l'air de mépriser *le rendu;* mais, pardonnez-moi la comparaison, ils ressemblent un peu en cela au renard du bon homme La Fontaine.

En dernière analyse, l'ouvrage que nous avons scrupuleusement examiné, légitime d'assez nombreuses critiques ; mais c'est un morceau très-remarquable. Il ne peut y avoir qu'un homme fort habile qui ait exécuté les parties que je louais tout-à-heure. M. Drolling a soutenu sa réputation ; il est au premier rang, dans la jeune école ; un pas encore, et il n'aura rien à envier aux maîtres ; il est exécutant supérieur, qu'il se montre également fort dans l'invention et la composition...

LE PHILOSOPHE.

Qu'il laisse un peu la fable et l'antiquité.

L'ARTISTE.

Et nous verrons de lui des chefs-d'œuvre (1).

(1) Je ne sais si ce titre ne convient pas au *Samaritain* exposé par M. Drolling, en 1822? Cet ou-

LE PHILOSOPHE.

C'est ce que je lui souhaite ainsi qu'à M. Caminade qui est d'une propreté, d'une bonne grâce assez aimables, mais qui manque de force et d'enthousiasme.

CAMINADE. Le mariage de la Vierge. n° 268. (P.)

L'ARTISTE.

Le talent de M. Caminade est estimable; mais vous ne le comparez pas à celui de M. Drolling.

LE PHILOSOPHE.

Je ne compare pas, j'apprécie. Vous demandiez tout-à-l'heure à nos peintres du *rendu*, en voilà.

L'ARTISTE.

Rien de trop, a dit je ne sais quel sage. On devient froid, de crainte d'être désordonné. L'art consiste à éviter ces deux extrêmes. M. Caminade est soigneux, on le voit; tellement, qu'il fait du granit presque aussi bien que de la chair. Il faut savoir faire des sacrifices à propos, si l'on veut réellement produire quelque

vrage que j'ai revu, dernièrement, au muséum de Lyon, me paraît une des productions marquantes de la peinture moderne. (*Note de l'éditeur.*)

sensation sur les hommes bien organisés. Le poli n'est pas du fini. Le fini consiste à bien faire toutes les parties d'un ouvrage, mais non pas à les faire bien de la même manière. Des cheveux ne sauraient être traités comme des mains, des mains comme des étoffes, des étoffes comme des visages, et des visages de femmes comme des visages d'hommes. Chaque nature a son accent, chaque objet son expression propre. M. Caminade doit se mettre en garde contre la tendance à un *faire* uniforme. Il est d'ailleurs pur de contours, agréable d'harmonie. Sa palette n'est pas riche, mais elle est naïve; il ne sait pas mentir, pour arriver à l'effet; l'art ne consiste cependant qu'à dire un mensonge avec le ton de la vérité.

LE PHILOSOPHE.

Frosté. Jésus-Christ guérit un possédé. n° 678. (P.)

Je préfère le tableau de M. Caminade à ceux de M. Frosté.

L'ARTISTE.

Qui vous dit le contraire? M. Frosté n'a ni grandiose, ni couleur, ni élégance de formes. Il a fait beaucoup mieux que son Christ, et surtout que son *Charles Borromée*. Je me rappelle un *Samaritain* de lui, qui ne valait

Saint Charles Borromée. n° 679. (M. d. R.)

ni celui de Drolling, ni celui de Schnetz, mais qui était loin d'être mal.

LE PHILOSOPHE.

Que disons-nous de M. Auvray?

L'ARTISTE.

AUVRAY.

Saint Louis prisonnier. n° 49.

Peu de bien, peu de mal. Son *saint Louis* sent un peu le mannequin; le meurtrier du sultan d'Égypte manque de caractère. Ce tableau est médiocrement coloré. Mais, à tout prendre, c'est un chef-d'œuvre, c'est du Rubens, du Titien, du Raphaël, du Dominiquin, si on le compare à ce *Christ mort* de M. Charpentier.

CHARPENTIER. Le Christ mort, sur les genoux de la Vierge. n° 304.

LE PHILOSOPHE.

Il faut bien être possédé de la fureur de tout voir, pour aller déterrer, dans cette salle des tombeaux, des ouvrages de cette force! quelle peinture, bon dieu! et le jury l'a agréée!

L'ARTISTE.

Et il a refusé l'*Iphigénie* de M. Dupavillon! Il est vrai qu'ici il n'avait pas à reprocher à l'auteur des réminiscences de David. Il n'y a rien là qui puisse le rappeler. Voyez donc comme ce Christ est pauvre, laid, ignoble et contourné; on dirait d'un vilain matelot bas-

breton, jeté par la mer sur un rocher, et brisé, dans tous ses membres, par le choc de la vague.

LE PHILOSOPHE.

C'est offenser Dieu, que de le représenter ainsi. Voilà un pauvre peintre en état de péché mortel; il ne lui faudrait pas moins que l'absolution du pape pour l'en relever.

L'ARTISTE.

Oui; mais quelle puissance l'absoudra jamais aux yeux des gens de goût?

LE PHILOSOPHE.

BERTHON.
L'entrée de feu S. A. R. Mgr. le duc de Berry dans la ville de Caën.
n° 129.
(M. I.)

Oh! voici qui est plus fort encore; c'est à n'y pas tenir.

L'ARTISTE.

Au-dessous du médiocre.

LE PHILOSOPHE.

Dites donc au-dessous du mauvais. Quel dessin, bon dieu! quelle composition! quelle expression!

L'ARTISTE.

Et quelle couleur! Un arrêt de la cour royale ne pourrait-il pas intervenir pour dé-

fendre à tout peintre de défigurer ainsi les princes et les magistrats?

LE PHILOSOPHE.

Le Code est insuffisant pour punir de tels délits. L'ouvrage est insoutenable, c'est au parterre à siffler l'auteur. Fuyons, mon ami, ces insipides productions qui révoltent mes yeux et ma raison. Ce sont des artisans que les gens qui font ainsi de la peinture. Eh! messieurs,

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Vous êtes de fort honnêtes gens, sans doute; mais vous n'êtes pas nés pour sentir le beau et pour l'exprimer. Trouvez un autre métier; tissez du drap, foulez du castor, polissez du fer, taillez du bois, cousez du cuir ou faites des perruques. Toutes les professions honorent, excepté celles auxquelles on n'est pas propre.

L'ARTISTE.

M. Berthon a été plus heureux jadis.

LE PHILOSOPHE.

C'est justement comme si vous me disiez que cet aveugle du boulevard a chanté juste autrefois; que m'importe, s'il m'écorche aujourd'hui les oreilles!

L'ARTISTE.

Tenez, voici pour vous remettre en goût.

PICOT. Céphale et Procris. n° 1351.

LE PHILOSOPHE.

A la bonne heure! c'est le Beaune après la piquette, le miel après la coloquinte. Mon œil se repose agréablement sur ce tableau. Il est d'une harmonie douce et tranquille qui convient à ma situation. J'ai besoin de me calmer, et je trouve ici du calme. Cette Procris est charmante. Je lis le pardon dans ses yeux à demi-fermés, à moitié éteints; elle meurt accusant sa jalousie, et maudissant à peine le fatal présent qu'elle fit à son époux. La douleur ne la rend point injuste. Elle tourne sur Céphale un regard plein d'affection et de regret. Ses membres, si gracieux, si délicats, fléchissent et ne suffisent plus à supporter le poids de son corps, déjà privé du mouvement; son sang s'est arrêté dans ses veines; le froid de la mort glacera bientôt son cœur, où la vie errante a trouvé un refuge d'un moment. Aucun secours ne pourra la rendre au monde; dans un instant, cette femme charmante qui rivalisa la belle Aurore, qui fut l'orgueil d'Érechthée et la gloire d'Athènes,

Lithog. de C. Motte.

Céphale et Procris.

cette femme que les nymphes des forêts saluèrent du nom de leur sœur, cette femme ne sera plus.... Pleure, Céphale, pleure ce trésor perdu pour toi! mais, non; il est surpris et point agité. Ah! si j'avais eu le malheur de tuer celle que j'aurais aimée avec idolâtrie, mes yeux seraient deux sources de larmes intarissables, je ferais retentir la forêt de mes cris, j'accuserais le sort, je blasphêmerais les dieux, j'appelerais sur moi la foudre céleste, je chercherais à rappeler à la lumière, ma victime chérie, je la serrerais contre mon sein pour lui rendre le sentiment, que ma main malheureuse lui aurait ôté; je ferais, enfin, ce que ferait tout homme vivement ému, fortement épris, et cruellement déchiré. Pourquoi M. Picot n'a-t-il indiqué que faiblement un désespoir que rien ne devra finir, et qui n'aura pour terme que le trépas? Pourquoi la pensée de Céphale est-elle incertaine? pourquoi l'expression de son chagrin est-elle incomplète? Dites-moi donc cela, vous, mon ami, qui connaissez les ressources et les difficultés de l'art.

L'ARTISTE.

Pourquoi? c'est que le désespoir outré est

une grimace, et que les beaux-arts ont horreur des contorsions.

LE PHILOSOPHE.

Comment donc ; il n'y aura point de milieu entre la grimace et la belle et touchante expression du désespoir ! Mais la mère Niobé n'est-elle pas sublime? et ses yeux et sa bouche, et toute l'harmonie de ses traits, ne disent-ils pas : Je suis la plus infortunée des mères ! Tenez, j'aimerais mieux un peu d'exagération que cette froideur qui ment à mon cœur et à mon imagination. Le drame perd de son intérêt si la situation de l'un des deux personnages que vous mettez en scène manque d'énergie et de vérité. Vous voulez exciter ma pitié, ma sensibilité ; faites donc que Céphale soit abymé dans sa douleur.

Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi (1).

M. Picot a échoué dans la composition de la tête et dans la pantomime de Céphale. J'en

(1) Pleurez si vous voulez faire couler mes larmes.
(DARU.)
Pour me tirer des pl urs, il faut que vous pleuriez.
(BOILEAU.)

éprouve un vif regret ; sa Procris est si jolie, si intéressante, que je souffre avec peine à ses côtés un amant qui n'a pas une larme à lui donner.

L'ARTISTE.

M. Picot n'est pas le peintre des passions fortes. La grâce est son partage. Il n'aime pas à altérer, par la violence des sensations, l'élégante régularité d'un beau visage. Son crayon n'a pas de traits terribles ; sa palette n'a point de couleurs sombres. Il ne reconnaît pas pour sa muse celle qui inspira le Dante et Michel-Ange. Son commerce n'est qu'avec l'aimable déité qui guida le pinceau d'Albane et du Corrége, qui dicta leurs vers à Catulle et à l'auteur des Géorgiques. Chacun a ses penchans : Corneille est énergique, Racine est tendre, Molière est comique, Lachaussée est larmoyant, Salvator-Rosa est fougueux, Le Sueur est correct, Gluck est plein de majesté, Rossini est sémillant. Tout cela est à merveille, l'important est qu'on suive son penchant naturel, et qu'on soit supérieur dans le genre qu'on a instinctivement adopté. C'est ce qui arrive à M. Picot. Sa *Psyché* et son *Électre* lui ont fait une réputation, que la marche actuelle de l'école n'a

pas affaiblie ; sa *Procris* (je ne parle pas du *Céphale* que vous avez eu peut-être raison de critiquer) vient la corrobborer encore. Ce morceau est d'une bonne exécution; ce n'est pas une brosse impétueuse qui a mesuré en un instant la toile ; c'est un pinceau soigneux et délicat qui a caressé les contours de ce sein, de ces cuisses et de cette tête ravissante. Le dessin de M. Picot est d'un bon goût, et son style agréable. L'effet de son tableau est bien entendu. Le paysage est très-beau sous le triple rapport de la couleur, du site et de l'étude. Je ne veux pas vous laisser partir d'ici sans que vous ayez remarqué un détail d'expression fort heureux ; c'est ce mouvement de la lèvre supérieure de Procris, qui, à mon sens, prononce, justement autant qu'il le faut, l'accent de la douleur physique qu'éprouve en mourant l'épouse de Céphale.

LE PHILOSOPHE.

En effet, cela est bien trouvé et bien réussi. Félicitez M. Picot sur toutes les belles parties de son ouvrage ; engagez-le à tenter un nouvel effort en faveur du dramatique de sa composition. Je m'imagine que s'il parvenait à rendre la tête de Céphale comme je la sens, comme

il la sent lui-même, comme il l'aurait indiquée peut-être, s'il eût été moins pressé par le temps; s'il voulait enlever ces reflets rosés dont les *tibia* du fils d'Éole sont silhouettés; s'il cherchait à pousser les chairs de ce chasseur au ton qu'elles doivent tenir de l'ardeur du soleil et de l'impression continuelle des vents chauds; je m'imagine, dis-je, que son tableau serait un morceau très-recommandable. J'insiste beaucoup pour ces modifications que je crois possibles. Si je me montre exigeant envers M. Picot, c'est que M. Picot m'a rendu difficile; c'est que je prends intérêt à la gloire de cet artiste qui sait parler à l'esprit, et qui tient, parmi nos peintres, un rang trop éminent, pour que dans une de ses productions, on ne veuille pas que tout soit excellent.

L'ARTISTE.

Je lui sais gré de sa constance à peindre du nu, au moment où tout le monde semble reculer devant cette difficulté. J'aurais voulu vous montrer un *saint Pierre* que M. Picot a exécuté sur l'ébauche de son ami, feu Léon Pallière; mais il est au magasin du Musée. Il a d'abord figuré, dans la grande galerie, à côté du *Louis XIV* de M. Gérard, et l'on y a remar-

La délivrance de saint Pierre.
n° 1352.
(M. I.)

qué un ange, un soldat endormi et la tête du saint Pierre, qui sont empreints des bonnes qualités du talent de leur auteur.

Avant que nous nous séparions, je veux, pour vous divertir, ne pas vous priver de voir quelques productions qui ont fait les délices des gens les moins disposés à rire; et, d'abord, arrêtons-nous devant ce *Marchand de tisane.*

BERGER. (Jh.) Un marchand de tisanne. n° 106.

LE PHILOSOPHE.

Vous croyez que cela va me faire rire? Vous vous trompez. Je vois en pitié une telle production. Est-ce donc là le but de la peinture historique? Qu'un peintre de genre s'empare d'une carricature de cette espèce, soit; elle est de son domaine; mais que, dans les proportions héroïques, un élève de Gros me peigne la face commune d'un débitant d'eau acidulée; qu'il n'oublie ni le large chapeau de paille, ni les gobelets de cuivre argenté, ni le double réservoir; qu'il passe son temps à terminer des détails propres à amuser des bonnes ou des enfans, cela me met en fureur.

Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand!

Renvoyez-moi ce peintre sans goût à l'auteur

des satires, et quant à son chef-d'œuvre, donnez-le pour enseigne à un des limonadiers à roulettes de la foire de Saint-Cloud.

L'ARTISTE.

Adopté. Voici venir, maintenant, mademoiselle Laurent avec sa *Convalescente au bain*.

EMMA L.. (Mlle.) Une convalescente au bain. n° 1046.

LE PHILOSOPHE.

Fi donc ! Ceci est d'une demoiselle ! je l'aurais attribué à cet impertinent Beaudoin, qui n'eut, dans les arts, ni raison ni pudeur. Savez-vous quelle idée m'inspire la vue de cette jeune fille, avec sa camisolle de laine, ses tisanes, sa baignoire de bois, sa rose ouverte, son petit roman sur sa planchette, et sa main sur le cœur ?

L'ARTISTE.

Je devine à-peu-près.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien ! Voyez cependant ce que c'est que la maladresse ! Mademoiselle Laurent n'a pas pensé aux vilenies qui nous passent ici par l'esprit ; elle a cru faire quelque chose

de gracieux, d'aimable ; et cela ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une scène de la Salpétrière ou de l'arrière-boutique d'une sage-femme ! Passons.

L'ARTISTE.

CHARAK. Atelier de menuiserie. n° 318.

Un, deux, trois, quatre, cinq enfans, grands et petits ; un bouquet, deux bouquets, trois bouquets, six bouquets ; une mère qui ouvre la marche, un bon père roide et sec comme le bois qu'il rabotte ; des lattes de jalousies, des rubans d'abat-jour, des scies et des copeaux comme s'il en pleuvait ! Que tout cela est bien imaginé !

LE PHILOSOPHE.

C'est naïf, au moins ! On va souhaiter la fête à un honnête homme ; c'est une scène de famille qui ne manque pas d'intérêt et de vérité ; mais qui est mal rendue, et voilà tout. Supposez cette situation dans les mains de M. Leprince, et vous me direz s'il en fait un tableau ridicule. Il balaiera un peu cet atelier, où les copeaux sont en trop grande quantité ; il donnera un mouvement

à toutes les figures, de l'expression à toutes les têtes, de l'esprit à sa touche, de l'originalité à son effet, et puis vous verrez; mais c'est que M. Leprince est peintre, et que M. Chazal..... Ma foi, M. Chazal est sans prétention, et tout mauvais que soit son tableau, je le préfère à cet *Ours ailé* dont M. Bourdon nous régale. Voyez comme cela est beau! Des ailes, un arc, un bandeau, un collier, des airs petit-maître..... à un Ours! Quel effet de génie! Et puis, cet Amour qui parodie son élève, et puis, cette Vénus qui fait la gracieuse!.. Ah! bon dieu! et c'est au dix-neuvième siècle, qu'on expose d'aussi sottes allégories. Pauvre La Fontaine, ce n'était pas assez pour toi d'être commenté par des pédagogues de collége, devais-tu donc encore être outragé par de mauvais peintres! Mon ami, décrochez-moi ce tableau, et adressez-le au jardin des plantes, pour l'amusement des bêtes de la ménagerie. Quant à son auteur, écrivez-lui une lettre bien honnête, pour l'engager à déposer les instrumens de la peinture et la férule de moraliste; et terminez votre épître par la citation de ces deux vers du bon homme que

Bourdon. L'ours galant. n° 235.

M. Bourdon a pris pour motif de son apologie :

« Ne forçons point notre talent,
« Nous ne ferions rien avec grâce. »

Adieu, mon ami.

L'ARTISTE.

Encore un instant.

LE PHILOSOPHE.

Assez, assez, de grâce.

VALIN. Polichinelle Vampire. n° 1668.

L'ARTISTE.

Et le *Polichinelle Vampire* de M. Valin, vous n'y jeterez pas un coup d'œil?

LE PHILOSOPHE.

Non, ma foi !

L'ARTISTE.

Cependant, pour juger du mérite d'un peintre.....

LE PHILOSOPHE.

Un peintre qui choisit Polichinelle Vampire pour son héros, est bientôt jugé ! Je n'ai pas vu ses ouvrages, mais je gage qu'ils sont mauvais.

L'ARTISTE.

Vous avez gagné. M. Valin est le Jaquelin (1) des beaux-arts. Sa peinture ressemble à la nature un peu moins que le singe ne ressemble à l'homme.

Adieu.

(1) M. le chevalier Jaquelin est un chansonnier assez peu estimé des gens de lettres, et fort peu goûté des gens du peuple, pour lesquels il fait des chansons aux fêtes des Champs-Élysées. (*Note de l'éditeur.*)

HUITIÈME PROMENADE.

Il était dix heures, et notre philosophe n'avait point paru au lieu de notre rendez-vous de tous les jours. Je n'étais pas sans inquiétude sur son compte. La veille, à l'aspect des tableaux ultrà-médiocres dont l'ami P.... l'avait régalé, il s'était mis dans un furieux accès de colère, accès d'autant plus dangereux, qu'il avait cherché à en dissimuler la violence et à en retenir l'élan. L'honnête homme est d'une complexion sanguine; il a de ces cols courts et replets que les commères et les fraters de village regardent comme apoplectiques ; déjà quelquefois la lancette de Richerand avait ouvert à-propos à son sang une issue qui le détournait d'un mouvement ascensionnel fort rapide qui l'aurait infailliblement envoyé philosopher dans l'autre monde : bref, j'avais peur qu'un coup de foudre n'eût mis l'éternité entre lui et nous. J'allais monter en fiacre avec P....

pour lui faire visite, quand sa vieille domestique m'apporta la lettre suivante :

« J'ai bien manqué, cette nuit, mon cher « J..., de faire mon entrée dans la chau- « dière des philosophes. Un diable de cau- « chemar a failli m'étouffer ; j'ai eu, pendant « plus de trois heures, l'ours de M. Bourdon « sur l'estomac. Ce n'est qu'après une lutte « longue et opiniâtre, que j'ai pu me dé- « barrasser de ce maudit animal qui m'écra- « sait la poitrine à plaisir. Quand j'ai pu re- « trouver la voix, j'ai invoqué le secours de « ma fidèle Jeannette ; elle m'a donné je « ne sais quelle boisson, qui m'a soulagé. « Cette fille aurait fait un excellent mé- « decin.

« Depuis ce matin, gisant dans mon lit, « sans pouvoir remuer les jambes, j'appelle « à mon aide la faculté, à laquelle nous ne « croyons pas, tant que nous sommes bien « buvans, bien mangeans, bien chantans « et bien marchans ; mais qui a toute notre « foi, quand la peur du mal nous fait sentir « le mal de la peur. Hélas !

La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et me laisse crier.

« Je crois, autant que je peux m'y connaî-
« tre, et que je peux le deviner, aux dis-
« cours et aux frictions de ma zélée servante,
« que je suis atteint de paralysie. Ce n'est
« pas chose fort gaie que ce mal, et peut-
« être lui préférerais-je la goutte, la gra-
« velle, ou le catharre, toutes gracieusetés
« qu'en sa prévoyance, la nature a dépar-
« ties aux pauvres humains, pour les punir
« du goût un peu trop prononcé qu'eut, il
« y a quelques quinzaines de siècles, plus
« ou moins (en ce moment je n'ai pas les
« dates très-présentes), notre mère Ève,
« pour les pommes, aucuns disent les oran-
« ges, il n'importe pas : tant est, que je ne
« peux me lever, et que me voilà pestant,
« jurant (car la philosophie n'a pas encore
« pris le dessus), et fort dépité de ne pou-
« voir vous suivre dans cette dernière pro-
« menade que nous devions faire aujour-
« d'hui, pour terminer notre revue du Sa-
« lon. Allez donc sans moi à ce Louvre,
« que je n'irai peut-être plus visiter, et comme
« il n'y manque pas de saints et de ma-
« dones, faites une petite oraison en faveur
« de votre ami. »

« Prenez vos notes et adressez-les moi ; elles « abrégeront un peu l'ennui des loisirs que « Dieu vient de me faire. »

« Adieu, mon ami. Chargez votre technicien « de rédiger vos observations. Je vais m'oc- « cuper à étudier la physionomie de mon pla- « fond ; c'est le seul ciel qu'il me soit permis « de regarder. Ovide n'avait pas pensé aux « paralytiques quand il disait :

Os homini sublime dedit, cœlum que tueri
Jussit (1).

« Je suis, etc. »

Il ne faut pas demander si la nouvelle que nous apprenait notre malheureux ami, nous affligea ; cela va sans dire. C'est une si bonne conscience d'homme que ce philosophe ! Ses boutades, ses exagérations sont si sincères ! Il est d'ailleurs si accommodant dans toutes les choses de la vie, qu'il est difficile de ne pas l'aimer, et de ne pas maudire les chagrins qui lui arrivent.

Nous fûmes donc fort tristes, P... et moi, pendant un quart-d'heure ; mais enfin, pleins de l'espoir que le prétendu paralytique en se-

(1) La nature a donné à l'homme une face élevée, et lui a ordonné de regarder le ciel.

rait quitte pour la peur et nous
nous consolâmes petit à petit ; no
rigeâmes du côté du Musée où, u
tallés, le savant de l'expédition m
notes qu'on va lire :

Colson.

Cassandre.
n° 353.
(M. I.)

Guindé, boursoufflé, sec et petit
sort quelque chose ce sera du vent. S
du style, je n'en veux pas. J'aime
M. Natoire ou M. Pierre. Au moins, ils
une sorte d'entraînement. Un régiss
l'Ambigu-Comique blâmerait la mise en
de cette situation théâtrale. Frenoy serai
noble qu'Agamemnon, mademoiselle Léve
plus expressive que Clytemnestre ; made
selle Halignier beaucoup moins maniérée
Cassandre.

London.
Saint François
d'Assise.
n° 1165
(P.)

Mieux que M. Colson. De la prétention
force. On a reproché à M. Lordon tro
mollesse, il est tombé dans la dureté. L
gure du Soudan pas mauvaise ; celle de
clave qui amène saint François, pas mal
tée, quoique lourde de style. La scène a
de se passer sur le pont d'un vaisseau ; c'e
non-sens. Ce tableau manque de profonde

Le duc de Mont-

Le costume a menti ; ce n'est point l

vêtement qu'on portait en 1795. La fuite du duc de Montpensier pouvait être un joli sujet de tableau. Je le voudrais de la main d'Horace ou de madame Hersent. M. Lordon l'a tout-à-fait manqué ; il n'y a point d'intérêt ; il est pauvrement peint, et puis un anachronisme !

pensiers'échappe du fort de Saint-Jean, en 1795.
n° 1166.

M. Destouches qui devrait être bien au-dessus de misères de cette espèce, s'en est permis un moins pardonnable encore. Ne lui en déplaise, ce n'était point ainsi que se vêtissaient les jeunes filles au temps de nos aïeules. Le costume était bien caractérisé. Vous riez, M. Destouches ; vous savez cela mieux que moi ; mais je vous comprends ; vous avez peint une scène charmante ; c'est un frère et sa sœur, un amant et sa maîtresse, ce qu'on veut enfin. Vous les avez baptisés de noms historiques pour leur donner une certaine consistance dans le monde ; eh bien ! vous vous êtes trompé. Votre tableau est ravissant, en dépit de votre petite ruse ; c'est une petite perle pour laquelle je donnerais tous vos autres tableaux de chevalets, et, à propos de cela, pourquoi avez-vous donc renoncé à l'histoire que vous traitiez avec succès ? Est-ce paresse ou spéculation ? Ni l'une, ni l'autre sans doute.

Destouches.
Convalescence de Gresset.
n° 508.

Schéhérazade.
n° 510.

Scène de carnaval.
n° 509.

Vous aviez pris votre rang, et voilà que vous désertez. Allons ; montrez-vous plus jaloux du soin de votre gloire. Schéhérazade et dix scènes de carnaval n'ajouteront rien à votre réputation ; une page comme *la Résurrection de Lazarre* pourra beaucoup au contraire pour elle. Songez qu'on ne vous pardonne cette fois qu'en faveur de votre joli convalescent qui n'est pas un Gresset.

BUFFET. La charité romaine. n° 257.

Tous les lycéens en sortant de rhétorique ont fait un *Brutus ;* tous les élèves au sortir de l'atelier ont fait une *Charité romaine*. Je ne sais si M. Buffet est encore au rang des écoliers, mais je suis bien tenté de le croire. Son tableau sent le novice. C'est mesquin à faire peine. Passons, passons.

DELAVAL (P. L.) Adoration du sacré cœur. n° 465. (M. I.)

Où diable M. Delaval a-t-il pu penser que *le cœur du Christ embrasé d'amour pour les hommes*, était une chose à peindre matériellement ? Où a-t-il été chercher les rayons lumineux qui s'échappent de la poitrine du Sauveur comme de la lentille d'une optique ? Cette fantasmagorie serait sifflée chez des Hurons, et on la présente aux dévotes françaises ! Parbleu ! il faut avoir bien en mépris les bonnes femmes de notre pays ! Je remarque

que cette année le ministère de l'intérieur n'est pas heureux dans ses acquisitions. Ce n'est pas ma faute; ce n'est pas non plus celle de Voltaire ou de Rousseau.

Gaillot. Saint Louis portant la couronne d'épines. n° 684.

Voilà qui est médiocre d'effet et d'arrangement. Il n'y a pas d'air, il n'y a pas de mouvement. Le coloris est uniforme, les caractères de têtes le sont aussi. M. Gaillot est ordinairement plus brillant que cela. Ici il est gris et froid. Le *Saint Louis* de M. Gaillot remplace une grande page de M. Vafflard où cet artiste a représenté le vieil évêque d'Évreux donnant sa dernière bénédiction. Ce n'est qu'une image assez bien dessinée et enluminée de tons rosés et *céruléens* (1). Les mauvais plaisans n'ont pas manqué de s'égayer aux dépens du prélat qui paraît avoir trois bras, dont deux droits. Il y a dans ce tableau quelques têtes assez jolies, et c'est tout.

Vafflard. De 1644 à 1662.

M. Vafflard entreprend tous les genres, et, comme diraient les peintres en boutique, tout ce qui concerne son état. Sacré, profane,

(1) Ce mot n'est pas dans le dictionnaire français; mais il m'est nécessaire, et je ne fais aucune difficulté de l'employer; il a, d'ailleurs, une excellente étymologie. Il vient du latin *ceruleus*, bleu.

moral, érotique, historique, fabuleux, allégorique, conviennent également à son zèle infatigable. Il a au Salon dix tableaux, dont le plus grand peut bien compter pour quatre, et des portraits !..... Cette fécondité n'est pas toujours heureuse, mais quelquefois elle porte des fruits goûtés des amateurs. Les ouvrages de M. Vafflard sont ordinairement bien pensés; que ne sont-ils peints dans des tons moins brillantés ! Le modelé de ses figures est dur. Il est rare que chez ce peintre un visage soit de chair, c'est presque toujours du marbre colorié. M. Vafflard avait exposé en 1819 un certain archevêque de Milan, où il y avait de bonnes choses. Je cite ce morceau pour prouver que son auteur n'est pas un homme sans talent. Je crois qu'il travaille trop vite, et trop facilement; il serait peut-être plus soigné s'il voulait être moins fécond.

Roehn (père). De 1461 à 1471.

M. Roëhn est aussi d'une prodigieuse fécondité; il semble qu'il lutte, avec M. Vafflard, de prestesse et de masses de travaux. Je crois voir Crispinus défiant Horace :

..... « Accipe si vis
« Accipiam tabulas; detur nobis locus, hora,

« Custodes; videamus uter plus scribere possit (1). »
(HORACE, *Satire* IV.)

M. Roëhn varie assez ses sujets, mais très-peu ses personnages; on dirait qu'il a fait un moule où il jette toutes les têtes dont il a besoin. Du reste, ce peintre a fait quelques jolis tableaux, qu'on appréciait alors. Aujourd'hui, il se prodigue trop; un homme de mérite et une jolie femme doivent se faire désirer. C'est une innocente coquetterie qui donne du prix aux faveurs. Rappelez-vous le temps où M. Demarne n'exposait que trois ou quatre ouvrages; comme ils étaient courus, examinés, admirés! Maintenant il en suspend jusqu'à neuf aux murs du Louvre, et à peine les remarque-t-on. C'est tout simple, ils sont perdus dans la foule. Il faut savoir apprécier la finesse de touche et de coloris de M. Demarne, l'esprit de ses détails, et le talent avec lequel il fait les animaux, pour se donner la peine d'aller, au milieu de deux mille tableaux, déterrer ses productions. M. Demarne vieillissant, ne dé-

DEMARNE.
De 476 à 484.

(1) « . . . . . Que l'on nous garde à vue,
« Dit-il; qu'on donne un lieu, des plumes, un sujet,
« Et voyons qui des deux aura le plus tôt fait. »
(DARU.)

génère pas ; sa main est toujours légère et gracieuse. Quant à ses compositions, elles se bornent à quatre, au milieu desquelles il se retourne, mais dont je ne l'ai jamais vu sortir. Il y a quelque chose d'avare dans le talent de ce peintre.

HANDEBOURT (Madame) De 866 à 883.

Ce défaut est un peu celui de Mme Handebourt-Lescot. Elle est toujours en Italie ; c'est le pittoresque des mœurs et des costumes qui l'y retient sans doute. Je conçois qu'il est difficile de renoncer aux ressources que donne un pays aussi original que celui-là, pour épouser les habitudes communes et triviales d'un peuple dont la physionomie est tout-à-fait effacée ; mais enfin il faut se varier un peu. Je suis toujours tenté de demander aux artistes qui se recommencent sans cesse : n'avez-vous rien de nouveau à me dire ? Je prévois à-peu-près la réponse que je m'attirerais. Et que m'importe, messieurs, votre commerce ? C'est de votre art que je vous parle. Les peintres se font volontairement un grand tort, en lâchant pour *les bourgeois*, comme ils disent, des *tableauttins* où ils ne mettent guère que le faux air de leur talent, et en permettant ensuite que ces productions faibles et décolorées, soient expo-

sées au grand jour du Salon. Cela a deux inconvéniens; le premier de laisser deviner un secret, que l'artiste devait ensevelir dans les mystères du pot-au-feu; le second de multiplier à tel point les morceaux offerts au public, qu'on le dégoûte de tant de peinture; et que lorsqu'il a vu un ouvrage d'un auteur (Horace Vernet, peut-être, excepté), eût-il tombé sur le plus médiocre, il n'en veut pas voir davantage. Il faudrait que, chaque année, le Louvre fût ouvert aux peintres vivans, et qu'il leur fût interdit d'exposer plus de cinq ouvrages chacun. S'il en avait été ainsi cette année, Mme Haudebourt n'aurait montré que sa *Servante grondée*, son *Brocanteur*, sa *Jeune Fille consultant une fleur*, sa *Marchande d'œufs* et sa *Bénédiction des chambres* (1); tout le monde les aurait vus, tout le monde en aurait parlé; peut-être même, en faveur de l'esprit de ces petites compositions, n'aurait-on pas remarqué que la couleur autrefois argentine de mademoiselle Lescot, devenait un peu criarde; mais la quantité rend plus difficile, en même temps qu'elle rend la monotonie plus sensible.

(1) Notre ami oublie la plus jolie des productions de madame Lescot : *Un Chapitre de Gil-Blas.*

Il serait cependant injuste de méconnaître le talent de Mme Haudebourt, et elle en a beaucoup; mais il faut la prévenir contre les dangers du sytême qu'elle adopte, pour faire comme tout le monde. Le proverbe dit qu'il *faut hurler avec les loups*, je n'en vois pas la nécessité. Une femme supérieure doit être au-dessus des idées mercantiles qui dominent le siècle et les arts; elle doit se hâter lentement, peindre pour sa réputation, et laisser faire les courreurs de centimes.

BERRÉ. De 120 à 128.

M. Berré me paraît aussi penser un peu en négociant. Ses tableaux ne sont cependant pas moins lumineux, ses petits animaux moins étudiés; mais s'il n'a pas encore manqué à son art, en visant à la quantité, cela ne peut tarder. Je sais bien qu'il faut de l'argent dans notre âge de fer, et que jamais il ne fut plus vrai de dire que

La vertu sans argent est un meuble inutile.

Je sais qu'on doit vouloir devenir électeur, pour exercer les droits de cité, que le trône constitutionnel concède à tous les Français; mais il faut avoir un peu de patience. Un peintre ne doit pas faire sa fortune comme un marchand d'huile ou de drap. Un peintre ne

doit pas tenter les chances de la bourse (je ne dis pas cela pour M. Berré, que je n'ai pas l'honneur de connaître); qu'arrive-t-il en effet, pour lui, d'un revers de la rente? L'artiste rentre chez lui irrité, il prend sa brosse qu'il laisse courir à l'aventure; il salit une toile; il broche une scène ou un paysage, et court ensuite vendre à bas prix un avorton enfanté dans la douleur.

Laissons cela. Parlons de la peinture art, et non de la peinture métier. M. Knip paraît être un imitateur de MM. Berré et Omégank. Il est plus froid que ses modèles. Je vois de lui des moutons et des chèvres, qui simulent le marbre tant la couleur en est glaciale. Omégank sait mettre le soleil et la lumière sur les toisons des animaux, c'est ce qui reste à apprendre à M. Knip qui, d'ailleurs, a de la finesse, mais un peu d'égalité de touche.

Knip. De 980 à 985.

M. Delattre ne tombe pas dans cette froideur que je reproche à M. Knip. Il a le sentiment d'une couleur vraie. Ces intérieurs d'écurie que voilà, annoncent d'heureuses dispositions. Le dessin des animaux est naïf, le coloris très-satisfaisant. M. Delattre est élève de M. Hyppolite le Comte.

Delattre. De 460 à 462.

X. Le Prince.

Embarquement des bestiaux à Honfleur. n° 1135.

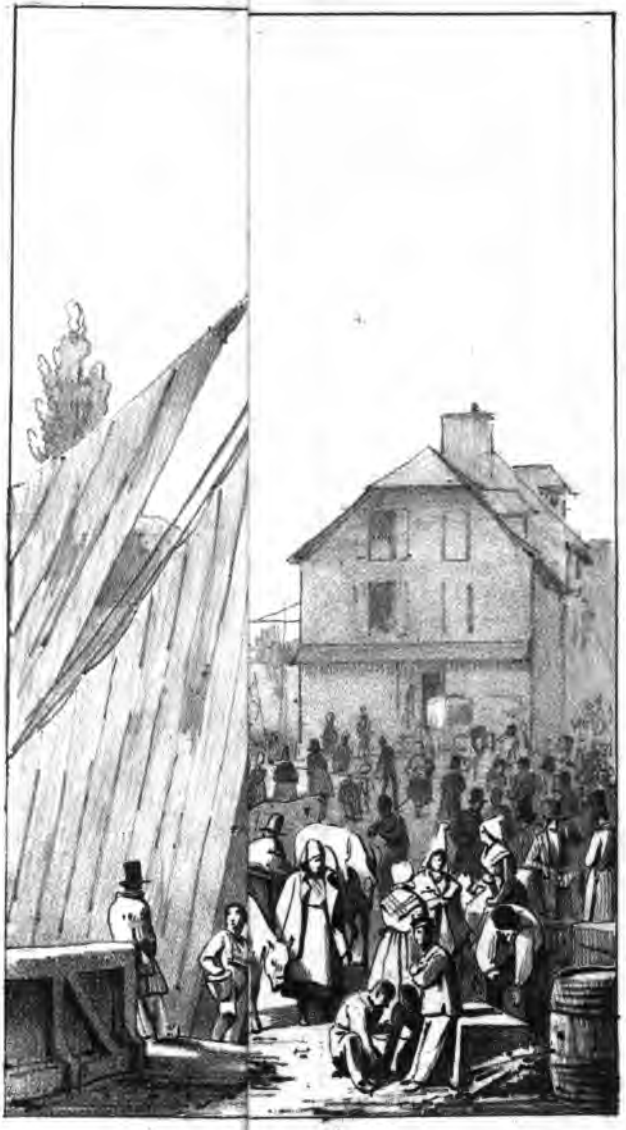
(Payé 3,000 fr. par le ministère de la maison du Roi.)

M. X. Leprince est passé maître. Sa touche est aussi spirituelle que sa couleur est brillante et harmonieuse. Ses compositions ressemblent à des portraits, tant elles ont l'aspect de la nature, tant l'observation des mœurs et des localités y est fidèle. *L'Embarquement des bestiaux dans le passager d'Honfleur,* que vous voyez ici, peut être considéré comme le résumé des mérites différens de cet artiste. Il y a un mouvement, une vie, un esprit qui en font un des morceaux de l'exposition les plus remarquables dans le genre. La peinture n'en est pas moins heureuse que la disposition. L'aspect général plaît. Il y a du soleil. Ces vaches, ces moutons, ces porcs, ce cheval sont touchés avec beaucoup de finesse. Quant aux détails de paniers, de sacs, etc., les Hollandais n'ont pas fait mieux.

Les Patineurs.

(Ce tableau appartient à Madame, duchesse de Berry.)

Les Patineurs sont, après cette vue d'Honfleur, le tableau le plus important qu'ait exposé, cette année, M. Leprince. Le mérite d'une grande difficulté vaincue n'est pas le seul qu'on puisse louer; il faut y remarquer encore le ton brillant du ciel, la transparence du sol de glace dont la surface gercée offre des accidens étonnamment imités; enfin, vingt petits

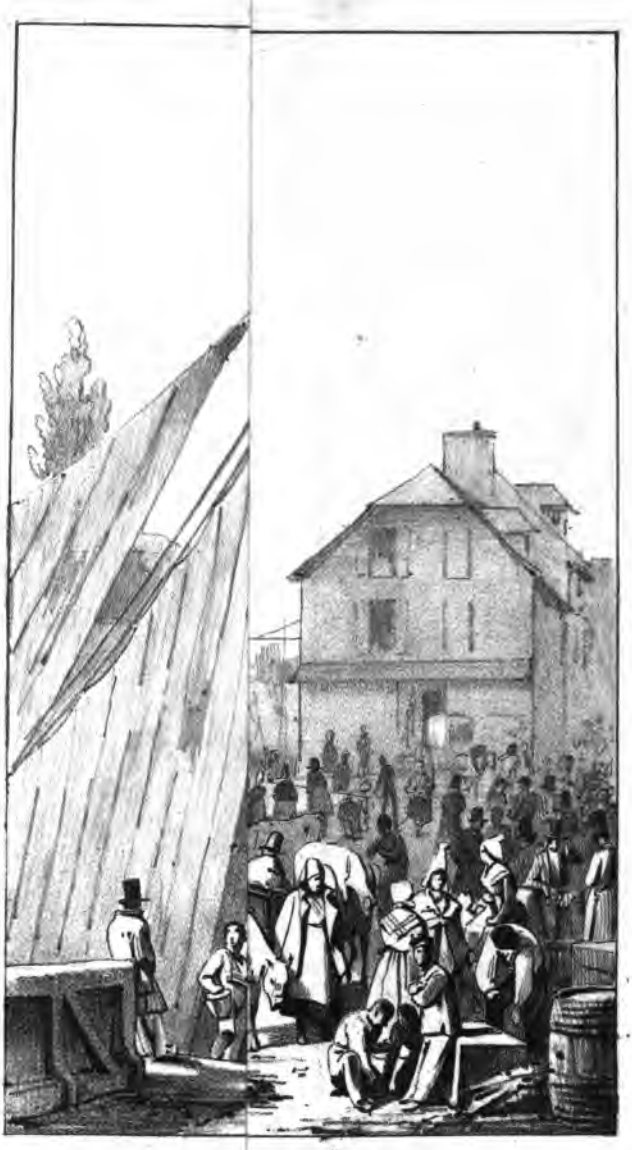


X. Le Prince.
Embarquement des bestiaux à Honfleur. n° 1135.
(Payé 3,000 fr. par le ministère de la maison du Roi.)

M. X. Leprince est passé maître. Sa touche est aussi spirituelle que sa couleur est brillante et harmonieuse. Ses compositions ressemblent à des portraits, tant elles ont l'aspect de la nature, tant l'observation des mœurs et des localités y est fidèle. *L'Embarquement des bestiaux dans le passager d'Honfleur,* que vous voyez ici, peut être considéré comme le résumé des mérites différens de cet artiste. Il y a un mouvement, une vie, un esprit qui en font un des morceaux de l'exposition les plus remarquables dans le genre. La peinture n'en est pas moins heureuse que la disposition. L'aspect général plaît. Il y a du soleil. Ces vaches, ces moutons, ces porcs, ce cheval sont touchés avec beaucoup de finesse. Quant aux détails de paniers, de sacs, etc., les Hollandais n'ont pas fait mieux.

Les Patineurs.
(Ce tableau appartient à Madame, duchesse de Berry.)

Les Patineurs sont, après cette vue d'Honfleur, le tableau le plus important qu'ait exposé, cette année, M. Leprince. Le mérite d'une grande difficulté vaincue n'est pas le seul qu'on puisse louer; il faut y remarquer encore le ton brillant du ciel, la transparence du sol de glace dont la surface gercée offre des accidens étonnamment imités; enfin, vingt petits



détails d'une vérité et d'une touche ravissante.

Les autres ouvrages de M. Leprince méritent aussi des éloges. Ils sont dignes du talent de leur auteur, qui n'a peut-être à se mettre en garde maintenant que contre l'extrême facilité de sa main.

FÉRÉOL. De 640 à 643.

Le *Dictionnaire théâtral* (1), que vous avez lu sans doute disait en parlant de M. Féréol : « C'est un ancien élève de l'école militaire de « Saint-Cyr, qui promettait à l'armée un bon « officier ; un acteur qui promet à la seconde « scène lyrique un successeur à Dozinville ; un « amateur des arts, qui promet à la peinture « de genre un talent agréable. » Une jolie voix, du naturel, de l'intelligence et du zèle justifient l'opinion de l'auteur du Dictionnaire, quant au talent comique de M. Féréol ; les quatre petits tableaux que voilà, font croire qu'aussi, sous le rapport de la peinture, ledit

(1) *Dictionnaire théâtral*, ou 1,233 vérités sur les acteurs, auteurs etc., tel est le titre d'un volume piquant et original, publié, il y a six mois, chez Barba. Il a obtenu dans les coulisses et surtout dans les salons, un très-grand succès : c'est un charmant recueil d'épigrammes, de bonnes plaisanteries et de louanges délicates.

auteur a deviné juste. Ces ouvrages annoncent d'heureuses dispositions. Le pinceau de M. Féréol est encore timide : ce n'est pas un mal, la pratique vient assez tôt. Ce qui doit la devancer, c'est le goût et le tact; M. Féréol n'en manque pas. Son brouillard sur la Loire est d'une jolie couleur; son intérieur d'une cour, à Orléans, est tout-à-fait bien : M. Féréol mérite d'être encouragé. Il a de bons exemples sous les yeux ; il est élève de M. Leprince.

SAINT-EVRE.

La peinture de M. Saint-Evre a un cachet. Je ne dis pas que le type n'en soit un peu anglais; mais, enfin, cela sort de la route battue. L'artiste à qui nous devons cette *Villageoise dans un cimetière*, et ce *Job*, ne voit pas la nature en beau, peut-être l'aperçoit-il avec des yeux prévenus; tant est que sa couleur est bizarre; que ses pensées sont mélancoliques, et que ses productions, qui ont un caractère, communiquent le malaise dont elles sont marquées. *Les Deux Matelots naufragés* sont, je crois, le meilleur morceau de M. Saint-Evre ; ces malheureux sont expressifs ; c'est une page romantique qui touche et fait frissonner. Vive la peinture à émotions ! mais, ma foi,

vive aussi le coloris vrai! dont M. de Saint-Evre n'a pas encore trouvé le secret.

Voilà du style. Entendons-nous; je ne parle pas du tableau, mais du genre. C'est de l'école de l'antique, c'est du grec, du classique enfin, mais à la manière de Chapelain ou de l'abbé d'Aubignac.

TREZEL. Circé. n° 1630.

Je n'ai qu'un mot à en dire; c'est une archi-réminiscence d'Horace Vernet, et le jury ne l'a pas repoussée. Le jury a bien fait, mais M. Serrur?

SERRUR. Le Camoëns. n° 1565.

Admettez que le tableau de M. le premier peintre du roi de Portugal (car M. le chevalier de Sequeira a ce titre), admettez, dis-je, que ce tableau soit un peu moins noir, et dites-moi s'il ne vous plaira pas beaucoup. La douleur du Camoëns, apprenant, sur son lit de mort, la perte de la bataille d'Alcacer et la ruine de sa patrie, est très-bien exprimée. L'aspect de ce citoyen malheureux, de ce grand poëte, trahi par la fortune et abandonné par le souverain, dispensateur des grâces et rémunérateur du talent, afflige l'ame et navre le cœur; mais ce qui rend sa situation plus intéressante encore, c'est le regret que nous lui voyons donner au trépas de ce roi Dom

SEQUEIRA (de). Le Camoëns. n° 1564.

Sébastien, qui s'était montré si peu sensible à ses infortunes, et qui, pour le payer de l'éclat qu'il faisait rejaillir sur le Portugal, le laissa mourir à l'hôpital. Il serait difficile de juger de toute l'étendue du talent de M. Sequeira, par la seule inspection de ce tableau; on doit y reconnaître de belles parties qui en donnent une très-favorable idée. Ce morceau n'a pas dû plaire aux dames; mais ce n'est pas aux dames que l'artiste l'a adressé.

GÉRARD (Mademoiselle).

Les ouvrages de mademoiselle Gérard seront mieux compris de nos petites-maîtresses, qui n'entendent pas l'auteur portugais. Dans les compositions de cette demoiselle, il y a toujours de petits chiens, de petits enfans, du satin bien imité, des panaches bien longs, de beaux falbalas, etc. Voilà ce qu'il faut aux femmes qui aiment beaucoup, par-dessus le marché, un coloris bien tendre, comme elles disent, et des grâces. Mademoiselle Gérard a du talent, mais un système vicieux et mesquin. Je lui demande bien pardon, mais elle retarde: nous sommes en 1824, et elle est encore en 98; elle s'est laissé gagner par le temps, je crains bien qu'elle ne puisse plus nous rattraper. Le genre de mademoiselle Gérard me rappelle

le mot singulier de ce brave homme, qui, ayant vécu dans une retraite profonde pendant quarante ans, et entendant parler, pour la première fois, de Bonaparte, premier consul, s'écria : Bonaparte !... un consul ! bon dieu ! et qu'ont-ils fait de Louis XV !... »

ADAM. De 5 à 13.

M. Adam réalise les espérances que ses débuts avaient fait concevoir ; il compose avec esprit, abonde en détails agréables, et se fait remarquer par une exécution facile ; peut-être devrait-il donner un peu plus de soin au dessin. Ses tableaux sont recherchés, raison de plus pour les travailler davantage. Il faut donner aussi ce conseil à M. Bellangé, dont nous voyons ici un grand ouvrage, la *Reddition du fort d'Aboukir*, où il y a de bonnes parties, mais qui manque, je crois, de vigueur d'effet. Le ton en est un peu gris généralement ; c'est d'ailleurs le défaut de la couleur de cet artiste estimable. M. Bellangé fait des progrès, et doit en faire encore. Il s'occupe, on le voit, de son art avec amour. Il imite en cela, et peut-être aussi un peu dans les procédés de la peinture, M. Grénier, dont les amateurs estiment le talent, et dont les productions trouvent place dans les meilleures

BELLANGÉ. De 84 à 90.

GRÉNIER. De 808 à 819.

galeries. Peut-être pourrait-on désirer dans la palette de ce peintre, d'ailleurs si vrai, si naïf, si spirituel, quelques-uns de ces tons vigoureux dont abusent les peintres anglais et leurs imitateurs. Il est difficile de trouver un plus joli tableau que celui où nous voyons un hussard lutinant une jeune fille normande, tandis que l'amoureux de la donzelle observe de loin cette scène à laquelle, prudemment, il se garde bien de prendre part. L'idée en est piquante, et l'expression peinte très-heureuse.

Combat de Campillo. n° 808. (P.)

Les succès de nos soldats en Espagne ont généralement mal inspiré nos peintres. Il n'y a guère ici que quatre des tableaux commandés pour célébrer les faits d'armes de nos braves, qu'il soit possible de citer avec éloge. De ce nombre, se trouve le combat de Campillo de Arenas, par M. Grénier. Il y a du mouvement, de l'observation, de la fermeté et de la couleur ; c'est un morceau très-digne d'être estimé.

Cogniet. Attaque et prise de Logrono. n° 335. (P.)

C'est encore un fort bon ouvrage que cette attaque de Logrono, par M. Cogniet. Les sapeurs y sont étonnans de pose et d'action. Le ton de ce tableau est énergique et puis-

sant. On sent, en examinant cette production, qu'elle est d'une main habile; il y a là-dedans du peintre d'histoire. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

LAMY (Eugène). Combat du Puerto de Miravete. n° 1006.

Après M. Cogniet, il faut citer M. Eugène Lamy, qui, dans la représentation du combat du Puerto de Miravete, en Estramadure, a fait preuve d'un véritable talent. Si je n'étais forcé d'abréger les formules, si je pouvais consacrer une page à chaque artiste distingué, je prendrais plaisir à vous montrer minutieusement tous les bons détails de cette composition recommandable; mais... (1) je me contenterai d'attirer votre attention sur la mêlée du second plan, dont le mouvement est indiqué avec beaucoup d'esprit; sur les chevaux du général La Roche-Jaquelin et de ses officiers d'état-major; sur le groupe des canonniers; sur ce lieutenant d'artillerie, qui a les bras croisés, et, en somme, sur le

(1) Il faut que j'arrive à la fin. Déjà cette revue aurait dû être publiée. La circonstance est fugitive, et je ne peux avoir la prétention de faire un livre qui vivra plus qu'elle. Que les artistes me pardonnent donc la manière sommaire que je suis contraint d'adopter. (*Note de l'éditeur.*)

ton général, et la vivacité de la touche. M. Lamy est élève de M. Horace Vernet, dont il a adopté la manière : il promet un émule à nos meilleurs peintres de genre.

LECOMTE (Hip.) Combat devant la Corogne. n° 1091.

M. Hippolyte Lecomte mérite, cette année, les éloges de tous les amis des arts ; il a décidemment adopté une manière nouvelle. Ce n'est plus cette sécheresse, cette roideur qu'on lui reprochait avec trop de raison. Sans cesser d'être consciencieuse, étudiée, accusée, rendue, sa peinture devient large, grasse et facile. Ce tableau de la prise des retranchemens de la Corogne en est la preuve. Quoique exécuté à la hâte, il est, en général, fort bien. Je remarque surtout avec plaisir la franchise d'exécution, et le bon sentiment avec lequel sont exécutés cette ordonnance du 7e de chasseurs à cheval, et ce groupe, à droite, de chevaux et de cavaliers. Plusieurs autres figures attestent encore un talent qui marche à la vérité. Un petit tableau de M. H. Lecomte, qui représente les avant-postes de l'armée française dans la Sierra Morena, est un ouvrage charmant, qui doit être vu avec des yeux d'envie par plus d'un amateur. Courage !

M. Lecomte, on vous tient compte de vos efforts; on vous félicite de votre victoire sur votre ancienne manière, et l'on vous engage à faire, à l'avenir, aussi bien que vous avez fait cette année.

Quittons des scènes tragiques où coule le sang français, et venons aux scènes familières que M. Duval le Camus réussit fort bien à représenter. La bonhomie est le cachet de ce peintre, qui sait cacher sous des détails pleins de naturel et de vérité, des pensées fines et spirituelles. L'effet chez lui n'est pas ambitieux, et il faut l'en féliciter; il ne monte pas sa palette au ton prétentieux de la grande peinture, pour esquisser des jeux d'enfans, ou pour faire de petits drames, à la manière de Florian; enfin, il n'est pas de ces gens qui ouvrent une grande bouche pour dire des choses toute simples.

DUVAL LE CAMUS. De 613 à 622.

Oh! le peintre mou et trivial que M. Dabos! Voyez cette *Marchande de poissons*, dites-moi de quelle couleur elle est? verte, jaune, bleue, vigogne, que sais-je, moi! c'est de la marqueterie, du granit, tout ce qu'il vous plaira; mais ce n'est pas de la peinture.

DABOS. n° 396.

mieux articulé. Telle qu'est cette petite composition, elle fait honneur à M. Roger, et ne déparerait aucun cabinet (1).

De George. Mon ami, regardez cette enfant de l'Au-

(1) Cette représentation d'un bâtiment battu de la tempête, me rappelle une belle répartie d'un matelot; je veux la consigner ici, elle témoignera de l'enthousiasme des gens de mer pour leur métier, et de la fierté que leur inspire cette vie hasardeuse, qu'il n'appartient guère qu'à l'homme fort d'aimer. Un vaisseau, parti de Brest, portait, aux colonies, des troupes de débarquement. A peine sorti de la rade, il fut accueilli par un coup de vent assez fort, qui agita la mer et communiqua au navire de ces grands mouvemens qui étonnent beaucoup les gens de l'intérieur, inaccoutumés à cette agitation et à ce spectacle d'un élément courroucé. Un soldat, très-brave d'ailleurs, et qui avait fait ses preuves en Autriche, déplorait sa situation, et se prit à dire tout haut : « Chien de métier, j'aime bien mieux *le plancher des vaches !* » Un matelot qui se promenait tranquillement sur le pont, en fumant sa pipe, ayant entendu le propos du militaire, s'approcha de lui, et lui frappant l'épaule, comme ces messieurs savent frapper, il lui dit, dans son langage énergique : « Tu as bien raison, c....., *le plancher des hommes* n'est pas fait pour toi ! » Ce mot m'a toujours paru sublime.

(*Note de l'éditeur.*)

vergne. Que vous en semble? N'est-ce pas une de ces têtes que Greuze aurait faites? Naïveté, bonhomie, dessin vrai, couleur agréable, effet simple, pinceau suave et facile : voilà ce qui distingue la *Petite Glaneuse* de M. de George; voilà ce qui fait qu'on ne la remarque pas. La peinture est au terrible; quand elle reviendra au naturel d'expression et d'exécution, quand elle aura blasé tous les goûts avec ses teintes ultrà-romantiques et ses conceptions mélodramatiques, on estimera ce que vaut ce morceau d'un homme modeste; mais qui n'a peut-être pas le temps d'attendre.

La petite Glaneuse. n° 433.

Vous avez connu ce jeune Truchot, enlevé, à la fleur de l'âge, aux arts qu'il cultivait avec un succès si mérité; vous vous rappelez son *Convoi d'Isabeau de Bavière,* qui fut pour lui le chant du cygne. Voici un ouvrage posthume où est écrit l'histoire de sa maladie. Le ciel en est fatigué, lourd, tourmenté de forme et d'effet; la couleur en est noire, l'architecture péniblement exécutée; que vous dirai-je? il y a dans ce tableau de l'abattement, de la douleur, du malaise; la mort prochaine s'y fait sentir. C'est un ami de Truchot qui a mis la dernière main à ce tableau, dont il a

Truchot (feu).

Église du Mont-Saint-Michel. n° 1636.

plupart d'entre eux. Il est aussi ferme d'effet et de couleur qu'eux, et il est moins lourd de forme. M. Eugène n'a encore produit que de petits ouvrages; nous n'avons encore vu de lui que des surfaces étendues, raccourcies par une perspective habile. Il faut espérer qu'il réussira également dans les grandes compositions, dans la marine proprement dite, qui n'est autre chose que la réprésentation de la mer et de ses accidens, des navires et de leurs chances, des jeux du vent et des calmes plats. Les amateurs se disputent les charmantes productions de M. Isabey fils; je mesure le plaisir qu'ils doivent éprouver à en posséder, au désir que j'ai d'en avoir.

Mozin. nos 1251 et 52. Ulrick. n° 1643.

MM. Mozin et Ulrick s'exercent aussi dans le genre qui fera la réputation de M. Isabey. Leurs ouvrages sont agréables. Ceux de M. Mozin ont de l'aspect, et manquent un peu d'étude. Celui de M. Ulrick est plus soutenu.

Verboekhoven (Louis). n° 1704 et 5.

M. Verboëckhoven, dont je vous défie de prononcer le nom, imite un peu froidement le genre de ses compatriotes, les anciens peintres de marine flamands. Il est lumineux, mais peu coloriste. Les amateurs du genre

anglais doivent peu estimer les ouvrages de ce Mr.... soufflez-moi donc, Verboëc.... je ne le dirai jamais. Le frère de cet artiste a fait d'assez jolis tableaux d'animaux, qui ne valent pas ceux de MM. Demarne, Leprince ou Berré, mais qu'on peut mettre à côté de ceux de M. Knip.

M. Bonington tient aussi son coin parmi les faiseurs de marine. C'est un Anglais transporté à Paris, où il a apporté la foi. Assez longtemps les amateurs n'ont juré que par lui; il a fait des prosélytes et des imitateurs. Ses tableaux ont, vus de quelques pas, l'accent de la nature; mais ce ne sont, à vrai dire, que des ébauches. Je leur préfère beaucoup ceux de M. Eugène Isabey. Les figures de M. Bonington sont indiquées avec esprit, mais elles sont trop lâchées.

BONINGTON. De 188 à 192.

M. Colin semble vouloir marcher sur les pas de M. Bonington; je lui conseillerais, si je le connaissais, de se laisser aller à son instinct. Il est naïf, le genre anglais le *manièrera*. Ses tableaux du *Lendemain d'un Naufrage*, de la *Porte du Pauvre*, et des *Petits Pêcheurs*, annoncent d'heureuses dispositions; on ne saurait trop engager l'auteur à se mettre en garde

COLIN. De 346 à 351.

contre le laisser-aller, qui n'est pas de la facilité; contre la bonhomie, qui n'est pas toujours du naturel.

COPLEY-FIELDING, THALÈS-FIELDING.

Puisque je suis en train de vous parler de peinture anglaise, il faut que je vous montre les aquarelles de MM. Fielding. Certes, elles sont habilement faites; et, comme on dit dans les ateliers, *fièrement* ou *crânement* attaquées. Le ton en est généralement superbe, la lumière s'y promène bien, les effets en sont grands; mais je vois ces belles choses avec peine. Elles vont, à Paris, tourner beaucoup de têtes; tous nos artistes qui peuvent faire fort bien en écoutant la nature de leur talent, en obéissant à la conscience de leurs forces, vont vouloir faire du Fielding; les marchands ne voudront plus que des choses de ce genre; et nous serons inondés de sottes imitations. Je voudrais persuader à nos compatriotes, que les *Fielding* ne peuvent s'imiter quand on est né en France, pas plus qu'on ne peut imiter le genre de Désaugiers, quand on est né sur les bords de la Tamise.

BOUHOT. De 223 à 233.

M. Bouhot s'est acquis, dans le genre de l'intérieur, une réputation qu'aucun de ses confrères ne lui dispute. Il n'a pas la fermeté

de Granet ; il n'a pas le large et le transparent de Bouton, mais il est assez naturel ; il sait rendre un effet de lumière ; il plaît, enfin, et c'est beaucoup. Cette vue de *la Salle des pas perdus*, au Palais-de-Justice, à Paris, est fort bien faite. Tout le monde conviendra que pour imiter ainsi, il faut avoir un talent véritable.

BERLOT. De 114 à 119.

Si M. Berlot avait une couleur plus franche, ses ouvrages prendraient rang à côté de ceux qu'on estime le plus. Ce peintre sait ; il est fâcheux qu'il n'exprime pas toujours aussi bien qu'il sent. Il est cependant souvent heureux, le Salon de cette année en fait foi.

RENOUX. Intérieur de l'Eglise de saint-Etienne-du-Mont. n° 1415. (Acheté 3000 fr. par le Ministre de la Maison du Roi pour le Musée du Luxembourg).

M. Renoux ne s'est point endormi sur de premiers succès ; il a redoublé d'efforts et d'études ; il a produit un ouvrage très-remarquable, et très-applaudi. Le ton argentin de ce morceau est apprécié de tous les connaisseurs. La peinture de cet artiste est estimable, sa touche est fine et gracieuse. Dans le tableau que nous examinons, il n'a pas cherché un de ces effets bizarres qui fascinent aisément l'œil du spectateur ; il a ménagé les oppositions, et, sans le secours des grandes masses d'ombres et de clartés, il a su produire une illusion

étonnante. Il faudrait plus de temps que je ne peux en donner à chacune de ces notes, pour détailler toutes les parties de ce tableau, qui méritent des éloges. J'abrégerai la formule, en disant que tout le monde a dit du bien de cette production de M. Renoux, et que tout le monde a eu raison.

SWEBACH. (François). Marche d'équipages militaires. n° 1600. Une Foire de village. n° 1061.

Voilà les derniers ouvrages d'un homme qui eut autant de talent que de facilité. Swebach était né pour les arts. Il les exerça dès l'âge le plus tendre et avec succès. Il fit tous les genres, mais il finit par adopter celui qui a illustré Demarne et Carle Vernet. Il dut sa réputation à son pinceau fin, spirituel et adroit. Il ne fut jamais grand coloriste, ni dessinateur bien parfait; mais il est rare qu'il ait produit un tableau qui ne plût pas. Swebach savait composer la foule; c'est une difficulté dont il se jouait. Il aimait à multiplier les épisodes et les acteurs, parce qu'il savait que le public estime, dans une composition peinte, le mouvement et même le tapage. Swebach peignit quelquefois pour les peintres seulement, il obtint leurs suffrages; mais le plus ordinairement, il peignait pour ceux qui ont des yeux. Les deux tableaux qu'il a achevés, quelques jours avant

que la maladie l'enlevât à ses amis, s'adressent également au peuple des amateurs et aux connaisseurs véritables. Les uns y trouveront des scènes charmantes, joliment rendues; les autres, des détails de peinture délicieux, et une grande finesse de ton. Swebach se survit dans la personne de son fils, M. Edouard Swebach. Imitateur du talent de son père, dont il est l'élève, ce jeune artiste a besoin de chercher une route nouvelle. L'étude de la nature lui offre des ressources que ne donne pas la pratique la plus habile. Son père a tout dit dans la manière qu'il s'était faite; il doit s'appliquer à le rappeler dans ses bonnes qualités, et non à le répéter. Le tableau que vous voyez est bien assurément; mais il manque de chaleur, d'effet et de ressort; j'y vois de bonnes parties, et d'autres faiblement exécutées. J'y reconnais de l'habitude et pas assez d'observation. Il ne faut pas mesurer l'avenir de M. Ed. Swebach à son talent actuel; ce peintre fera très-bien avant peu; il a tout ce qu'il faut pour cela; il n'a qu'à vouloir, et l'on m'a dit qu'il veut. Je serais heureux d'enregistrer ses succès, et d'ajouter, à la liste des bonnes productions de son

SWEBACH (Edouard). Course du 7 septembre 1823. n° 1602.

père, celle des ouvrages recommandables qu'il peut faire d'ici à dix ans.

LETHIÈRE. Fondation du Collége de France. n° 1163. (Ce tableau doit orner une des salles du Collége Royal).

M. Lethière n'a pas été heureux cette année; c'est avec un déplaisir extrême que je vous en fais la remarque. J'aurais voulu pouvoir louer cet artiste honorable; mais, hélas! ce serait d'un ton qui ne serait pas celui de la louange, que je serais obligé de vous parler de son tableau, si vous me contraigniez à vous en dire mon opinion; passons donc bien vite, et rappelons-nous que l'auteur de *Brutus* a peut-être acquis le droit de se tromper, sans que la critique ait celui de se montrer seulement équitable à son égard. C'est seulement dans un cas semblable que la partialité est permise, qu'elle est même obligatoire.

FORBIN (le comte). De 656 à 661.

Sans partialité, on peut féliciter M. de Forbin sur le mérite de ses productions. Cet amateur distingué manie, avec un égal succès, la plume et le pinceau. Écrivain, il est gracieux, spirituel, moraliste sans morgue, érudit sans pédanterie; peintre, il possède le secret des jeux de la lumière, il s'adresse à l'imagination en parlant aux yeux; peut-être est-il un peu mou; mais il est harmonieux; sa brosse est large et

sa palette prestigieuse. On aime à lire ses *Souvenirs de la Sicile et de la Grèce ;* on se plaît à voir ses souvenirs de l'Égypte et de l'Italie. Ses livres obtiennent la faveur des gens de lettres et des gens du monde; ses tableaux frappent les regards des ignorans, et ne sont pas sans charmes pour les artistes. On peut être plus sévère, plus correct de dessin, plus solide de ton ; on est difficilement plus agréable, plus brillant et plus heureux. L'envie conteste au pinceau de M. de Forbin ses qualités pour ne lui laisser que ses défauts ; M. de Forbin répond à chaque sottise des envieux, par un nouvel ouvrage. Les artistes se félicitent de rencontrer le pouvoir aux mains de M. de Forbin ; il l'exerce en effet avec une politesse exquise, qui doit lui concilier toutes les affections. Il est impossible d'être homme de cour avec plus de franchise, et souverain arbitre avec une équité plus conciliante. Remarquez, mon ami, que je fais cet éloge de M. le directeur, tout-à-fait sans intérêt ; je n'expose plus, et je ne sollicite pas de travaux du gouvernement.

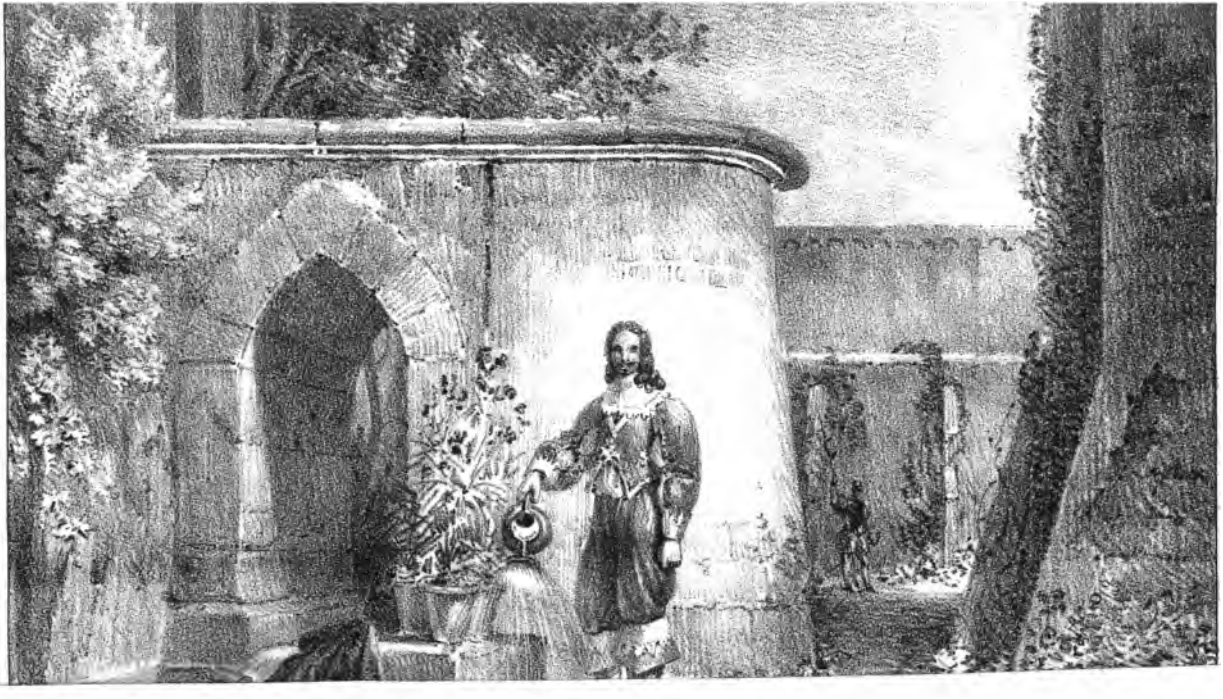
Voilà un joli petit ouvrage de M. Heim, qui nous fera prendre patience jusqu'au moment

HEIM. Sainte Adélaïde. n° 886.

où il lui plaira d'exposer son grand tableau du *Massacre des juifs*. *Sainte Adelaïde* est fort bien, mais je n'aime pas ce rayon céleste qui lui arrive dans l'œil. Ces petites gloires font rarement bon effet. La figure du pêcheur est louable. Le ton du paysage est excellent.

Desmoulins (Aug). Le grand Condé prisonnier à Vincennes. n° 497.

M. Aug. Desmoulins est un de nos jeunes peintres de genre, qui aient réalisé le plus les espérances qu'avaient fait concevoir leurs premiers essais. Il s'est attaché surtout à la représentation des scènes historiques du moyen âge et des temps de la monarchie, antérieurs à notre époque. Cette année, il nous montre le *grand Condé*, prisonnier à Vincennes et trompant les ennuis de sa captivité, avec les soins du jardinage. Il est difficile qu'une ame aussi ardente que celle de Condé, puisse être absorbée par les travaux que nécessite la culture des fleurs; d'autres pensées plus grandes, plus importantes l'occupent tout entière; aussi, le vainqueur de Rocroy vient-il, l'arrosoir à la main, auprès des oeillets qu'il a plantés; il ne répand pas sur leur tige une rosée bienfaisante; mais, sans qu'il s'en aperçoive, il inonde le pavé; et ce n'est qu'après avoir, depuis long-



temps, épuisé un vase qu'il promène inutilement en l'air, qu'il s'aperçoit de sa distraction et qu'il peut la réparer. On a dit que l'anecdote des œillets de Condé pouvait inspirer une jolie narration en prose et en vers, mais ne pouvait pas être traduite par la peinture; je suis de cet avis; cependant je trouve que M. Desmoulins s'en est tiré avec beaucoup d'adresse. La tête de Condé est pleine de méditation; son corps me paraît un peu grêle. Ce tableau est bien peint; les terrains, les murs et les autres accessoires sont largement accusés. Ces bonnes qualités se font louer aussi dans le tableau de *l'Anneau d'Elisabeth*, remarquable, d'ailleurs, par un drame bien entendu; mais, où elles se font apprécier surtout, c'est dans ce petit ouvrage représentant la *Cave d'un maraicher*. Là, tout est bien, le ton et le pinceau, l'effet et l'étude. C'est un véritable morceau d'artiste. Il est facile de voir que cela a été fait d'après nature; la mémoire a rarement d'aussi heureux souvenirs; la main n'a cet accent de vérité que lorsqu'elle est l'interprète actuelle des yeux.

L'Anneau d'Elisabeth. n° 498. (A Mme de Raguse).

Cave d'un maraicher. n° 500.

M. Besselièvre a fait de grands progrès. Ce tableau de *Charles V et son fils* nous l'atteste.

Besselièvre. Charles V. n° 137.

Peut-être que ses figures sont un peu longues, mais elles ne manquent pas de grâce. Le coloris de M. Besselièvre est sage, sa touche est assez fine. Encourageons cet artiste à persister dans ses bonnes dispositions.

COUTANT. Ceïx et Alcyone. n° 383.

Les pensionnaires actuels de France, à Rome, ont envoyé au Louvre leur tribut que nous avons déjà vu aux Petits-Augustins. M. Coutant avait produit, il y a deux ans, cette figure d'*Arion*, qui est d'un beau ton et d'un assez bon goût de dessin, quoique un peu académique; cette année, il a adressé à l'Institut le *Naufrage de Ceïx*. Ce morceau est correctement dessiné, mais un peu froidement coloré. La tête d'Alcyone est belle. La figure entière de Ceïx est bien modelée; je ne la crois pas assez morte. L'*Érésichton* de M. Coutant est énergique, et dans un bon mouvement. Cette figure sent le bon élève.

Arion. n° 384.

Erésichton. n° 385.

HESSE (jeune.) Œnone et Paris. n° 908.

M. Hesse a été moins heureux que son camarade Coutant. Son groupe d'*Œnone et Pâris* n'est pas mal dessiné; mais, au lieu d'être modelées, les figures en sont soufflées. La tête d'Œnone est assez jolie. Pâris est d'un froid glacial. Le ton de cet ouvrage est faux; le coloris est verdâtre.

Ce n'est pas sur la palette de M. Hesse que M. Dubois a trouvé la couleur dont il a peint son charmant petit *Chevrier napolitain*. Celle-ci est brillante, chaude et harmonieuse. C'est un très-agréable morceau que ce pâtre d'un dessin naïf et d'une touche gracieuse.

Dubois (Franç). Un chevrier des environs de Naples. n° 537.

L'*Aristomène* de M. Monvoisin est une composition plus bizarre qu'originale; c'est du mélodrame tout pur. L'artiste n'a point épargné le noir ; par contre, il a prodigué le blanc et le rose à cette *Callirhoé* qui, à tout prendre, vaut mieux que celle de M. Lancrenon. Si l'Aristomène est d'un modelé outré, la Callirhoé est presque sans indication de formes et de muscles. C'est une compensation, et vive M. Azaïs !

Monvoisin. Aristomène. n° 1244.

Callirhoé. n° 1245.

M. Étienne Dubois, peu connu jusqu'alors dans les arts, prend cette année son rang, moins à cause de ce Christ dont la tête est assez belle, mais dont le corps est un peu durement indiqué, qu'à cause de cet intérieur d'un ton riche et brillant, aussi solide que celui de Granet, mais moins dur et moins uniforme.

Dubois (Étien). Le Christ à la colonne. n° 534.

Intérieur d'un laboratoire. n° 535.

C'est à l'école des peintres qui ont ce sentiment fort et vrai, que devraient venir les

élèves de l'école de Lyon. Je le dis à regret, car les succès de mes compatriotes ne sauraient m'être indifférens, ces jeunes artistes sont dans une route pernicieuse qui les perd tous, à moins qu'ils n'aient la force de l'abandonner franchement, et de venir à Paris étudier les maîtres qui ont pris pour modèle la nature, et pour guide, dans la pratique, les peintres francs et naïfs des anciennes écoles. Les Lyonnais sont ce qu'au quinzième siècle, on appelait des *maniéristes*. Ils ressemblent, selon moi, à ces écoliers d'humanité, qui font, sans faute, un thême d'une latinité froide, mais exacte. Ah! mon ami, que ne font-ils quelques barbarismes, et à côté que n'ont-ils un peu d'élan!

Bellay. L'Hôtellerie. n° 91. Le Hangar. n° 92. Le Maréchal ferrant. n° 93.

M. Bellay a compris que le système de ses études était vicieux, il cherche à s'en débarrasser. Il est venu se fixer au sein de la capitale où il se débat contre sa première manière. Il lutte avec constance, mais pas encore avec un succès complet. Ses ouvrages annoncent cependant une direction meilleure. M. Bellay doit encore s'appliquer à changer sa couleur, elle accuse toujours le miroir noir. La touche de ce peintre est fine, mais froide. Le soleil n'est jamais chaud dans l'école de Lyon; on

dirait tous ces messieurs, habitans des contrées norwégiennes ou danoises. Avec un peu d'audace ou même de dévergondage, M. Bellay se corrigerait de cette tendance à la tristesse de ton et d'effet qui plane sur toutes ses productions. Il faut, cependant, être juste envers cet artiste, son *Hangar* est un joli ouvrage où ses défauts se font encore remarquer, mais qui donne pour l'avenir la plus grande espérance. M. Bellay mérite d'être encouragé, et d'être félicité sur la résolution qu'il a prise de recommencer sa carrière pour rentrer dans le vrai. M. Duclaux en est sorti pour jamais. Ses premiers tableaux furent remarqués ; aujourd'hui personne ne s'occupe de ses ouvrages. D'où vient cela ? Est-il besoin de le demander? Cet artiste outre la manière de ses camarades. Il est glacial et cependant spirituel. Son coloris est gris, morne, affligeant; son pinceau est assez délicat, mais il ne sait pas être énergique à propos. Le blaireau fait un grand jeu dans toutes les peintures de M. Duclaux ; en polissant ainsi, il ne finit pas, il éteint, il affaiblit, il fait mourir sa touche. *La Diligence* est un tableau agréable ; il est tout près d'être fort bien, il y manque.... ce qu'avaient ces

Duclaux.
De 561 à 568.

Hollandais qui ont fait tant de victimes dans la peinture du département du Rhône. Je voudrais qu'un homme habile, X. Leprince, par exemple, enseignât à M. Duclaux le laisser-aller et l'art de colorer avec vigueur ; il est triste de voir perdus, peut-être pour toujours, des talens qu'une bonne direction aurait préservés !

Bonnefond. La chambre à louer. n° 200. (Acheté, dit-on, 10,000 fr. par un amateur.)

M. Bonnefond, qui est le nom classique de l'école, a fait quelques progrès. Il n'est pas aussi criard qu'à l'ordinaire, mais il n'est pas moins sec. Il semble qu'il ne puisse peindre qu'avec des pinceaux de miniaturiste ; son faire est mesquin, et s'il produit de l'effet, ce n'est que par l'opposition très-vive des lumières et des ombres. *La Chambre à louer* est un ouvrage qui pourrait intéresser les connaisseurs autant qu'il flatte les spectateurs ignorans, s'il était bien exécuté. Mais rien n'est sacrifié ; les têtes sont faites comme les chaudrons, les mains comme les fers à repasser, les étoffes comme les fourneaux et la pincette. La tête de ce vieillard paralytique est expressive, mais froidement léchée ; celle de la jeune fille est assez gracieuse, mais durement faite. S'il y a quelque chose de louable, ce sont les acces-

soires ; mais que sont les accessoires ? Ce n'est pas la nature morte qu'il est difficile de représenter, tout le monde y réussit ; c'est la vie, le mouvement, la passion, les caractères, la peau, la chair, et M. Bonnefond ne sait pas encore cela. Ce peintre a cependant du talent ; mais il s'égare, et je crains même que des efforts considérables ne puissent le tirer de l'ornière où il est tombé. Des amateurs pourront acheter dix mille francs ses tableaux ; s'ils ne sont pas mieux réussis, plus largement colorés, plus grassement peints, jamais les artistes ne les estimeront quatre cents écus. Toutefois, il y a encore de la ressource ; M. Bonnefond peut reconquérir l'estime des connaisseurs, s'il veut mépriser les bravos de la multitude, oublier tout ce qu'il sait (et il sait beaucoup trop), copier les Rubens, les Ribeirac, les Titien et les Gros, recommencer ensuite sur de nouveaux frais à observer la nature, et à l'interpréter avec cette simplicité et cette grâce que plusieurs Flamands ont prises pour type, et produire lentement des tableaux sages de composition, de couleur et de perspective aérienne.

M. Génot n'est plus libre de suivre le conseil GÉNOT.

que je donne à M. Bonnefond. Ses ouvrages de cette année sont au-delà du médiocre. En 1822, il était encore à même de choisir la bonne ou la mauvaise route, aujourd'hui il est fourvoyé. Son pinceau est de fer, sa couleur de bronze; les chairs qu'il peint ne sont en rien dissemblables du cuir ou du fer-blanc vernissé; et voilà cependant où mène l'enivrement des succès de cotterie! Les applaudissemens des sots ont gâté plus d'artistes que n'en ont découragés la critique sévère des véritables amis des arts.

JACOMIN. Le Départ pour l'hôpital. n° 939.

M. Jacomin est encore naïf, mais sa palette n'a plus qu'un ton malade. *Le Départ pour l'hôpital* est un ouvrage bien senti quant à l'expression; quant à l'exécution il est faux. La touche n'en est pas vicieuse, les têtes sont assez bien modelées; mais la couleur en est rouge, jaune et lilas tout ensemble. Je me rappelle un tableau de M. Jacomin qui n'avait pas ces défauts, et qui promettait un peintre aimable et vrai. M. Jacomin, retournez sur vos pas; vous ne pouvez pas aller plus loin sans rencontrer le précipice!

LAVAUDEN.

M. Lavauden se soutient. C'est presque reculer que de ne pas avancer. Il n'y a que

peu de progrès dans ce *Mercier ambulant*. Cependant les vices dont est infestée l'école lyonnaise n'y sont pas trop apparens, ou pour mieux dire, ils s'y montrent moins que dans les productions de ses compatriotes. *L'Arrivée d'une Diligence* n'est pas un bon tableau, il pèche par le dessin et par l'effet. M. Lavauden doit travailler beaucoup; il n'est pas sans avenir; mais l'avenir n'est à Lyon pour aucun artiste. Les arts sont à Paris.

Le Mercier ambulant. n° 1052.

L'arrivée d'une Diligence. n° 1051.

M. Thierriat ne fait pas mal les scènes d'intérieur, mais il a besoin d'agrandir sa manière. Il peint des fleurs qui sont un peu sèches. Qu'il prenne leçon de Van Spaendonck ou de Vandael.

THIERRIAT.

M. Jacquand commence. Il est faible comme un débutant, et déjà il a la tendance fatale. Son *Oiseau mort* est un tableau passable; son *Intérieur de prison* n'est pas d'une couleur assez énergique.

JACQUAND.

M. Cornu est élève de M. Bonnefond; il est déjà un peu plus large que son maître. Ce jeune homme a des dispositions. *Le Vieillard grec défendant son fils*, que nous voyons ici, est agréablement peint; la tête de saint Jérôme n'est pas dans un bon systême de couleur;

CORNU. n° 373.

le rouge y domine trop; mais elle est assez bien indiquée. On sent cependant dans quelques détails l'habitude des petits effets et des petites touches lyonnaises.

BIARD. n° 141.

M. Biard a représenté une cour d'auberge au moment de l'arrivée d'une diligence. Son tableau manque un peu d'effet, mais l'intérieur est d'un beau ton; le pinceau y est large et adroitement employé. Les figures sont spirituelles, mais d'une couleur un peu uniforme. Courage, M. Biard, et surtout n'imitez pas vos camarades qui ont très-bien commencé et qui aujourd'hui....

REVOIL.

François Ier faisant chevalier son petit-fils François II. n° 1428.

(Commandé par Sa Majesté Charles X.)

J'ai gardé les maîtres pour les derniers. Voici M. Revoil, plus sec, plus outré que jamais. Il a voulu représenter François II recevant l'accolade de son aïeul, et, en effet, il a montré François Ier prêt à décapiter la reine Éléonore d'Autriche. Comme dans presque tous les ouvrages qu'a faits M. Revoil, la composition est bien entendue; on y trouve un luxe imposant de personnages historiques et une grande fidélité de costumes et d'accessoires; mais aussi, comme dans tous les tableaux exécutés depuis quelques années par cet artiste, les figures sont d'une longueur et d'une roi-

leur extrêmes; le ton des têtes est violet, la touche est petite et la couleur locale plombée. Il ne faut pas, dans une production de M. Revoil, chercher un effet franc et décidé : ce sont partout de petites lumières et de petites ombres, de petites demi-teintes et de petits reflets. Je me figure que si l'on s'avisait de frapper sur le visage ou sur l'armure, sur le velours ou sur le satin d'un de ces personnages, cela rendrait un son de fer-blanc ou de cuivre relevé en bosse. Le tableau de M. Revoil n'a pas même été loué par les femmes qui, jusqu'à présent, s'étaient déclarées les défenseurs du mérite de ce peintre. C'est que le règne de la vérité est arrivé. Hersent, Horace Vernet, Scheffer, Delaroche et les plus heureux compétiteurs de ces artistes à qui nous devons des ouvrages de chevalet délicieux, ont désabusé le public sur le mérite d'une école qui prend la manière pour l'esprit, l'affectation pour la grâce, le faux air pour la vérité, et la microscopie pour l'art de voir la nature.

M. Richard sait atténuer ses défauts par un charme, et une sorte de naïveté aimable, soit dans l'exposition du sujet, soit dans l'expression des figures, soit enfin, dans la manière

RICHARD.

de rendre certains détails. On peut toujours reprocher à ce peintre un soin trop minutieux, un fini trop recherché; mais, enfin, tout n'est pas d'un travail uniforme qui glace et nuit à l'illusion. *Le Retour de la Trémouille,* de M. Richard, est sans contredit un tableau fort agréable. La tête du prince de Talmont, la figure du jeune enfant qui accourt embrasser ce vieillard désolé, celle de cette mère qui descend l'escalier, soutenue par une caméristé, sont des choses charmantes de pantomime et de facture. *La Chartreuse de saint Bruno* est une excellente petite production. Je n'ose pas en dire autant de cette jeune fille que je vois là, auprès d'une fontaine, prenant, de deux tourterelles, une leçon d'amour. C'est une étude froide et sans effet. M. Richard est fort supérieur à M. Revoil; ils se ressemblent cependant beaucoup; oui, comme l'acier ressemble au fer poli.

Le retour de la Trémouille. n° 1430.

La chartreuse de saint Bruno. n° 1431

Une jeune fille à une fontaine. n° 1432.

Un mot sur la miniature, mon ami; elle fait des progrès; les élèves avancent, les maîtres ne dégénèrent pas.

M. Isabey a exposé une foule de portraits à l'aquarelle. Quelques-uns, parmi lesquels il faut citer ceux de M. et de madame Panc-

Isabey. n° 927.

koucke, celui de M. le vicomte d'Arlincourt, et celui d'une dame âgée, dont je ne sais pas le nom, sont tout-à-fait dignes du bon temps de cet artiste habile et renommé. M. Isabey ne pourrait-il pas abandonner un peu ces éternelles gazes dont il enveloppe toutes les têtes de femmes qu'il a à peindre? Cette espèce d'ajustement ne sent-elle pas un peu la manière? On a pu la trouver charmante, ingénieuse, une fois ou deux, mais dix fois, mais encore, mais toujours ! . . . M. Isabey a produit beaucoup. Il a fait d'excellens ouvrages. Il s'est montré souvent gracieux et suave. Il a acquis une grande célébrité qu'il a pleinement justifiée. Il pourrait se tromper aujourd'hui qu'on serait très-disposé à lui pardonner. Il ne s'est pas trompé, mais, dans le grand nombre des portraits qu'il a exécutés, il aurait dû choisir. Il a fait une *exibition* trop complète. A Londres, on a dû désirer de voir jusqu'au moindre dessin de M. Isabey; à Paris, où l'on se rappelle tout ce que ce peintre a fait d'admirable, on se serait montré moins exigeant. Le nom de M. Isabey restera attaché à la dernière période de notre peinture; les ouvrages et les élèves de ce maître le garantiront de l'oubli.

AUGUSTIN. n° 47.

M. Augustin a été malheureux cette année. La mémoire de ses bonnes productions le protége contre notre critique.

AUBRY. n° 44.

Si je n'étais pas réduit à faire une simple nomenclature, je vous parlerais du talent de M. Aubry, mais je ne puis pas plus vous dire la raison de l'estime des amateurs pour ce miniaturiste, que la cause de la gaîté dont ils sont soudainement saisis quand ils voient les ouvrages de madame Dumeray.

DUMERAY (Mme.) De 572 à 575.

SAINT. n° 1515.

M. Saint a exposé le morceau le plus remarquable du genre. C'est un très-beau portrait de femme dans un paysage. Sa peinture est grassement traitée. La touche en est large. Peut-être que la tête, d'ailleurs d'un fort bel effet, gagnerait à être un peu plus finie, mais non plus léchée. Les étoffes, les autres accessoires et le paysage sont supérieurement faits. Ce portrait est d'un maître; il ferait une réputation à un artiste qui en aurait moins que M. Saint.

MANSION.

Vous vous rappelez ce que nous avons dit de M. Mansion (1).

Les portraits de MM. X. Leprince et Bou-

(1) Voir page 177.

hot font beaucoup d'honneur à M. Millet : ce sont deux fort bons ouvrages. M. Millet a un métier régulier et soutenu ; sa couleur n'est pas irréprochable, mais elle s'est améliorée depuis deux ans : les aquarelles et les autres productions de M. Millet sont dignes d'être estimées.

MILLET. De 1220 à 1226

La miniature a fait une perte sensible dans la personne de M. Singry. Cet artiste distingué mérite tous nos regrets. Il laisse deux ouvrages fort remarquables ; ce sont les portraits de Mgr le duc d'Orléans et de S. A. mademoiselle d'Orléans. Isabey les aurait signés : c'est vous dire de quel prix ils sont.

SINGRY (feu). n° 1574, 75 et 76.

Mademoiselle Lisinka Rue, aujourd'hui madame de Mirbel, poursuit le cours de ses succès ; ses petits portraits sont d'un ton et d'une touche charmans. La manière de cette artiste est précieuse, mais sans mollesse, sans dureté et sans affectation. Madame de Mirbel ne peint guère que des grands seigneurs ; c'est tout simple : madame Scarron n'écrivait pas à tout le monde.

MIRBEL (Mde de). n° 1227.

M. Jacques a exposé de jolis portraits, parmi lesquels celui de madame Rigaut,

JACQUES. n° 946.

cantatrice du théâtre Feydeau. Ce morceau, très-vrai d'expression, est charmant sous le rapport de l'arrangement et du coloris.

Guérin (j.). Le beau portrait de Kléber fit connaître M. Guérin, qui occupe un rang honorable parmi les peintres de miniature. Les ouvrages qu'il a exposés sont très-louables.

Legros. Les amateurs ont remarqué les aquarelles de M. Legros, qui a fait des progrès.

Gomien. M. Gomien débute avec succès ; il faut l'engager à être un peu plus large et plus vigoureux. Cet élève de M. Mansion promet un peintre de plus à l'école.

Maricot. De 1186 à 1191. M. Maricot a fait presque un ouvrage sublime, en peignant M. Odry, des *Variétés ;* mais tout M. Maricot est dans cette production : il a complétement échoué devant M. Casimir Delavigne. Diderot l'aurait parié, et moi aussi, qui ne suis pas aussi prophète que ce philosophe. J'aime que celui qui a immortalisé le mâçon *Larose* (1), et qui s'est consumé à faire un chef-d'œuvre du

(1) Personnage d'une pièce du théâtre des *Variétes*. C'est une carricature qu'Odry rend avec un naturel fort plaisant.

portrait de l'auteur des *Gendarmes* (1), n'ait pu être que trivial et froid en retraçant les traits du Tyrtée français, du premier poëte de notre époque : c'est être conséquent.

P. S. On assure que l'idée de représenter M. Odry dans le costume d'un maçon, n'est point du fait de M. Maricot. Cet artiste n'a cédé qu'au désir de MM. les membres de la corporation des maçons, qui, désirant élever un monument de leur reconnaissance à M. Odry, ont voté ce portrait, auquel l'artiste a mis tous ses soins. Pour plaire aux fondateurs, M. Maricot n'a rien épargné ; il s'est montré scrupuleux imitateur des moindres détails ; aussi est-il admirable, dans la hotte de *Larose*, et délicieux dans le plâtre dont il l'a saupoudré de la calotte aux cheveux et aux favoris.

(*Note de l'éditeur.*)

Il serait trop long d'examiner en détail les travaux de MM. Hollier, Jules Vernet, Bordes, Passot, ceux de mesdames Renaudin, Legrand et Esménard. Je vous engage à venir un jour

(1) Facétie de M. Odry, connu par quelques bluettes d'une niaserie sérieuse assez divertissante.

les voir à loisir; vous les jugerez fort bien sans moi.

Counis. J'appelle votre attention sur les émaux de M. Counis : cet artiste a beaucoup de mérite. Vous connaissez le talent de feu Georget, peintre sur porcelaine; de mesdames Jaquetot et Mutel; arrêtez-vous devant leurs charmans ouvrages, et encouragez, de vos suffrages, mesdemoiselles Perlet, Leclerc, Girard et Hagner, qui marchent de loin encore, à la vérité, sur les traces des artistes que je viens de vous nommer.

Vous n'attendez pas de moi un examen des gravures et des lithographies, dont le nombre abonde ici; une promenade sur les boulevards vous fixera sur le mérite de chacune d'elles. Je vous ferai remarquer cependant les ouvrages du colonel Attalin, qui a donné au dessin sur pierre, le précieux, la vigueur, la finesse et l'effet que les Anglais ont donnés à la gravure.

Attalin.

Passons aux sculpteurs.

SCULPTURE.

Bosio (Franç).

Nous avons examiné déjà le *Henri IV enfant*, de M. Bozio (1); nous avons reconnu, dans cet admirable petit ouvrage, un maître plein de talent et d'esprit; voilà une étude qui vient témoigner encore à nos yeux de la supériorité de M. Bosio; c'est la tête de la nymphe Salmacis. Ce morceau est charmant; Salmacis est plus jolie que belle; mais elle a cette grâce indéfinissable que les anciens appelaient *suave* et que les romantiques désigneraient par l'expression *pénétrante*, qui équivaut au *pour le cœur* des Italiens. Quelques personnes ont trouvé un peu mou le travail de ce marbre; je prends la liberté de les démentir; ici, le ciseau du sculpteur n'est pas mou, il est *flou*. On dirait que cette tête a été exécutée par Prud'hon; il est permis cependant de repro-

La nymphe Salmacis. n° 1773.

(1) Voir page 22.

cher à M. Bosio la sécheresse des épaisseurs de ses paupières supérieures ; je pense qu'un petit coup de rappe produirait un bon effet.

Buste de S. M. Charles X. n° 1770.

Le buste du Roi, que voici, est beau. La ressemblance en est parfaite, et n'a point nui au style. L'expression du monarque qui, en si peu de jours, a conquis, par tant de loyauté, de politesse, de popularité, des cœurs que le ministère repoussait du trône, a été fort bien saisie par le statuaire ; je lis sur les lèvres du souverain, ce mot si français : *Point de hallebardes!* Non, Sire, point de hallebardes! L'affection d'un grand peuple vaut mieux que les longues piques des Suisses ou des lanciers. « Laissez-les venir, disait Henri IV, peut-être parmi eux en est-il qui ont de bons avis à me donner, ou bonne justice à réclamer. » Vous imitez votre aïeul, en laissant approcher de votre personne, et vos sujets et l'expression naïve de leurs pensées. Vous avez compris qu'un prince qui veut être équitable pour tous, pouvait entendre toute la vérité, et devait l'accueillir, fût-elle même un peu sauvage. Vous avez délié nos langues, que nos voix vous bénissent ! Que votre règne d'un mois soit le modèle des règnes à venir ! Que

les espérances dont vous avez flatté nos cœurs constitutionnels, ne soient pas trompées par les combinaisons de ces courtisans qui savent toujours se placer entre les nations et les trônes! Vous avez dit avec l'accent de la franchise, que vous aviez confiance aux Français; par là vous avez commandé leur affection; elle ne vous manquera pas, Sire, nous aimons tant qu'on nous aime!

J'ai vu, en 1814, le modèle de ce groupe exécuté aujourd'hui en bronze; c'était un morceau remarquable. Je ne crois pas que M. Bosio y ait fait de changemens. Toutes les parties en sont bien étudiées et largement indiquées. Je ne sais si, dans l'intérêt du mouvement de cette figure, dont la pantomime est très-énergique, l'auteur n'aurait pas bien fait de plier le genou droit. Telle qu'elle est, la jambe me paraît avoir un peu de cette roideur qui n'ajoute rien à la force. C'est un doute que je soumets à M. Bosio.

Hercule combattant Acheloüs. n° 1769.

Voilà une bien jolie figure : *Eurydice mourante*. La pose en est élégante et naturelle. Le serpent qui a blessé l'amante d'Orphée entoure encore sa jambe. La nymphe, en qui est profond le sentiment de la douleur, et qui

NANTEUIL. Eurydice mourante. n° 1884.

se sent défaillir, cherche en vain à se débarrasser de son ennemi; ses forces l'abandonnent, ses genoux fléchissans ne peuvent plus la supporter, elle tombe. Le mouvement de cette statue est plein d'une grâce véritable; les lignes en sont élégantes et correctes; la tête, où se peint la souffrance, sans altérer la beauté des traits, est d'une très-bonne expression. Le travail du marbre est précieux et large à la fois; la face, la poitrine, le dos, les pieds et les mains, sont d'un fini et d'une touche délicieux: M. Nanteuil mérite tous nos éloges; sa statue annonce un talent exempt de manière et de charge. Il est présumable que le gouvernement fera l'acquisition de son *Eurydice,* pour en enrichir le musée du Luxembourg. M. Nanteuil est un des élèves de l'école française les plus distingués; il a pris son rang avec MM. Cortot, Pradier, Allier, Ramey fils et Roman.

DAVID. Statue du général Bonchamps. n° 1802. (Destiné à l'ornement du tombeau de Bonchamps, dans l'église de Saint-Florent.)

M. David était chargé d'exécuter la statue qui doit surmonter le tombeau du célèbre Vendéen Bonchamp. Il a rempli avec talent la tâche qui lui était confiée. La statue du général mourant, est bien composée. La tête, qui pourrait être coiffée, non pas avec plus

de coquetterie, mais avec plus d'élégance et plus de sévérité de style, est d'une excellente expression. Le mouvement rappelle celui d'une figure antique ; c'est le gladiateur mourant, sur le champ de bataille, de Cholet. Quand cette statue sera placée dans l'église de Saint-Florent, au point de vue pour lequel elle a été calculée, elle produira, sans doute, un très-bon effet. Le marbre en est largement travaillé ; les ajustemens y sont bien ordonnés. C'est, en un mot, un morceau qui fait honneur à son auteur. Plusieurs portraits, parmi lesquels je remarque ceux de madame Lescot-Haudebourt, de M. Desgenettes, et du célèbre auteur des *Ruines*, sont dignes de nos éloges. Je trouve aussi fort bien le buste d'*Ambroise Paré*, ce docteur de bonne foi, qui disait à son client : *Je te pansan, et Dieu te guarit.* Paré fut médecin du roi Charles IX ; que ne saigna-t-il ce prince la veille de la Saint-Barthélemy ? peut-être il eût éteint en lui cette cruelle soif du sang de ses sujets dont il était dévoré !

Ambroise Paré, médecin de Charles IX. n° 1804.

Cet *Argus* me paraît un peu petit de proportions. Le mouvement en est bien senti ; mais le bras gauche, qui tombe perpendicu-

Bay (de) le père. Argus endormi. n° 1764.

lairement à la cuisse, ne me paraît pas bien endormi; il manque, je crois, de souplesse. Je préfère beaucoup à cette figure, celle qui complète la scène dont Argus est un des acteurs. C'est Mercure saisissant son épée pour trancher la tête au gardien d'Io. L'expression de la tête du jeune dieu est charmante. L'attention, la joie mêlée de surprise, y sont bien rendues. Cet ouvrage est, d'ailleurs, d'un style et d'un travail agréables. Le marbre en est bien étudié, les détails en sont très-agréables. C'est aussi une jolie figure que celle de cet athlète qui se prépare à lancer le disque. La pose en est bonne, le geste gracieux et énergique. Cette statue mérite, je crois, les honneurs du marbre. Je pense que si M. Debay était prié de traduire en pierre monumentale sa statue de *Saint Jean-Baptiste*, en conservant la tête, qui est assez belle, et le bras droit, qui est dans de bonnes lignes, il ferait bien de changer le mouvement général de sa figure. Saint Jean n'a pas toute la simplicité d'un orateur du désert, mais la pose étudiée d'un comédien ou d'un discoureur de tribune. M. Debay a exécuté un buste de M. Gros, notre célèbre peintre; c'est un morceau très-

Mercure s'apprêtant à tuer Argus. n° 1763. (M. de R.)

Jeune athlète. n° 1766.

Saint Jean-Baptiste. n° 1765. (P.)

Buste de M. Gros. n° 1767.

estimable. Il est d'un beau goût de formes et d'arrangement.

Othryadas mourant consacre de son sang le souvenir du triomphe des Lacédémoniens sur les Argiens; tel est le sujet qu'a traité M. Bougron. Sa statue est, je pense, trop académique; c'est presque un Ajax. Je ne vois pas le guerrier qui, ramassant le reste de ses forces, se soulève avec peine, et, après avoir dressé devant lui un trophée, trace, d'un doigt ensanglanté, le bulletin de la victoire qui coûta à Argos et à Sparte six cents généreux combattans. Je vois plutôt un modèle d'atelier, étalant le jeu de ses muscles, et luttant contre l'intention de l'artiste, de tout le pouvoir de sa non-intelligence. Il ne faut considérer cette statue que comme une étude et reconnaître alors que la tête est assez belle, et que si le torse est un peu grêle, les jambes et les bras sont de bonnes proportions. Cette figure de M. Bougron me paraît supérieure à celle de M. Legendre-Héral. La musculature en est outrée; le choix d'une nature commune a entraîné l'artiste dans une étude grossière. Ce n'est pas là le beau que demande la sculpture, surtout dans le sujet

Bougron. Othryadas. n° 1774.

Legendre-Héral. Othryadas. n 18[illegible]2.

d'Othryadas, aux forces épuisées. Dans la situation de ce héros, les muscles s'affaissent, leur inertie annonce une mort prochaine; M. Héral n'a pas cherché à se pénétrer de cette vérité et à la reproduire. Dans son ouvrage, la tête d'Othryadas est vulgaire; les masses ne sont pas élégantes. La souffrance ne s'exprime jamais mieux que par la contraction de traits nobles et beaux.

Sylène ivre. n° 1873.

L'ivresse est assez bien rendue dans cette grimace bouffonne du *Sylène* de M. Legendre. Le style de cette figure est peut-être un peu trop bas, même pour le sujet; il y a cependant du naturel, et cette qualité fait passer sur l'absence de beaucoup d'autres.

Brun.

M. Brun promettait à la sculpture un artiste distingué, je vois à regret qu'il n'a pas tenu tout ce qu'il promettait. La tête de son *Endymion* est assez bien, mais le reste est mesquin. Sa *Léda* manque de grâce; quant à son bas-relief, représentant S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême, il est d'une médiocrité impardonnable. M. Brun n'est cependant pas sans mérite; il n'a pas été heureux.

Coatot.

Voilà un artiste d'un grand talent. Il sait être gracieux sans affectation, élégant sans af-

féterie, noble sans roideur. Cette petite *Sainte Catherine* est un morceau ravissant d'expression, de sentiment et d'exécution. Ce groupe de *Daphnis et Chloé* est une chose charmante. La masse en est jolie, le dessin des figures fin et délicat, les détails ingénieux. Cette petite scène a de la grâce, c'est une très-bonne traduction de Longus. L'exécution en marbre de cet ouvrage sera certainement commandée par le gouvernement. C'est encore une belle statue que celle de cette Vierge qui tient dans ses bras l'enfant-Dieu qu'elle présente aux hommes. Elle est, selon moi, de beaucoup préférable à celle de M. Guersant. La figure de celui-ci n'est cependant pas sans mérite, mais elle n'a que peu de charme.

Sainte Catherine. n° 1792. (P.)

Daphnis et Chloé. n° 1793.

La Vierge et l'enfant Jésus. n° 1791. (M. I.)

GUERSANT. Statue de Vierge. n° 1803. (P.)

M. Cailhouette a fait aussi une *Vierge*. L'auteur annonce qu'il a choisi le moment de la conception. Je lui en demande pardon, mais c'est une idée étrangement fausse que celle à laquelle il s'est laissé surprendre. La sculpture ne peut point rendre cette mystérieuse opération du Saint-Esprit. Si Marie exprime l'état ineffable de bonheur où la visite d'un Dieu en son sein doit la plonger, et l'extase qui doit en résulter, j'ai bien peur que le statuaire ne fasse

CAILHOUETTE. La Vierge au moment de la conception. n° 1780. (P.)

une bacchante ; si elle n'exprime pas cette sensation, si un voile de pudeur un peu trop épais cache à nos yeux l'état intérieur de cette femme choisie, entre toutes les autres, pour l'accomplissement du grand œuvre de la rédemption, la figure devient froide, quelque bien traitée qu'elle soit d'ailleurs, et c'est ce qui arrive à celle de M. Cailhouette.

Boyer. Un Zéphyr. n° 1775.

M. Boyer est tombé dans la même erreur, quand il s'est imaginé qu'il pourrait faire comprendre, par un mouvement quelconque, l'allégorie dans laquelle il a entendu montrer le Zéphyr contrariant les amours d'un papillon et d'une rose. Un souffle est une chose physique ; l'amour du papillon pour une rose est encore une chose physique, c'est le rapprochement de l'insecte ailé et de la fleur ; comment un Zéphyr-homme, tenant du bout des doigts de la main droite un papillon, et de l'autre main une rose, fort éloignée dudit papillon, exprimera-t-il autre chose que l'idée de la chasse aux papillons? La donnée de M. Boyer est prétentieuse, l'exécution s'en est ressentie ; sa petite figure, qui a d'assez jolies jambes, est d'ailleurs un peu manièrée.

Flatters.

M. Flatters n'est pas au nombre des artistes

que le jury a favorisés. Sa statue d'*Érigone* avait d'abord été rejetée, et ce n'est qu'après une sorte de révision qu'elle a été adoptée. On se rend difficilement compte de cette sévérité de la commission des arts; qu'a donc cet ouvrage de M. Flatters qui puisse la justifier? J'avoue que je le cherche en vain. La pose d'Érigone est simple; les lignes, un peu ressortantes peut-être à la hanche droite, sont en général fort agréables; la tête est d'une expression charmante, malgré la lourdeur assez sensible de la mâchoire inférieure; l'ajustement de la draperie est de bon goût; le style a de la noblesse; l'ensemble enfin est gracieux. Ce modèle, qui n'est pas tout-à-fait achevé vers les pieds, et qui peut être revu par l'artiste, est le type d'une bonne statue en marbre. Quelle fatalité avait donc fait pencher le jury pour le rejet de ce morceau que l'auteur présentait, accompagné des bustes de *Byron* et de *Goëthe*, ouvrages très-dignes d'estime, et de quelques portraits excellens? Il ne faut pas rechercher les causes secrètes de cette espèce d'outrage que certains membres de la commission faisaient au talent de M. Flatters; il serait trop

Érigone. n° 1834.

fâcheux d'avoir à faire des révélations dont les arts auraient à rougir.

Allier. Philopœmen.

M. Flatters n'est pas, au surplus, le seul statuaire distingué qui ait pu avoir à se plaindre du jury; M. Allier s'est vu fermer l'entrée du Louvre par ce tribunal, et il n'a dû qu'à la protection d'un sculpteur déjà célèbre, et à la bienveillance éclairée de M. de Forbin, la place qu'occupent à l'exposition quelques-uns de ses ouvrages. Après avoir examiné avec attention ce *Philopœmen*, dont la pantomime et l'expression sont fort satisfaisantes, dont l'étude est plus conforme au sentiment de la nature qu'à celui de l'antique, j'ai peine à deviner les motifs de la décision du jury. Ce morceau vaut mieux que tel autre, dont la réception n'a souffert aucune difficulté. Il n'est peut-être pas dans le principe d'une école bien sévère; le style n'en est peut-être pas irréprochable; l'exécution est, je veux bien le croire, un peu naïve; mais n'est-ce pas l'ouvrage d'un artiste jeune encore, et, depuis un très-petit nombre d'années, adonné aux travaux de la statuaire? N'y a-t-il donc, dans cette figure, ni avenir, ni mérite

réel? Vous voudriez bien qu'il en fût ainsi, pour que votre partialité fût à l'abri! Mais non, la statue de M. Allier est bien; une prochaine sera mieux encore, et vous n'aurez pas pu décourager un jeune homme qui, jadis capitaine de dragons, et rappelé par la paix au sein de ses foyers, a rêvé la gloire des arts, plutôt que de se prostituer à la dégoûtante corruption qui ouvrait tant de carrières; qui, sans maître, a osé entreprendre..... — Sans maître! et c'est là le fin mot. Le tort extrême de M. Allier est d'avoir étudié seul, d'avoir écouté son instinct, d'avoir obéi à son génie, d'avoir obtenu, sans cotterie, des succès au Salon de 1822, de n'avoir pas été s'enfermer dans l'atelier d'un académicien, qui aurait pu se vanter ensuite d'avoir formé un élève que la nature avait fait sculpteur en dépit de l'Académie et de ses règles; oui, voilà son tort, et c'est un tort irréparable. Mais le public n'apprécie pas les choses de la même manière que vous; vous rejetez, et il agrée; vous ne voyez en M. Allier qu'un amateur, et il voit un artiste qui réalise déjà de grandes espérances; vous refusez bustes et statues, et il félicite l'auteur sur sa statue et ses portraits; enfin, vous

lui dites : n'espérez pas être plus heureux une autre fois ; et il l'encourage à redoubler de zèle et de courage, lui assurant à l'avenir sa faveur. Oh ! mais, c'est que le public est un sot ! Sans doute ; aux yeux des sages du jury.

VIETTY, de Lyon. Homère.

Je crois que les arts ne nous ont jamais montré Homère dans cet âge où il préludait, sans doute, par de brillantes improvisations, aux chants divins qui ont consacré sa gloire, jeune encore, comme l'a dit Chénier. Un mystère étonnant couvre d'un voile impénétrable les premières années de la vie de ce prince des poëtes. Sa célébrité historique et traditionnelle ne commence qu'avec son infortune. C'est Homère aveugle, Homère persécuté, Homère chantant, en mendiant son pain, les exploits des héros à qui sa lyre assurait l'immortalité, que nous connaissons. Une large barbe, des rides profondes et imposantes, des yeux que la lumière ne frappe plus de son éclat, réfléchi dans l'imagination ; une bandelette, attribut de la royauté et de la divinité ; un luth d'écaille de tortue, voilà les caractères auxquels nous nous sommes habitués à reconnaître le chantre d'Ulysse et

d'Illion. M. Vietty a eu l'heureuse idée de le représenter cédant à ses premières inspirations, et éprouvant, pour la première fois, l'émotion créatrice, la révélation intime du génie. Homère est assis sur les bords de la mer; et, comme si une voix céleste lui découvre à l'instant sa vocation, il écoute avec surprise, et déjà sa bouche laisse échapper des accens pleins d'énergie, de grace et de noblesse. Cette figure bien composée, est d'une étude fort soignée. La touche en est large, les détails en sont fort beaux. La tête n'est peut-être pas d'un caractère assez distingué, mais elle est expressive. Tout porte à croire que cette statue serait très-belle avec le fini du marbre. M. Vietty est un artiste original, qu'une grande éducation soutient dans ses travaux. Il en retire un avantage de tous les momens; il se met en rapport avec l'antiquité, qu'il n'interroge pas en copiste aveugle, mais en homme éclairé, qui sait quels emprunts il faut lui faire, et jusqu'à quel point on doit allier l'étude de ses chefs-d'œuvre avec celle de la nature. M. Vietty est réservé, sans doute, à des succès éclatans;

il serait à désirer qu'il vînt se fixer à Paris. Lyon, où il est obligé de vivre tout concentré en lui-même, est antipathique aux arts libéraux. Les arts industriels y ont fait d'immenses progrès ; le goût qui les domine ne saurait être favorable au développement des idées sur lesquelles repose le culte des beaux-arts. Les pensées mercantiles s'accordent mal avec le beau ; et il est difficile de faire comprendre le mérite d'une composition historique, ou d'un groupe, à un homme qui met tout son soin à l'application du dessin barbare de cachemire au métier à la Jacquart.

CHAVANNE, de Lyon. n° 1272.

M. Chavanne devrait bien plus encore que son confrère Vietty, quitter Lyon, pour le séjour de la capitale. Il a besoin de modèles. Sa manière est petite et triviale ; je le dis à regret, il n'a, dans son dessin, ni grandiose, ni élégance. Son style est contourné. Il n'est peut-être, en sculpture, rien au monde d'aussi pauvre que son groupe de deux figures, que je crois être *Céphale et Procris*. La tête de Céphale est ignoble ; quant à Procris, elle est dans une pose si extravagante, qu'elle fait fuir. M. Chavanne

avait fait, en 1822, preuve d'un certain talent. Il a dégénéré. Nous devons l'engager à prendre sa revanche et à briser ce modèle malheureux, qu'il faut sacrifier au dieu du goût.

La statue de M. Bra, représentant le Prince généralissime devant Cadix, est un morceau estimable. Je l'aurais voulu plus monumental; il n'est cependant pas indigne du sage qui rendit le décret d'Andujar, et qui, par sa modération, plus que par la force de ses armes, conquit l'Espagne et la soumit à ce système de bienveillance et de douceur, dont il donna le secret à la France dans ces deux mots : *Union et oubli.*

BRA. S. A. R. Mgr. le DAUPHIN. n° 1777.

M. Delaistre est un de ces athlètes vigoureux qui ne quittent la lice que lorsqu'enfin, vaincu par les années, ils ne peuvent plus qu'encourager, de la voix et du geste, leurs jeunes successeurs. Ce statuaire est septuagénaire, et l'exécution d'une grande figure ne l'a point effrayé. Le succès n'a point trahi son espérance. Il a réussi. Son *Phocion* est une statue qui atteste un grand savoir; la main du vieillard se fait sentir quelquefois; mais, plus souvent, le ciseau de l'homme

DELAISTRE. Phocion. 1893.

en sa force se montre, et triomphe des difficultés. Ainsi la tête est un peu lourde; mais l'étude des jambes et des bras est pleine d'énergie. Il faut applaudir à la longue virilité de l'artiste, et respecter les traces d'une vieillesse aussi belle.

ESPERCIEUX. Jeune baigneur. n° 1831.

Le *Baigneur* de M. Espercieux est une statue peu aimable, à laquelle je voudrais, ce qui serait facile à exécuter, un ensemble de traits plus gracieux. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, tout naturel qu'il soit, le raplatissement de l'abdomen est désagréable à la vue, et que là, peut-être, il était permis de mentir, pour satisfaire davantage au goût. Je m'en rapporte, au surplus, sur ce point, à M. Espercieux.

FOYATIER. L'Amour.

M. Foyatier a exposé un petit *Amour* plein de naïveté, mais dont la tête n'est pas assez jolie.

JACQUOT. Baigneuse. n° 1806.

M. Jacquot est tombé dans le même défaut, et se fait remarquer par les mêmes qualités. Sa *Baigneuse* laisse à désirer plus de gentillesse; le travail en est un peu négligé; les mains et les pieds ne sont guère que des ébauches.

GUILLOIS.

J'aime assez cette petite figure d'un en-

les
e;
ne
ri-
ne

ne
ce
le
;
il
-

Lithog. de C. Motte

fant étonné de voir un lézard. L'expression en est agréable, la tournure naïve. Je n'ose pas dire que je crois sa tête un peu grosse. Figure d'enfant.

Je me souviens d'avoir vu, au dernier Salon, le modèle en plâtre de ce groupe allégorique, dont l'idée est ingénieuse. C'est l'histoire du monde. L'exécution en marbre fait honneur au ciseau de M. Tiolier. Ce morceau, d'un joli goût et d'un style gracieux, est d'une touche fine; le modelé en est délicat, sans mollesse; les artistes peuvent estimer l'ouvrage de M. Tiolier, les dames l'aiment beaucoup. TIOLIER. La Force asservie par l'Amour. n° 1294.

M. Laitié est connu par des succès obtenus depuis dix ans. Il ajoute, cette année, à sa réputation, par la production de ce groupe de *la Charité*. Il est fort bien entendu. La figure principale est belle de sentiment et d'expression. Le petit enfant qu'elle tient sur son sein est intéressant. Un enfant plus grand, auquel elle offre du pain, fait un contraste heureux avec ce tendre nourrisson. Je pense ne pas me tromper, en trouvant un peu long le torse de ce petit garçon, d'ailleurs un peu gros. Si mon ob- LAITIÉ. La Charité. n° 1068. (P.)

servation n'est pas déplacée, ce qui n'est pas impossible, car je n'ai pas jugé, le compas à la main, il me semble que M. Laitié pourrait facilement remédier à ce défaut, avant de mettre la main au marbre.

ROMAN. Saint Victor. n° 1994.

Arrêtons-nous un moment devant ce modèle d'une statue de saint Victor, exécuté par M. Roman. Cette figure est d'un mouvement passionné, d'un beau style, d'une touche large et franche; la tête est d'une bonne expression; le fanatisme s'y cache habilement, sous les traits de la conviction. M. Roman est un de nos jeunes sculpteurs les plus distingués. Il mérite nos éloges et les encouragemens du directeur des arts.

PETITOT (fils). Chasseur blessé par un serpent. n° 1896.

M. Petitot fils occupe aussi une des premières places parmi les statuaires de la jeune école. Il a déjà produit des ouvrages estimés, voici une étude qui n'est pas tout-à-fait irréprochable, mais qui est dans un bon sentiment. L'expression de la physionomie est peut-être faiblement indiquée, la douleur s'y fait sentir un peu froidement, en revanche elle parle à l'extrémité du pied. Cette statue, revue avec soin par l'artiste, ferait un joli pendant à l'*Eurydice* de M. Nanteuil.

Le *Jason* de M. Parmentier est théâtral ; il me rappelle Lainé dans le personnage de l'amant de Médée. Du reste, bien de détails.

PARMENTIER. Jason. n° 1887.

Des petits ouvrages, M. Desbœufs s'est élevé aux grandes compositions. Il a assez bien réussi. Cependant il manque un peu de style et de noblesse. Encore quelques efforts, et il sera tout-à-fait à la hauteur des sujets qu'il voudra traiter. Sa petite *Pandore* est agréable ; je lui voudrais un peu plus de grâce. Encourageons M. Desbœufs à persister dans la route qu'il essaie, et à ennoblir un peu sa manière. Les travaux de M. Romagnesi sont dignes de leur auteur.

DESBŒUFS. La Madeleine pleurant sur le corps du Christ. n° 1815.

ROMAGNESI.

M. Raggi a exécuté le morceau le plus considérable de l'exposition. Je ne sais pourquoi il a adopté la dimension colossale. Si c'est pour rendre, dans Hercule, plus sensibles la force et le détail des formes, il a bien réussi ; mais en même temps il a appelé la roideur sur les membres d'Icare, qui, dépourvus du jeu des muscles, ne présentent plus que de larges surfaces arrondies, désagréables à l'œil. Je crois que ce groupe, d'ailleurs très-remarquable, gagnerait à être réduit de moitié ; Hercule n'y perdrait pas beaucoup, et Icare y trouverait

RAGGI. Hercule et Icare. n° 1903.

de la grâce et de la souplesse qui lui manquent. La tête de ce jeune téméraire est belle, celle d'Hercule est un peu froide. Il y a dans cette composition de bonnes parties d'études ; elles annoncent une main habile.

Je ne vous arrêterai pas devant une foule de bustes qui augmentent le nombre des morceaux exposés, sans ajouter au prix de l'exposition. Vous les examinerez à votre loisir.

Vous avez pu être étonné de ne point m'entendre prononcer les noms de MM. Dupaty, Cartelier et Lemot. Ces pères-conscrits de la sculpture n'ont rien envoyé cette année au Louvre, et nous devons en témoigner notre regret.

Bornons ici le cours de nos promenades. Tenons-nous à cette froide nomenclature que le temps nous a forcés d'abréger, et sur laquelle nous n'avons pas été toujours maîtres de jeter quelques ornemens capables d'en dissimuler la sécheresse. Nous avons fait tous nos efforts pour être justes, ce qui est plus difficile, qu'il ne l'est d'être piquans. Rien n'est plus aisé que de multiplier les pointes, les plaisanteries, les

quolibets, les lazzis d'ateliers; mais porter un jugement sain, exempt de préventions et de mauvais goût, est une chose beaucoup moins facile qu'on ne se l'imagine. C'est vers ce but qu'ont tendu tous nos soins. Si quelquefois nous avons manqué d'équité, c'est assurément malgré nous; on pourra en accuser notre ignorance, mais non pas notre volonté ou notre bienveillance.

Le Titien disait un jour à un homme qui jugeait ses productions avec rigueur : « Je vous estime parce que vous me dites la vérité ou ce que vous croyez l'être. » Les artistes pourront nous tenir le même langage; puissent-ils nous féliciter de n'avoir défendu que des opinions raisonnables ! Répétons, en finissant, que tout ceci n'est à proprement parler qu'une improvisation; c'est en présence des ouvrages que nous avions à analyser que nous avons rédigé ces arrêts; nous les adressons aux gens de l'art et aux gens du monde dans l'espoir d'être utiles aux uns et agréables aux autres.

PETIT SUPPLÉMENT.

Notre philosophe dit, page 19 : « Si j'étais minis-« tre, je rendrais à la presse la liberté dont on l'a fait « veuve. » Nous n'avons pas pu faire disparaître cette phrase qui n'est plus de circonstance. Nous nous hâtons d'en faire remarquer l'inoportunité. La presse est redevenue libre. A la vérité ce n'est point à la politique d'un ministre que nous sommes redevables de ce bienfait. M. de Villèle ne rend pas ainsi hommage aux droits et aux besoins de la nation! Notre reconnaissance se plaît à proclamer que c'est à la loyauté généreuse de Charles X et à la raison éclairée du Dauphin, l'ame de ses conseils, que la France doit ce retour à l'un de ses plus importans priviléges.

Schnetz. Condé à la bataille de Rocroy.

— Induits en erreur, comme tout le monde, par la notice du livret, relative au *Grand Condé* de M. Schnetz, nous avons reproché à cet artiste d'avoir mal traité le sujet de la bataille de Sénef. Une bande officieuse et une lettre de M. Suvé nous ont appris que M. Schnetz avait voulu représenter Condé à la bataille de Rocroy. Notre critique ne subsiste pas moins dans plusieurs de ses points.

Fleury.

— En parlant des travaux de M. Fleury, nous

avons oublié de mentionner la charmante étude qu'il a faite, représentant un pâtre dans la campagne de Rome. Nous devons réparer cette omission. Cet ouvrage est d'un beau ton, d'une naïveté d'expression délicieuse. Je l'avais pris d'abord pour une production de M. Schnetz. Il est vrai que c'est une imitation étonnante de sa manière, qui finira par faire des victimes, non pas des gens comme M. Fleury, qui ont un vrai talent, mais de ceux qui cherchent à se faire un nom, à l'abri de la réputation d'autrui.

Jeune pâtre dans la campagne de Rome. n° 653.

— Depuis quelques jours, un nouveau portrait de M. Hersent fait foule à l'entrée de la grande galerie. C'est un morceau délicieux d'élégance, de sentiment et de facture. Le coloris que les amateurs de la peinture anglaise trouveront peut-être un peu rosé, est d'une finesse et d'une harmonie charmantes. Ce portrait de M. Hersent a la séduction de ceux de Prud'hon, mais il est d'une touche plus précise; il a plus de force sans avoir moins de grâce. Nous le préférons aux ouvrages, du même genre, de M. le baron Gérard.

HERSENT. Portrait de Mme. H. Didot.

— Nous avons oublié de parler de M. Granger, qui a fait un bon portrait d'après son ami, M. Aubry; de M. Ponce-Camus, à qui l'exposition doit un portrait de M. le docteur Marc, remarquable par la ressemblance et la fermeté du ton; de M. Comairas, dont le pinceau franc, large et ferme, a reproduit les traits d'un jeune homme dont nous ignorons le

GRANGER. PONCE-CAMUS. COMAIRAS.

BEAUGARD-THIL.

nom; et de M. Beaugard-Thil, dont les portraits sont remarquables par une bonne couleur et par un excellent modelé.

H. VERNET.

Portraits de S. M. Charles X, de Mgr. le DAUPHIN, de LL. AA. RR. les ducs d'ORLÉANS et de BOURBON.

— M. H. Vernet a été chargé par Sa Majesté d'exécuter son portrait équestre. L'artiste a eu l'heureuse idée de représenter CHARLES X faisant son entrée à Paris, accompagné et entouré des princes de sa famille et des maréchaux de France. La composition de M. Vernet est pleine de simplicité et de grandeur. Tous les personnages y sont d'une ressemblance frappante; l'ouvrage n'est pas encore fini au moment où nous publions ce livre; mais, quand nous l'avons vu, il était assez avancé pour que nous puissions prédire qu'il sera encore supérieur à celui où M. Horace nous a montré S. A. R. le DAUPHIN, accompagné de son État-major.

LAMOTTE.

Combat d'un coq et d'un dindon.

n° 1009.

— Parmi les petits tableaux qui figurent dans les dernières salles du Louvre, nous n'avons remarqué, que depuis l'impression de cet examen critique, cet ouvrage de M. Lamotte, qui serait bien ridicule s'il n'était dominé par une pensée, que nous avons fort bien devinée. La supériorité que le peintre a donnée au coq sur le dindon, est une allégorie, dans laquelle nous voyons le triomphe prochain du peuple français sur le peuple jésuite. Puisse M. Lamotte avoir prophétisé juste! *Amen.*

FIN.

Table Alphabétique
Des Artistes.

MM.	Pages.
Abel de Pujol	72
Adam	405
Allaux	99, 108
Allier	454
Ansiaux	225
Attalin	442
Aubry	438
Augustin	438
Auvray	373
Baudelocque (Mme)	316
Beaugard-Thil	468
Bay (de)	447
Beaume	276
Bellangé	405
Bellay	428
Belloc	333
Berger (Joseph)	382
Bergeret	350
Berlot	419
Berré	398
Berthon	374
Bertin	305
Besselièvre	425
Bézard	157
Biard	434
Bidault	298
Blondel	273
Boilly	140
Boisselier	302
Bonington	417
Bonnefond	430
Bosio (Fs)	22, 443
Bougron	449
Bouhot	418
Bourdon	385
Bourgeois (Charles)	341
Bouteiller (Mlle)	334
Bouton	233
Boyer	452
Bra	459
Brun	450
Buffet	392
Caillouette	451
Caminade	371

MM. Pages.

Carré. 309
Champmartin. 87
Charpentier. 373
Chauvin. 299
Chazal. 384
Cogniet. 83, 406
Coignet. 301
Colin. 417
Colson. 390
Comairas. 468
Constable. 292
Copley-Fielding. . . . 418
Cornu. 433
Cortot. 450
Couder. 53
Counis. 442
Coutant. 426
Crépin. 414

Dabos. 409
Daguerre. 238, 259
Dassy. 157
David. 446
De George 412
Delacroix. 47
Delaistre. 459
Delaroche. 57
Delattre. 399
Delaval (P. L.). . . 392
Demarne. 365
Desbœufs. 463

MM. Pages.

Desmoulins (A.). . . . 424
Destouches. 391
Deveria (Eug.). 342
Drolling. 361
Dubois (Etienne). . . 427
Dubois (François). . . 427
Dubois-Drahonet. . . . 341
Dubuffe. 269
Duclaux. 429
Dumeray (Mme). . . . 438
Du Pavillon. 190
Dutac. 299
Duval Le Camus. . . . 408

Espercieux. 460

Féréol. 401
Fielding. 418
Fleury (Robert). . . . 102
Forbin (le comte de). 422
Foyatier. 460
Fragonard. 349
Frosté. 372

Gaillot. 69, 393
Garnery (père). . . . 41
Gassies. 284
Genod. 431
Georget (F.). 442
Gérard (le baron François). 29, 164
Gérard (Mlle). 404

MM. Pages.

Géricault (feu). 186
Giroux. 410
Gomien. 440
Gosse. 265
Granet. 241
Grenier. 405
Gros. 331
Gudin (F.) 414
Gudin (feu Louis) . . . 414
Guérin (Pautris). . . . 328
Guérin (Jean). 440
Guersant. 451
Guillemot. 68
Guindrand. 310

Hautdebourt - Lescot (Mme). 396
Heim. 423
Hersent. 42, 467
Hersent (Mme). 335
Hervilly (Mlle D'). . . . 335
Hesse jeune. 426
Hollier. 441

Ingres. 353
Isabey (J.). 436
Isabey (Eug.). 415
Ivry (le baron d'). . . 312

Jacomin. 432
Jacquand. 433
Jacques. 439

MM. Pages.

Jacquot. 460
Jaquotot (Mme). 442
Jolivart. 308
Joly. 309

Kinson. 169
Knip. 399

Laitié. 461
Lami (Eug.). 407
Lamotte. 468
Lancrenon.. 97
Laurent (J. A.). 279
Laurent (Mlle Emma). 383
Lavauden. 432
Lawrence. (Sir Thomas). 45, 161
Lebrun (Mme). 334
Lecomte (Hippolyte). 408
Legendre-Héral. 449
Legros. 440
Leprince (A. X.). . . 400
Leprince (Léopold). . . 412
Lethière (Guillon). . . 422
Lordon. 390

Malbranche. 309
Mansion. 177
Maricot. 440
Marigny. 217
Mauzaisse. 168, 346
Meynier. 64

MM. Pages.

Michallon (feu) 296
Millet. 439
Mirbel (Mme Lizinka de). 439
Mongin. 300
Monvoisin. 427
Mouchy. 218
Mozin. 416
Mutel (Mme). 442

Nanteuil. 445
Navez. 344

Parmentier. 463
Passot. 441
Pau-de-Saint-Martin. . 317
Petitot fils. 462
Picot. 376
Pingret. 39
Ponce-Camus. 468
Prud'hon (feu) 219

Quinart. 308

Raggi. 463
Régnier. 303
Rémond. 296
Renaudin (Mme). . . . 441
Renoux. 419
Revoil. 434
Richard. 435
Riesner. 341

MM. Pages.

Rioult. 355
Robert (Léopold). 105, 112
Roëhn (père). 394
Roger. 410
Romagnesi. 463
Roman. 462
Rouget. 223, 226
Rouillard. 332

Saint. 438
Saint-Evre. 402
Scheffer (aîné). 204
Scheffer (Henri). . . . 216
Schnetz. 109, 113
Sequeira (le chevalier de). 403
Serrur 403
Sigualon. 92
Singry (feu) 439
Steube. 326
Swebach (feu Jacques). 420
Swebach (Edouard). . . 421

Taunay. 298
Thierriat. 433
Thomas. 317
Trézel. 403
Truchot (feu). 413
Tulou. 315
Turpin de Crissé (le comte) 295

MM. Pages.

Ulrick. 416
Vafflard. 393
Valin. 386
Verboëckhoven (E. et Louis). 416
Vernet (Carle). 185
Vernet (Horace). 127, 143, 166, 171, 181, 468
Vernet (Jules) 441
Vigneron. 357
Villeneuve. 300
Volpelière (Mlle). . . . 335
Watelet. 296

124 J26
Lartiste et le philosophe ; entreti
Fine Arts Library BAA1981
3 2044 034 303 867

NOT TO LEAVE
FINE ARTS LIBRARY

1
2 - 25
3 - 82
4 - 127
5 - 190
6 - 265
7 - 315
8 - 386